

Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



*Province of California*

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

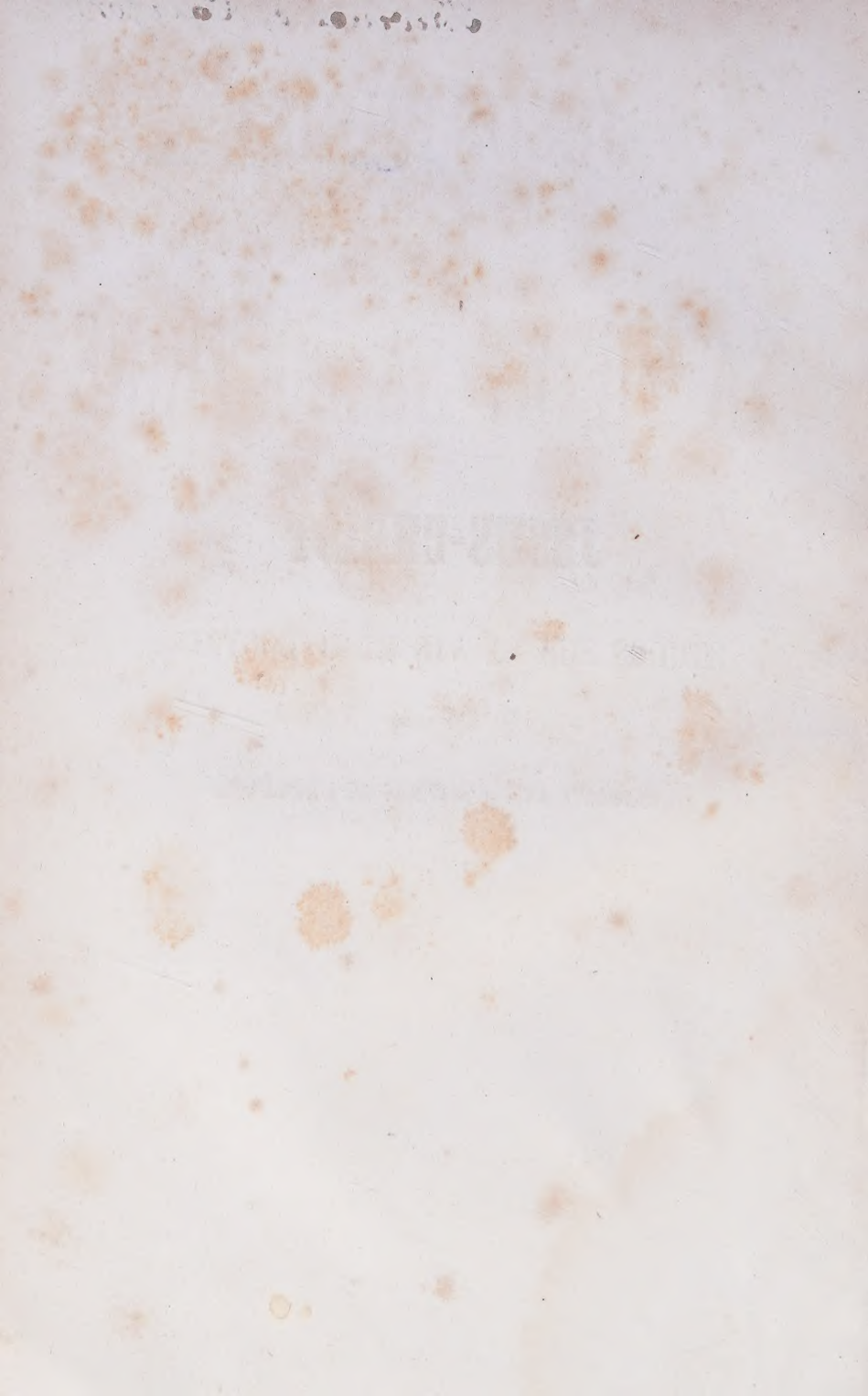
# JÉSUS-CHRIST

ÉTUDES SUR SA VIE ET SA DOCTRINE

DANS LEURS

RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.







# JÉSUS-CHRIST

ÉTUDES SUR

## SA VIE ET SA DOCTRINE

DANS LEURS

Rapports avec l'histoire de l'humanité

par

LE DR. J. N. SEPP

Professeur d'histoire à l'Université de Munich.

---

TOME SECOND

---

BRUXELLES ET LEIPZIG

ÉMILE FLATAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—  
1866



---

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

---

BRUXELLES. — TYP. DE J. NYS, RUE POTAGÈRE.



# JÉSUS-CHRIST

---

## ÉTUDES SUR SA VIE ET SA DOCTRINE

DANS

LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

---

### XXXII

Ruine de la superstition par Jésus-Christ.

Un proverbe ture dit : « Il suffit d'un fou pour jeter une pierre dans un puits; mille sages ne l'en retireraient point (1). » Evidemment M. Renan pêche contre ce dicton quand il veut faire croire que Jésus-Christ partagea les idées superstitieuses de son temps. La superstition n'est que l'abus de la foi, une foi décrépète, surannée. Or, le

---

(1) Cf. Strabon, X, 5. "Ἀπαντα τὰ αἰνίγματα λύειν ἐπ' ἀκριβὲς οὐ ῥῆδιον.

acc:2078



peuple juif se distingue parmi tous par son attachement aux idées surannées; encore à l'heure qu'il est, il est le plus superstitieux des peuples. Mais conservons notre calme, et, sans autre préambule, fournissons la preuve que non-seulement l'Auteur du christianisme était au-dessus des préjugés de son temps, mais que, sous ce rapport comme sous tous les autres, il plane de toute sa hauteur sur l'humanité et sur les siècles.

La position qu'il avait prise vis-à-vis des Pharisiens est déjà instructive sous ce rapport. Avant tout, le Sauveur tient à se montrer plus attaché à l'esprit qu'à la lettre de la loi. Tandis que les rabbins de son temps sont tout prêts à diviniser le texte, la lettre des saintes Écritures; tandis que les massoreths savent le nombre exact des mots, des points et des virgules de la Bible; tandis que les cabalistes, au moyen de leur gématrie, attribuent une valeur numérique à chaque lettre des saints Livres, et y trouvent, selon que les mots y sont disposés, un sens caché et tous les éléments d'une doctrine secrète; tandis qu'ils poussent la théorie de l'inspiration au point de se donner un brevet d'infailibilité en leur qualité d'interprètes officiels de l'Écriture, tandis que ce sont là les idées qui ont cours parmi ses contemporains, Jésus-Christ se contente de faire cette simple déclaration : « Scrutez les Écritures, puisque vous croyez y trouver la vie éternelle (1). » Cette parole est

---

(1) Saint Jean, V, 39. — Le Sauveur condamne l'hypocrisie des Pharisiens qui faisaient consister toute la sainteté dans les œuvres

loin d'approuver ceux qui s'éloignent de l'Église pour chercher le salut dans l'examen privé, dans une étude stérile de la Bible. Aussi bien les saintes Écritures ne font que rendre témoignage de celui qui demeure avec son Église jusqu'à la fin des siècles. Mais de même que les Juifs s'en tenaient alors à la lettre morte et rejetaient le Dieu vivant, ainsi plusieurs s'attachent de nos jours uniquement à la parole écrite, et font fi du christianisme historique et de la parole du maître prêchée et réalisée dans le monde. Cette parole de Jésus nous indique clairement que le chrétien ne doit pas considérer la Bible comme le critérium absolu et unique de sa foi. L'Église catholique est loin de voir en elle la source de son existence ; elle sait trop bien, d'un côté, que l'Ancien Testament a perdu toute sa valeur légale, et, de l'autre, que le Nouveau Testament ne nous fournit qu'un témoignage restreint et incomplet de la vie et des actes du Sauveur.

D'ailleurs Jésus-Christ se met bien au-dessus des préjugés pessimistes et du fatalisme des anciens. Selon les Juifs

---

prescrites par la loi ; mais il est loin de condamner le principe même des bonnes œuvres, ainsi que Luther l'enseigne en s'appuyant mal à propos sur certains passages de saint Paul. C'était là le dogme fondamental de la doctrine de Luther que Jordano Bruno, le malheureux dominicain, flagella rudement par ce trait : « Il les appelle de bonnes œuvres et les déclare inutiles, voire même dangereuses ! Pour cette seule considération Luther mériterait d'être condamné à une métempsycose de trois mille ans d'un âne dans l'autre. »



la récompense et le châtement devaient avoir lieu déjà en ce monde. Voilà pourquoi ils croyaient que le Messie déploierait sa puissance ici-bas. L'histoire de l'Ancien Testament, écrite tout entière de la main des prêtres, représente les malheurs du peuple d'Israël comme la conséquence inévitable de ses péchés ; la pénitence seule peut faire cesser ces malheurs. Aujourd'hui encore les Chinois ne considèrent le malheureux que comme un coupable frappé par une puissance supérieure. Quoique les Juifs aient pu apprendre de Job le payen que souvent les méchants triomphent en cette vie ; et que le bonheur temporel n'est pas nécessairement le partage des bons, il a pu se produire néanmoins chez eux un proverbe tel que celui-ci : « Quand les pères ont mangé des grappes de vigne sauvage, les fils en ont les dents agacées (1). » L'idée que tous les malheurs de la patrie proviennent de ce que la nation a transgressé la loi de Jéhovah se retrouve encore dans le livre d'Esther (2). Les apôtres raisonnent de même quand ils font cette question à leur Maître : « Qui donc a été cause par ses péchés, que celui-ci soit né aveugle, lui-même ou ses parents (3) ? » Jésus-Christ leur répond incontinent : « Ni lui ni les siens, » c'est-à-dire que le malheur n'est pas nécessairement un châtement. Quelle consolation pour les malades et les malheureux de savoir que leurs souffrances ne doivent pas être regardées comme

---

(1) Jérémie XXXI, 29.

(2) Esther XIV, 6, 7.

(3) Saint Jean IX, 2.

une peine méritée mais bien plutôt comme une épreuve envoyée par Dieu pour la sanctification de leurs âmes !

Plutarque (1) dit avec un grand sens : « Dans son ignorance des desseins secrets de la Divinité, Caton aura probablement douté de la justice divine, quand il vit Pompée, qui avait triomphé dans toutes ses entreprises injustes, succomber dès qu'il voulut défendre la liberté de sa patrie. » Jamais le peuple d'Israël n'avait été aussi fidèle qu'au temps de la terrible persécution d'Antiochus, et pourtant quelle épreuve que celle-là !

Le Sauveur combat ces idées du peuple juif et déclare fausse l'habitude qui régnait jusqu'à lui de considérer les événements heureux ou malheureux de l'histoire comme la conséquence de la conduite religieuse ou irréligieuse des peuples ou des individus. « O ! pourquoi la justice n'est-elle pas la seule à triompher dans ce monde (2) ! » L'histoire de l'humanité démontre, il est vrai, qu'il y a un Dieu qui, dès ici-bas, juge les nations, mais quant aux individus, le principe : *tandem bona causa triumphat* n'est pas applicable.

---

(1) Plutarque, *Caton*, p. 785.

(2) Cotta (dans Cicéron, *de nat. Deor.*, III, 34) remarque que Diogène le cynique opposait la vie heureuse du brigand Harpale à tout ce qu'on pouvait lui dire de la justice des dieux. Denys, le tyran de Syracuse, n'a-t-il pas été favorisé d'un bonheur continu malgré ses déprédations dans les temples des dieux ? Hérode a-t-il été englouti par la terre, parce qu'il mit à mort ses sujets, sa femme et ses enfants, et parce que finalement il persécuta le fils de David lui-même quand il vint au monde ?



L'homme vertueux n'est-il pas souvent le plus éprouvé, tandis qu'à côté de lui le criminel triomphe et vit dans la joie? Combien n'a-t-on pas chanté de *Te Deum* pour le triomphe des causes les plus mauvaises?

Mais nous ne reculerons pas devant les grosses difficultés que l'on nous oppose dans le sujet que nous traitons en ce moment, et nous ne craindrons pas de soumettre aux rigueurs de la critique les paroles du Sauveur qui se rapportent à des faits d'un merveilleux incroyable. Nous prendrons par exemple l'épisode de l'ange de Béthesda, les récits de Jonas dans le ventre de la baleine, de la pluie de la manne et enfin celui de la pétrification de la femme de Lot.

Ce que les pèlerins ont le plus de peine à retrouver à Jérusalem, c'est *Béthesda*, « la maison de la guérison » d'autrefois, et pourtant la piscine miraculeuse existe encore aujourd'hui sous le nom d'*Ain es Schefa*, « la source guérissante. » Les plans de ce lieu (1) font comprendre pourquoi les malades restaient couchés parfois très-longtemps devant la piscine avant de s'aventurer à s'y laisser descendre. A 153 pieds de distance à peu près du Temple, vers le milieu du mur d'enceinte du côté de l'Occident, on descend un escalier de 53 pieds de haut vers une tourelle qui surplombe l'orifice de la piscine. C'est par ce puits de 99 pieds de profondeur que l'on monte encore maintenant l'eau qui alimente le bain de *Hammam es Schefa*, et très-probablement ce bain occupe l'emplacement même de l'ancienne *Stoa*. Chaque matin trois hommes

---

(1) V. mon ouvrage : *Jerusalem und d. h. Land*, t. I, p. 271.

sont employés à puiser cette eau : l'un d'eux descend par une corde au fond du puits pour remplir les seaux, que les autres montent à mesure qu'ils sont emplis. Quand on est descendu au fond on se trouve devant un bassin, sous une voûte de rochers haute de 12 pieds, appuyée sur des colonnes; un canal de 60 pieds de long conduit du bassin à la source miraculeuse qui se trouve dans une grotte naturelle de 6 à 8 pieds carrés. L'eau du puits est la plus dense de Jérusalem (elle contient 4 grammes et demi de substances minérales par litre). La source est intermittente et a un flux et un reflux, comme *Ain Siloa* au fond de la vallée, phénomène qui pourrait s'expliquer en théorie, en supposant que des tuyaux communiquent d'une source à l'autre; quoi qu'il en soit, le rapport qui existe entre les deux sources reste encore à deviner. Jusqu'à ce jour la croyance populaire a toujours attribué à *Ain es Schefa* la vertu de guérir toutes les maladies sans exception.

Il n'y a donc rien d'étonnant que la légende s'en soit emparée, comme cela a eu lieu pour quantité d'autres sources thermales. « A certaines époques un ange du » Seigneur descendait dans la piscine et en remuait les » eaux; et celui qui descendait alors le premier dans le » bassin était guéri de quelque maladie qu'il fût atteint. »

Nous observerons que ce passage est omis dans plusieurs manuscrits très-anciens et qu'Origène le rejette comme apocryphe (1). Quant à nous, nous n'émettons aucun

---

(1) V. mon *Leben Jesu*, t. IV, p. 32, et mon ouvrage *Jerusalem u. d. h. Land*, t. I, p. 271.



soupçon contre le texte lui-même, seulement nous pensons qu'il ne contient qu'une légende populaire, pareille à celle du chap. X du livre de Josué relative à l'arrêt du soleil pendant la bataille contre les Amorrhéens, chapitre où l'on indique en même temps la source apocryphe de la légende, Sepher Jaschar ou Milchamoth Jéhovah, comme un chant de triomphe relatif à la conquête de la terre de Canaan. L'ange descendant dans la piscine est aussi peu historique que l'ange exterminateur de l'armée de Sanhérib; ce n'est là qu'une figure symbolique de la foi du peuple dans les vertus de la source. Pour éviter des malentendus, il serait bon de ne plus lire ce passage du haut de la chaire.

Un autre fait plus intéressant pour nous est le suivant. Les Pharisiens ayant demandé à Jésus un signe dans le ciel, il leur répondit : « Cette génération ne verra d'autre » signe que celui du prophète Jonas; car, de même que » Jonas resta trois jours et trois nuits dans le ventre de la » baleine, ainsi le Fils de l'homme restera trois jours » et trois nuits dans le sein de la terre (1). » Ici nous réclamons l'attention la plus sérieuse de nos lecteurs, car nous avons à leur présenter quelques considérations d'histoire religieuse tout à fait fondamentales, et qui ne seraient guère comprises d'un esprit superficiel. Les paroles du Sauveur supposent, pour être comprises, une connaissance approfondie des systèmes religieux antérieurs au christianisme.

---

(1) Saint Math. XII, 59.

Cette figure dépasse de beaucoup le cercle des idées des Juifs; elle ne peut être comparée qu'aux symboles plastiques du moyen âge, qui tous d'ailleurs avaient pour fondement quelque tradition primitive. Les monuments de cette époque nous montrent fréquemment la mort sous la figure d'un dragon dévorant ou d'un poisson; c'est le Léviathan des abîmes poursuivant sa proie. Ce symbole rappelle le souvenir d'une coutume remontant à la plus haute antiquité. Les habitants des bords de la mer ou des grands fleuves avaient alors l'habitude d'ensevelir leurs morts en les jetant à l'eau où ils devenaient la proie des monstres marins, ainsi que cela a lieu encore de nos jours quand un cas de décès arrive en pleine mer. Eh bien, la figure ou le symbole dont il est question ici n'est qu'une allusion à cet ancien usage, d'autant plus que le peuple était dans l'intime conviction qu'*après trois jours, le défunt était transporté par le poisson aux îles fortunées*, où il célébrait sa résurrection (1). Selon Diodore de Sicile (2), après l'écoulement des eaux du déluge de Deucalion, les îles de Lesbos, Chios, Samos, Cos et Rhodes furent appelées les *Iles des bienheureux* (τῶν μακάρων), sans doute parce que Macareus y régna le premier avec ses quatre fils.

La douceur du climat, la fertilité du sol et surtout l'équité

---

(1) Cp. la doctrine zende au chap. XL de mon *Leben Christi*, t. IV, p. 518. — Osée VI, 5.

(2) Diod. V, 81-82.



des lois et du gouvernement faisaient de ces îles un nouveau paradis (1).

*Ce sont les îles fortunées*, qui, selon Hésiode et Pindare (2), eurent le bonheur d'être gouvernées par Saturne, après son expulsion de Solyme. En effet Saturne portait aussi le nom de Macare. Plus tard quand le globe terrestre fut mieux connu, le séjour des trépassés fut relégué en Hespérie, jusqu'à ce qu'enfin on eût placé les îles fortunées au delà des colonnes d'Hercule, dans les sept îles Canaries.

Chez les Indous une des constellations du ciel est figurée sous la forme d'un monstre marin, portant le nom de Macara. On voit ensuite toute une série de personnages fabuleux représenter ou symboliser l'idée de la résurrection dans l'autre monde. C'est ainsi que Cama, le Cupidon indien, est enfermé dans une boîte, jeté à la mer et avalé par un poisson (comme le lingam d'Osiris par le poisson Lado). Mais le poisson est pris et l'enfant sort vi-

---

(1) Plin. V, 56, 59. Originellement on plaçait les îles fortunées dans la mer Rouge, ou plutôt dans le golfe Arabique. Si l'on doit ajouter foi au récit romanesque d'Euhemeros et de Jambulos dans Diodore, l'île principale aurait une circonférence de 500 stades et serait entourée de sept autres îles plus petites. (Noroff, *Atlantis*, 68.) Il existait une ville de Macaria dans l'île de Chypre. Maxime de Tyr relie les îles Macares ou Hespéries à l'Atlantide. *Æthicus* place les *insulæ fortunatæ* entre les îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse.

(2) *OI.* II, 70.

vant de son ventre ouvert. D'après le Samaveda, Saktideva est englouti de même par un poisson durant son voyage vers la ville d'or, après le naufrage de son vaisseau ; toutefois les serviteurs de Satyavrata, le roi des pêcheurs, ayant pris le poisson et lui ayant ouvert le ventre, Saktideva est sauvé. Purdman, incarnation de Cama, passe également pour être né d'un poisson, dont il porte l'effigie dans ses armes. Bhisma, traversant un petit hameau de pêcheurs, y trouve Ganga-Satyavati qu'un pêcheur avait retirée du ventre d'un poisson, puis élevée. C'est cette Ganga qui fait traverser aux voyageurs sur un petit canot, Yumna, le fleuve des morts.

C'est encore de la résurrection des morts qu'il s'agit quand Anaximandre, suivant sans doute en cela une ancienne tradition, fait provenir l'homme d'un poisson. D'après la légende suédoise un jeune homme est transporté par une baleine dans le pays de *Jouvence* ; la fable grecque au contraire nous montre le dauphin transportant Philomèle exténuée par delà les mers, dans le pays d'outre-tombe. Le rossignol que la fable nous représente ne prenant jamais de sommeil, et faisant sortir ses petits de l'œuf aux sons enchanteurs de sa voix, symbolise parfaitement l'âme humaine qui se délivre peu à peu de la captivité du corps et qui doit aux bienfaits de la mort d'être transportée au milieu des joies de l'Élysée. Ces différentes figures ne sont pas sans avoir quelques rapports avec Jonas. Mais il est d'autres parallèles encore qui pourront contribuer à nous faire mieux comprendre cette allégorie grandiose.

D'après une croyance de l'Inde, chaque fois qu'il y a



éclipse du soleil ou de la lune, ces deux astres sont menacés d'être dévorés par les dragons Kadu (καδτος) et Rahu. La fable tirée des phénomènes de la nature se mêle ici aux conceptions idéales des prêtres. C'est le soleil dont les habitants du littoral de la Méditerranée expliquent de la sorte le coucher et le lever : le soir, quand l'astre du jour arrive au couchant, il est dévoré par le monstre marin, mais le matin celui-ci le revomit à l'Orient du côté de Ninive ; et c'est ainsi que le soleil tourne autour du disque de la terre. — L'antiquité n'avait pas l'idée de la rotondité de notre planète. Ninive est la ville du poisson (נִינְוֶה) et elle a pour fondateur Ninus. C'est là, à l'embouchure de l'Euphrate, qu'apparaît Oannès, le prophète du poisson, pour annoncer au peuple la loi primitive. Or voyez la coïncidence : Jonas s'embarque à Joppé et dirige sa route vers Tarschisch ou Carthage du côté du couchant ; il repart du côté de l'Orient, à Ninive, la ville qui a trois journées de chemin de long, et là il prêche aux habitants la pénitence et le pardon.

Jonas, le voyant hébreu, est bien réellement un personnage historique, et le livre prophétique que nous possédons de lui compte parmi les poésies les plus sublimes. Eh bien, de même qu'Israël est appelé le fils de Jéhovah (1), ainsi Jonas se considère *comme le représentant de la nation* ; à sa personnalité se rattache en même temps cette antique idée religieuse concernant la résurrection.

---

(1) Saint Math. II, 15.

Nouvel Oannès ou Jonétho, il est là, symbole vivant en face de son peuple, lui reprochant sa mission méconnue mais le soutenant dans ses espérances de rédemption future. Prophète du Seigneur, il résiste à son Maître qui l'envoie chez les nations payennes. Israël n'a-t-il pas persisté jusqu'au bout dans son exclusivisme et ne s'est-il pas refusé de même à annoncer le vrai Dieu aux peuples étrangers ? Il s'est renfermé dans son arche et dans son temple, méconnaissant sa mission et se souciant fort peu du monde. Et voilà pourquoi les menaces du Très-Haut s'accomplissent sur ce peuple coupable. A l'heure de la justice, il est livré aux flots en courroux ; jeté par dessus le bord, il tombe au milieu de l'océan des peuples, est emporté par les vagues en fureur et dévoré par le monstre des abîmes. — *Le poisson est le symbole de Ninive, son monarque est le roi des poissons de la légende, dont Israël devint la proie lors de sa captivité.* Là, dans sa détresse extrême, ce peuple infortuné apprend à se souvenir de son Dieu et à prier, et après trois jours, ou, si l'on veut, après trois générations, le monstre lâche sa proie, le peuple est délivré de sa captivité, de même que le prophète. Mais même lorsqu'il était plongé dans le malheur le plus profond, alors qu'il avait suspendu ses harpes aux saules de Baby-lone, Israël conserve encore l'espérance de voir la ruine de la grande cité payenne et le triomphe vengeur du Messie sur les nations.

Le dauphin, le guide du navigateur, le prophète de la tempête, selon la fable, passe pour être ami de la musique et de l'harmonie céleste ; voilà pourquoi il est chargé de

conduire les âmes des rivages de cette vie aux bords de l'éternité.

A ma connaissance, il n'existe en Palestine pas moins de cinq khans qui passent pour être des tombeaux du prophète ; nous avons visité plusieurs de ces monuments ; ils'en trouve un jusque dans les environs de la ville de Mossoul. Dans chacun de ces lieux la tradition veut que Jonas y ait abordé après sa délivrance. A Joppé l'on montre, à l'une des portes de la ville, la carcasse du monstre marin qui était sur le point de dévorer, non pas Jonas, mais Andromède et qui fut tué par Persée. La tradition des combats livrés par le héros solaire au monstre se conserve tout le long des côtes de l'Asie. C'est ainsi qu'à Beirout, sur l'emplacement même qu'occupe maintenant la petite église de saint George, il passe pour avoir combattu le dragon Markras. C'est ainsi encore que sur le littoral troyen Hercule, voulant sauver Hésione exposée sur les bords de la mer, devient la proie du monstre marin, qui, après trois jours, est forcé de le rendre sain et sauf. Cette légende, qui présente un parallèle si frappant avec celle de la Bible, se trouve dans Lycophron. Saint Cyrille dans son écrit *sur Jonas* s'appuie également sur les traditions de la fable. Dans l'hippodrome de Constantinople une statue colossale représentait Hercule *τρεσπερος*, surnom qui lui avait été donné, d'après Ttetzès, à cause de son séjour dans les eaux de la mer pendant trois jours ; ce monument subsista jusqu'à la prise de la ville par les croisés qui le mirent en pièces. Ce mythe est bien de mille ans plus ancien que la légende de Jonas, et le monde payen a dû établir évidem-



ment une liaison entre ces légendes. C'est le dieu-soleil de la Phénicie, *Hercule-Melkart*, qui gouverne la barque solaire vers l'Occident, mais qui dans ses combats contre les ténèbres, au solstice d'hiver, perd sa chevelure éclatante de lumière. Lorsqu'il reparaît à la surface de la mer Rouge, le poisson austral lui sert de guide dans la maison des Pléiades.

La doctrine de Jésus-Christ concernant la résurrection au troisième jour se reflète, comme dans un miroir, dans toutes ces traditions mythiques, et nous ne voyons vraiment pas qu'une vérité chrétienne perd de sa force parce qu'on la retrouve sur les bords du Gange et de l'Indus, parce que Zoroastre l'a connue et prêchée, ou encore parce qu'elle se révèle sous l'enveloppe du mythe, non-seulement le long des côtes de la Méditerranée, mais aussi au fond des pays septentrionaux, où Wolf-Dieterich, après avoir été englouti par le dragon, se fraye un passage avec son épée à travers le ventre du monstre qui le retient captif et reparaît le troisième jour. La question de savoir comment il pouvait respirer dans le ventre du poisson ne doit nous préoccuper pas plus pour lui que pour Jonas.

Mais la parole de Jésus-Christ est vérité et se réalise en même temps dans les faits. Voilà pourquoi cette parole, en se vérifiant dans sa personne par sa résurrection, est pour nous la meilleure garantie de la résurrection de la chair. De même que le soleil, après avoir disparu le soir de l'horizon, reparaît le lendemain dans tout son éclat, et que les longues nuits de l'hiver ne sauraient l'obscurcir pour toujours, de même que le peuple d'Israël,

après être devenu la proie *du poisson de Ninive*, est délivré de sa captivité au bout de trois époques, ainsi le Fils de l'Homme promet qu'après trois jours il ressuscitera du tombeau; ainsi la nature, après avoir disparu sous les eaux et les glaces durant les trois mois de l'hiver, célèbre à Pâques sa résurrection. Car l'ordre de la nature n'est que le reflet de l'ordre surnaturel : les choses d'ici-bas sont l'image des choses d'en haut.

Si donc, pour établir la foi dans sa résurrection, Jésus-Christ, qui est le premier des ressuscités et le maître de la vie et de la mort, choisit cette allégorie grandiose, commune aux traditions figuratives de toutes les religions, c'est parce qu'elle était intelligible aux docteurs de la loi de Moïse, et non parce qu'il voulait confirmer historiquement la légende de Jonas avalé par le poisson et rendu après trois jours. C'est ainsi que saint Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain, fait allusion à l'entrée triomphale de l'Arche d'alliance, sur le passage de laquelle, selon la légende, *les collines s'abaissaient et les vallées se comblaient*; et que saint Paul parle *du rocher ambulante du désert* qui pourvoyait d'eau le peuple de Dieu. Si dans la primitive Église le Sauveur était représenté quelquefois sous la figure d'Orphée et d'Amphion, évidemment cela ne veut dire nullement que les premiers chrétiens croyaient que ces personnages semi-mythiques aient eu la puissance d'attirer par les sons de leurs lyres les animaux sauvages et de déplacer des pierres. De même Jésus-Christ, en parlant de la circoncision, pouvait dire qu'elle n'est pas de Moïse, mais bien des patriarches, il

pouvait dire également de la figure symbolique de la résurrection dont il vient d'être question : elle n'est point de Jonas, elle date de plus loin. Eût-il parlé aux Hellènes, au lieu de citer Jonas, il se serait appuyé sans nul doute sur la tradition relative à Hercule *τρίσπαρος* pour être compris d'eux. Le lion restera l'emblème de la résurrection, quoique par la puissance de ses rugissements il n'ait jamais réveillé de la mort aucun de ses lionceaux. Le chant du cygne continuera à signifier la fragilité des choses humaines, quoiqu'il ne soit qu'un mythe. La fable raconte qu'après l'année intercalaire des Egyptiens, c'est-à-dire après 1461 ans, le phénix revenait de l'Arabie en Egypte dans la ville du soleil, s'y faisait brûler et renaissait de ses cendres sous la forme d'un ver, le troisième jour. Quoique ce ne soit là encore qu'un mythe, les Pères de l'Eglise n'ont jamais manqué de représenter le phénix comme le symbole de la résurrection du Sauveur. Le pélican ne nourrit point ses petits de son sang et de sa chair, il n'en restera pas moins la figure du Rédempteur.

Jésus-Christ nourrit les hommes du pain de vie aussi bien que du pain de la doctrine. Néanmoins, quand il rappelle le souvenir *de la manne du désert*, il est loin d'en faire le pain du ciel, dans le sens matériel du mot. On voit déjà Flavius-Josèphe faire la remarque que l'aliment appelé manne par les Hébreux tombait encore du ciel, de son temps, dans les environs du Sinaï (1), aussi bien qu'au temps

---

(1) Arch. III, 4, 6.



de Moïse. La comparaison tirée du miel est de la même catégorie : elle fait souvenir du miel sauvage, dont, selon Diodore (1), se nourrissaient les Arabes nomades du désert. La manne, qui tombe par gouttes du haut des branches, c'est-à-dire du ciel, est rencontrée par les Israélites dans le désert de Sin entre Elim et le Sinaï (2), au deuxième mois après leur sortie d'Égypte, c'est-à-dire au commencement de mai. Or on la recueille encore maintenant dans ces mêmes contrées et à la même époque, mais surtout en juin et en juillet. Elle n'est pas cependant une nourriture très-reconfortante. Déjà en 1483 le chapelain Faber d'Ulm comparait cette manne à celle des Israélites, et le chanoine français Morrison n'en parle pas autrement. Au moment de la cueillette cette manne est blanche comme de la neige; elle brunit après qu'on l'a conservée quelque temps. On la trouve en plus grande quantité, surtout dans les années pluvieuses, dans les vallées de Wady el Schech, de Feiran, de Garundel et de Taybé. Elle est produite surtout par le tarfa (*Tamarix mannifera*). Elle suinte de cet arbre dans les mois les plus chauds de l'année, et se dépose comme du givre, pendant la nuit, sur les rameaux et sur les feuilles, sur l'herbe et les pierres, sous la forme de perles blanches ressemblant au mastic, mais elle fond aux premiers rayons du soleil. Les moines du Sinaï la servent à table aux pèlerins, et les Bédouins la nomment comme au-

---

(1) Diod. XIX, 94.

(2) Ex. XVI, XVII.

jourd'hui *mann'es sema*, manne du ciel, ou *Terendschabin*, rosée de miel : ils la recueillent dans des sacs en cuir et l'étendent sur le pain comme du beurre ; ils en exposent aussi en vente dans des pots, sur le marché du Caire, où l'okka (à peu près 2 livres) se vend une ou deux piastres d'Espagne (1).

La Bible est écrite bien moins pour exciter notre curiosité que pour nourrir notre foi. C'est ce qui explique pourquoi les prêtres appuyaient partout sur le miracle et n'avaient souci que de la gloire du Très-Haut. Toutefois, il n'y a pas de raison suffisante pour admettre l'existence de deux espèces de mannes. La manière dont le Sauveur s'est exprimé en en parlant ne l'exige pas d'ailleurs. Voici ses paroles : « En vérité je vous le dis, Moïse ne vous a pas » donné *le pain qui vient du ciel*, mais c'est mon Père » qui vous offre le vrai pain du ciel (2). « Je suis le pain » vivant, descendu du ciel (5), » dit-il encore et il détruit ainsi l'hypothèse qui veut que la manne du désert descende du ciel.

Nous le répéterons encore, tous les enseignements du Christ dépassent son temps ; la science de la nature, qui

(1) Les moines du Sinaï se nourrissent de la manne. (V. *Pilgerschaft des Ritter von Harff*, p. 121.) Quant à la manne dont nous faisons usage en Europe, elle est produite par une espèce de frêne dans la Calabre ; elle suinte à travers les perforations que font à cet arbre les piqûres de certains insectes.

(2) Saint Jean IV, 52.

(5) Id. VI, 55-58.

est fière à juste titre de ses grandes conquêtes, n'a rien à lui remonter.

Mais, nous objecte-t-on, si Béthesda et sa piscine ne sont qu'une tradition populaire relative à une source minérale, si Jonas doit être classé parmi les hiéroglyphes religieux, et si le tour de phrase dont se sert le Sauveur au sujet de la manne doit contenter tout rationaliste tant soit peu réfléchi, que faut-il penser de *la femme de Lot* changée en une statue de pierre qui existe encore maintenant? Quand le Sauveur prend occasion du châtiment qu'elle subit pour prémunir les croyants contre les dangers du dernier jour, n'est-ce là encore qu'une figure de rhétorique? Voici ma réponse : L'Église a pour mission et prend à tâche de conserver intact le dépôt des vérités dogmatiques, et, par exemple, quiconque révoquerait en doute la filiation divine de Jésus-Christ ou sa présence réelle dans l'Eucharistie, serait jugé. Il en est autrement quand il s'agit de la *démonstration* des vérités dogmatiques : il y a des arguments que le progrès des sciences peut atteindre et frapper d'insuffisance, mais qui à d'autres époques étaient reconnus comme justes et valables par la scolastique du temps.

Un argument partiel battu en brèche ne fait point sortir l'Église de son silence; elle ne se prononce point en général quand il ne s'agit que de détails de cette sorte. Elle se confie en cela à la sagesse et à la modération des savants et ne réclame de leur soumission filiale qu'une seule chose : que par leurs dénégations bruyantes ils ne scandalisent point « les petits » et les faibles. Les faits ressortant des



sciences physiques surtout ne sont pas de sa compétence immédiate.

Mais, pour revenir à la femme de Lot, que faut-il en penser? Les Rabbins l'appellent Adith ou Irith. Ne lui trouve-t-on pas des pendants dans cette Niobé que la grandeur de ses souffrances transforme en une statue de pierre dans les environs de Smyrne, dans cette Léthée, qui, à cause de son orgueil, fut changée en une pierre longtemps visible sur le mont Ida, ou dans Aglaure, la fille de Cécrops, qui ayant été maudite par Minerve, subit la même transformation, et dans beaucoup d'autres encore que l'on cite d'ordinaire à l'occasion du déluge ou d'une catastrophe semblable (1)? La Bible dit de Nabal qu'il devint comme une pierre (2); nous disons de même que la terreur pétrifie sans que ces expressions doivent être prises à la lettre. Le célèbre Rabbi espagnol Abraham ben Esra commente ainsi le passage du Deutéronome (3): « Le sort de la femme de Lot a été le même que celui des autres habitants, elle fut, comme eux, étouffée dans la vapeur de soufre et son corps incrusté de sel. »

En cette circonstance le Sauveur n'a pas voulu uniquement se rendre accessible à la conception du peuple qui l'écoutait; ce n'est pas pour cela qu'en parlant du sort de Jérusalem dans un avenir prochain, il fait allusion dans le

---

(1) Voyez mon ouvrage : *Jerusalem und d. h. Land*, I, 665.

(2) I. Samuel XXV, 57.

(3) Deuter. XXIX, 25.

passé aux malheurs de Sodome et à l'exemple de Lot. Sa parole a un but d'universalité comme toutes ses paroles ; elle s'adresse à tous les temps et à tous les hommes, à nous comme à ceux qui l'entendaient.

Au reste, rien de plus clair que le passage de saint Luc (1) : « Alors que ceux qui sont dans la Judée, s'en- » fuient sur la montagne. Que celui qui sera sur le toit n'en » descende pas, pour rentrer chez lui et emporter quelque » chose de sa maison ; *et que celui qui sera dans son champ » ne retourne point chez lui pour prendre ses habits ; rap- » pelez-vous la femme de Lot* (2). » Quel autre sens donner à ce texte, sinon que cette Adith ou Irith, désireuse d'emporter quelques objets de son ménage, ou quelques vêtements ou ustensiles, retourna sur ses pas et fut surprise en chemin par la catastrophe. Elle périt victime de sa sollicitude de ménagère, comme Pline l'ancien fut la victime du désir de savoir.

Ces éclaircissements donnés par l'Homme-Dieu nous fournissent l'occasion de pousser plus loin nos investigations. Il est de tradition chez les judaïstes que, à la fin des temps, le salut viendra non des chrétiens, issus des payens, mais *des fils d'Israël* ; car, disent-ils, quand le Fils de l'homme apparaîtra dans les nuées, tous les Juifs se convertiront et reconquerront ainsi leurs droits primitifs au royaume du ciel. Le Sauveur s'est chargé de réduire ces

---

(1) Saint Luc XVII, 54.

(2) Saint Marc XIII, 14 ; saint Math. XXIV, 15.

prétentions à leur juste valeur, en déclarant que les Assyriens, les Sabéens ou Ethiopiens, les Chananéens et les Syro-Phéniciens et jusqu'aux habitants de Sodome et de Gomorrhe auront la préférence sur les villes ingrates d'Israël. « Au jour du jugement, dit-il, les hommes de Ninive » s'élèveront contre cette génération et la condamneront, » car ils ont, eux, fait pénitence, sur l'appel de Jonas, et » celui qui est ici est plus grand que Jonas. La reine du » midi vint des extrémités de la terre pour entendre Salo- » mon, et celui qui est ici est plus grand que Salomon. Si » les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient » été faits à Tyr et à Sidon, ces villes auraient depuis long- » temps fait pénitence dans le sac et la cendre. Et si ces » miracles avaient été faits à Sodome, peut-être cette ville » existerait-elle encore aujourd'hui. C'est pourquoi Sodome » sera mieux traitée que vous au jour de la justice (1). »

A ce sujet se rattache le règne de mille ans du Christ qui doit venir sur la terre plein de gloire et de majesté, et en qui s'accomplira cette parole : « De Sion sortira la loi, » et la parole de Dieu de Jérusalem. » La vie terrestre de Jésus-Christ paraissait trop pauvre aux Juifs, qui en étaient toujours à considérer les événements de ce monde comme ne tendant qu'au triomphe d'Israël sur les Gentils. Nous avons déjà vu comment le Sauveur réagit contre cette illusion quand il déclare aux fils de Zébédée qu'il n'est pas venu pour relever le trône d'Israël, et que par conséquent

---

(1) Saint Math. XI, 20 ; XII, 41, 42.



ils ne doivent pas s'attendre à être placés dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche (1).

Il est un autre point qui soulève plus de difficultés encore, c'est l'ascension d'Elie. Les contemporains de Jésus et même les Rabbins des temps postérieurs voyaient dans Elie l'ange de l'Alliance, qui, depuis son ascension au ciel, était devenu le protecteur d'Israël et son sauveur dans le danger. A leurs yeux il n'était rien moins que le guide et l'introducteur des âmes des justes dans le séjour du paradis. A chaque célébration de la fête de Pâques le peuple attendait son retour et lui tenait une porte de derrière ouverte. De là le propos moqueur des Juifs sous la croix : « Il appelle Elie à son secours (2). » Contrairement à cette croyance du peuple, Jésus dit à Nicodème, durant la nuit de la première fête de Pâques (3) : « M'en croirez-vous si je vous parle des choses du ciel? *Personne n'est encore monté au ciel que celui qui en est descendu*, le » Fils de l'Homme qui est dans le ciel. » Voilà une déclaration du Sauveur qui contredit formellement la croyance

(1) Saint Marc X, 57. Act. des Apôtres I, 6. Les Mormons s'intitulent : *les Saints des derniers jours*, c'est-à-dire de la dernière époque qui doit précéder le millénaire. Depuis l'érection d'un évêché judaïco-anglican à Jérusalem, l'espoir de la réunion du peuple de Dieu dans la ville de Sion et la seconde venue du Christ pour la fondation du nouveau royaume de David se ranime et reprend quelque consistance.

(2) Saint Math. XVII, 47.

(3) Saint Jean III, 12.

des Juifs à l'ascension d'Elie, et il nous sied assurément d'être de l'avis de notre maître, puisque ce maître est le Verbe de Dieu. D'ailleurs, considérons de plus près le passage du livre des Rois (1) qui nous donne le récit du fait : « Elie dit à Elisée : *quand tu me verras*, après que je t'aurai été enlevé, ta demande sera déjà exaucée. » Cette demande consistait en ce que le maître devait léguer doublement son esprit à son disciple, mais surtout son esprit de vision. Or, pour preuve qu'Elisée avait été réellement exaucé, « il vit son maître monter au ciel, au milieu des éclats du tonnerre, dans un char de feu traîné par des coursiers enflammés; » comme le paganisme se représentait le maître du tonnerre (El ou Ilios), dont Elie, pendant qu'il était sur la terre, avait voulu manier la foudre.

C'est donc une vision d'Elisée qui sert de fondement au récit, et cette vision correspond à celle du même prophète transmettant à son disciple les faveurs surnaturelles dont il jouissait lui-même : « Alors le Seigneur ouvrit les yeux » au jeune homme, afin qu'il vit, et il vit la montagne » autour d'Elisée couverte de chars et de chevaux de feu (2). » D'ailleurs voici un fait. A Dschobar, au nord-est de Damas, *chacun peut voir encore maintenant le tombeau du prophète Elie*. C'est une grotte en maçonnerie dans une très-vieille synagogue, où les Juifs ont l'habitude de s'assembler

---

(1) II. Rois II, 10.

(2) II. Rois VI, 17.

tous les vendredis pour entendre la lecture de l'Écriture sainte. Le prophète s'était retiré là pour se mettre à l'abri des haines et des persécutions des rois d'Israël. Il existe, il est vrai, encore d'autres sépulcres d'Elie (1); preuve de plus qu'il y a eu des époques dans les âges anciens où l'on était d'avis qu'Elie était mort comme les autres hommes.

Quant au retour d'Elie, les paroles du Sauveur ne le rendent pas moins sujet à caution. Si réellement il a été atteint par la mort selon le sort commun, il ne lui faut nullement un paradis spécial comme séjour d'attente, et il ne sera point nécessaire de le faire mourir seulement

---

(1) Abd-el-Ganyj-en-Nabulsy dans la relation de son voyage cite *Tel en Manin* ou *Menin*, à une demi-journée au nord de Damas, comme lieu de sépulture d'Elie; on y allait faire des prières. (*Zeitschrift der morgenl. Gesellsch. : Revue de la Société orientale allemande*, XVI, 656; XVIII, 203.) Un troisième tombeau d'Elie se trouve à Sarepta. Cf. mon ouvrage *Jerusalem u. d. h. Land*, I, 628; II, 269; mon *Leben Christi*, VI, 589, et Frankl, *Monatshefte des Judenth.* (*Revue mensuelle du judaïsme*), 1865, p. 245 : « Le prophète Elie et la Légende. » Arnobe, II, 42, prétend de même que le peuple fut témoin et vit de ses yeux comment au souffle de saint Pierre le char de feu de Simon le magicien disparut, et comment il tomba à l'instant sur la terre. Nous devons quantité de ces imaginations aux rêves des artistes, et les Juifs eux-mêmes furent induits en erreur sur Elie, sans doute à la suite de la confusion qu'ils établirent entre lui et le dieu du tonnerre.



à la fin des temps. Ceci s'applique au même titre à Hénoch, cet extatique des premiers âges. — Les Juifs fondaient leur attente du retour d'Elie sur le texte de Malachie (1) : « Je vous enverrai le prophète Elie encore » avant le grand jour du Seigneur. » Pourquoi les Scribes parlent-ils ainsi, demandèrent un jour les apôtres à leur Maître? Et le Maître répondit : « Je vous le dis, *Elie est* » *déjà venu*, mais ils ne l'ont pas connu. Car tous les » prophètes et la loi jusqu'à Jean ont parlé de lui. Et si » vous comprenez bien ce que je vous dis, il est cet Elie » qui doit venir (2). » S'il est dit ailleurs (3) « qu'Elie » vint rapide comme le feu et que sa parole brûlait comme » une torche, » le Sauveur semble donner encore l'interprétation de cette parole, quand il affirme que « Jean a été une lumière brûlante. » Voilà donc de nouveau la vive attente des Juifs déclarée illusoire et le retour d'Elie à la fin des siècles nié par Jésus-Christ lui-même et l'attente des Juifs pour le renouvellement du monde (ἀποκαταστάσις) (4) fixée à l'époque du Sauveur.

Mais nos adversaires ne se tiennent pas pour battus. Que faut-il penser, nous disent-ils, des idées cosmologiques de Jésus? Savait-il seulement le premier mot du système pythagoricien du monde ou du système copernicien d'aujourd'hui? Evidemment l'on ne saurait attendre de nous que, dans

---

(1) Malachie III, 23.

(2) Saint Math. XI, 15; XVII, 10; saint Marc IX, 12.

(3) Syrach XLVIII.

(4) Saint Math. XVII, 11.

les quelques pages dont nous disposons, nous donnions un aperçu exact des idées du Sauveur sur toutes les questions soulevées, ni que nous démontrions la justesse de cette affirmation de saint Jean (1) : *Tout a été créé par le Verbe ; sa lumière brilla dans les ténèbres !* Il s'agirait d'examiner si Jésus-Christ a connu le système du monde, comme Platon (2) et Aristote (3), s'il avait renoncé comme Plutarque (4) à faire de notre planète le point central du mouvement de rotation de l'univers ; s'il partageait comme lui les opinions alors si avancées du pythagorien Philolaos et du philosophe Aristarque de Samos, opinions pour lesquelles ce dernier fut traduit par Cléanthes devant l'aréopage d'Athènes.

En parlant des événements des derniers jours, le Christ s'exprime ainsi : « Le ciel et la terre passeront, mais mes » paroles ne passeront pas. » En toute circonstance il assigne à notre planète un rang inférieur, une place subordonnée. Il n'était donc point partisan *du système du monde de Ptolomée qui ne fut élaboré qu'au siècle suivant, sous l'empereur Antonin*, système qui indiquait la terre comme le centre du monde. Il ressort de ses paroles que pour lui ce centre est situé plus haut. Il repousse constamment les

(1) Saint Jean I, 5.

(2) Plato (op. XIII, 1).

(3) Arist. (*de Cælo*, II, 13).

(4) Plutarque, dans son *Numa* (c. 11) et dans son écrit sur le *mouvement de la terre*.

(5) Plut. (*de placit. philos.*, III, 15).

rêves de domination universelle de ses contemporains et même de ses apôtres, en leur déclarant formellement que *ce n'est pas de ce monde* qu'il gouvernera son royaume. Par la direction de ses axes vers les pôles invariables et par la liaison de son équateur avec le soleil, auquel elle est rattachée comme à son centre, la terre elle-même montre qu'il existe un monde supérieur.

Mais que nous importent les étourderies d'un demi-savant moderne, extravagant sur l'étroitesse de l'horizon intellectuel de Jésus, capable tout au plus d'en imposer à d'ignorants campagnards ; nous sommes à même d'affirmer, preuves en main, qu'en Galilée moins qu'ailleurs on était alors dans l'enfance de la science. Nous possédons un témoin irrécusable, c'est le livre remarquable du *Sohar*, ce recueil original de documents cabalistiques, de mystique antéchrétienne et de pensées métaphysiques, fait sous la dictée de *Simon ben Jochai*, presque un contemporain de Jésus-Christ, et dont le tombeau se trouve à Bethmeron, à trois lieues de Capharnaüm. Dans le *Sohar* il est fait allusion à un livre plus ancien encore, et il est dit : « Le livre de *Raf Hamenuna* explique les choses plus » complètement encore ; il indique que toute la terre » tourne sur son axe, comme une boule, en sorte que les » uns se trouvent en haut et les autres en bas. Ce sont » partout des créatures qui ne se distinguent que par la » diversité des climats. De plus il arrive sur la terre que, » pendant que les uns ont le jour, les autres sont plongés » dans la nuit, et quand il fait jour chez ceux-ci, ceux-là » sont dans l'obscurité. Il existe aussi un lieu où il fait

» jour presque continuellement, et où la nuit ne dure que  
» peu d'heures. »

Le Christ a conduit les hommes de la superstition judaïque et de toutes les erreurs religieuses de l'antiquité à la possession de la vérité, il leur a fait connaître le prix de leur âme et leur a donné les notions de l'infini ; comment eût-il été entaché lui-même d'idées superstitieuses ? Socrate pose cette question (1) : « Qu'est-ce que l'homme ? » et Alcibiade répond : « Je ne saurais le dire. » Eh bien, le Christ donna le mot de l'énigme : l'homme est un être immortel, créé libre, et, à condition qu'il fasse un bon usage des facultés que son créateur lui a départies, destiné à une vie supérieure. Celui qui a su comprendre l'homme ainsi et le placer si haut, celui-là ne peut être lui-même que l'homme central de l'histoire ; vers lui convergent les événements du passé et c'est lui qui a frayé à l'avenir une carrière nouvelle. Nulle vie humaine ne trouve une application universelle comme la vie du Fils de l'homme ; ses paraboles les plus simples sont d'une portée incalculable et chacune des paroles sortie de sa bouche témoigne d'une sagesse grande comme le monde ; que dis-je ? pour le comprendre pleinement, il faudrait posséder la plénitude de l'intelligence.... et voilà qu'un académicien français, dont, pour le dire en passant, le savoir ne dépasse pas celui d'un écolier, se met à lui faire la leçon !

---

(1) Alcibiade (I, 129).



### XXXIII

#### La transfiguration du Christ.

Le point culminant de la vie messianique de Jésus est la transfiguration (1). Quel spectacle grandiose ! Le ciel et les sombres abîmes mis en présence à cette heure solennelle ! Le ciel, par la voix du Père qui se fait entendre, comme sur les bords du Jourdain ; l'enfer, par la scène

---

(1) Saint Marc et saint Math. disent après 6 jours, et saint Luc après environ 8 jours. Πεντέξι ou πενθέξι, *cinq-six*, est une expression usitée chez les Grecs pour désigner un nombre indéterminé de jours, d'hommes et de choses. Rosz. *Erinnerungen aus Griechenland* (p. 283).

démoniaque qui se déroule au pied de la montagne, et entre les deux, le Christ élevé dans les airs dans une gloire lumineuse ! L'immortel Raphaël a compris le grandiose de ce tableau, qui lui a donné l'occasion de faire son chef-d'œuvre.

Le Tabor, que l'évangile des Hébreux aussi bien que saint Cyrille de Jérusalem (1) désignent, d'après la tradition, comme le lieu de la transfiguration de l'Homme-Dieu, s'élève, semblable à un autel du Très-Haut, au-dessus des terrains bas de la Galilée. Ses flancs sont couverts de forêts de chênes et en partie de broussailles, et son sommet présente un plateau nu d'une lieue de pourtour. A cause de sa forme régulière qui ressemble à un cône tronqué, on serait tenté de le croire produit par un soulèvement volcanique, mais les couches calcaires qui se montrent à la première inspection géologique détournent immédiatement de cette opinion. Ainsi isolé au milieu de la plaine, le Tabor offre une vue des plus riantes : c'est d'un côté la Méditerranée dont les nappes bleuâtres se montrent à travers les coupures de la chaîne du Carmel et par le golfe d'Aka ; c'est, de l'autre côté, dans la direction même du vieux Capharnaüm dont une saillie de la montagne indique encore le site et les ruines, la mer de la Galilée bornée par le Hermon aux neiges éternelles, qui domine tout le pays, pareil à un prince du monde des esprits.

Au sud s'étend la grande plaine de Hadadremmon, ce

---

(1) Catech. (XII, 16.)

champ de bataille des peuples, où, dans le cours des siècles, toutes les nations de la terre sont venues s'entrechoquer et vider leurs différends. On dirait voir encore le grand fleuve des premiers âges, Kédummim (1), charrier vers la mer les cadavres des victimes de ces luttes gigantesques. C'est ce lieu qui a été témoin de la grande défaite des Scythes après qu'ils eurent été longtemps la terreur des autres peuples (2); où Barak et Débora, à la tête de 10,000 guerriers israélites, vinrent se mesurer avec les Syriens; où, dans la suite des temps, tous les peuples se rencontrèrent en champ clos; c'est en ce lieu que, d'après la sybille juive, sera livré le grand combat, la bataille décisive qui donnera aux disciples du Messie la victoire sur les légions de Gog et de Magog.

Vers l'est le regard plonge au fond de la chaîne du Hauran, à travers la vallée du Jourdain, dont l'abaissement au-dessous du niveau de la Méditerranée est visible de là à l'œil nu. Au sud les montagnes de la Samarie dessinent leurs lignes douces et à peine accentuées, tandis qu'au nord-ouest les cimes nombreuses des hauteurs de la Galilée vont s'abaisser peu à peu vers la lisière des côtes de la Phénicie. Vraiment, ce panorama mériterait d'être appelé l'Évangile taillé dans la nature.

Et voilà quel fut le lieu où se passa la mystérieuse entrevue entre le ciel et la terre, entre l'Éternel et son

---

(1) Cp. Ezech. XXXIX, 11.

(2) Juges V, 21.

Fils fait homme. Ni le Moria, ni le Garizim furent choisis pour ce rendez-vous divin, mais bien ce plateau consacré de toute antiquité au culte payen ; car le Tabor comme l'Atabyrios de Rhodes ou celui de la Sicile et comme le Thabir des environs de la Mecque était de tout temps consacré au Maître du ciel, c'est-à-dire à Jupiter Itabyrios.

« Et Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les » conduisit sur une haute montagne. Et pendant qu'il » priait, il fut transfiguré en leur présence. Son visage » brillait comme le soleil, et ses vêtements rayonnaient » d'un éclat semblable à celui de la neige. Et tout à coup » Moïse et Élie apparurent dans leur gloire et s'entre- » tinrent avec Lui des choses qui devaient Lui arriver à » Jérusalem (1). » Quelle rencontre ! Moïse, le fondateur de l'ancienne théocratie et Élie qui en fut le réformateur apparaissent devant celui que le Père avait élu pour établir son royaume sur la terre, pour accomplir la loi et les prophètes et pour combler les vœux des nations ! Moïse représente la création, Élie la consommation et la fin des choses, tandis que Jésus, ravi en extase et planant au-dessus des deux figures, réalise l'*union des deux Testaments*.

Pierre est hors de lui, l'éclat de la lumière céleste qui l'environne l'éblouit, la magnificence du spectacle dont il est témoin accable sa faiblesse : « Faisons ici trois tentes, » dit-il, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie.

---

(1) Saint Marc, IX.



» Mais il ne savait plus ce qu'il disait (1). » Trois tentes se présentent à l'esprit de Pierre dans le lointain de l'avenir : le vieux tabernacle qui doit durer encore, l'Église de Jésus-Christ, et peut-être celle des Gentils. Mais ce n'était là qu'un rêve de Pierre, comme les trois religions de la mystique du moyen âge : l'Église du Père, celle du Fils et celle du Saint-Esprit, d'après l'*Evangelium æternum*.

La philosophie de l'identité de nos jours a semblé vouloir revenir à ces idées, pour justifier la différence des confessions et leur réunion dans une seule religion, celle de l'amour, et pour représenter le christianisme comme divisé en trois sectes : celle de Pierre, celle de Paul et celle de Jean, correspondant à *Fides*, *Gnosis* et *Caritas*, au lieu de le représenter dans son unité et sa vérité. D'après une légende arabe, la Sagesse, la Richesse et la Beauté, ces trois filles du ciel, voulurent, durant leur voyage sur la terre, élever trois tentes, mais elles ne trouvèrent nulle part un lieu convenable, si ce n'est enfin dans la vallée de Guta, à Damas, où elles élurent domicile. C'est ainsi que l'Art, la Science et la Foi religieuse prospèrent quand ils sont unis ensemble, mais isolés et séparés, ils ne nous satisfont que peu, et ne sont pas capables de changer la terre en paradis.

Il avait été promis au peuple de l'ancienne Loi un prophète sorti de son sein, comme Moïse, et il lui avait été dit : *C'est celui-là que vous écouterez* (2)! Le temps de

---

(1) Saint Marc IX, 4, 5. Apocal. I, 5.

(2) Deuteron. XVIII, 15.

l'accomplissement de cette promesse était arrivé, en ce moment même le Père confiait à son Fils unique le dépôt de son Église. Et tel est le sens de la transfiguration sur le Tabor. Là, en présence de Moïse le fondateur et d'Élie le réformateur de l'ancienne loi, après avoir convoqué aussi les représentants de la loi nouvelle, l'Éternel délie le peuple d'Israël et tous ses élus de leurs serments de fidélité à la première loi, et soumet le monde à Jésus-Christ. La voix qui se fait entendre d'en haut appelle les peuples de la foi ancienne à la foi en Jésus-Christ. Les trois disciples ne supportent point la plénitude de la splendeur divine qui les inonde, ils y succombent et gisent là dans la poussière en présence du Seigneur, ainsi qu'il était arrivé à Moïse, lorsque Jéhovah lui avait dit : « Tu ne peux pas regarder ma face, à moins que ma » droite ne te couvre (1). » C'est ce même groupe de disciples, témoins ici de l'exaltation de leur maître, qui sera également témoin de son agonie et de ses humiliations dans la grotte du mont des Oliviers. Et saint Pierre le témoigne dans sa seconde épître, quand il dit : « Ce n'a » point été en suivant des fables composées avec art que » nous avons fait connaître la puissance et l'avènement de » Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais ç'a été après que » nous avons vu de nos propres yeux sa grandeur. Car il » reçut de Dieu son Père l'honneur et la gloire lorsqu'une » voix sortant d'une nuée extraordinairement lumineuse

---

(1) Exod. XXXIII, 25.

(2) Saint Pierre II. Ep. I, 16.

» fit entendre ces paroles : C'est mon Fils bien-aimé en  
» qui je me plais uniquement, écoutez-le. Et nous enten-  
» dîmes nous-même cette voix qui venait du ciel, lorsque  
» nous étions avec lui sur la sainte montagne.» Saint Jean  
le certifie de même quand il dit au commencement de son  
Évangile : « Nous avons vu sa gloire qui est la gloire du  
» Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. »

---

(1) Saint Jean I, 14.





## XXXIV

Fondation de la nouvelle Église. *Tu es Petrus.*

Parmi les apôtres, celui qui occupe le premier rang c'est *Simon bar Jona*. Sans avoir été le premier appelé il apparaît partout à la tête des douze et est désigné simplement sous la dénomination de *πρωτος* (1). Le Seigneur lui donne même un *nouveau nom*, ainsi qu'il avait fait d'Abraham à l'occasion de sa vocation comme père des croyants et de Jacob, qui, après sa lutte [contre Dieu, reçut le nom d'Israël. Les prêtres devenaient de même *ιερόνυμοι* dans les mystères d'Éleusis. Dans l'antiquité donner un

---

(1) Saint Math. X, 2:

nom nouveau était synonyme d'octroyer une fonction ou une dignité nouvelle; cette faveur était considérée comme un présent des Dieux. Pour qui sait combien les Saintes Écritures sont sobres dans leurs expressions et combien le sens de chaque terme a de portée, ce changement de nom est d'une importance incontestable. Céphas n'est pas un nom ordinaire. Simon-Pierre en étant gratifié, devient en réalité « le Pasteur et la pierre en Israël », dont il est fait mention dans la Bénédiction de Jacob (1). Daniel (2) appelle le Messie la *pierre d'en haut* qu'aucune main humaine ne détache, qui se rue contre l'idole des quatre empires et la détruit, qui enfin croît sans cesse, devient grande comme une montagne et remplit toute la terre.

Mais outre le sens mystique du nom donné à Simon-Pierre, il en est un plus immédiat, plus facile. C'est à celui-là que nous nous attacherons. « Tu es Pierre, lui dit » le Seigneur, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et » les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (3). » Pour rendre plus intelligible le sens de ces paroles, nous ferons remarquer que déjà le Temple de Jéhovah à Jérusa-

(1) Genes. XLIX, 24.

(2) Daniel II, 55.

(3) Comp. mon *Leben Christi*, t. V, 95; mon *Jerusalem*, t. I, 90, 207; t. II, 4, 16, 79½ et Plinè XXXVII, 10 : « La pierre sur laquelle venaient s'asseoir les dieux dans le temple d'Hercule à Tyr s'appelait Eusèbes. » Ainsi Melkart Chronos était censé présent quoique invisible comme Jéhovah planait au-dessus de l'arche.

lem était bâti sur un rocher sacré (1), et que la célèbre mosquée qui s'élève sur ses ruines porte pour ce motif le nom de *Kubbet es Sachra*, le dôme du rocher. Ce rocher qui servait de fondement à l'autel du sacrifice, est connu sous le nom de *Ibn Schatja*, la pierre du fondement, et les Rabbins, ces héritiers naturels de la mystique de l'ancien judaïsme, voient en elle le fondement et la clef de voûte du globe terrestre, la pierre angulaire du plus grand sanctuaire de Dieu dans le monde créé. Voici ce qui est dit dans le *Sepher Schem Tof* : « Quand Dieu forme un enfant, » il le commence par le nombril et travaille autour de cette » partie du corps jusqu'à son achèvement ; ainsi fit-il lors

---

(1) *Middoth*, c. 3, 1 : « L'autel avait 32 aunes de longueur et de largeur. » Le rocher sacré mesure 60 pieds en longueur et 57 en largeur. Pour compléter la forme cubique, il fallut avoir recours aux pierres de la vallée de Beth cherem. Les traditions des rabbins ne conviennent pas à la pierre carrée qui supportait autrefois l'arche, car elle ne mesurait que quelques aunes, et d'après *Joma*, c. 5, 2, elle ne s'élevait que de trois pouces au-dessus du sol. Comp. mon livre : *Jerusalem und d. h. Land*, t. I, p. 92-97. Peut-être M. le comte de Vogué nous fournira-t-il plus d'éclaircissements sur ce sujet dans son nouveau livre le *Temple de Jérusalem*, qui doit faire suite à celui qu'il a publié sous le titre de : *Les Églises de la Terre-Sainte*, œuvre pleine de mérite. Nous dirons la même chose de M. de Saulcy, si versé dans les antiquités de la Palestine, et comme l'abbé Haneberg nous promet un nouveau travail sur ce sujet, nous pouvons nous attendre aux élucidations les plus savantes pour ce qui se rattache au temple du Moria.

» de la formation de la terre ; son point de départ fut le » Ibn Schatja et le Saint des saints, et parce que là est le » commencement de toutes choses, ce rocher est justement » nommé la pierre angulaire. » Le Targum Jonathan interprète ainsi le verset 50 du Chap. XVIII de l'Exode : « Le nom trois fois saint (Schemhamphorascb) était écrit sur la pierre fondamentale avec laquelle le maître du monde scella l'orifice des abîmes. » L'expression « les portes de l'enfer » dont se sert le Sauveur confirme notre interprétation. Ce qui la confirme encore, c'est le fait que les Juifs plaçaient la Gehenna dans la vallée des enfants d'Hinnon, où s'élevait autrefois le Typhonium et où le dieu du feu dévorait ses victimes. Les Arabes actuels de la contrée ont, conformément à la tradition des anciens habitants, conservé à ce lieu le nom de Gebinnom. C'est le cas de le répéter ici : Le christianisme est la religion universelle ; pour le bien comprendre il faut l'envisager dans ses rapports avec les idées religieuses du monde entier, de même que la vie de Jésus son auteur irradie dans l'histoire tout entière. Quelle merveille que cette concentration des idées religieuses de toutes les nations en un seul homme : le judaïsme ainsi que le paganisme viennent converger vers Jésus-Christ et trouvent en Lui seul leur véritable solution.

Pour désigner un homme énergique et ferme de caractère, on se sert volontiers de cette locution : on bâtirait sur lui des maisons. Cette expression a très-probablement une communauté d'origine avec les légendes relatives à la construction de certains ponts célèbres et de plusieurs cathédrales, entre autres de celle de Strasbourg. D'après



ces légendes, on commençait par enterrer le fils de l'architecte dans les fondations de l'édifice, afin d'apaiser par ce sacrifice les puissances des abîmes. On dit que dans le Japon cet usage existe encore actuellement (1). D'après la tradition talmudique la pierre angulaire du Saint des Saints sert de sceau aux abîmes; tout faux serment menace de briser ce sceau et entr'ouvre les portes des abîmes toujours prêts à déverser leurs flots mugissants et noirâtres sur la terre. Les Grecs juraient de même par le Styx.

D'après le Talmud, pendant qu'on creusait les fondations du sanctuaire, David se plaça sur les degrés de l'abîme et s'y tint pendant tout le temps, chantant les psaumes des degrés (2). De là l'inscription chaldéenne du psaume CXX : « Chant dit sur les degrés de l'abîme. » Ces récits fabuleux ne sont pas sans avoir pour base une tradition vraie : le déluge ne fut-il pas produit par les eaux souterraines ou chaotiques? et si l'ordre du monde physique devait encore être troublé, ne serait-ce pas par cette même cause?

De tout temps les portes de l'enfer furent placées dans des régions volcaniques; c'est là que l'on cherchait les

(1) Weber, dans son *Étude sur les sacrifices humains des temps védiques*, démontre l'existence de cet usage chez les Indous. (*Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*) (*Revue de la Société orientale allemande*, XVIII, 264.) Les légendes romaines, allemandes et slaves parlent longuement des victimes murées dans les fondations. Cf. les traditions relatives à la construction de Scutari. (Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 40.)

(2) B. Succa, fol. 55, 1.

*Plutonia* ou *Charonia antra, ostia, spiracula Ditis*. Rome possédait une de ces entrées de l'Orcus sur le *Comitium*; elle portait le nom de *Mundus* et était scellée de la pierre des manes (*lapis manalis*). Tous les sanctuaires les plus anciens du monde sont des temples commémoratifs du déluge. Dans tous l'autel rappelle et consacre la paix rendue à la nature, après les grandes luttes soutenues par les puissances d'en haut contre les éléments déchainés des abîmes. Les monnaies de Trézène portent le trident à côté du chef de Minerve Polias, la protectrice de la ville. On voyait dans son temple de Sotira plusieurs autels consacrés aux puissances souterraines, conformément aux légendes que nous venons de rappeler. Les combats de Neptune avec Hélios à Acrocorinthe et dans l'île de Rhodes, avec Jupiter à Egine, avec Bacchus à Naxos sont connus. Le temple d'Apollon à Delphes, dont les habitants s'étaient enfuis sur le Parnasse pendant la lutte engagée entre Neptune et la déesse de la Terre pour la possession du pays (1), ce temple, disons-nous, s'élevait au-dessus même du gouffre de Python, dont s'échappaient sans cesse d'épaisses vapeurs. Les Arcadiens avaient aussi leurs portes de l'enfer, et les Phénécates conservaient soigneusement leur pierre sacrée, *πέτρωνια*, dans un temple qui n'était ouvert qu'une fois par an avec grande solennité le jour consacré à la fête de Δημήτηρ *Χθονία* (2).

---

(1) Pausan. X, 612.

(2) Kreuzer, *Symbolik*, t. II, 865. Quand Romulus entreprit la construction de la ville de Rome, il commença par creuser sur

Une entrée semblable de l'abîme existait sur le Moria derrière l'autel du sacrifice. Chaque année à la fête des Tabernacles, qui était anciennement la fête commémorative de la consécration du Temple, les prêtres et le peuple se rendaient processionnellement à la fontaine de Siloé, qui par son flux et reflux rappelait la mer, et munis de cruches qu'ils y remplissaient, ils en versaient le contenu dans le gouffre qui se trouvait derrière l'autel. Cet autel de Jéhovah, de même que tous les sanctuaires diluviens, était bâti sur le bord de l'abîme, où chaque jour les puissances souterraines étaient conjurées par des prières et des sacrifices sanglants offerts pour la conservation de la paix et de

---

l'emplacement même, qui fut depuis le comice, une fosse circulaire qu'il encadra d'un mur et dans laquelle il jeta les prémices de tous les fruits de la terre qui servent de nourriture à l'homme. Il était enjoint à chaque immigrant nouveau d'y jeter de la terre de son pays, ce qui dans la pensée de Romulus signifiait que la puissance de sa ville s'étendrait sur tous les pays et sur tous les peuples. La fosse construite par lui et qu'il avait couverte d'une voûte, porta depuis le nom de *mundus*, à l'instar de la voûte des cieux qui recouvre la terre. Il était scellé du *Lapis manalis* et n'était ouvert que les trois *dies religiosi*, le 24 août, le 5 octobre et le 8 novembre, où les mânes des défunts revenaient sur la terre par l'orifice du *mundus*. (Festus s. v. *mundus*. Pauli exc. Festi, p. 156.) Ouvrir le *mundus* (dit Varron apud Macrobe Sat. I, 16, 48), c'est livrer passage aux divinités lugubres des abîmes; alors on ne doit ni livrer combat, ni mettre des armées en campagne, ni lever l'ancre, ni prendre femme.

l'ordre dans la nature. Cela rappelle les Hydrophories qui faisaient partie de la célébration automnale des fêtes d'E-leusis, et encore le nom de *Ἑλς* ou *Ἑλυστα* que portait la petite source salée dans l'Erechtée de l'Acropolis d'Athènes, ou enfin le mugissement du vent du Sud combiné avec celui de la mer souterraine qu'on prétendait entendre près de l'olivier, planté par Minerve et entretenu avec soin en signe de la réconciliation des éléments au bas du Par-thénon d'Athènes, ce temple de sainte Sophie du monde hellénique. Pausanias (1) raconte que dans le bosquet sacré d'*Olympia*, au pied de l'Acropole, il existait une crevasse large de quelques palmes seulement, par laquelle s'étaient écoulées les eaux du déluge de Deucalion, et par où les Euménides, ces génies maudits des abîmes, montaient et descendaient; on les y apaisait par des sacrifices. La coutume de jeter dans le gouffre un gâteau de farine, de froment et de miel *en mémoire de ceux qui périrent dans le déluge*, dura jusque dans les derniers temps, dit Plutarque (2). Outre le temple de Dodone, fondé également par l'homme du déluge, les sanctuaires érigés en l'honneur de Neptune Proclystios (*le Submergeur*) à Argos et à Trézène (3), on

---

(1) Pausanias (I, 48, 26).

(2) Plutarque, Sylla (14).

(3) Pausan. (II, 22, 50, 51). Un temple post-diluvien de ce genre, construit en signe de réconciliation de la terre avec le ciel, se trouvait aussi sur le Parnasse, et au pied de la montagne, là où la fable plaçait le nombril de la terre, à Delphes, s'ouvrait le gouffre par lequel montaient les célèbres oracles, absolument

rangeait au nombre des temples élevés par Deucalion celui de Héré à Hiérapolis de Syrie. Il était très-célèbre ; le peuple des pays environnants s'y rendait en foule pour les fêtes d'automne ; chacun tenait à verser sa part d'eau de mer dans le gouffre, en souvenir de la réunion des flots salés avec les eaux douces qui eut lieu jadis, ainsi que Lucien le raconte avec détail dans sa *Dea Syra* (1). Il existe encore maintenant un pareil concours de peuple aux sources près de Tyr. En septembre toute la contrée s'y donne rendez-vous, on porte des seaux remplis d'eau de mer dans la tour qui recouvre les sources ; chacun se fait un devoir d'en apporter, les vieillards mêmes ne veulent pas rester étrangers à cette solennité : au lieu de seaux ils portent des cruches (2).

Qu'on ne dise pas que nous nous perdons dans des investigations sans limites et sans but. Car, de même que, pour créer la science paléontologique, Cuvier compara ensemble les moindres fragments des fossiles antédiluviens ; de même que pour démontrer l'unité des langues humaines, le philologue recherche les racines des mots dans toutes les langues, les classe et les analyse avec un soin minutieux ; de même que, pour se former une idée des traditions pri-

---

comme dans la grotte Aranja sur le Moria. Selon Diodore, les autels des sacrifices de la Samothrace furent érigés après le déluge de Deucalion, alors que Saon le Sauveur eut rassemblé ceux qui survivaient à la catastrophe.

(1) *Dea Syra* (12, 15).

(2) V. ma *Palestine* (t. II, 416).



mitives, le mythologue recueille les fragments de toutes les légendes populaires; ainsi le philosophe religieux établit des parallèles entre les différentes données religieuses des peuples, il compare les mythes qui contiennent non pas la vraie foi, mais du moins une foi réelle, pour connaître le sens des traditions du monde. *Toutes choses étaient présentes à l'esprit de Jésus*, et par là il se démontre le Logos éternel dès le principe, le soleil qui éclaire le monde des intelligences. Pour nous, nous n'arrivons que péniblement, à l'aide de la faible lumière de notre raison et à travers mille recherches laborieuses, à la connaissance de quelques *λογος* ou concepts partiels. Le rocher sacré et l'autel du sacrifice du Moria sont au nombre de ces inscriptions lapidaires que nous rencontrons sur notre route et que nous avons à déchiffrer. La grande mosquée le recouvre aujourd'hui et les musulmans le considèrent comme une pierre tombée du ciel. C'était évidemment une pierre antédiluvienne, c'est-à-dire remontant au temps les plus reculés, sur laquelle les habitants du pays offraient leurs sacrifices à El, Eloah ou Allah. C'est sur cette pierre qu'Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. C'est dans ce lieu pacifique qu'au temps de David l'ange exterminateur de la peste remit l'épée dans le fourreau. Eh bien, cette antique pierre du sacrifice dont on rencontre encore des spécimens devant les portiques des temples payens et qui sont connus sous le nom de rochers du diable, le Christ la repousse, et il donne pour fondement à son Église le rocher vivant qui est Pierre.

## XXXV

### Institution de la primauté de Pierre et du pouvoir des clefs.

« Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. » C'est par ces paroles que Simon-Pierre confessa le premier la divinité du Messie ; ces paroles sont le premier hommage que les temps nouveaux rendent à l'éternelle vérité, et en même temps une protestation contre la trompeuse affirmation faite par Satan à nos premiers parents dans le paradis : « Vous serez comme des dieux. » Aussitôt le Seigneur lui remit les clefs du royaume des cieux, avec le pouvoir de lier et de délier. — La collation du Rabbinate ou du droit d'enseignement chez les Juifs se faisait solennellement *par la tradition des clefs*,

On raconte dans le traité Semachoth que « Samuel » Caton étant mort, on mit sa clef et ses tablettes dans » son cercueil, parce qu'il ne laissait pas de fils. » Les *clefs de l'intelligence* pour ouvrir le sens des saintes Écritures sont symbolisées par ces insignes; et Jésus (1) emploie la même locution quand il reproche aux docteurs de la loi de fermer aux hommes le royaume des cieux. Et voilà comment Pierre tient en main le pouvoir suprême de l'enseignement dans l'Église; à lui il appartient de définir et de conserver les vérités du Credo, et, attendu qu'il vivra jusqu'à la fin des temps dans la personne de ses successeurs, les mêmes pouvoirs appartiennent *in solidum* à ces derniers.

Cette clef signifie aussi symboliquement la *clef du Sanctuaire* ou de la *maison de David* qui est confiée au grand prêtre (2). C'est ainsi qu'Abulféda (3) nous dit que les clefs de la maison sainte de la Mecque étaient d'abord la propriété des Chuzaites, mais que, un jour, Abu Gassan, étant pris de boisson, les vendit aux Choréites pour un pot de vin. Depuis David, et conformément aux prescriptions de Samuel, le service du Seuil du Sanctuaire, ou, en d'autres termes, les fonctions de gardiens du Temple étaient confiées aux Corhites ou fils de Corah (4). Ils avaient pour

(1) Saint Math. (XXIII, 13).

(2) Is. (XXII, 20). Apocal. (III, 7).

(3) Specim. hist. arab. (p. 474).

(4) I chron. (X, 17; XXVII). (Ps. CXXXIV.)

chef le préfet du Temple (1), qui veillait spécialement sur les clefs des portes d'entrée. Ce qui explique pourquoi, quand peu de jours avant la destruction de Jérusalem et du mosaïsme la porte de l'Est s'ouvrit subitement d'elle-même, il est dit que les gardiens du Temple, frappés de stupeur, coururent en toute hâte avertir leur chef, « le Seigneur de la montagne du Temple » (Isch har habaith) (2). Ce préfet était chargé du maintien de l'ordre dans le lieu saint, les valets qui mirent la main sur le Sauveur et sur les apôtres, étaient sous les ordres de ces gardiens du Temple.

Le Talmud (5) nous a conservé la curieuse légende que voici : « Nos Rabbins nous ont transmis que pendant l'incendie du Temple, quelques groupés isolés de prêtres fervents montèrent sur la toiture de l'édifice, emportant avec eux les clefs du Sanctuaire. Arrivés en haut, ils furent assaillis des pensées les plus tristes et exhalèrent ainsi leur douleur au Maître du monde : « Hélas ! Seigneur, nous ne sommes pas dignes de représenter les gardiens de ta maison. Que les clefs de ton Sanctuaire retournent donc à toi. » Au même instant ils lancèrent ces clefs le plus haut possible dans les airs ; et la forme d'une main apparut visiblement et se saisit des clefs. Quant à eux, ils se précipitèrent au milieu des flammes. »

---

(1) Jer. (XXIX, 26).

(2) Bell. (VI, 5, 5 ; II, 17, 2).

(5) B. Taanith (fol. 29, 1).

Les clefs sont encore l'attribut de la possession du domaine. Remettre les clefs d'une maison à quelqu'un, c'est l'en reconnaître le propriétaire (1). La possession des clefs du Saint-Sépulchre est disputée par plusieurs puissances de l'Europe, notamment par la Russie et par la France, et la guerre de Crimée éclata uniquement parce que la Porte émit la prétention d'en disposer toute seule. Les clefs du Temple étaient confiées à la garde de la famille d'Aaron. Le Christ l'en dépossède pour les remettre à Pierre : à lui dorénavant de présider au culte dans l'Eglise bâtie sur le roc ; à lui d'être la colonne du nouveau Temple. Dans le langage symbolique de la Bible, Jéhovah est l'époux de la fille de Sion ; mais la fille de Sion ne resta point fidèle au Messie. L'ancienne alliance fut donc rom-

---

(1) Les Maures du nord de l'Afrique sont encore en possession des clefs de Grenade et de Cordoue : celles de la première de ces villes sont déposées à Fez, celles de la seconde à Rabat. Dans les circonstances critiques et quand le pays est exposé à quelque grave danger, ces clefs, uniques restes de la domination sept fois séculaire des Maures sur l'Espagne, sont sorties de leurs cassettes et portées processionnellement par les rues de la ville, pour réveiller l'esprit guerrier de la nation. On eut recours à ce moyen en 1859, quand éclata la guerre avec l'Espagne. Les clefs de Cordoue furent exposées pendant trois jours sur un plateau d'argent dans la grande mosquée de Rabat, pour rappeler le souvenir de leurs droits. — Dernièrement le maréchal Forey envoya les clefs de la capitale du Mexique en France, en signe de la prise de possession du pays au nom de l'empereur.



pue ; les clefs furent enlevées à la parjure et confiées au représentant de l'Église nouvelle.

Pierre se voit investi du triple pouvoir *magisterii ordinis et jurisdictionis*, de l'enseignement, de l'ordination et de la juridiction pour lui et pour ses successeurs jusque par delà les temps. A lui revient le droit de lier et de délier au nom du Seigneur, et quiconque ne se croit point lié par lui, répondra de sa révolte devant le souverain juge. Les décisions judiciaires des chefs de la haute école de Jérusalem sont ainsi résumées par le *Pesachim* et *Schabbat* (1) : « L'école de Schammaï lie, celle de Hillel délie ; l'une » impose les obligations, l'autre en décharge. » On est en droit de supposer que le Sauveur fait allusion à cet adage, en conférant ses pouvoirs à Pierre. Dorénavant l'anathème original qui pesait sur les créatures est levé ; le Christ nous délivre du joug de l'ancienne loi. Mais cela ne signifie pas qu'il ait abandonné l'humanité à l'anarchie ; non, il a donné de pleins pouvoirs à Pierre et à ses successeurs pour établir des lois ecclésiastiques, les adoucir ou les abolir comme ils l'entendront, pour le bien de la grande famille chrétienne.

Jésus-Christ est roi, instituteur et grand prêtre ; de là découlent les pouvoirs de gouvernement, d'enseignement et de ministère de son Église. Pierre est en possession de la plénitude de ce triple pouvoir. Celui qui fut jugé digne de cette dignité sublime, c'est le pauvre pêcheur de Ca-

---

(1) *Pesachim* (4, 5), et *Schabbat* (1, 5).

pharnaum, dans la cabane duquel le Fils de Dieu daigna accepter l'hospitalité. C'est le disciple craintif, chancelant, que la longanimité du Maître affermit dans la foi, dont elle fait un roc inébranlable aux tempêtes. Il rachète son triple reniement par une triple protestation de foi et d'amour, et le Sauveur le déclare son successeur. A trois reprises ce choix de son maître est signifié au futur pêcheur d'hommes : Sur les bords du Jourdain (1) quand il est appelé à l'apostolat ; à Césarée de Philippe, quand les clefs du royaume des cieux lui sont remises ; enfin après la résurrection, lors de sa rencontre avec Jésus, non loin de la mer de Galilée. A trois reprises également Pierre est témoin avec les fils de Zébédée de la plus grande glorification du Christ, mais aussi de sa plus grande humiliation : lors de la résurrection de la fille de Jaïre, sur le Tabor et dans la grotte de l'agonie sur la montagne des Oliviers. Or, Pierre est si surpris lui-même du choix qui est fait de lui, qu'instinctivement il se désiste en faveur de Jean, le disciple bien-aimé, en disant : « Et celui-ci, que sera-t-il de » lui ? » Mais Jésus lui répond : « Si c'est ma volonté que » celui-ci reste jusqu'à ma venue, cela te regarde-t-il ? » Pour toi, suis-moi. » Et c'est alors qu'il lui remet la hou-

---

(1) Césarée, la capitale du tétrarque Philippe, était la ville de Pau. Ce fut là et non à Jérusalem que le Sauveur voulut remettre les clefs à son représentant sur la terre. Lamartine dit excellemment : Ce fut là que le Christ fonda en trois mots le Siègne éternel de son Église, auquel les siècles n'ont rien pu ajouter ni retrancher par des millions de mots.

lette du pasteur, pour que, successeur du bon pasteur, il paisse ses agneaux et ses brebis, c'est-à-dire qu'il prenne sous sa garde les chrétiens de la Gentilité et ceux de la Judée. Car tel est le sens exact de cette expression (1).

Elle était grande et presque illimitée la puissance que le Seigneur donnait là au chef de la chrétienté, et, comme en toutes choses humaines, il fallait faire d'avance la part des abus possibles dans la suite des temps. Le Maître y pourvut en appuyant partout avec force sur la nécessité d'un gouvernement spirituel et d'une direction toute morale à imprimer à l'Église. Quand, la veille de la trahison, le Fils de Dieu émit cette sentence : « Frappez le pasteur et le troupeau se dispersera, » puis ajouta : « Que celui qui n'a point d'épée vende plutôt ses vêtements » pour s'en acheter une (2), » Pierre prit l'avis à la lettre, et se procura deux épées au lieu d'une. Mais le grand prêtre de la nouvelle loi, le nouveau Melchisédech, qui venait d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, reprima bien vite son ardeur : « C'est assez, » lui dit-il, et lorsque ensuite Pierre s'en servit pour défendre son Maître contre ceux qui venaient le saisir et coupa l'oreille à Malchus : « Jus- » que-là, mais pas plus loin », lui dit-il, sous forme de reproche, « rentre ton épée dans le fourreau, car tous » ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. »

Malchus ou Malech représente ici la royauté temporelle, qui, en haine de Jésus-Christ et pour vérifier sa parole :

---

(1) Saint Jean (XXI, 15).

(2) Saint Luc (XXII, 36).

« le disciple n'est pas au-dessus du maître (1), s'est, dans la suite des temps, levé maintes fois contre ses successeurs et ses apôtres pour les garrotter et les charger de chaînes. Pierre, de son côté, qui tire l'épée pour se défendre, lui et son Maître, est le type de la papauté, qui, armée des foudres du Vatican, s'en est servie quelquefois trop facilement contre les ennemis de l'Église, et n'a pas toujours frappé très-juste, ainsi que fit Simon-Pierre dans cette circonstance où il frappe un valet obscur au lieu de Judas Iscarioth. Mais le Seigneur est là pour tout réparer, et, pour éviter le retour de l'abus, il défend l'emploi de la force. Car n'est-ce pas lui qui a dit : « C'est par la douceur que vous gagnerez les âmes. »

Finalement le Sauveur prédit une mort violente à ce chef des apôtres qu'il vient de préconiser. « En vérité, je » vous dis que, lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez ; mais » quand vous serez vieux, vous étendrez vos bras, et un » autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudrez » pas aller. » Il lui dit ceci, comme le remarque saint Jean (2), pour indiquer par quelle mort saint Pierre glorifierait Dieu.

La ceinture est le symbole de la force et de l'autorité. Elle était remise solennellement au jeune Israélite, comme le *costi* sacré au jeune Hindou ou Persan, au sortir de l'enfance, à l'entrée de la vie active, pour lui indiquer que

---

(1) Saint Math. (X, 24).

(2) Saint Jean (XXI, 18-19).

dorénavant il avait à se montrer un vaillant champion de la bonne cause, sur l'arène du monde. Quant au fils de Jona, le Sauveur lui signifiait que, nonobstant le pouvoir de lier et de délier dont il était investi, un jour viendrait où il serait lié lui-même et conduit où il ne voudrait pas, qu'il aurait à étendre les mains pour se les laisser attacher à la croix, qu'en un mot, même en face de la mort, il ne cesserait pas d'être le successeur de son Seigneur et Maître.





## XXXV

La décollation de saint Jean-Baptiste. Les Arabes prennent fait et cause pour lui.

La prédication messianique avait pris bientôt une importance telle que les États voisins de la Judée s'en préoccupèrent. Antipathiques aux princes de la famille d'Hérode, ils cherchèrent à se liguer avec les chrétiens contre le prince qui les persécutait. Il est possible qu'ils ignorent aussi bien que les rabbins du temps si le nouveau *prétendant à la dignité messianique*, qui venait de surgir si heureusement, était de la maison persécutée des Asmonéens, ou bien de la famille de David dont il devait relever le trône.

Ce fut le sévère prédicateur de la pénitence des bords

du Jourdain qui fournit la première occasion lorsqu'il s'était déjà écoulé tout un âge d'homme depuis le massacre de Bethléem. Dans son zèle pour les bonnes mœurs, Jean osa reprocher au tétrarque Antipas le scandale de sa conduite. « Il ne t'est point permis, lui osa-t-il dire, » d'avoir la femme de ton frère. C'est ce qui faisait » chercher à Hérodiade l'occasion de le perdre, mais elle » ne pouvait la trouver, parce qu'Hérode qui savait que » Jean était un homme juste et saint, le craignait et le » respectait : il faisait même beaucoup de choses par ses » avis, et était bien aise de l'entendre (1). »

Soit qu'Hérode eût fixé pendant une partie de l'année sa résidence dans le château de Bétharan (ou Livias), non loin de Béthanie sur le Jourdain, où Jean baptisait, soit que le Précurseur se rendît personnellement à la cour pour reprocher leur conduite aux deux époux coupables, comme Nathan fit à David après son adultère avec Bathseba et le meurtre d'Urie, toujours est-il que le nouvel Élie trouva son Achab et sa Jézabel. Les princes ne sont pas au-dessus de la loi, et il arrive parfois que des hommes guidés par l'esprit de Dieu osent le leur rappeler. C'est ainsi qu'on a vu Kilian reprocher à Gozbert, duc de Franconie, son mariage avec Geila, la femme de son frère, Corbinien faire un reproche semblable à Grimoald, duc de Bavière, pour une liaison pareille avec Pilitrude, et Boniface blâmer les adultères du roi anglo-saxon Æthelbald.

---

(1) Saint Marc (VI, 17).

Hérodiade était devenue infidèle à son oncle Hérode et s'était unie à Antipas, le frère de son mari, parce que celui-ci était sans principauté, tandis que son frère avait en perspective l'éclat éblouissant de la couronne royale. Ce dut être comme un coup de foudre dans un ciel sans nuage quand le Voyant du désert parut devant Hérode et ses courtisans, et les menaça des jugements du Seigneur, eux qui, depuis longtemps, avaient cessé de craindre les jugements de Dieu comme ceux des hommes. L'arrêt de Jésus contre les roseaux mouvants, contre les girouettes tournant à tout vent, les concernait. Isaïe déjà avait dit depuis longtemps (1) : « Malheur à ceux qui appellent » bien ce qui est mal et mal ce qui est bien ; qui font des » ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres ; qui » changent la douceur en amertume et l'amertume en » douceur. » Mais il n'est point de haine aussi dangereuse que la haine de la femme, celle de la femme adultère surtout est inextinguible.

Pour échapper aux embûches de Jézabel, le Thesbite s'était enfui jusque dans le Horeb ; Jean pensa se mettre en sûreté contre Hérodiade en se retirant à Enon, sur la frontière orientale de la Judée, vers l'Idumée. Mais, à la requête du tétrarque qui prétextait l'indignation du peuple, Pilate ordonna l'extradition du réfugié qui fut constitué prisonnier dans une forteresse située sur l'extrême frontière de l'Arabie. Machiavel enseigne qu'un prince qui

---

(1) Isaïe (V, 20).

veut arriver à son but ne doit s'inquiéter ni des moyens ni des prétextes. Ces derniers manquaient d'autant moins à Antipas que le roi arabe Arétas, son beau-père, avait rencontré dans le Précurseur un avocat inattendu de sa fille outragée, et que d'ailleurs il avait fait enlever celle-ci par quelques affidés et ramener dans la maison paternelle (1). Il s'ensuivit une guerre entre le gendre et le beau-père, pendant laquelle la forteresse de Machère tomba entre les mains d'Hérode-Antipas.

Machère ou Makvar (le château noir) ainsi que disent les Rabbins, était situé à trois lieues au-dessus de la mer Morte, au milieu de montagnes et de rochers escarpés. C'était, après Jérusalem, la forteresse la plus importante du pays (2). Voici la description qu'en fait Josèphe : « Elle était » entourée d'une ceinture de murailles et située sur un » rocher à pic (3) si élevé qu'il était presque impossible » d'y arriver. La nature avait tout fait pour en rendre les » abords inaccessibles ; elle l'avait environnée de vallées » impraticables et d'abîmes profonds qu'on ne pouvait » songer à combler. Car, la vallée qui limite le côté occidental a une longueur d'au moins 60 stades (trois lieues) » et aboutit à la mer Asphaltite. Là justement la position » de Machère est telle qu'elle domine tout le pays. La profondeur de la vallée du côté de l'Est est au moins de » 400 coudées et elle est bornée par une montagne qui

---

(1) Jos. Arch. (XVIII, 5, 1).

(2) Plin. (V, 6).

(3) Jos. Bell. (VII, 6, 1).

» fait face à Machère. Le roi Alexandre fut le pre-  
 » mier à remarquer l'importance stratégique de cette posi-  
 » tion dans une guerre contre les Arabes et y construisit  
 » un fort. Hérode changea ce fort en une puissante forte-  
 » resse, car il l'agrandit et garantit tout le plateau par  
 » des murs et des tours, et il posa auprès les fondements  
 » d'une ville qu'il fit communiquer avec la forteresse par  
 » une route. Sur le point le plus élevé de la montagne il  
 » fit construire une enceinte particulière de murailles,  
 » flanquée à tous les coins de tours hautes de 60 coudées.  
 » La place ainsi fortifiée, il y bâtit un palais royal qui se  
 » faisait remarquer par la grandeur et la magnificence de  
 » ses appartements ; et y fit creuser de nombreuses  
 » citernes pour recueillir les eaux pluviales. Dans le voi-  
 » sinage de Machère se trouve un petit mamelon sur-  
 » plombé d'un rocher duquel jaillissent, comme de deux  
 » seins, deux sources à une petite distance l'une de l'autre,  
 » l'une d'eau chaude, l'autre d'eau froide, dont le mélange  
 » forme le bain le plus agréable et très-efficace pour nombre  
 » de maladies, surtout pour les maladies nerveuses. Il y a  
 » aussi des mines de soufre et d'alun. »

C'est dans les bains de Callirrhoé (ou Belle-Fontaine)  
 que le roi Hérode avait exhalé son âme noire. Le ruisseau  
 auquel ils donnent naissance coule à travers un terrain  
 volcanique et va se précipiter à grand bruit de cataracte  
 en cataracte, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à une gorge for-  
 mée par des rochers de grès rougeâtre du haut desquels  
 il se jette dans la mer Asphaltite en formant une nappe  
 d'eau de 120 pieds de largeur et de 80 pieds de hauteur.



Une vue féérique s'offre aux yeux à travers cette gorge, par-dessus les eaux miroitantes du lac jusqu'à la montagne du Paradis près de Bethléem. Depuis la chute de la puissance juive, la ville tomba en ruine ainsi que le palais somptueux et le château fort d'Hérode. L'emplacement même en était oublié lorsque Seetzen en fit la découverte en 1806 ; et grâce au nom de Mkaur ou Mschaur, que ce lieu porte aujourd'hui, il put constater avec certitude l'emplacement de l'ancien Machère.

C'est dans l'une des tours de cette forteresse, qui paraît avoir eu quelque ressemblance avec celles du moyen âge, que saint Jean-Baptiste avait été mis aux fers (1). Sans cesse aiguillonné par les excitations vindicatives de sa femme, et puis, d'ailleurs, torturé au fond de sa conscience par les échos importuns de la voix qui lui avait osé dire : « Il ne t'est pas permis », Hérode aurait bien voulu se débarrasser de Jean, « mais il craignait trop le peuple qui le considérait comme un prophète (2). »

L'incarcération du Précurseur coïncide avec la campagne contre les Arabes qui avait été la suite de ce conflit. Hérode était campé alors en face de l'ennemi sur l'extrême frontière méridionale de Pérée. « Une occasion favorable se » présenta, la fête de la naissance d'Hérode, où il avait » l'habitude de donner un banquet aux grands de sa cour, » chefs de l'armée et aux hommes de qualité de la » Galilée (3). »

---

(1) Saint Marc (VI, 17).

(2) Saint Math. (XIV, 5).

(3) Saint Marc (VI, 19).

Cette célébration du jour de la naissance était d'imitation payenne (1). Le Talmud la blâme sévèrement (2) : « Les » calendes ou saturnales, dit-il, la célébration commémorative de la prise de possession de la royauté, le jour de naissance d'un roi, les solennités à l'occasion de la naissance ou de la mort, tout cela sont des fêtes des idolâtres. » Hérode l'ancien avait célébré le *dies inaugurationis regis* avec lequel il avait fait coïncider l'achèvement de l'intérieur du Temple (3). C'est ainsi sans doute que son fils fit passer le jour de sa prise de possession du trône pour le jour de sa naissance. Perse (4) fait mention d'une fête d'Hérode spéciale qui était célébrée par des illuminations. Il paraît que c'était la fête de l'intronisation. Ces jours-là la main devait se garder de verser le sang, il convenait au contraire qu'un prince se signalât par des actes de grâce et d'amnistie (5). Le roi Saül avait dit à l'occasion de la célébration d'une fête de victoire : « En ce jour per- » sonne ne doit périr par le glaive, car le Seigneur a » accordé le salut à Israël. Samuel répondit : Allons à » Gilgal fêter l'établissement de la royauté » (6).

Les évangélistes saint Marc et saint Mathieu (7) don-

(1) Gen. (XL, 20); Hérodote (I, 155).

(2) Avoda Sara (1, 5).

(3) Arch. (XV, 11, 6).

(4) Satir. (V, 180).

(5) Censorin. *de die natali* 2.

(6) I Sam. (XI, 15).

(7) Saint Marc (VI, 22); saint Math. (XIV, 7).

nent à cette occasion le titre de roi au tétrarque; sans doute que les courtisans ne furent pas trop avarés de leurs félicitations anticipées au sujet de la dignité et du titre de roi, titre que, sur les instances de sa femme, Hérode demandait en ce moment même à Rome.

L'historien Josèphe (1) nous trace de main de maître le portrait de cette femme ambitieuse. Humiliée plus tard dans son orgueil et déchue de sa grandeur, elle dut partir pour l'exil et fût reléguée à Lyon avec son mari détrôné. Mais alors Hérode était assis à la table du festin et se gorgeait de vin et de flatteries; pour rendre la fête complète, la princesse Salomé, la fille d'Hérodiade, joua le rôle de comédienne et dansa devant le prince; il y prit tant de plaisir, que, dans son ivresse, il concéda d'avance à la princesse la grâce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Cette manière de s'exprimer, tout énergique qu'elle était en elle-même, ne laissait pas que d'être d'une inanité ridicule, puisque, vassal de Rome, Hérode ne pouvait pas même disposer d'une seule ville. Une main invisible, pourrions-nous dire, écrivait en ce moment le *Mane, Tekel, Phares* du tétrarque sur le mur de la salle du festin (2).

---

(1) Arch. (XVIII, 7, 1); Bell. (II, 9, 6).

(2) Selon une antique coutume persane, imitée, à ce qu'il semblerait, à la cour d'Hérode, le schah devait accorder toutes les grâces qui lui étaient demandées le jour de sa naissance pendant le festin qu'il donnait chaque année à cette occasion et qui était appelé Tykta ou *accomplissement*. Or donc, dit Hérodote (IX, 109),

Hérodiade, la mère de la jeune danseuse, était heureuse de trouver une occasion de se venger des reproches d'adul-

---

Amestris, la femme de Xerxès, avait tissé un vêtement de pourpre et en avait fait cadeau au roi ; celui-ci, un homme dissolu, le porta un jour qu'il s'était rendu chez sa maîtresse Artaynte, une de ses nièces qu'il avait mariée à son fils. Dans un moment d'épanchement il lui offrit de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Elle dit donc à Xerxès : Me le jurez-vous ? Sans poser d'autres conditions le roi le jura. Et elle demanda le manteau de pourpre. Xerxès fit des difficultés, car il prévoyait que sa conduite ne manquerait pas d'être connue d'Amestris. Au lieu de son manteau il lui offrit des villes, de l'or et de l'argent, voire même un régiment de son armée, ce qui était chez les Perses le plus beau de tous les cadeaux. Elle ne céda point et Xerxès dut s'exécuter. Artaynte, comme on le pense bien, se fit gloire de son cadeau, et Amestris ne manqua pas d'apprendre tout ce qui s'était passé. Cependant, le retour de la fête annuelle arriva et avec elle les concessions de grâces qui en étaient la conséquence. Amestris en prit occasion de demander pour sa part la femme de Masistes son fils. Cette demande contraria fort le roi, car il savait ce qui en résulterait. Mais sa femme ne lui laissa ni trêve, ni repos ; elle insista au nom de la coutume du jour qui était célébré, et de guerre las, le roi dut céder. Aussitôt Amestris donna ses ordres aux sbires et aux bourreaux de Xerxès, qui exercèrent sur Artaynte les plus honteuses cruautés ; ils lui coupèrent les seins et les jetèrent aux chiens ; ils firent de même du nez, des oreilles et des lèvres, et, après qu'elle eût été mutilée ainsi, Amestris la renvoya chez elle. Nous voyons, d'après cela, qu'on pouvait donner en cadeau même les personnes. Le schah, de même que le sultan,

tère que le Précurseur ne lui avait pas épargnés; d'après ses instigations, sa fille demanda la tête de Jean. Hérode fut consterné de cette demande, mais, ayant donné sa parole devant toute une assemblée, la fausse honte l'emporta chez lui sur tout autre sentiment; il donna ordre au porte-glaive de sa suite de trancher la tête à Jean.

Il était réservé au christianisme de redresser la conscience humaine selon les règles du vrai et du juste; et ce qui concerne l'accomplissement du serment dont l'objet est criminel a été surtout éclairci, après les anciens pontifes romains, par les papes si honnis du moyen âge.

Le bourreau est désigné dans l'Évangile par la dénomination toute romaine de *speculator*. C'est que la cour des Hérode avait adopté la langue des vainqueurs et était devenue comme une oasis de l'idiome latin dans ce pays de la langue syro-chaldéenne.

« Et le bourreau apporta à la princesse la tête sur un » plat, que la princesse remit à sa mère (1). » Un parfait met princier en vérité! Mais le despotisme oriental était coutumier du fait. Les fresques égyptiennes et les bas-reliefs découverts tout récemment dans les décombres des palais des rois assyriens par le consul Botta et par le savant anglais Layard en font foi. Tel fut le sort de Cyrus tombé

---

ne considérait ses sujets que comme ses esclaves. Et voilà comment Hérode agit avec son prisonnier. L'exemple que nous venons de citer a beaucoup d'analogie avec le fait raconté dans l'Évangile.

(1) Saint Marc (VI, 27).

entre les mains de son ennemie Tomyris ; tel celui de Cornelius Gracchus et de Fulvius dont les têtes furent pesées dans une balance et payées au poids de l'or par le consul Opimius. Le cruel Marius fit bien planter le chef du consul Octavius sur une pique au-dessus de la tribune ; il fit bien placer sur sa table, tout en faisant ses libations aux dieux, la tête d'Antonius, le plus grand orateur et le meilleur citoyen de Rome (1). La tête de Cicéron fut remise de même au triumvir Marc-Antoine qui s'en reput les yeux, à table. Jules César pleura quand on lui apporta celle de Pompée. Enfin Suétone (2) raconte que Caligula se donnait fréquemment le plaisir de faire torturer des prisonniers en sa présence, pendant qu'il était à table, ou couper des têtes par des hommes habiles à manier la hache (3).

Le christianisme seul mit fin à ces cruautés hideuses. Hérode et Hérodiade trouvaient, il est vrai, des précédents de ces actes de barbarie dans leurs traditions de famille. En effet, leur grand-père envoya un jour à son frère Phéroras la tête de Pappus, le général d'Antigonus, mort sur le champ de bataille, afin qu'il assouvît sur elle la haine qu'ils lui avaient jurée l'un et l'autre (4).

Les prophètes sont la voix par laquelle les peuples font

(1) Plutarque (Marius 44 et Caton 17).

(2) Suétone (c. 52).

(3) Pierre le Grand agit ainsi, à peu près, avec les Strélitz. Le geôlier de l'empereur Soulouque avait ordre de conserver les crânes des décapités comme pièces de conviction.

(4) Bell. (I, 17, 8).



entendre leurs plaintes ou leurs avertissements. Malheur à eux ! Que l'un d'eux fasse son devoir soit en gardant le silence comme le fit saint Jean de Pomuk, soit en parlant comme l'osa faire saint Jean-Baptiste, il s'attire, avec la gloire devant les hommes, la vengeance de ceux que sa parole a atteints. Aussi, il ne nous repugne pas d'admettre comme authentique la tradition que saint Jérôme nous a conservée (1) et qui impute à Hérodiade d'avoir percé de coups d'épingles la langue de saint Jean-Baptiste, comme si la princesse eût eu encore peur des reproches que cette langue avait articulés. Ainsi fit Fulvie, la femme de Marc-Antoine, quand elle insulta la tête de Cicéron, la conspua, attira la langue du grand orateur hors de la bouche, et, tout en l'injuriant dans les termes les plus grossiers, la perça avec les épingles de ses cheveux.

Sur ces entrefaites Arétas, roi de l'Arabie Pétrée (2), le beau-père d'Hérode, que celui-ci avait blessé au cœur en préférant une concubine à sa fille, trouva occasion de tirer une vengeance éclatante de cet outrage. Voici comment Josèphe (3) raconte le fait : « Une bataille fut livrée, » dans laquelle Hérode fut défait et son armée mise en » pièces, parce que les mercenaires de la tétrarchie de » Philippe, qu'il avait engagés, le trahirent et passèrent » à l'ennemi. Toutefois, bien des Juifs étaient d'avis que

---

(1) C. Rufin (III, 42).

(2) Ainsi nommée de *Petra*, sa capitale ; car il n'y a pas d'Arabie pétrée, c'est-à-dire pierreuse.

(3) Arch. (XVIII, 5, 4).

» le Seigneur avait détruit l'armée d'Hérode, en punition  
 » de l'exécution de Jean, surnommé le Baptiseur. Ce Jean  
 » était un saint homme qui exhortait les Juifs à la pra-  
 » tique de la vertu, de la justice les uns à l'égard des autres,  
 » et de la piété envers Dieu, et qui prêchait la nécessité  
 » du baptême; mais il leur disait qu'alors seulement le  
 » baptême serait agréable à Dieu, si, au lieu d'attendre la  
 » rémission de leurs péchés uniquement de l'ablution du  
 » corps, ils commençaient par purifier leurs cœurs de  
 » tout sentiment mauvais. Comme le peuple était venu  
 » à lui en foule, et que ses discours inspiraient une grande  
 » force à tous, Hérode, voyant que l'influence de cet homme  
 » sur les masses allait en grandissant, et appréhendant  
 » qu'à un moment donné, il pourrait les pousser à tout,  
 » même à une défection générale, plutôt que de s'exposer  
 » au danger d'être renversé du pouvoir et d'avoir à se  
 » repentir de sa condescendance quand il serait trop tard,  
 » préféra se débarrasser de lui. Il le fit charger de chaînes  
 » et conduire à la forteresse de Machère où il lui fit tran-  
 » cher la tête. Aux yeux des Juifs, la déroute de l'armée  
 » d'Hérode était le juste châtiment que le Seigneur avait  
 » réservé au meurtrier de Jean. »

A mesure que l'horizon de la vie de Jésus prend plus  
 d'extension, la position qu'occupe le Précurseur se dessine  
 mieux à nos regards. Son influence s'étendit jusque dans  
 les pays voisins où elle dure encore. Non-seulement le  
 Coran parle du fils de Zacharie comme d'un homme chaste  
 et d'un prophète pieux, mais les Arabes appellent encore  
 la secte des Sabiens ou *baptiseurs* de l'embouchure de

l'Euphrate Mendai Jechja, *les disciples de Jean*. A Damas le musulman fanatique qui vous fait les honneurs de la mosquée des Omiades, l'ancienne église de saint Jean, où se trouve le mausolée du prophète, se garde bien de jurer autrement que « par la vie du chef de Notre-Seigneur Jechja. »

Les habitants du pays affirmeraient un mensonge plutôt par Allah que par le prophète Jean qui est devenu un saint commun au christianisme et à l'islamisme (1). Évidemment cette vénération profonde des musulmans pour le fils de Zacharie est une tradition qui leur a été léguée par les anciens habitants de l'Arabie Pétrée qui n'oublièrent jamais que Jean mourut martyr de son zèle à défendre l'honneur de la fille de leur roi. Quand saint Jérôme, d'accord en ce point avec Maïmonide, dit dans un de ses écrits : « Jésus jouit d'une si grande renommée parmi le peuple » que c'était la conviction de tous que la destruction de » Jérusalem devait être attribuée à son injuste condamnation à mort ; » il est impossible de ne pas voir dans cette explication un pendant à la manière de raisonner de l'historien juif, qui attribue la défaite du tétrarque à la condamnation du Précurseur.

L'empereur Tibère ayant appris l'échec d'Hérode, voulut qu'on lui livrât le roi arabe vif ou mort. Le tétrarque qui s'était déjà cru roi devint furieux de son humiliation ; il

---

(1) Wetzstein : *le Marché de Damas*. (Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, XI, 481.) (Revue de la Soc. orient. allem.)

rentra à Tibériade, sa capitale, où il se prépara à continuer la guerre avec une vigueur nouvelle. Ses arsenaux se remplirent d'une si grande quantité d'armes et de munitions qu'ils devinrent le prétexte de sa déposition.

Jésus demeurait alors dans la proximité, et c'est à cette date que l'Évangile reprend le fil de son histoire.

Dans les Actes des apôtres (1) nous voyons apparaître comme prophète un disciple de Jésus, du nom de Manahen, qui était le frère de lait d'Hérode Antipas. Il était peut-être le fils de ce Manahen qui, selon Josèphe (2), prédit à Hérode l'ancien son élévation au trône, et qui, d'après le Talmud (3), était descendu de la chaire de Moïse pour embrasser le parti de la cour. Les fils de cette noblesse de cour étaient élevés avec les enfants du roi. Voilà donc un compagnon des jeux de l'enfance du tétrarque galiléen qui se serait mis à la suite de Jésus ! Il est vrai que, quant aux circonstances plus précises de ces relations, les documents nous manquent.

(1) Act. des ap. (XIII, 1).

(2) Arch. (XV, 10, 4).

(3) Chagiga (fol. 16, 2).



## XXXVII

### Mouvements populaires en faveur de la théocratie de Jésus.

« Hérode le tétrarque entendit alors parler de tout ce que  
» faisait Jésus, et il ne savait qu'en penser; parce que  
» quelques-uns disaient que c'était Jean qui était res-  
» suscité; d'autres que c'était Élie qui reparaissait;  
» d'autres que c'était un des anciens prophètes qui était  
» revenu au monde.

» Mais Hérode disait: J'ai fait couper la tête à Jean;  
» qui est donc celui-ci de qui j'entends dire de semblables  
» choses! et il demanda à le voir (1). »

---

(1) Saint Luc (IX, 8).



La tête sanglante de Jean était toujours devant les yeux du meurtrier du prophète, son image le suivait partout. Mais un prophète plus grand encore se montra ; sa puissance allant en grandissant toujours, il fallait songer à le mettre hors d'état de nuire. Ainsi s'explique l'invitation diplomatique qu'Hérode fit à Jésus. Peut-être que le prince supposait que Jésus se trouvait flatté de l'honneur qu'il lui faisait, qu'il se présenterait à la cour et se livrerait ainsi lui-même entre ses mains. Espérait-il que le Saint du peuple le régalerait, lui et ses courtisans, de ses miracles et ferait preuve de sa puissance de thaumaturge. Cette marque de déférence n'était qu'une méchante ruse. Aussi le Sauveur ne s'y laissa-t-il pas prendre. Il répondit : « Allez dire à ce renard que je dois agir encore » aujourd'hui et demain, et après-demain, parce qu'un » prophète ne doit pas mourir hors de Jérusalem (1). »

Jésus voit le piège que lui tend Hérode et il y échappe. Il propose une énigme au renard par laquelle il semble lui dire : « Vous ne faites pas ce que vous dites ; je ne vous dirai pas ce que j'ai intention de faire. » Cela implique en même temps la condamnation de la conduite pleine d'embûches des cours pour lesquelles toute personnalité supérieure devient une pierre d'achoppement. Le Sauveur s'y prononce formellement contre l'arbitraire despotique qui s'acharne à poursuivre l'homme de caractère et laisse pleine liberté au pervers. Il est vrai, d'un autre côté, que

---

(1) Saint Luc. (XIII, 51.)

son exemple nous apprend également à ne pas donner à nos ennemis occasion de pécher, ni aucun prétexte de vengeance. Il va jusqu'à dire à ses apôtres : « S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre. »

Les embûches que lui tendait incessamment le rusé renard qui dévastait la vigne du Seigneur, portèrent le Sauveur à s'en aller de l'autre côté de la mer. Et il s'embarqua à Tibériade pour se transporter sur l'autre rive de la mer de Galilée (1). Mais plusieurs l'avaient vu quitter le pays, et l'avaient reconnu. Le peuple, qui l'apprit, accourut en foule de tous les bourgs. « Une grande multitude de peuple le suivit de Galilée et de Judée, de Jérusalem, d'Idumée et d'au delà du Jourdain ; et ceux des environs de Tyr et de Sidon ayant appris les choses qu'il faisait, vinrent le trouver en grand nombre. Lorsqu'il fut à terre, et qu'il vit cette grande multitude de peuple, il en eut grande compassion, parce qu'ils étaient *comme des brebis sans pasteurs* (2). »

C'est à cette occasion que le Sauveur nourrit la foule du peuple qui l'avait suivi pendant trois jours. « Et quand ils virent le miracle ils s'écrièrent : Celui-là est véritablement le prophète qui doit venir sur la terre ! » Plusieurs se rappelèrent les paroles de Moïse : « Le Seigneur vous suscitera un prophète comme moi, du milieu de son peuple. C'est lui qu'il faudra écouter (3). » Et un

---

(1) Saint Jean (VI).

(2) Saint Marc (III, 7, 8 ; VI, 55-54).

(3) Deuteron. (XVIII, 15, 18, 19).

nombre considérable de payens se trouvaient réunis avec les enfants d'Israël, autour du Fils de Dieu, comme au sermon de la montagne. « Mais quand Jésus s'aperçut » qu'ils voulaient l'enlever pour le faire Roi, il ordonna à » ses disciples de rentrer dans leurs bateaux; et quant à » lui, il se retira seul plus loin dans la montagne (1). » Saint Mathieu nous apprend (2) que la foule qui s'était assemblée autour de Jésus montait à 5,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants; mais nous savons par saint Luc (3) que quelquefois des myriades, c'est-à-dire des vingtaines et trentaines de mille hommes, se trouvaient réunis autour de lui.

Tels étaient les mouvements populaires en faveur de la théocratie de Jésus. Ils ne ressemblent en rien à ceux dont le chef fut Judas le Galiléen, de Gamala, qui, après qu'Archélaüs eût été banni, leva le drapeau de la révolte et excita un soulèvement populaire contre l'installation du premier procureur romain et contre la prestation du serment à l'empereur, soulèvement qui fut l'origine première de la guerre judaïque. Voici comment Josèphe (4) en parle : « Sous le » procureur Coponius, un certain Galiléen du nom de Judas » fomenta une révolte parmi ses compatriotes, en leur re- » prochant la lâcheté qu'ils commettraient en payant le tribut » aux Romains et en souffrant d'autres dominateurs que

---

(1) Saint Jean (VI, 14, 15).

(2) Saint Math. (XIV, 21).

(3) Saint Luc (XII).

(4) Bell. (II, 8, 4).

» Dieu seul ! » Vingt années s'étaient écoulées depuis lors, et les procureurs romains se maintinrent, sans opposition sérieuse, de Coponius (759 u. c.) jusqu'à Pilate. Il n'est plus question de Judas, si ce n'est dans les actes des Apôtres (1), qui nous apprennent en passant que ce rebelle fut tué et ses adhérents dispersés. Le parti ne fut pas détruit néanmoins, il se reforma et devint la secte des Zélotes ou Galiléens. Jean de Gischala, qui passe aussi pour être né dans la même ville que les parents de saint Paul (2), était un Zélote ou Galiléen des environs de Safed ; ce fut lui qui contribua le plus à la destruction de Jérusalem. Josèphe (3) fait une mention plus particulière de Ménahen, le fils de Judas le Galiléen, un sophiste virulent, qui, au temps de Quirinius, ne cessait de reprocher aux Juifs leur soumission aux Romains, tandis qu'ils ne devaient, disait-il, reconnaître d'autre maître que Dieu seul. De concert avec quelques Juifs des classes élevées, il pilla l'arsenal hérodien de Masada, arma ses compatriotes ainsi que les bandes qui formaient sa garde du corps, et les mena à l'assaut du palais royal de Jérusalem. Il réussit à faire d'immenses ruines par le fer et le feu, mais bientôt il fut pris et mis à mort à Ophel. Enfin, Josèphe cite un dernier nom (4) : « Masada, » dit-il, était défendu par Eléazar, fils de Judas, un homme » plein de talent, qui persuada aux Juifs de ne pas se pré-

---

(1) Act. des apôt. (V, 37).

(2) Hieron. in Philem.

(3) Bell. (II, 17, 8).

(4) Bell. (VII, 8, 1).

» ter au dénombrement, à l'inventaire des fortunes privées  
» et à l'inscription des familles que Quirinius avait été  
» chargé de faire. En effet, les sicaires s'ameutèrent con-  
» tre tous ceux qui étaient disposés à obéir aux injonctions  
» des Romains, les traitèrent comme des ennemis, pillè-  
» rent leurs biens, enlevèrent leurs troupeaux et incen-  
» dièrent leurs maisons. Ils les forcèrent ainsi à se joindre  
» à eux et à prendre part à la guerre contre les Romains. »

Dans la Galilée comme à Jérusalem, tous les regards étaient tournés vers Jésus. Le peuple comprit instinctivement la puissance spirituelle qui résidait en lui, vit en lui son chef naturel, le grand roi de Jérusalem. Il se demandait : Celui-là n'est-il pas véritablement le prophète qui doit venir ? Si le Christ apparaissait, ferait-il plus de signes que Lui (1) ? Si Jésus avait été un chef de parti politique, quelle belle occasion c'eût été pour lui de marcher en avant ! Mais il n'en fit rien, et nos révolutionnaires modernes, qui désireraient tant appuyer sur lui leurs théories subversives, ne trouvent rien dans sa conduite qui donnât prise même à un soupçon. Dans son entourage, plusieurs appartenaient à la faction des Zélotes ou y avaient appartenu, entre autres, Simon Clopas, son parent. Et puis, ne craignons pas de l'avouer, les fils d'Alphée (2) ne manquaient pas d'engager le Sauveur à se rendre à Jérusalem et à y proclamer son règne théocratique, dont les Zébédéïdes s'étaient réservé les premières places. Les Galiléens croyaient si bien avoir

---

(1) Saint Jean (VII, 26, 31, 40).

(2) Saint Jean (VII, 5).

gagné Jésus à leur parti, qu'ils se préparaient à le proclamer roi. Mais il sut se soustraire à leurs instances en fuyant dans les montagnes.

Nous vivons dans un temps où les noms de parti sont tout ; un homme indépendant n'est pas sûr de ne pas être rangé dans une faction quelconque, dont on lui impute ensuite les torts, et il n'en faut pas davantage pour le rendre suspect, pour le ruiner même aux yeux de tous ceux qui se payent de mots et de phrases. Il y avait de ces mots à effet au temps de Jésus-Christ comme maintenant. C'est ainsi qu'il suffisait d'appeler quelqu'un Galiléen pour en faire un homme dangereux, un rebelle, un adepte du parti théocratique ou ultramontain de l'époque. Toutes les classes de la société s'y laissaient prendre, le grand Conseil en fut dupe lui-même, et accusa Nicodème d'être affilié à la faction maudite parce qu'il avait osé prendre fait et cause pour le Nazaréen et demander qu'avant de le condamner il fût entendu (1). Il n'est pas étonnant après cela qu'une portière ou une simple servante ait tenu le même langage, et ait interpellé Pierre dans la cour du prétoire, en l'appelant un Galiléen. L'apôtre se défend, s'excuse et dans son embarras trahit son maître. Le chrétien fidèle tirera du repentir de Pierre la leçon qu'il vaut encore mieux subir les dénominations injurieuses de ses contemporains, que de laisser supposer qu'on trahit la vérité. Pierre et les autres apôtres excitèrent l'étonnement des habitants de Jérusalem quand ceux-ci les virent prendre part avec la foule enthous-

---

(1) Saint Jean (VII, 51).



siaiste à l'entrée triomphale du prince de la paix, en chantant : Hozanna, salut au Fils de David, au roi d'Israël. (Ps. CXVII). Cette procession improvisée avait quelque rapport avec celle de la fête des Tabernacles, où l'on chantait ce psaume. C'est par allusion au verset 22 que Jésus parle de la pierre que les ouvriers avaient rejetée, et qui depuis devint la pierre angulaire (1). Ces hommages religieux rendus au Christ parurent aux Pharisiens attentatoires à la majesté de l'empereur. « Tout le monde le suit (2), » dirent-ils, et ils en voulurent à sa vie.

Par cela même que les hommes religieux et orthodoxes étaient désignés dérisoirement par la dénomination de galiléens, les hérodiens, leurs adversaires, devenaient les hommes du progrès, les libéraux de l'époque. Le meurtrier de Jean, Antipas, le prince temporel de Jésus, était leur soutien et protecteur naturel. C'était là le type de ces chefs d'État qui agissent en chefs de parti et non pas en rois. Rarement les peuples pleurent leur perte, tandis que les règnes prolongés sont considérés d'ordinaire comme avantageux pour l'État.

Hérode eût sans doute, à l'instar de son père, mis plus d'insistance encore à jouer au libéralisme, à l'esprit fort, si la présence du procureur romain ne lui avait pas rappelé à chaque instant quel était le prince véritable de la

---

(1) Saint Marc (XII, 10).

(2) Saint Jean (XII, 19); saint Luc (XIX, 47). Comp. Act. des ap. (XXIV, 5), où Paul est appelé un instigateur de la révolte parmi les Juifs de toute la terre.

Judée. En effet, il n'avait plus même le droit d'intervenir dans la nomination du grand prêtre. D'un autre côté, Pilate était irrité contre le tétrarque de ce qu'il entretenait contre lui une correspondance secrète avec l'empereur; il savait qu'Hérodiade et son mari eussent été au comble de leurs vœux s'ils avaient réussi à se débarrasser de lui et à poser la couronne royale sur leurs têtes. Hérode Agrippa, leur neveu, arriva plus tard à ce but tant désiré, grâce à la faveur dont il jouit auprès de l'empereur Claude. — On conçoit donc la jalousie qui existait entre les deux hauts dignitaires. Le massacre des pèlerins galiléens par les légionnaires de Pilate, lors de la célébration de la fête de Pâques en 781 (u. c.), n'était pas fait pour ramener la paix entre eux. L'occasion d'un semblant de réconciliation ne se trouva qu'une année après, quand Pilate fit au prince de la Galilée la gracieuseté de livrer Jésus à sa juridiction. « Ce jour-là, dit saint Luc, Hérode et Pilate furent amis, quoiqu'ils se fussent traités jusque-là en ennemis (1). »

Une union entre les Pharisiens orthodoxes et les hérétiques sceptiques et impies était évidemment contre nature. Elle ne tarda pas néanmoins à se réaliser; car, dès que saint Jean eut été mis en prison, les deux partis trouvèrent nécessaire aussi d'agir de concert contre le Christ. Personne n'ignore le piège qu'ils lui tendirent en commun par cette question d'une apparente naïveté : Est-il permis de payer le tribut à César (2)? Jésus-Christ perça à jour la

---

(1) Saint Luc (XXIII, 12).

(2) Saint Marc (III, 6, 15).

trame de leur machination et les congédia en leur donnant le conseil de donner à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. « Les loups sous la » peau des brebis », ainsi que le Sauveur appelait les Phariséens, cherchaient à compromettre l'Homme-Dieu politiquement ; il était donc très-habile de leur part de se cacher derrière le parti de la cour.

« Quand le sceptre est tortueux, le gouvernement l'est aussi », dit un proverbe oriental. Les peuples supportent impatiemment soit le joug de l'étranger, soit le gouvernement des femmes, tel qu'était celui d'Hérodiade, qui précipita le pays dans tous les malheurs et les désordres de la guerre, et qui fut maudite du peuple comme la cause des grands maux qu'il souffrait. Jésus-Christ eût pu profiter des circonstances et attirer à lui ces populations irritées. Il n'en fit rien ; au contraire il calma leurs emportements en leur parlant non pas en tribun, mais comme celui qui a les paroles de la vie éternelle, et il porta toute leur attention vers les choses d'en haut. Sans doute cela les éloigna de lui ; mais que lui importait-il ? Le salut qu'il était venu apporter au monde, il ne le faisait pas dépendre des faveurs de la multitude, et à aucune condition il n'aurait voulu de la royauté par la grâce du peuple. Mon royaume, disait-il, n'est pas de ce monde.

Comment, après cela, établir une similitude entre sa conduite et celle de nos modernes apôtres de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ? Il fut toujours soumis à ses parents ; — eux, au contraire, enseignent la désobéissance même aux enfants sur les bancs de l'école. Il vécut dans

la retraite jusqu'à l'âge de trente ans ; — à peine sortis de l'enfance, ils veulent déjà gouverner le monde. Il prêcha l'Évangile aux pauvres ; — ils dépouilleraient de leurs biens tous ceux qui possèdent. Son intendant était un voleur, un Judas ! — Que seraient-ils si on les laissait faire !.. Il prêcha la douceur, l'union et la paix ; par la patience, avait-il l'habitude de dire, vous gagnerez le ciel. — Ils sont, eux, une source permanente de désordres dans la société, et ils n'attendent que d'un bouleversement général une amélioration de leur position. Dès la première Pâques, le Messie avait dit aux Pharisiens : « Le royaume de Dieu » ne viendra pas vous surprendre. On ne dira pas : il » est ici, il est là ; non, il se prépare intérieurement en » vous (1) ! »

Dans ce temps-là une autre scène se déroula à Jérusalem. « Pilate mit à exécution le plan qu'il avait conçu de » construire un aqueduc pour conduire l'eau jusqu'au » temple. Les frais de la construction devaient être sup- » portés par le Korban ou trésor sacré, et l'eau était four- » nie par une source recueillie à 40 stades de la ville (2). »

C'est l'aqueduc d'Etham qui existe encore actuellement, et qui, très-probablement, était relié alors avec les bains de Tibère (*Hamman Tabarije*). Certes, c'était là une œuvre d'une utilité incontestable ; néanmoins le peuple, toujours récalcitrant, s'y montra très-opposé, d'abord, parce que c'était une œuvre entreprise par les Romains,

(1) Saint Luc (XVII, 20, 21).

(2) Jos. Arch. (XVIII, 5, 2).

et ensuite parce que le trésor du Temple devait fournir à la dépense. Aussi maintenant encore cette construction porte-t-elle le nom de *Kanat el Kafar* ou *canal des infidèles*. « L'entreprise déplut aux Juifs, et plusieurs milliers » d'hommes se rassemblèrent et réclamèrent à grands cris » de Pilate la cessation des travaux ; plusieurs, ainsi qu'il » arrive dans de telles cohues, accablèrent « cet homme » » de reproches et d'outrages. C'est pourquoi Pilate fit » prendre des habits juifs à un grand nombre de soldats, » les munit de poignards qu'ils cachèrent sous leurs habits » et les posta de manière qu'ils enveloppèrent comme » dans un cercle toute cette multitude. Ces dispositions » prises, il somma le peuple de se disperser. Mais on ne » lui répondit que par de nouveaux reproches. Alors il » donna le signal convenu à ses soldats, qui, malheureusement, mirent à exécuter les ordres de leur chef un » acharnement et une rage que Pilate déplora lui-même. » On courut sus aux rebelles ; mais ceux-ci n'en devinrent » que plus obstinés, et il arriva que les plus inoffensifs » furent compris dans le massacre. Les uns furent tués, » un grand nombre reçurent de graves blessures. *Et on » appela cela réprimer la révolte.* » Cette scène sanglante aussi bien que le massacre de 5,000 Juifs sous Archélaus, eut lieu pendant la célébration de la fête de Pâques (1). A cette époque de l'année, Pilate ne manquait jamais de se rendre de sa résidence de Césarée à Jérusalem. Et le

---

(1) Jos. Arch. (XVII, 9, 5).

peuple se démenait autour du même prétoire devant lequel, une année plus tard, il devait traîner le prophète de la Galilée en l'accablant de reproches semblables.

Jésus-Christ ne vint pas à Jérusalem pour cette troisième Pâques (1), et plusieurs milliers de personnes restèrent avec Lui. Ce sont elles qu'il nourrit, comme en forme de sacrifice sacramentel, avec cinq pains et quelques poissons. Les évangélistes ne relèvent pas cette circonstance, quoiqu'elle semble tout providentielle. Un grand nombre, en effet, de ceux qu'il retint de la sorte eussent été compris peut-être dans le massacre. Son œil veillait sur son peuple. Que les Galiléens n'aient pas été épargnés, c'est ce qui ressort de ce passage de saint Luc (2) : « En ce » même temps quelques personnes étant venues dire à » Jésus la nouvelle des Galiléens dont Pilate avait mêlé le » sang avec leurs sacrifices, Jésus leur répondit : Croyez- » vous que ces Galiléens fussent les plus méchants de tout » leur pays, parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Croyez- » vous aussi que ces 18 hommes sur qui la tour de Siloé » est tombée, et qu'elle a tués, aient été les plus grands » pécheurs de tous ceux qui demeurent à Jérusalem ? » L'histoire profane ne fait pas mention de ce dernier accident. Il est question de même pour la première fois ici du village de Siloé qui, situé en face de l'aqueduc, y a d'anciens droits et, dans tous les cas, en tire son nom (3).

---

(1) Saint Jean (V, 4).

(2) Saint Luc (XIII).

(3) Saint Luc (XIV, 28). Peut-être qu'à ce fait se rattache



Les éclaircissements que donne ici le Sauveur sont une réfutation du préjugé si répandu dans l'antiquité payenne, que les malheurs temporels sont toujours le châtiment de fautes antérieures. Pour la consolation de tous les affligés, il affirme que l'innocent même peut avoir à souffrir, bien plus, que très-souvent les méchants ne sont pas châtiés, tandis que les épreuves accablent les bons.

Le Sauveur, tout entier à sa haute mission, était resté à l'écart, quand Judas le Galiléen crut devoir refuser la pièce de monnaie du péage; il se déroba également aux instances bruyantes du peuple qui était venu pour le proclamer son Roi et son Messie; enfin il ne se compromit pas davantage par sa réponse aux astucieux Hérodiens : Donnez à César ce qui est à César; et pourtant sa conduite parut si inquiétante à Caïphe, que ce grand prêtre, facile à alarmer, ou plutôt trop soucieux de sa place, voyait partout des causes de soulèvements populaires, à la suite desquels les Romains

---

le passage suivant de l'Évangile : « Qui d'entre vous qui veut » bâtir une tour ne calcule pas, avant d'en entreprendre la bâtisse, tous les frais imprévus, afin qu'après en avoir posé les » fondements, il ne soit forcé à la laisser inachevée et que ceux » qui en sont témoins ne se moquent de lui et disent : « Voyez » cet homme qui a commencé à bâtir et qui ne peut achever sa » construction. » Le premier qui ait commencé à bâtir une tour sans l'achever est Nemrod, que la grande toile de la dispersion des peuples de Kaulbach, dont l'idée première a été puisée dans Gôrres, représente dans son insuccès au moment où tous les travailleurs l'abandonnent en se moquant de lui.

viendraient s'emparer du pays et le ruiner (1). Sur quoi les deux grands prêtres se firent les accusateurs de Jésus devant Pilate : « Nous avons des preuves, dirent-ils, que » cet homme pervertit le peuple et défend de payer le tribut à César, et qu'il se dit être Roi et le Christ (2). » Pilate l'interrogea et lui dit : « Etes-vous le roi des Juifs ? » Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » S'il était de ce monde, mes gens combattraient pour moi. » Alors Pilate lui dit : Vous êtes donc Roi ? Jésus répondit : « Oui je le suis. Je suis né, et je suis venu au monde pour » rendre témoignage à la vérité. Pilate lui répliqua : » Qu'est-ce que la vérité (3) ? »

Il est hors de doute que la cause principale de l'éloignement des Juifs pour Jésus doit être cherchée dans sa persistance à ne pas vouloir se poser en Messie politique. Cette opinion n'est pas infirmée par le langage de Pilate, qui s'exprime sur le compte du Nazaréen, comme si réellement celui-ci avait pris les titres princiers que sa naissance autorisait : « Voulez-vous que je relâche le roi des Juifs ? » dit-il aux Juifs (4). Et encore : « Que ferai je donc de celui que vous appelez le *roi des Juifs* ? » — Et de fait, le procureur romain pouvait prendre Jésus pour un descendant des Asmonéens, ou pour un membre de la famille d'Hérode, ou pour un prétendant quelconque, tel qu'était ce pseudo-

---

(1) Saint Jean (XI, 48).

(2) Saint Luc (XXIII, 2, 3).

(3) Saint Jean (XVIII, 33 et suiv.).

(4) Saint Marc (XV, 9, 12).

Alexandre qui se faisait passer pour le fils d'Hérode l'ancien. Ce dernier vivait encore en effet, son père ne l'avait pas fait exécuter, il avait été envoyé aux galères par Auguste (1). Il était possible encore qu'il le prît pour un de ces rois nominaux ou prêtres-rois (ἑρζων βασιλεύς ou *rex sacrificulus*,) comme il y en avait dans l'antiquité. D'ailleurs l'empire romain pullulait de familles de princes détrônés.

Les dénonciations de haute trahison et de lèse majesté impressionnaient toujours vivement l'esprit soupçonneux de Tibère. Aussi y avait-il une grande habileté de calcul dans l'accusation que les grands prêtres portèrent contre Jésus, et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait été reproduite dans le Talmud, où il est raconté gravement que Jésus fut condamné à mort, parce qu'il aspirait à la royauté (2). Il est inutile de faire remarquer qu'Hérode-Antipas et ses courtisans jetèrent le ridicule à pleines mains sur ce prétendu candidat au trône et que la soldatesque ne fit qu'imiter leur exemple. Un trône est improvisé pour ce roi des fous ; on l'y hisse, après l'avoir affublé du manteau rouge d'un soldat en guise de pourpre royale ; les crachats lui servent d'onction et on lui met sur la tête une couronne d'épines. En le voyant dans ce travestissement hideux : « Voilà votre roi », dit Pilate aux Juifs.

Les Juifs, en persistant à accuser Jésus d'être un agitateur politique, étaient parvenus à effrayer le gouverneur. « Vous n'êtes pas l'ami de César, lui avaient-ils dit ; car

---

(1) Jos. Bell. (II, 7).

(2) Rab. Sanhedrin (fol. 43, 1).

» quiconque se proclame roi, se révolte contre César (1). » La pusillanimité de Pilate ne résista pas à ce raisonnement. Jésus fut condamné au supplice de la croix.

C'est par ironie que le procureur formula ainsi l'inscription de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Il maintint cette formule, malgré les réclamations des grands prêtres qui lui représentèrent en vain que Jésus s'était fait passer pour roi, sans avoir jamais été reconnu par les Juifs. Le Messie devait être en même temps roi ; telles étaient les espérances rêvées par la nation juive, et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre les protestations des grands prêtres.

Josèphe, quoique fils de Pharisien, n'y fut point trompé ; le jugement plus équitable qu'il porte sur le prophète de Nazareth le prouve (2). « En ce temps-là, dit-il, vivait » Jésus, un homme sage, si tant est qu'on doive l'appeler un » simple mortel. Car il était puissant en œuvres merveil- » leuses (παράδοξων ἔργων ποιητής), un maître pour tous ceux » que la vérité n'effarouche point. Aussi attira-t-il à lui » une foule de Juifs et d'Hellènes, jusqu'à ce que, sur les » instigations de nos principaux chefs, Pilate le condannât » au supplice de la croix. Néanmoins ses disciples lui res- » tèrent fidèles, même après sa mort ; et c'est ainsi que » la secte des chrétiens qui porte son nom existe jusqu'à » ce jour.

Ce jugement n'a rien d'étrange pour quiconque sait qu'à

---

(1) Saint Jean (XIX, 12, 14).

(2) Jos. Arch. (XVIII, 3, 3).

cette époque l'école d'Hillel, dont les idées étaient moins exclusives, penchait davantage du côté du Sauveur (1), et que d'ailleurs le peuple de Jérusalem était très-favorable aux chrétiens (2).

---

(1) Saint Marc (XII, 32).

(2) Act. des apôtres (V, 15).

## XXXVIII

La ville d'Edesse, en Arménie, offre un asile  
à Jésus.

Après que Jésus se fût prononcé avec tant de vigueur contre les idées étroites du judaïsme, après qu'il eût si clairement manifesté ses intentions d'étendre le royaume de Dieu à tous les peuples, les Juifs pouvaient s'attendre à ce qu'il se tournât vers les payens et émigrât chez les Hellènes de la Diaspore (1), auxquels d'ailleurs il faisait toujours le meilleur accueil. Les Pharisiens employaient tous les moyens pour le déterminer à s'éloigner de la Palestine,

---

(1) Saint Jean (VII, 55).



et entre autres, cherchaient à lui faire peur des machinations secrètes d'Hérode contre ses jours. Mais Jésus en était si peu ému qu'il leur répondit froidement : « Il n'arrivera point qu'un prophète soit tué hors de Jérusalem (1). » Son apparition, on le conçoit du reste, fit grande sensation, même en dehors de la Palestine ; sa renommée, comme celle de son Précurseur, se répandit rapidement dans les pays voisins. Aussi bien sa mission s'étendait-elle à tous les peuples et à tous les pays. Tous se mirent donc en rapport avec lui : Hébreux, Arabes, Égyptiens, Phéniciens, Syriens, Grecs, Romains et Arméniens. La langue grecque servait de moyen de communication entre eux tous. Saint Marc (2) et saint Mathieu (3) constatent que le peuple accourait vers lui de la Syro-Phénicie, de l'Idumée et de l'Arabie, et il semble ressortir d'un passage d'une épître de saint Paul (4) qu'il crut agir sagement en réprimant la vanité de plusieurs qui se glorifiaient d'avoir connu personnellement le Sauveur.

Or, puisqu'il était arrivé que le roi de l'Arabie Pétrée, Haret ou Aretas, avait pris fait et cause pour le Précurseur comme le vengeur de l'honneur de sa fille et le martyr du bon droit de sa famille, on pouvait s'attendre à ce que d'autres prissent aussi parti pour Jésus et intervenissent en sa faveur. En effet, vers les derniers temps de sa vie, Abgar Uchomo (c'est-à-dire le noir) qui régnait

---

(1) Saint Luc (XIII, 34).

(2) Saint Marc (III, 8).

(3) Saint Math. (IV, 24).

(4) II Cor. (V, 16).

alors à Édesse, envoya une ambassade à Jésus pour lui offrir un asile. Eusèbe (1) affirme le fait sur la foi des documents trouvés dans les archives de la ville d'Édesse, qui était alors la capitale de la province syrienne d'Osrôène, documents qu'il dit avoir consultés et traduits en grec. La date de l'événement indiquée par lui est l'année 346 de l'ère des Séleucides ou d'Alexandre Dulkarnain, qui prend son point de départ de la prise de Babylone par Séleucus en 442 u. c. Sous le rapport chronologique, on ne peut donc douter de l'authenticité du document. L'historien arménien, Moïse de Chorène, qui vivait au v<sup>e</sup> siècle de notre ère, rapporte (2) de son côté que l'ambassade d'Abgar arriva à Jérusalem juste au moment où Jésus fit son entrée triomphale; ce qui concorderait avec le passage de saint Jean (3): « Il se trouvait aussi dans la » foule des payens qui étaient venus assister à la fête. » Et ils s'adressèrent à Philippe de Bethsaïde dans la Galilée et lui dirent: Seigneur, nous désirerions voir Jésus. » La date citée ci-dessus correspond exactement à l'année de la mort du Sauveur (782 u. c., 29 de l'ère vul-

---

(1) Eusèbe, *Hist.* I, c. ult.— Le Christ, d'après le témoignage de l'histoire, ne semble avoir jamais rien écrit, excepté ces mots qu'il écrivit sur le sable dans le Temple: « Que celui qui est » sans péché lui jette la première pierre, » ou ceux-ci: « Tu vois » la paille qui se trouve dans l'œil de ton frère et tu n'aperçois » pas la poutre qui se trouve dans le tien. »

(2) Moïse de Chorène (II, 29).

(3) Saint Jean (XII, 20).

gaire); l'écrivain arménien n'avait donc pas puisé à de mauvaises sources.

D'un autre côté, la version syro-chaldaïque ne se sert pas de l'expression *Hellènes* qui d'ordinaire remplace dans l'Évangile le *goïm* des Juifs; elle désigne expressément ces payens qui étaient venus à la fête sous le nom d'Araméens. Et pourquoi la réputation de Jésus ne se serait-elle pas étendue jusqu'en Arménie?

Après avoir été obligé de fuir en Égypte dans son enfance (1), son nom s'était répandu dans toute la Syrie dès le commencement de ses prédications, et ses œuvres messianiques le firent connaître depuis les frontières de l'Arabie Iduméenne, jusqu'au nord de la Pérée, qui n'est éloignée de Damas que de quelques journées de marche; après quoi il était revenu dans la Phénicie. Pourquoi donc le bruit de sa renommée n'aurait-il pas pénétré en Arménie? et pourquoi n'y aurait-il pas porté la gloire de son nom? Mais par cela même que le nom de Jésus était glorifié partout, partout aussi on s'inquiétait des dangers qui le menaçaient (2). D'ailleurs sa déclaration si formelle, et qu'il répétait si souvent à ses apôtres consternés: « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez » plus; je retournerai vers celui qui m'a envoyé, vous me » chercherez et vous ne me trouverez pas; car là où je » vais vous ne pourrez pas aller. — Je m'en vais (3) » ;

---

(1) Saint Math. (IV, 24).

(2) Saint Math. (XIV, 1, 18).

(3) Saint Jean (VII, 54 et VIII, 21).

cette déclaration, disons-nous, ne pouvait manquer de faire une impression profonde partout. Comment ces paroles devaient-elles être comprises ?

Les envoyés de l'Arménie arrivèrent sur ces entrefaites, et ils furent témoins de la procession triomphale, qui, partie du Mont des Oliviers, fit cortège au Sauveur par la porte Hulda jusqu'à la cour des Payens. Et, ainsi qu'il était d'usage dans les cours, ils ne firent point leurs propositions directement à Jésus, mais s'adressèrent à Lui par l'intermédiaire de Philippe. « Et Jésus leur répondit : » Le temps auquel le Fils de l'Homme doit être glorifié » est venu. En vérité, je vous dis que si le grain de fro- » ment qui tombe dans la terre ne meurt, il ne fructifiera » pas. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait » sa vie en ce monde la conservera pour la vie éter- » nelle (1) ». Les documents arméniens prétendent que ce fut à l'occasion du vœu exprimé par Abgar de voir Jésus, que le Sauveur dit la première fois cette parole : « Heu- » reux ceux qui ne voient pas et qui croient. » Cette interprétation fait mieux comprendre le passage suivant : « Maintenant le monde va être jugé, maintenant le Prince » de ce monde va être chassé dehors. Et lorsque je serai » élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi (5). » Le Prince du monde pour les Juifs était Sammaël, le domi-

---

(1) Saint Jean (XII, 25).

(2) Saint Jean (XX, 29). Haxthausen, *Transkaukasien*, p. 259.  
(La Transcaucasie.)

(5) Saint Jean (XII, 51).

nateur des Goï. Et voilà que le Sauveur, s'adressant aux envoyés d'un roi payen qui désirait le salut par Lui, se proclame la Lumière qui luit dans les ténèbres, et qui est venue sur la terre pour éclairer les payens (1). Et une troisième fois la voix du Père se fait entendre; elle parle au Fils de l'Homme comme elle lui avait parlé au Jourdain et au Thabor; et cette voix le soutient contre la défaillance, et il marche courageusement à la mort « pour » déposséder ainsi celui qui, depuis le péché, tenait l'em- » pire de la mort, le Démon (2). »

Diogène de Laërce rapporte que, quand Socrate se trouvait en prison, on lui offrit de tous côtés des moyens de fuite; Platon assure même que ses disciples voulurent l'y contraindre. Mais ni Archélaus de Macédoine, ni Scopas de Cranon, ni Euryloque de Larisse ne purent rien sur lui; il n'accepta ni leur argent, ni leurs moyens d'évasion.

Il est probable que ce ne fut pas la première tentation de ce genre que le maître eut à vaincre pour rester fidèle à sa mission et au sacrifice sanglant qu'il devait consommer sur la croix; du moins les passages suivants de saint Marc (3) semblent l'indiquer : « Lorsqu'ils étaient en » chemin pour aller à Jérusalem, Jésus marchait devant » eux, et ils étaient frappés d'étonnement, et le suivaient » saisis de crainte. Et Jésus prit en particulier les douze » apôtres et leur dit : Maintenant nous allons à Jérusalem,

---

(1) Saint Math. (IV, 16).

(2) Hébr. (II, 14).

(3) Saint Marc (VIII, 51; X, 52 et suiv.)

» afin que ce que les prophètes ont annoncé du Fils de  
» l'Homme soit accompli : il sera insulté, torturé et mis  
» à mort. Sur quoi Pierre, le tirant à part, se mit à l'en  
» désapprouver. Mais Jésus se retournant, et regardant  
» ses disciples, réprimanda Pierre avec sévérité et lui dit :  
» Retire-toi, Satan, de devant moi, car tes sentiments ne  
» sont pas selon Dieu, mais selon les hommes (1). »

Quelques jours se passèrent et la cour d'Édesse était informée que le grand homme qui avait surgi en Judée avait été mis à mort avec l'aide des Romains. Et les envoyés qui n'avaient pu le décider à les suivre rapportèrent du moins son image, toute l'antiquité l'atteste.

---

(1) Cette expression « Satan » comporte ici un sens moins cru que celui qu'elle semble avoir de prime abord, **궂궃** signifiant : « celui qui s'est éloigné ou qui a dévié. » (Deuteron. XXI, 18 ; Judas, 9), ou bien « le contradicteur. » C'est ainsi que les princes des Philistins (I Sam., XXIV, 4) avaient peur que David ne devînt un Satan, et David lui-même dit aux fils de Zéruja : « Pourquoi vous conduisez-vous à mon égard comme des Satans, en me conseillant de faire ce qui est charnel et non ce qui est divin ? » L'ange qui se met en travers de l'âne de Bileam (Num. XXII, 22) est qualifié de même de Satan (Cf. Ps. IX, 6. Zach. III).





## XXXIX

### Les villes illustrées par le séjour de Jésus.

Nous nous empressons de revenir à M. Renan, qui par son livre si retentissant nous a fait naître l'idée de cette faible apologie. En 1860 et 1861, M. Renan fut chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Orient. Naturellement il s'y est occupé de l'étude topographique du pays; il connaît à fond la Galilée et son livre est marqué au coin de la science vraie; le tableau historique qu'il retrace est inspiré de la connaissance des lieux, des monuments et des ruines qui sont comme le souvenir matériel des événements racontés dans les Évangiles. Il serait inconvenant d'en juger autrement. « Il a

» regardé la mort en face, ainsi que dit de lui son ami  
» M. Havet, et qui aime plus passionnément que lui  
» l'étude des sources et les beaux voyages qu'il faut faire  
» pour y arriver? M. Renan sait tout ce que l'on peut  
» savoir, et personne n'a rien à lui apprendre (1). » « Faire  
» connaître la vérité tout entière, c'est-à-dire dans toute  
» son étendue et dans tout son charme, dit encore le  
» même critique, était difficile, mais non pas impossible  
» à M. Renan, puisqu'il a résolu ce problème. »

Eh bien, monsieur l'académicien, voyons! Les Athéniens étaient curieux de nouveautés en tout temps, comme le prouve l'accueil fait à saint Paul à Athènes (2), vous le savez mieux que moi; nous autres Allemands, nous ne le sommes pas moins. Parlez donc, racontez-nous ce que vous avez vu et découvert en Palestine, pas de modestie...  
« En fait de science, ainsi que s'exprime notre Goethe, il  
» n'y a que les gens de rien qui soient modestes, les autres  
» vont droit au fait. »

Mais pourquoi M. Renan n'excite-t-il notre curiosité que pour la tromper? Il tourne les difficultés et il se tire d'embarras par des habiletés de langage, telles que celle-ci (ch. 21) : « La ville, comme nous l'avons déjà dit, déplai-  
» sait à Jésus. Jusque-là il avait toujours évité les grands  
» centres, préférant pour son action les campagnes et les  
» villes de médiocre importance. Plusieurs des préceptes

---

(1) Critique de la *Vie de Jésus* de Renan.

(2) Act. des apôtr. (XVII, 21).

» qu'il donnait à ses apôtres étaient absolument inapplicables hors d'une simple société de petites gens. » M. Renan, il est vrai, reconnaît avec la plus aimable franchise son ignorance de la situation topographique des villes sanctifiées par le séjour de Jésus, et il doute que dans ce pays si foncièrement dévasté on arrive jamais à retrouver le véritable emplacement des lieux où l'humanité voudrait baiser l'empreinte de ses pieds. Chose remarquable, c'est à l'occasion de Chorazin, Dalmanutha, Betsaïda et Capharnaüm qu'il parle ainsi. Il serait difficile de trouver jamais un pareil *peregrinus in Israel* ! Quoique ayant parcouru la Palestine, il prend pour guide Charles de Ritter qui n'a jamais mis le pied dans ce pays, et qui place nommément Capharnaüm, Emmaüs et d'autres villes là où elles ne peuvent pas avoir été situées. M. Renan déclare (ch. 6), avec la même humilité, ne rien savoir de la position de Salem et d'Enon, mais rectifie par contre saint Jérôme par Robinson qui ne sait pas lui-même où placer le lieu du Baptême. La description de Panium ou Césarée de Philippe est encore tirée de la géographie de Ritter. En général, son livre tout entier n'est qu'une exploitation systématique et sans discernement de la science d'autrui ; bariolé de citations de titres d'ouvrages, il dénote une érudition de mauvais aloi et de seconde main ; bref, il moissonne de nuit là où d'autres ont semé de jour. Ses descriptions de paysages elles-mêmes, qu'on a tant admirées, proviennent d'ouvrages allemands qu'il a négligé prudemment d'indiquer. Quant aux citations rabbiniques, M. Renan et les Juifs dont il s'est fait aider les ont copiées

sans se donner la peine de les lire dans les sources. L'originalité manque totalement à la *Vie de Jésus* de M. Renan. Il y règne dans l'affirmation des faits les plus avérés et des documents les plus certains une incertitude, un tâtonnement d'autant plus surprenants qu'il est plus disposé à admettre sous d'autres rapports les hypothèses les plus douteuses. M. Renan et ses admirateurs nous permettront de les aider à compléter leur instruction.

Le savant académicien est d'avis que Jésus est né à Nazareth, mais il déclare de l'air le plus socratique que l'existence de cette ville dans le passé ne saurait être démontrée! C'est à se demander s'il est permis d'écrire des livres pour donner des preuves d'ignorance. Comment! une source d'eau abondante et si bien placée qu'aujourd'hui encore elle donne son nom *En Nazara* à la ville, n'eût pas attiré de tout temps les populations dans un pays si privé d'eau, et ne les eût pas déterminées à se fixer dans sa proximité? Nous avons déjà fait voir précédemment que, dans le principe, Nazareth portait le nom de Karta, c'est-à-dire la ville par excellence ou la ville des Sages, et qu'elle était une ville lévitique. Les impressions grandioses que M. Renan prête à Jésus, il les attribue aux beautés du site de Nazareth, et pourtant il lui fait passer sa jeunesse, du moins depuis la mort de Joseph, *vraisemblablement* à Cana, dans la plaine d'el Battof, dans un pays de marécages.

Cana, la *ville des joncs*, est située au pied des montagnes de la Galilée supérieure et touche à une immense prairie marécageuse. Pour la distinguer de la ville tyrienne

de même nom, on l'appela communément Catana, la petite Cana, ou *le Galila*, aujourd'hui *el Gelil*. Elle fut comprise, ainsi que Cabul, qui en est très-rapprochée, dans les vingt villes de la Galilée, que Salomon céda à Hiram pour les cèdres et l'or que ce dernier lui avait fait parvenir. C'est là le pays qui paraît avoir porté le premier le nom de Galilée. Cette dénomination se retrouve aussi dans Gazira el Galila, le château-fort de Sepphoris. Quand, en 1846, j'eus le bonheur de visiter, le premier depuis de longs siècles, les ruines de Cana en Galilée, je les trouvais si misérables que je compris à l'instant qu'on ait essayé de la dépouiller de son plus beau titre de gloire, de la salle du festin de noces, pour en faire honneur à Kefr-Kenna, qui est beaucoup plus considérable.

Jésus accomplit ensuite la prophétie figurée par Elie (1) visitant la pauvre veuve sidonienne, et descendit le pays jusqu'à Tyr et Sidon (2). Dans une excursion à cheval aux environs de Sidon, saint Louis, accompagné du sénéchal de Joinville, rencontra une petite église, bâtie à l'endroit même où le Sauveur avait délivré du démon la fille de la Cananéenne, et il y assista à une messe célébrée par un prêtre noir. Dêr Mochâles, près Sidon, le premier monastère dans toute la Syrie, est appelé *la maison du Sauveur*, parce que la tradition rapporte que, lors de son voyage en Phénicie, le Seigneur y accepta l'hospitalité.

---

(1) Saint Luc (IV, 26).

(2) Saint Marc (VII, 24).



Il est tout naturel que M. Renan, le touriste officiel du gouvernement français en Palestine, ne connaisse pas davantage le pays de Gennésaret.

Nous savons qu'au temps de Jésus, Tibériade avait été bâtie sur l'emplacement de l'ancien *Rakat* « la ville du littoral, » et était devenue la résidence du tétrarque, à la place de Sepphoris ; le Talmud (1) l'affirme positivement. Quant à Capharnaüm, il s'élevait à l'endroit même où était construite autrefois la ville de Cinneret. Telle est, du moins, notre opinion, que nous croyons appuyée sur des motifs convaincants.

Le nom de *kaphar* signifie village, dit l'orientaliste français (ch. 8). Quelle érudition, vraiment ! Un écolier de douze ans de nos gymnases en sait tout autant. Malheureusement elle ne résout pas la question. Il s'agit toujours encore de connaître la signification du mot Capharnaüm et la situation de cette ville. M. Renan la cherche par erreur dans les ruines de Telhum ; et, à ce sujet, il disserte, mais toujours d'après Robinson (2), sur la synagogue de l'endroit, une construction oblongue dont le portail est supporté par des colonnes, absolument comme à Arbela, à Méron, à Gischala et à Kasyun. Selon lui, les deux synagogues de Kefr Birim doivent être placées dans la même catégorie, et, autant qu'on peut en juger par leurs ruines, remontent à la même époque.

---

(1) Megilla (f. 6, 4).

(2) Nouvelles Recherches (p. 85-89).

Celle de Kasyun porte une inscription grecque du temps de Septime-Sévère, attendu que, après la ruine de Jérusalem, les Rabbins se retirèrent peu à peu dans la Galilée et finirent même par fixer leur haute école à Tibériade. La grande synagogue de Kefr Birim lui paraît de loin la plus ancienne..... Soit; mais la *ville de Jésus* (Ἰδιζα πῶλις de saint Math.) (1), où il demeura chez Simon Pierre pendant trois ans (2), n'était pas placée à une lieue et demie au nord du Gennésaret, où il n'y avait pas le moindre port ni cours d'eau, mais bien à l'extrémité septentrionale de la plaine, sur « la route de la mer (3) » qui, prenant du lac, allait en montant vers le pont de Jacob. Il faut la chercher plutôt sur la colline à base murée de Minyeh où existe encore le bassin arrondi, où coule le ruisseau des figuiers (Ain et Tin) et où l'exhaussement produit par les ruines et un système de citernes, placées circulairement, dessinent encore nettement le périmètre de l'ancienne ville; il faut chercher, disons-nous, la ville de Jésus dans l'antique Cinneret, si bien situé, qui donna son nom au lac, et qui ne changea lui-même de nom que quand il reçut en dépôt les dépouilles mortelles du prophète Nahum. Alors seulement il devint « la demeure » de Nahum, *Kaphar Nahum*, ou, si l'on aime mieux, le vieux Nahum. Les rabbins de Tibériade, où, pendant deux siècles et demi (200-450) était établi le siège de la haute école,

---

(1) Saint Math. (IX, I).

(2) Saint Matth. (VIII, 14; XVII, 25).

(3) Is. (IX, 1).

changèrent le nom de Kapharnaum en Kaphar Minim (demeure des hérétiques), à cause du grand nombre de chrétiens (1) (*minim*, renégats) qui l'habitaient. Nous en trouvons la preuve dans le *Midrasch Coheleth* (2) : « Le » rabbi Chanina, y est-il dit, étant allé à Kaphar Nahum, y » fut poursuivi par les Miniens. » Dans le *Schabbat* (3), les Évangiles sont qualifiés simplement d'écrits des Miniens. *Birchat ha Minim* est la prière de malédiction contre les chrétiens, composée par Samuel Katon, un disciple de Gamaliel.

L'évêque français Arkulf qui visita Kapharnaum, le place au nord-ouest, dans le coin de terrain entre la montagne et le lac; il le trouva dépouillé de son mur d'enceinte. Bohaeddin (4) parle le premier (1189) de *Chan el Miniyeh*, qui sans doute aura été construit avec les débris de l'ancien Kapharnahum. Toutes ces données, nous semble-t-il, viennent à l'appui de notre opinion et la confirment. Nous nous permettrons d'en aviser les pèlerins français qui s'évertuaient jusqu'ici à chercher Kapharnaum à plusieurs milles au nord de Chan Minyeh. Nous nous permettrons surtout d'exprimer les sentiments de tristesse que nous

(1) Hieron, ep. 80 ad Augustin. Hæresis est, quæ dicitur Minæorum, et a Phariseis nunc usque damnatur, quos vulgo Nazaraeos nuncupant. ( Voir pour plus de détails mon livre *Jérusalem u. d. heil. Land* (t. II, p. 174).

(2) *Midrasch Coheleth*. (f. 75).

(3) *Schabbat* (f. 116, 1).

(4) Bohaeddin, vit. Salat. (p. 98).

fait éprouver l'abandon dans lequel sont laissées les ruines de Kapharnaum.

Pendant que le consul français Botta, et Layard, le savant anglais, se couvrent de gloire en fouillant les ruines du vieux Ninive, pendant que des travaux semblables sont entrepris par Loftus à Suse, en Perse, par Murray à Jéricho, par d'autres à Troie et à Halicarnasse, Kapharnaum est délaissé; la ville de Jésus-Christ reste ensevelie sous ses décombres; la basilique construite sur l'emplacement même de la cabane de Pierre, ne revoit pas le jour! Maintenant que sa position topographique est établie sans conteste, c'est aux gouvernements chrétiens à faire le reste. Peut-être est-il réservé à l'empereur des Français de rendre ce glorieux service à la religion et à la science! Seulement, qu'il n'en confie pas l'exécution à quelque Renan!

L'opinion de ceux qui admettent deux Bethsaïde sur le lac est évidemment erronée. Les Rabbins, qui habitèrent ce lieu pendant des siècles, ne connaissent pas deux villes de ce nom. On argue du texte de saint Marc (VI, 45), pour démontrer l'existence d'un Bethsaïde au bord du lac, sur la côte occidentale; mais d'abord, ce texte n'est confirmé par aucun autre; puis il ne reste nulle part ni indice, ni trace de cette prétendue ville; enfin le nom de Bethsaïde qui se trouve dans ce verset 45 peut être un *lapsus calami*, une erreur de copiste; il peut avoir été intercalé par mégarde du verset 52, où il est à sa place. En confrontant ce passage avec celui de saint Luc (IX, 40), on n'hésitera pas à se ranger à cette opinion.

Bethsaïde, la patrie de Pierre, d'Andrée et de Philippe, est le *et Tell* d'aujourd'hui. En 1758, le chevalier français Pococke entendit appeler encore Telloni la colline de décombres de l'ancienne ville ; or, Telloni est une corruption de Tell Juli et fait souvenir de Julias. La signification de ce nom est « village de pêcheurs, » mais ce village se trouve maintenant à peu près à une lieue au-dessus de l'embouchure du Jourdain, sur la côte orientale du lac.

Il a été question de *Chorazin* plus haut. C'est par erreur encore qu'on croit le retrouver dans Bir Keràze, « la source du héraut d'armes, » qui est situé à une lieue de distance de Tellhûm, « la colline des chameaux » vers l'ouest, dans l'enfoncement d'une vallée isolée. Eusèbe (1) dit pour qu'on ne s'y trompe pas : χωραζαῖν, διεπτόσα τῆς καφαρναούμ σημεῖοις ιβ. Or, à douze milles ou trois lieues et demie d'el Minyèh se trouvent les ruines de *Choerbet el Qarsin* (2).

La patrie de Marie-Madeleine, la pécheresse, que le bréviaire français seul ne confond pas avec Marie de Béthanie, est conservée dans *el Medschdel* ; elle est surnommée par les Rabbins *el Zebaia* (la tour des teinturiers) ; il y existe encore actuellement une teinturerie d'indigo, cette plante venant très-bien dans cette vallée.

La recherche de *Dalmanutha* (3) offrait de plus grandes difficultés, qui heureusement sont aplanies maintenant. L'idée nous est venue, et nous pourrions nous en attribuer

(1) Euseb. *onom.*

(2) V. mon *Jérusalem u. d. h. Land* (t. II, p. 195 et suiv.).

(3) Saint Marc (VIII, 10).

la priorité, que la forme du mot Dalmanutha admet une variante; ainsi Jotapata par diverses irrégularités dérive de Gophtata ou Gophta, le Jiphtaël de Josué (1). La racine *Dal* exprime l'idée d'association; de là דַּלְבִּית, « les membres d'une famille. » Reste à expliquer *manoutha* qui, selon nous, suppose la racine *maon*, car en faisant à cette racine les dérivations araméennes qu'elle comporte, on arrive à *Maonotha*, *Meontha* (2). Cela nous met déjà d'accord avec le Talmud (3), qui nomme dans cette contrée la synagogue de Beth Maon. Bien plus : il cite ailleurs (4), le nom du bourg de *Maus* ou *Maun*, et Josèphe celui de *Bethmaus*, où il fait arriver les primats de Tibériade qui y étaient venus de Sepphoris. Bethmaus n'est qu'une autre forme de Dalmaus et le galiléen Dalmanutha n'est incontestablement que l'accusatif Δαλμανούτα, qui rappelle exactement Ἀμμαθοῦντα, Ἰεριχοῦντα.

La position de Dalmanutha correspond aujourd'hui à *Kaalat ibn Maan*, c'est-à-dire au bourg des enfants de Maon, situé à l'est de Magdala. Du reste, ce nom n'est pas rare dans les pays arabes, et sans doute, que, du temps de

(1) Jos. XIX, 14, 27.

(2) Hier. Sota (f. 17, 1) nous fait connaître Paltatha (Balutat, ainsi appelé du chêne !) et Beth Maian, près de Tibériade. (Voir pour plus de détails mon *Jerusalem* (t. II, p. 166) et mon *Leben Christi* (t. V, p. 76 et suiv.).

(3) Schabbat (f. 159, 2) et Sevachim (f. 118, 12).

(4) Vit. (12).

Jésus-Christ, il se trouvait déjà des Arabes dans la contrée de Gennésaret.

Il est regrettable que notre acamédicien si vanté ait négligé la belle occasion qui lui était fournie d'enrichir la science de quelque conquête nouvelle; du moins n'avons-nous rien appris, rien vu de neuf dans son livre. La faute en est à nous, sans doute; si, au lieu d'avoir étudié ces questions, nous avions été aussi ignorants que la plupart des lecteurs de sa *Vie de Jésus*, nous aurions cru ce que M. Havet veut bien nous certifier, quand il dit que personne n'a rien à apprendre à M. Renan.

Ce que nous lui pardonnons le plus aisément, c'est qu'il ignore où fut Ephron, le dernier asile du Messie persécuté. Tous les Exégètes le placent à Ephraïm près Béthel, c'est-à-dire aux portes de Jérusalem. En effet, Ephraïm et Jérusalem sont si rapprochés que de la première on distingue à l'œil nu tout l'intérieur de la seconde. Et M. Renan, venant après les autres, déclare à son tour que c'est Ephraïm près Béthel. N'en déplaise à M. Renan, il est dans l'erreur. *Amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis amica veritas!* Suivons l'Évangile. Après que Joseph de Kaïpha ou le grand prêtre Caïphe eût manifesté au grand Conseil ses craintes au sujet de l'entraînement du peuple vers Jésus, et que, comme conséquence inévitable, il eût fait entrevoir dans un avenir prochain l'invasion des Romains, la dévastation et la ruine du pays, on n'hésita plus : la mort de Jésus fut décidée. « C'est pour cela que » Jésus résolut de se retirer dans un lieu *qui est proche* » *du désert*, en une ville nommée Ephrem, où il demeura



» avec ses disciples. Mais les Princes des Prêtres et les  
 » Pharisiens avaient commandé que, si quelqu'un savait  
 » où il était, il le déclarât, afin qu'on le prit (1). » Evi-  
 demment il ne peut être question dans ce passage que de  
 la ville d'Ephron « dans la forêt » au delà du Jourdain, dont  
 les Arabes traduisent le nom par *et Tajibeh*, comme ils le  
 font pour l'autre Ephron. La moitié de la tribu d'Ephraïm  
 avait pris possession de ce pays déjà avant le passage du  
 Jourdain sous Josué, ce qui explique l'existence d'un  
 Ephron dans cette région. C'est le même Ephron qui fut  
 pris d'assaut par Judas Macchabée (2).

Les doutes de M. Renan relativement à Enon et à Salim,  
 où saint Jean administrait le baptême en dernier lieu, ne  
 sont pas mieux fondés; ces deux villes se trouvent à l'ex-  
 trémité méridionale de la Judée, où Josué déjà nomme  
 Selim et Aën parmi les vingt-neuf villes des montagnes de  
 la Judée (3).

(1) Saint Jean (XI, 54 et suiv.).

(2) I Macchab. (V, 46; II, Macch. XII, 27). Jos. Arch. (XII, 8, 5).  
 Mon Jérusalem (II, 24).

(3) V. mon *Leben Christi* (V, 405 et suiv.); mon *Jérusalem* (I, 521  
 et suiv.). Le traître Judas qui était de Karioth est appelé pour  
 cela Ischkarioth « l'homme de Karioth » ἀπὸ καρυώτου, comme dit  
 le *Cod. Cantabr.* Les traductions Peschito et Itala disent même  
 Scariothes (Cf. Juges X, 4). Keriioth est cité déjà dans Josué  
 (XV, 25). C'est le Karertain, le petit Karioth, à quatre lieues  
 d'Hébron, vers le sud; seulement la mémoire du lieu natal du  
 traître ne s'est pas conservée parmi la population toute mahomé-

Nous avons déjà parlé précédemment d'Hébron, la ville natale de saint Jean-Baptiste.

Nous nous attendions à ce que le moderne biographe de Jésus élucidât la question de l'emplacement d'Emmaüs, mais en vain, et nous constatons de nouveau qu'il n'a pas fait la moindre découverte scientifique durant son séjour en Palestine. Ainsi que Paul Cassel en fait la remarque, ici encore il s'est trainé à la remorque de Charles de Ritter et de Robinson qui font erreur en ce point comme en bien d'autres. A la suite de saint Jérôme ils désignent un Emmaüs, distant d'une journée de marche de Jérusalem, comme le lieu où le Sauveur ressuscité se rencontra avec ses apôtres, tandis que saint Luc (1) parle du village d'Emmaüs comme n'étant éloigné de la ville sainte que de 60 stades, c'est-à-dire tout au plus de deux lieues (2). Josèphe (3) confirme l'assertion de l'évangéliste : « En ce temps-là, dit-il, l'empereur (Titus) donna » l'ordre à Bassus et au procureur Liberus Maximus de

tane qui y demeure. M. Peyrat (*Hist. de Jésus*, p. 258) cherche Karioth près de Lydda ; il le confond probablement avec Kiriath Jearim. Nos adversaires peuvent se permettre impunément ces sortes d'inadvertances.

(1) Saint Luc (XXIV, 15).

(2) L'historien Josèphe place ce lieu à une distance de 60 stades (Bell. II, 16, 2), quand il en parle comme de la station où s'arrêtèrent les Hiérosolymites envoyés à la rencontre d'Agrippa le jeune, venu de Jamnia.

(3) Bell. (VII, 6, 6).

» mettre à l'encan tout le pays. Il lui répugnait d'y construire des villes, il préféra s'adjuger la propriété des terres et biens-fonds. Tout au plus permit-il à 800 vétérans de se fixer dans un certain endroit appelé Ammaus, distant de 60 stades de Jérusalem, et d'y former une colonie. »

C'est là le vieux *Ammosa* ou *Mosa* (sans l'article) (1), ainsi nommé de la source d'eau qui s'y trouve ; c'était une possession de la tribu de Benjamin (2). Le nom a complètement disparu ; à peine se laisse-t-il deviner encore dans *Bét el Mâ* (la maison de l'eau) à deux lieues de la capitale, dans la florissante vallée de Colonièh. Ce dernier nom n'est pas sans rappeler l'ancienne colonie romaine de Titus, et vient du temps où les habitants de Nephtoa, aujourd'hui Lifta, s'approprièrent tout le pays au nord de Jérusalem, que leurs descendants possèdent encore maintenant. Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'insister davantage (3).

---

(1) I Chron. (VIII, 56, 57 ; IX, 42). Cf. II Chron. (XXXII, 20).

(2) Jos. (XVIII, 25).

(3) Notre opinion, qui va à l'encontre des idées généralement reçues, puisque dans le pays même on tient pour el Kubebe, rencontre une forte opposition à Jérusalem, en 1845. Mais nous avons été assez heureux de voir le savant P. Bourquenoud (*Etudes religieuses hist. et littér.*, Paris, 1865) se ranger de notre côté, et arriver au même résultat après des recherches minutieuses. Il va sans dire que MM. Strauss, Renan et autres ne tiennent aucun compte de ces recherches. (V. mon *Leben Christi*, 1<sup>re</sup> édit., t. III, p. 654.)

Le Talmud tranche d'ailleurs la question (1) : « *Mosa est* » *Colonièh*, dit-il. Mais pourquoi ce nom de Mosa? Parce que cet endroit avait été exempté de tout tribut par l'empereur. » Les colons romains sont clairement désignés ici par la dénomination de *Colonièh*. Mais l'explication du nom de Mosa, ainsi qu'il est arrivé pour d'autres noms bibliques, est cherchée de trop loin pour être fondée; *mosa* (ortus) rappelle trop bien la source qui existe en cet endroit, pour songer à une autre interprétation de ce nom.

Reste Arimathie, que saint Jérôme (2) croit retrouver près de Lydda. Là, dans la plaine, il a bien existé un

Notre vénérable ami, le docteur H....., écrit de Jérusalem en avril 1864 : « Partout où j'arrive, ici comme à Bethléhem, il y a grand émoi dans les couvents au sujet de la position d'Emmaus. Les uns, selon l'opinion commune, le placent à Kubèbe; les autres, suivant en cela les données de quelques Français, le cherchent au loin dans les ruines de la ville d'Emmaus. Et voilà que mon malencontreux ami, le docteur S., vient surprendre tout le monde en plaçant son Emmaus à *Colonièh*. — On pouvait prévoir que ces recherches devaient donner lieu à quelque fermentation, car la vérité produit cet effet. Il en sera de même pour plusieurs autres lieux saints, au sujet desquels on devra modifier ses idées. Nous donnerons d'autant plus de poids au jugement des *Études historiques* que cette publication, ainsi que la *Revue d'économie chrétienne*, rivalisent de science avec les meilleurs écrits périodiques de l'Allemagne.

(1) *Succa* (f. 45, 1).

(2) *Epist.* 86.

Remthis (רֵמְתִּיחַ) maintenant Rentieh ; mais la racine Ramatha, qui est le nom du lieu situé près d'Apherima ou Ephraïm et de Lydda, désigne, sans erreur possible, une ville de montagnes, et où la placer si ce n'est dans les montagnes d'Ephraïm (1) ? d'autant que le lieu natal du conseiller juif est dit une ville de la Judée. Harimathaim Zophim « les deux collines des messagers », le lieu de naissance de Samuel, situé à deux lieues de Jérusalem, est le seul endroit qui remplisse les conditions que nous venons d'indiquer ; c'est là probablement qu'il faut placer Arimathie.

La ville natale de saint Jean-Baptiste porte le nom de Kiriath Arba, « ville d'Arba », au même titre que Birath Arba à Bethléhem. L'un et l'autre nom datent des anciens payens ou géants de l'antiquité chananéenne. Bêt Ashur ou Sahur (2), un village de bergers dans le fond de la vallée de Bethléhem, existe encore aujourd'hui.

*Béthanie au delà du Jourdain*, de même que Béthabara, qu'Origène place au même endroit, signifie : *le lieu de passage* (du fleuve par les Israélites (בֵּית אֶנְיָה)). Béthanie au pied du mont des Oliviers veut dire au contraire *la maison des pauvres*. Cette dénomination date du temps de l'exil et dérive du mot chaldaïque בֵּית עֲנִיָּא, la léproserie qui s'y trouvait lui aura valu sans doute ce nom.

Ce fut là que, quelques jours avant sa passion, Jésus

---

(1) I Macch. (XI, 54). Jos. Arch. (XIII, 4, 9).

(2) I Chron. (II, 24).

chercha un refuge (1). Marthe et Marie, paraît-il, s'étaient vouées au service des pauvres. Il est hors de doute à notre avis, que le village moderne el Azarijeh doit son nom à la résurrection de Lazare, quoique le rabbin Schwarz de Jérusalem y place le « Azal » de Zacharie (2).

Il ne reste plus aucune trace de Bethphagé, à moins qu'on ne veuille le retrouver dans le hameau actuel *et Tur* dans la montagne. Dans le traité Pesach (3), le R. Elieser dit en forme de proverbe : « On mangera toujours des » figues jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus à Gusch Chalab » (Gischala); quant aux figues sèches on en goûtera jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus à Bethéné. » C'est évidemment une allusion à Bethphagé, la maison des figes (בֵּית פִּגְיָא) près Béthanie (בֵּית הַיְּנִי) (4).

Le village de Siloam, qui existe encore sous le nom de Selwam, en face de Jérusalem, vers le Sud, est cité une première fois par saint Luc (5). Jésus en parle à l'occasion

(1) Saint Math. (XXVI, 6).

(2) Zach. (XIV, 5).

(3) Pesach (f. 53, 1).

(4) La désinence est incertaine ; peut-on admettre que de *Beth Phagor*, un temple payen sur la montagne, du temps de Salomon (comp. I, Rois XI, 7), se soit formé Bethphagé par dérivation ? Béthanie s'explique plus naturellement, ainsi que Beth Anin, près Hébron, par בֵּית עֵינָא (maison de la source), où se trouvait la fontaine des apôtres. Dans le Targum de Jonathan (Exod. XV) עֵינָא signifie bien *source*.

(5) Saint Luc (XIII, 4).

de la chute de la tour (migdal). Il n'est pas facile de savoir si cette tour faisait partie de l'aqueduc ou du village. L'Évangile mentionne de même, avant qu'il en fût question ailleurs, la piscine de Béthesda et le *lavoir des brebis*.

Quant à la topographie de Jérusalem, l'histoire de Jésus fournit d'amples renseignements (1). Mais notre intention n'est pas de faire voir à MM. Renan et Strauss que notre connaissance des lieux saints est plus exacte que la leur. Il suffit de leur rappeler que nous avons parcouru la Terre-Sainte dans le but même de reconnaître les lieux mentionnés dans l'Évangile et d'en fixer la position.

Les Évangiles, on le voit, ne sont pas pour la géographie des steppes stériles ; les noms qu'ils contiennent sont tantôt des noms nouveaux comme Nazaret, Cana, Capharnaüm, Bethsaïde, Corazin et Dalmanutha, tantôt des noms ressuscités de la poussière des âges, comme Emmaüs, Enon et Salim ou Ephraïm dans le désert. La vérité topographique des Évangiles est incontestable ; ne faut-il pas en conclure à leur vérité historique ? En tout cas la première fournit de fortes présomptions en faveur de la seconde.

---

(1) Isawijeh, à une lieue au nord de Jérusalem, n'a pas le moindre rapport avec Jésus ; ce nom lui vient des derviches Isawije. (V. mon *Jérusalem*, t. II, 7, 673).





## XL

Jésus à la Fête des Tabernacles. Sa doctrine concernant le suicide et l'immortalité de l'âme.

Jésus-Christ était resté éloigné de Jérusalem pendant une année et demie; il y retourna enfin pour la fête des Tabernacles. Cette date est importante; elle marque le commencement des grandes luttes doctrinales du Sauveur, sa première manifestation comme Messie envoyé de Dieu.

Les Succoth étaient une antique fête de la nature, se rapportant à la récolte des raisins, comme la Pâques et la Pentecôte se reliaient à celle des prémices de l'orge et du blé. Nous retrouvons encore ici l'unité primitive des usages religieux de tous les peuples antiques. A Sparte,

ainsi que nous l'avons déjà indiqué plus haut, on célébrait une sorte de fête des Tabernacles, à la même époque, pendant neuf jours; et les anciens déjà comparaient les Eleusinies et les Thesmophories avec les fêtes autumnales des Juifs. Pendant leur célébration on demeurait sous des tentes de verdure, comme cela se pratique encore maintenant en Palestine, surtout dans les environs d'Hébron. L'exhibition et la lecture des rouleaux de la loi (1), la procession à la mer, ou à Jérusalem à la source de Siloé qui avait aussi son flux et son reflux, les libations d'eau et de vin appelées par les Athéniens *ἕδρευσις* et *πλημοχόη*, toutes ces cérémonies étaient communes à la fête juive et aux fêtes payennes. Il est digne de remarque que, dans le temple des Juifs, il se faisait régulièrement une immolation de soixante et dix pièces de bétail pour la réconciliation des soixante et dix peuples de la terre. En sorte que le Sauveur pouvait appliquer à cette fête ce qu'il avait dit de la Circoncision : « Ce n'est pas Moïse qui vous l'a donnée, elle vient des patriarches (2). » Seulement, la signification première de cette solennité s'était perdue depuis qu'on l'avait reliée au séjour dans le désert.

Les prédications que le Sauveur fit dans le Temple et qui, selon saint Jean, un témoin oculaire, se rapportaient

---

(1) V. pour plus de détails mon *Leben Christi*, 2<sup>e</sup> édit., t. V, p. 454 et suiv.; mon *Heidenthum*, t. I, p. 507; t. II, p. 302, 433, etc., et mon *Jérusalem*, t. I, p. 490).

(2) Saint Jean (VII, 22).

exclusivement à la loi, étaient en conformité parfaite avec la fête. Sa parole s'inspirait des cérémonies qui étaient accomplies sous ses yeux. Ainsi, le huitième jour de la fête, qui était appelé le grand *Hosanna* ou le *bon dernier* jour, Jésus parle des sources d'eau vive et s'écrie (1) : « Que celui qui a soif vienne à moi et boive ! » Ce fut incontestablement la cérémonie de l'effusion de l'eau qui inspira ces paroles au Sauveur. Cette cérémonie (2) devait avoir des attraites tout particuliers, puisqu'elle fait dire au Talmud : « Celui qui n'a pas vu puiser l'eau du Temple n'a rien vu de beau. » On s'y proposait d'obtenir du Seigneur des pluies bienfaisantes pour l'année et les autres bénédictions de la terre. Parmi les rites prescrits pour les Succoth il ne faut pas oublier la procession autour de l'autel du sacrifice ; elle avait lieu trois fois par jour ; toute l'assistance y prenait part en portant dans la main droite les Lulabim, c'est-à-dire un bouquet de myrte, de palmes et d'osier, et dans la main gauche un citron, et en chantant le Hosanna. La fête était close par l'illumination du Temple ; les feux de cette illumination étaient assez intenses pour éclairer la moitié de la ville. Suivant la manière dont la fumée s'élevait dans l'air, on pronostiquait une année bonne ou mauvaise. Des troupes d'hommes exercés exécutaient une danse aux flambeaux, et, au haut du grand perron qui séparait la cour des femmes de celle dite des Israélites, les Lévites, munis de cymbales, de trompettes, de harpes

---

(1) Saint Jean (VII, 37).

(2) Succa (f. 51, 1).

et de cithares, faisaient entendre le *grand cantique*, puis chantaient des hymnes et des psaumes aux sons de la flûte, qui leur servait d'accompagnement.

Jésus-Christ se trouvait dans le Gazophylakion ou la maison du trésor qui donnait sur la cour des femmes, quand, au milieu de tous ces candélabres dorés, hauts de 50 aunes, qui servaient à l'illumination, il dit cette parole : « Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne » marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière » de la vie (1). » Le récit de saint Jean n'a pas pour but de relater toutes ces circonstances ; il faut s'entourer de toutes les données de l'archéologie sacrée pour trouver la clef des mille allusions aux us et coutumes du temps que contiennent les Évangiles. Or, si tout cela peut être soumis au contrôle le plus sévère de la science, et porte éminemment le cachet de la vérité, nous demanderons ce que devient le mythe du Dr Strauss ?

Jésus leur dit encore : « Je m'en vais, vous me cherchez et vous mourrez dans vos péchés. Vous ne pouvez » venir où je vais. Les Juifs dirent alors : N'est-ce point » qu'il se tuera lui-même, et que c'est pour cela qu'il a dit : » Vous ne pouvez venir où je vais ? Mais il leur répondit : » Pour vous, vous êtes d'ici-bas, mais moi je suis d'en » haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de » ce monde ; et si vous ne me croyez pas, vous mourrez » dans vos péchés (2). »

---

(1) Saint Jean (VIII, 12).

(2) Id. (VIII, 21 et suiv.).

Ceci est incontestablement une déclaration de principe contre le *suicide*. Au fond, ni les Orientaux en général, ni les Juifs spécialement, eux qui se cramponnent si fort à la vie, n'avaient un penchant particulier pour ce crime. Sous ce rapport tous les avantages restent honteusement à notre Occident. Les Juifs étaient convaincus que celui qui attente à ses jours ici-bas, et se retranche lui-même de la société par un crime, sera séparé à tout jamais de la société des êtres vivants dans l'autre vie. Ils avaient pour principe que le suicide est une lâche désertion du poste assigné par le Créateur et des devoirs imposés par lui. Ils vouaient au déshonneur le tombeau du suicidé. Les Romains descendirent des hauteurs de cette morale le jour où ils glorifièrent le lâche attentat de Caton comme un acte héroïque et digne d'être imité par tous ceux qui désirent se débarrasser en une fois des tribulations de la vie.

C'était un mauvais exemple dont les conséquences furent pernicieuses. Depuis lors un grand nombre d'écrivains trouvèrent matière à louange dans l'acte de l'homme qui se fait justice à lui-même en se retranchant du nombre des vivants. Pline (1) vante les avantages du poison « qu'il » appelle un moyen tout trouvé pour celui qui se sent fatigué de la vie. » Sénèque lui-même s'écrie dans une de ses lettres (2) : « Que d'esclaves ! tandis que la délivrance » est à la portée d'un chacun ! » *La sortie de la vie est*

---

(1) Pline, *Hist. nat.* (II, 52).

(2) Sénèque (Ep. 77).

recommandée par Marc-Aurèle (1) à celui qui se sentirait incapable de se soutenir à une certaine hauteur morale, ou du moins d'échapper au déshonneur, comme si la mémoire du lâche pouvait échapper jamais à l'infamie.

Les Germains, au contraire, clouaient le corps du suicidé dans un tonneau et le jetaient à l'eau, afin qu'il ne fût plus éclairé par les rayons du soleil, et que son contact ne souillât ni la terre, ni l'air, ni l'eau. On finissait par l'enfouir dans la terre non bénite, loin de toute habitation humaine, parce que la tombe maudite était supposée attirer la foudre et les malédictions des Dieux.

Jésus-Christ, le maître de la doctrine pure, l'initiateur de la vraie civilisation, rejette le suicide comme un acte de bassesse. « Vous êtes d'en bas, et vous mourrez dans » vos péchés, mais moi non. » Les Rabbins citent également le suicidé au tribunal de Dieu (2). Nul homme ne tient la vie de lui-même. Il n'y a pas jusqu'au Fils de l'Homme qui ne déclare *qu'il n'a rien en propre, mais qu'il tient tout de son Père* auquel il doit compte de tout. Le suicidé est donc un rebelle à la divine Providence, un déserteur du poste qu'il occupait de par Dieu.

Il n'y a que le doute en l'immortalité de l'âme et en la vie future qui ait pu porter les hommes de ce temps-là à attenter à leur vie. Dans les mystères de la grande déesse il est question *du grain de froment* qui est déposé dans

---

(1) Marc-Aurèle (Ep. 5, 7).

(2) Maimon. (Reza, c. 2).



le sillon de la mort; mais ni les poètes, ni les philosophes sophistes ne comprenaient rien à ce langage mystérieux. Platon entendit Socrate, sur le point de mourir, discuter en sage sur l'immortalité de l'âme; nous admettons même qu'il puisa en Égypte, peut-être à la même source que Moïse, des idées nouvelles sur la vie future, sur les récompenses ou les châtiments réservés à l'homme après la mort. Mais ni le vulgaire, ni les sages eux-mêmes n'abondaient dans ce sens. Entendez Cicéron (1): il se plaint amèrement de ce que dans les provinces de la république les tendances philosophiques des épicuriens comptaient le plus d'adeptes. Et ne dit-il pas pour son propre compte (2): que la vraie philosophie doit classer les peines et les récompenses de l'autre vie parmi les probabilités seulement? Caton et César déclarent la foi en la perpétuité des âmes une fable, et cela devant tout le sénat romain; par-delà la tombe, prétendaient-ils, il ne faut plus attendre ni joie ni peine (3). Sénèque (4) avoue de même que parmi ses contemporains la foi dans la vie future était complètement éteinte. « Autre- » fois, dit-il, moi aussi j'ajoutais foi à ce que me disaient » les autres, je me berçais de l'espoir d'une vie future. » Alors je soupirais après le trépas; mais tout à coup le » réveil se fit en moi, et *je me frottai des yeux ce beau rêve* ».

Pline nous étonne davantage encore quand, se faisant le

---

(1) *De fine* (I, 7; II, 14). Qu. Tusc. (V. 10).

(2) *De invent.* (I, 29).

(3) Sallust. *Catil.* (51, 52).

(4) Ep. c. II.

précurseur des encyclopédistes modernes, il ose dire (1) :  
« Notre vanité pousse l'audace jusqu'à vouloir tenir l'ave-  
» nir en notre possession ; elle nous fait espérer menteuse-  
» ment la vie après la mort, en ce sens qu'elle attribue à  
» notre âme tantôt l'immortalité , tantôt la métempsy-  
» cose , tantôt la vie et le sentiment après le trépas du  
» corps. Tout cela n'est qu'imagination pure, un vain en-  
» fantillage, ou plutôt une prétention ambitieuse de la part  
» d'êtres vaniteux qui se croient prédestinés à ne finir  
» jamais. Les prétendues promesses de la résurrection de  
» nos corps sont de la même catégorie. En est-il un seul  
» qui soit revenu à la vie ? Quelle absurdité de prétendre  
» qu'après la mort une vie nouvelle commencera pour  
» nous ? Qu'en serait-il donc de la paix du tombeau, si  
» l'âme et le corps conservaient la vie et le sentiment,  
» l'une dans un monde supérieur, l'autre sous terre ? En  
» vérité, cette croyance, si douce et si insensée à la fois,  
» détruit le bien le plus précieux que la nature nous ait  
» départi, la mort ; elle rend notre adieu à cette vie dou-  
» blement cruel, puisqu'elle jette dans nos âmes la crainte  
» de l'avenir. Car, s'il est doux de vivre, comment la pen-  
» sée d'avoir vécu ne serait-elle pas douloureuse ? »

Le désespoir était donc la seule espérance qui restait  
aux hommes : *nulla spes, nisi desperatio*, comme dit  
Tacite. L'humanité était triste comme les malheureux  
qu'aucune espérance ne soutient. Dans cette atmosphère

---

(1) *Hist. nat.* (VII, 56).

du désespoir, le suicide devait s'acclimater sans peine, comme parmi les incrédules de nos jours. Le monde n'a connu de nouveau la consolation, et n'a repris confiance, que quand la doctrine du salut, la bonne nouvelle de l'Évangile lui fut annoncée. Alors la paix et la joie habitèrent de nouveau parmi les hommes. « Dans la maison de » mon Père, il y a beaucoup de demeures, dit le Sauveur (1). Je m'en vais pour vous en préparer une. » Ici la vie future est clairement annoncée. La maison du Père c'est tout l'univers, les demeures nombreuses de cette maison sont peut être les globes célestes : est-ce là que sera notre habitation ? « Ce monde est comme l'antichambre » de l'autre, dit le traité Aboth (2). Préparez-vous dans l'antichambre, afin que vous soyez reçus dans le palais. »

L'œuvre messianique du Christ peut être considérée à un triple point de vue. Sous le rapport intellectuel, Jésus-Christ est le semeur d'un nouvel ordre d'idées dans le monde des intelligences ; sous le rapport moral, il est le restaurateur de la conscience de l'humanité ; enfin quant à la personnalité humaine elle-même, il est le Docteur envoyé du ciel pour enseigner aux hommes la foi en l'immortalité de l'âme et en la résurrection des corps. Il est en toute réalité la voie ou le moteur de l'humanité, sa vérité et sa vie. L'âme humaine vit dans une aspiration incessante vers le retour au ciel ; de là son admiration,

---

(1) Saint Jean (XIV, 2).

(2) Aboth. (c. 4).

son extase, quand elle rencontre ici-bas la beauté, la bonté et la vérité, ces trois filles du Ciel ; c'est comme un souvenir de sa patrie originelle. Tout vrai génie dans l'art s'inspire à ce foyer sacré pour les œuvres qu'il crée. Nous sommes ainsi faits : tout ce qui dépasse le banal, le vulgaire, excite notre admiration. Dans la copie nous admirons le type, dans la lumière Celui qui l'a créée, dans la vie Celui qui est l'auteur de toute vie ; le fini est pour nous le reflet de l'infini, de l'inénarrable.

Or, la foi seule à l'immortalité de l'âme est capable de soutenir l'homme dans les vicissitudes de la vie ; elle seule défend le malheureux contre lui-même et contre une atteinte désespérée à ses jours.

## XLI

Les trois femmes adultères de l'Évangile.  
Abolition du divorce. Sanction de la monogamie.

Dans la vie de Jésus trois femmes adultères apparaissent sur la scène, et chacune d'elles porte le type du pays où elle est née : la femme de Samarie, la pécheresse de Magdala en Galilée et l'adultère du Temple. Le moyen âge, qui était bon observateur, avait déjà l'habitude de faire paraître ensemble ces trois femmes dans ses représentations des passions (1). Magdelaine, attirée par la grâce, vient se ranger sous la houlette du Bon Pasteur et

---

(1) Mone, *Schanspiele des Mittelalters* (II, 171).

demeure sa brebis fidèle jusque sous l'arbre de la Croix ; la Samaritaine, au contraire, est rencontrée par hasard par le Seigneur qui parvient par ses paroles à remuer sa conscience ; celle du Temple lui est présentée pour qu'il la juge. Ses accusateurs étaient aussi coupables et méritaient d'être lapidés aussi bien qu'elle. Sa vie est une image assez ressemblante de celle du peuple juif. « Quand les Phari- » siens furent partis, dit saint Augustin, deux personnages » restèrent encore : la misère humaine et la miséricorde » divine (*miseria et misericordia*). » La misère humaine, née du péché, était représentée par la femme adultère, la miséricorde divine par le Sauveur pardonnant après le jugement. L'orgueil, la concupiscence de la chair et celle des yeux étaient visiblement imprimés sur la face des Pharisiens accusateurs ; mais un regard du Sauveur les réduisit au silence. Jésus les stigmatisa publiquement comme une race adultère, *gens libidini projectissima* ainsi que dit Tacite (1) ; et il ne cessait de leur reprocher leur libertinage (2).

Sur ces entrefaites, et peu après cette rencontre, Jésus fut sur le point d'être lapidé dans le Temple, parce qu'il avait reproché aux Juifs de tirer vanité de leur origine et de se glorifier de leur descendance d'Abraham, et parce

---

(1) Tacit. *Hist.* (V, 5).

(2) Saint Jean (VIII, 7) ; saint Marc (VII, 21) ; saint Jacq. (IV, 2). La cour donnait le ton : Hérode avait neuf femmes ; il se sépara de Mariamme, la fille du roi Asmonéen, par la voie la plus expéditive, en lui faisant trancher la tête.

qu'il avait déclaré que le menteur et le meurtrier dès le principe était leur père.

Les pierres ne manquaient pas; il y en avait par monceaux dans les cours du Temple, car la construction de l'édifice durait toujours, puisqu'il ne fut achevé que sous Agrippa le jeune, peu de temps avant la ruine de la ville (1). Après l'achèvement des travaux, 18,000 ouvriers furent congédiés à la fois.

Jésus fut menacé de nouveau d'être lapidé, lors de la fête de la Consécration du Temple, parce qu'il se disait Dieu. Mais il échappa de leurs mains et s'enfuit au lieu du baptême, au delà du Jourdain (2).

Ce fut à cette occasion que les Pharisiens lui adressèrent la question : Est-il permis à l'homme de répudier sa femme pour quelque motif que ce soit? Ils lui dressaient un piège. Jésus se trouvait alors dans la tétrarchie d'Hérode, dont le divorce avec la fille du roi arabe et l'union adultère avec Hérodiade n'étaient pas moins dans tous les souvenirs que la réponse de saint Jean : « cela ne t'est pas permis ! »

La monogamie était en honneur de tout temps chez les peuples du Nord plus sévères dans leurs mœurs, tels que les Grecs, les Romains et les Germains; il en fut tout autrement chez les Orientaux, surtout chez les Sémites. Il est concédé quatre femmes aux Brahmanes, trois aux Kschatrias, deux aux Vaissias, mais quant à la caste infime des

---

(1) 817 u. c. Jos. Arch. (XX, 9, 7).

(2) Saint Jean (VIII, 59; X, 51-40).



Sudras, la monogamie était obligatoire pour elle. La facilité qu'on avait de se donner des esclaves ou de répudier la femme légitime ouvrait largement la porte à la polygamie. Le patriarche Abraham ne se décide à prendre Agar que quand la stérilité de Sara est hors de doute, et c'est Sara elle-même qui l'y engage. Il en fut déjà autrement de ses descendants : Esaü se choisit trois femmes, Jacob deux, voire même deux sœurs, auxquelles il adjoignit deux concubines. Le peuple Juif suivit en général l'exemple d'Abraham ; quant à celui d'Esaü et de Jacob il fut plus particulièrement imité par les peuples de l'Islam (1).

---

(1) Ben Chananja, *Jüd. Zeitschr. f. Theologie* (III, p. 520). Ashur, petit-fils de Juda, eut deux femmes en Egypte (I Chron. IV, 5 ; II, 24). En fut-il de même de Kaleb et de Sacharaim ? (Cf. II, 18 ; VIII, 8, 11). L'Exode (X, 25, XVIII) interdit seulement le mariage simultané avec deux sœurs, comme était celui de Jacob avec Lia et Rachel. La pluralité des femmes existait dans la tribu d'Issachar (I Chron. VII, 2). Elle était devenue générale au temps des Juges. C'est ainsi qu'il est dit de Gédéon (Juges VIII, 50) : il eut 70 fils de plusieurs femmes et un autre d'une concubine de Sichem. Cet autre était Abimélech, qui tua tous ses frères sur la même pierre, avec le même esprit sultanesque qu'on voit régner dans toute l'histoire juive du temps des Juges et des Rois. Jaïr de Gilead, Ibzan de Bethléchem, Abdon d'Ephraïm étaient mariés de même à plusieurs femmes à la fois. (Juges VIII, 50 ; X, 4 ; XII, 9, 14). Saül, David, Salomon, Rehabeam, Abia, etc., entretenaient des harems, comme plus tard Hérode ; et le grand prêtre Jojada choisit deux femmes à Joas, pour ramener la polygamie au *minimum*. (II. Sam. XII, 8 ; I Rois, XI, 5 ; II Chron. XI, 21 ; XIII, 21).

Le Deutéronome (1) fixe très-expressément les droits de succession, dans les cas de bigamie où les deux femmes avaient des enfants. Il faut bien se garder de juger les Juifs du temps de Jésus-Christ d'après ce que nous voyons actuellement des Juifs, vivant au milieu des pays chrétiens, où des entraves salutaires sont posées à leur nature licencieuse. L'école de Hillel (2) autorisait le mari à divorcer avec sa femme pour le moindre prétexte, pour un aliment mal apprêté, brûlé ou trop salé; ceci était passé en proverbe.

R. Akiba étend plus loin encore cette faculté: « L'homme » renvoie sa femme, dit-il, dès qu'elle a cessé de trouver » grâce à ses yeux, c'est-à-dire dès qu'il s'est épris de la » beauté d'une autre. » C'est son interprétation du Deutéronome (3). Saint Jérôme (4) dit des Juifs: que « leurs docteurs leur permettaient de se séparer de leur femme » par cela seul qu'ils en avaient trouvé une autre qui leur » plaisait davantage. »

Le même saint Père raconte (5) qu'il a connu dans la classe populaire un couple dont le mari en était à sa vingt et unième femme, et la femme à son vingt-troisième mari. « Sénèque, outré, pose cette question (6): « Comment

(1) Deuter. (XXI, 15).

(2) Gittin (c. 9, 10).

(3) Deuter. (XXIV).

(4) In Math. (V, 28).

(5) Epist. in Geront. de Monogam.

(6) De benefic. (III, 16).

» une femme aurait-elle encore honte de se faire délivrer  
 » des lettres de divorce, après ce qui se voit chaque jour  
 » dans les plus hautes classes de la société, où une quan-  
 » tité de dames nobles ne comptent plus leurs années  
 » d'après les consuls, mais d'après le nombre de leurs  
 » maris, et où l'on divorce pour convoler avec une autre,  
 » et convole pour pouvoir divorcer de nouveau. » Après  
 cela, le trait suivant de Martial semblera très-modéré :

Aut minus, aut certe non plus tricesima lux est,

Et nubit decimo jam Telesina viro (1).

C'était tout simplement l'échange continu des femmes que la facilité du divorce avait introduit dans les mœurs romaines. Les choses sont encore au même point en Égypte et dans les pays soumis à l'islamisme.

Parmi les musulmans des bords du Nil, il n'est pas un seul homme qui, s'il a passé quelque temps de sa vie dans le mariage, n'ait répudié au moins une femme. Il suffit que le mari dise à sa femme : *Enti talikah!* ou *talakti!* « tu es repoussée! » pour que le divorce ait lieu. S'il allait jusqu'à lui dire : Tu es trois fois repoussée! il ne pourrait plus jamais la reprendre. En Égypte il est nombre d'hommes qui, dans l'espace de dix ans, eurent jusqu'à vingt, trente femmes et plus encore, et par contre il est des femmes encore jeunes qui ont déjà eu une douzaine de maris et même plus. Bien des Égyptiens changent de femme tous les mois; pour la modique somme de dix schellings ils ne sont pas embarrassés de trouver par les rues du Caire

---

Mart. (VI, 7).

quelque jeune veuve, ou quelque jolie répudiée qu'ils recueillent chez eux, et quand ils en sont las, ils la renvoient avec un don d'une livre sterling. Cette somme est fixée pour que la femme répudiée puisse subvenir à sa subsistance pendant l'*Eddet* ou les trois mois qu'elle est obligée d'attendre pour pouvoir se remarier (1). Après la répudiation, elle reprend le tiers de sa dot, le mobilier qu'elle a apporté dans la communauté, et s'en va. Le Bédouin prend une vingtaine de femmes qu'il renvoie à sa guise, aujourd'hui comme autrefois (2); c'est ainsi que la polygamie est en honneur auprès des fils du désert; ils répugnent seulement à l'idée de vendre leurs filles : ils trouvent cette coutume des tribus agricoles déshonorante.

Tout sentiment délicat est inconnu aux poètes orientaux, et là où ils parlent d'amour, c'est la volupté qu'il faut entendre. C'est la sensualité des Sémites qui a introduit dans le monde le goût des pierreries, l'usage des senteurs et des parfums narcotiques, et toutes les habitudes de mollesse qui l'énervent (3).

(1) Lane, *Sitten der Aegypter* (I, 97 et 196). Docteur Frankl., *aus Aegypten* (p. 245). Comp. *Das Ausland* (1862, p. 1065-1109) : « Ueber die sociale Stellung des Weibes im klass. Alterthum. »

(2) C'est ce que Seetzen a pu constater dans ses *Reisen* (III, 21). V. aussi Layard, *Ninive and Babylon* (p. 222).

(3) M. Renan, qui pourtant est en si grand renom dans le jeune Israël, avance la même opinion dans ses : *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme*.

Dans les pays de l'islamisme les relations de la vie de famille sont encore à peu près ce qu'elles étaient dans la maison d'Abraham : la femme stérile y est en butte au mépris de celle qui a procréé des enfants. Pourtant la concubine délaissée n'est pas abandonnée complètement, comme le fut Agar ; la loi oblige le mari à soigner pour elle. D'après la loi de Moïse les esclaves qui appartenaient à la femme devaient être sacrées pour le mari ; celui-ci ne pouvait les prendre pour concubines que quand sa femme y consentait, ainsi que fit Sara pour Agar. Il arrivait au temps des patriarches, qu'une femme achetait de l'autre les faveurs de leur mari, soit pour un bouquet ou à tel autre prix. La Bible cite des exemples de ce genre. Dans les harems les choses ne se passent pas toujours d'une manière aussi délicate. Il faut dire, à la décharge du Prophète de la Mecque, qu'il n'est l'inventeur ni de la polygamie, ni du concubinage, ni des facilités légales du divorce ; il posa plutôt de louables restrictions à ce dévergondage des mœurs orientales. Mahomet mérite le nom de réformateur, puisqu'il opposa une digue aux envahissements du polythéisme et fit revenir les races sémitiques à l'unité de Dieu.

Dans la patrie de ses pères la race d'Abraham s'en tint toujours à la polygamie, comme Abraham, Esaü et Jacob, et les Israélites de l'Arménie, les descendants directs des tribus, ne se distinguent point sous ce rapport des Mahométans. Les Juifs du Maroc se donnent les mêmes droits. Les Juifs kéraïtes de la Crimée peuvent avoir légalement quatre femmes, mais ils se contentent généralement d'une,

pour ne pas froisser l'opinion des peuples voisins, qui est contraire à la polygamie. Dans ses études sur la Russie (1) Haxthausen suppose, non sans raison, que la latitude accordée par Mahomet à ses disciples, de prendre jusqu'à quatre femmes, « n'est ni plus ni moins qu'un emprunt fait aux Kérim. » S'il avait dit aux Juifs en général, il aurait été plus encore dans le vrai. D'ailleurs on dit que le maître de Mahomet était un Kéraïte, et nous observerons à ce sujet, que les Kéraïtes se firent les satellites des peuples musulmans comme les Talmudistes le furent des chrétiens.

Chez les Samaritains la bigamie est restreinte au seul cas de la stérilité de la femme légitime (2). C'était là déjà une restriction théorique à la loi mosaïque sur le mariage. Aussi quand, au xii<sup>e</sup> siècle de notre ère, le rabbi Gerson voulut rendre la monogamie obligatoire parmi les Juifs, sa voix ne trouva d'écho ni en Orient ni au Maroc. Les Juifs de ces pays ne voulurent jamais céder leurs prétendus droits à une concubine, dans le cas où leur femme légitime ne leur donnerait pas d'enfants ou seulement des filles. Dans ce cas, et pour agir conformément à la loi, le mari dut tenir deux ménages. La communauté juive de

---

(1) Haxthausen, *Studien über Russland* (t. II, p. 400).

(2) Cabin Amram, le fils de Salame, de ce grand prêtre de la Samarie qui fit tant de bruit, il y a quelques années, par sa correspondance avec de Sacy, est, lui aussi, le légitime mari de deux femmes ; les enfants de la première étant morts, pour se donner des héritiers, il en prit une seconde. (Comp. l'article du consul Rosen dans *les Grenzboten* (1860, p. 215).

Jérusalem compte actuellement six cas de bigamie très-peu légaux : dans l'un, un fils existait déjà du premier lit, dans un autre, la première femme avait déjà un fils quand son mari jugea à propos de lui adjoindre une compagne ; dans un troisième cas enfin, les deux épouses restant stériles, le mari était sur le point de s'unir à une troisième femme (1).

Il est nécessaire de remonter aux âges primitifs, et de se représenter la vie et les mœurs des peuples telles que les passions humaines les avaient faites, pour comprendre pourquoi Jésus-Christ, voulant condamner la polygamie et le divorce arbitraire chez les Juifs, et donner une sanction nouvelle à l'unité du mariage, jugea à propos d'en appeler à ce qui existait dans le principe, et de s'appuyer sur l'exemple d'Adam et d'Eve dans le Paradis. Ainsi seulement nous pouvons nous rendre un compte exact de la déclaration doctrinale que contient ce passage de saint Marc (2) : « Au commencement du monde, Dieu forma un homme » et une femme. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni. Les Pharisiens lui dirent alors : Moïse n'a-t-il pas permis de quitter sa femme, en lui déclarant, par écrit, qu'on la répudie ? Jésus leur répondit : C'est à cause de la dureté de vos cœurs qu'il vous a donné cette permission. Il n'en était pas ainsi au commencement. » Non-seulement le Sauveur se place ici au-dessus du point de

---

(1) Dr Fraukl. *nach Jerusalem* (t. I, 295 et t. II, 152). Israël Benjamin : *Acht Jahre in Asien und Afrika*. (Hanovre, 1858.)

(2) Saint Marc (X, 2 et suiv.).



vue juif, mais celui des temps noachites ne lui suffit même plus ; il remonte tout droit à Adam, à la coutume originelle.

Le christianisme paraît trop ascétique aux Juifs, surtout à cause de la monogamie qu'il impose (1). La loi mosaïque voulait que « toutes les femmes d'une tribu fussent » mariées (2) ; » ce qui non-seulement généralisa le mariage chez les disciples de Moïse, mais semblait le rendre obligatoire, notamment aux prêtres, ainsi que cela se pratique dans l'Église orientale. Aussi le célibat était-il formellement interdit tant chez les Juifs que chez les Samaritains, comme le remarque saint Épiphane (3), et c'est pour cela que les Ébionites ne purent jamais se faire à l'idée d'une Vierge mère de Dieu. Un juif non marié vient-il à prendre domicile à Jérusalem, on lui accorde un délai

(1) Le Dr Frankl fait sous ce rapport les aveux les plus curieux dans son livre sur l'Égypte. — Parce que les réformateurs ne s'étaient pas rendu compte de l'abolition formelle de la législation mosaïque par le Sauveur et de sa condamnation non moins formelle des mœurs orientales de l'Ancien Testament, ils sont tombés dans les plus lamentables écarts de doctrine et de pratique en matière de mariage. Carlstadt se fit officiellement l'avocat de la bigamie en 1524; tous ses arguments sont puisés dans l'Ancien Testament. Luther, de son côté, a sur la conscience sa consultation en faveur du prince Philippe de Hesse. (V. de Wette, t. II, p. 458). Venedey, *Gesch. der deutschen Volkes* (t. IV, p. 288).

(2) Num. (XXXVI, 8).

(3) Haer. (XXX, 2).

de quatre mois pour se chercher une femme. Ce temps passé sans qu'il se soit marié, on le renvoie, car les Juifs, comme les Turcs, sont intimement convaincus que le célibataire ne peut que mener une mauvaise vie, et que forcément il tendra des pièges à la vertu de leurs femmes et de leurs filles.

Jésus-Christ se met donc en opposition déclarée avec la loi mosaïque et avec les Pharisiens qui en étaient les représentants, lorsqu'il dit : « Quiconque répudie sa femme » si ce n'est en cas d'adultère, et quiconque en épouse une » qui a été répudiée, commet un adultère (1). » En insistant si fortement sur la sainteté du mariage, le législateur de la nouvelle alliance acquiert des droits nouveaux à la reconnaissance de la société et de l'État dont il renouvelle et assied les bases d'une manière inébranlable. Telle est la haute signification de ses sorties acérées contre la vie licencieuse des Payens et contre la facilité condamnable avec laquelle les Juifs se permettaient le divorce. Les Israélites n'étaient point astreints à l'unité du mariage ; Moïse leur laissait sous ce rapport toutes les libertés dont avaient usé les patriarches. A Jésus revient l'éternelle gloire d'avoir relevé la morale publique en donnant pour fondement au mariage l'unité. L'influence moralisatrice de la femme était inconnue à l'ancien monde.

---

(1) Saint Marc (X, 2 et suiv.) ; saint Math. (V, 31 ; XIX, 3). Les mœurs des Germains sont nettement décrites par ce mot de Tacite : *Sic unum accipiunt maritum, quomodo unum corpus unamque vitam.*

## XLII

Abolition de la castration et de la circoncision.

« Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, les disciples  
» l'interrogèrent encore sur le même sujet et lui dirent :  
» Si on ne peut épouser une femme qu'à cette condition,  
» il n'est pas avantageux de se marier? Il leur répondit :  
» Tous n'ont pas la force de s'en abstenir, mais seulement  
» ceux à qui Dieu en a donné la grâce. Car il y a des  
» eunuques qui sont tels dès leur naissance : il y en a  
» d'autres que les hommes ont fait eunuques ; et il y en a  
» qui se sont rendus eux-mêmes eunuques pour le royaume  
» du ciel. Qui pourra entendre cela l'entende (1)! »

---

(1) Saint Marc (X, 10). Saint Math. (XIX, 10).

Le Sauveur fait allusion au culte phrygien d'Attys et de Rhéa Cybèle, la déesse mère, dont les prêtres étaient des castrats. Nous trouvons ici une nouvelle occasion de nous convaincre combien est singulière l'assertion de M. Renan, que Jésus ne savait rien de ce qui se passait hors de la Palestine !

Il est digne de remarque que Pline (1) distingue également trois sortes de castrats : « Les hommes, dit-il, se » mutilent volontairement ou sont mutilés naturellement » dès leur naissance, et par là se produit, outre les herma- » phrodites et les impuissants, une troisième espèce » d'hommes incomplets. » Moïse avait prescrit « qu'aucun » eunuque ne pénétrât dans le sanctuaire (2). » On excluait même du sacrifice les animaux châtrés. Les prêtres payens par contre ne faisaient que suivre l'exemple de leur dieu Attys qui se rendit eunuque lui-même, après que la jeune fille de sang royal, abandonnée sur le mont Cybélus, se fût livrée à lui. Il s'agit ici du dieu du printemps qui perd sa force à la fleur de l'âge, blessé à mort par la dent du sanglier ; et c'est là ce que ses adorateurs chantaient dans leurs lamentations. Des prêtres castrats, ou plutôt des espèces de moines mendiants s'en allaient en procession avec l'image de la *déesse mère*, exécutant leurs

---

(1) Pline (XI, 110).

(2) Il est dit dans le Lévitique (XXI, 20), que celui qui est atteint d'une hernie n'est pas propre à la prêtrise. D'après une autre interprétation, il serait ici question des eunuques. Cp. Is. (XXXIX, 7).

danses orgiaques à l'instar des derviches et remplissant l'air de leurs plaintes sur la mort du jeune Dieu. Ils appelaient leur atta aussi papas, mais quant à eux-mêmes, on les appelait galles, c'est-à-dire coqs ou chapons, à cause du son de fausset de leurs voix, et la flûte phrygienne accompagnait ce chant de castrats. C'était un eunuque en habits de femme qui remplissait les fonctions de prêtre du dieu Eloha Baal ou Elagabal à Emèse. Le collège des prêtres du dieu Nil était aussi formé par des eunuques, et les serviteurs du temple de la Mecque s'appelaient Tawaschyn en Neby, ou les eunuques du prophète (1). Toute l'organisation des harems des musulmans se rattache à cette institution.

Mais le fondateur du christianisme est loin de demander à ses disciples cette mutilation corporelle; c'est bien plutôt le sacrifice volontaire de la continence qu'il leur demande. Peu de temps après la mort du Christ, on vit Domitien faire défense de châtrer les jeunes garçons (2), car la castration constituait jusque-là tout un genre de commerce; il fut défendu également de vendre des eunuques (82 ap. J. Ch.). Il est vrai qu'on en vit encore à la suite des grands; on a vu même la mauvaise coutume des chants de castrats se conserver dans la chapelle papale à Rome jusqu'à nos jours où Grégoire XVI défendit à jamais de faire encore des castrats.

---

(1) V. mon *Heidenthum* (t. II, 58, 565 et mon *Leben Christi* (t. V, p. 282 et suiv.).

(2) Dio. (LXXVII, 2).

Dans la Russie méridionale, la secte des *Skopzi* qui, par une fausse interprétation de la recommandation du livre saint « Si ton pied ou ta main te sont un sujet de » scandale, etc., coupe-les et jette-les loin de toi », a adopté la coutume de se mutiler par la castration, rappelle le souvenir de ces castrats des Scythes Enaréens, ces prêtres dévôts de la déesse Vénus Astarté, dont parlent Hérodote et Hippocrate. L'exemple d'Origène nous montre que la parole du Seigneur a été mal comprise dans les premiers temps, car il était encore jeune lorsqu'il se réduisit lui-même à l'état où Abeilard fut mis par les mains d'autrui.

La castration offre en même temps le caractère du sacrifice de son corps, et de la renonciation à prolonger sa vie par la famille. Quand Uranos remet le pouvoir entre les mains de Chronos, il fait également le sacrifice du membre générateur de la vie. La circoncision introduite plus tard n'est qu'un adoucissement à cette coutume cruelle, dans le but d'y suppléer.

D'après Sanchoniathon ou le *Recueil général des Lois* des Phéniciens, c'est Chronos Israël, qui, en sa qualité de roi de ce pays, pour détourner la peste qui menace ses sujets, sacrifie à Elijun (qui n'est autre que son propre père Uranos divinisé) son fils unique Jéhud revêtu des ornements royaux, sur un autel spécialement construit pour cela; et il opère en même temps la circoncision sur lui-même et sur toute son armée. C'est d'une manière semblable qu'Abraham fait alliance avec le Seigneur après la naissance d'Ismaël en promettant « que tous les » mâles de sa maison seront circoncis ou expulsés de son

» sein ; et il prit son fils et ses serviteurs et leur coupa le  
» prépuce (1). »

On voit ainsi que la circoncision ou la castration symbolique a été une coutume commune à plusieurs peuples ; ils prétendaient obtenir par là une supériorité religieuse sur les incirconcis. Hérodote dit (2) que « les Colchidiens, » les Egyptiens et les Ethiopiens étaient les seuls qui pratiquaient originellement la circoncision ; par contre les Phéniciens et les Syriens de la Palestine reconnaissent avoir appris cet usage des Egyptiens, tandis que les Syriens qui habitaient les bords du Thermodon et du Parthénios avaient, comme leurs voisins, les Macrons, pris cette coutume tout récemment des Colchidiens. » Nous voyons constamment les Philistins figurer dans les livres saints comme des incirconcis et par conséquent des impurs. Les anciens Egyptiens regardaient comme impurs tous les incirconcis, et ils ne leur permettaient pas de prendre part à une cérémonie religieuse, tandis que les Indous témoignaient la plus grande horreur pour la circoncision, et qu'ils excluaient de sa caste celui qui s'y soumettait. D'après Moïse de Chorène (3), les Aryens de l'Arménie auraient eu pendant un certain temps l'habitude de se faire circoncire. Diodore trouva cette coutume en usage chez les Troglodytes de l'Afrique, et c'est ainsi qu'elle se

---

(1) Gen. (XVII, 10, 14, 25).

(2) Hérodote (II, 56, 57, 104).

(3) Moïse de Chorène (II, 8).



propagea chez les nègres, car on l'a constatée chez les Aschantees de la Guinée et chez les Caffres, ainsi que chez les habitants de quelques parties de l'Amérique, à Otahiti et dans d'autres îles de la mer du Sud.

Ce ne fut pas sans résistance que le peuple d'Israël se soumit à cette loi, car l'Exode raconte que, lorsque Moïse descendit du Sinaï, il rencontra le Seigneur, qui voulut étrangler son premier-né Eliézer. Alors sa femme Zippora prit une pierre, coupa le prépuce à son fils et dit : « Tu me seras conjoint désormais *par le sang* ; » elle parlait ainsi à cause de la circoncision (1). » Jéhovah lui-même est appelé l'époux d'Israël par le sang, car l'ancienne alliance porte comme la nouvelle le caractère du mariage, et le mariage dans l'Ancien Testament avait un caractère sanglant. Cette coutume religieuse fut négligée pendant les quarante années de séjour dans le désert ; ce n'est que lorsque Josué pénétra dans la Terre promise, qu'il la fit pratiquer de nouveau sur le peuple d'Israël et qu'il détourna ainsi de lui le reproche que lui faisaient les Égyptiens d'être une race impure (2). La circoncision devait être en même temps le signe de la consécration de ce peuple comme race sacerdotale. Plus tard les zélateurs de la loi affectèrent de ne plus établir aucune différence entre les payens et les animaux, parce que les uns comme les autres étaient également incirconcis ! « Tous les incirconcis vont en enfer », est-il dit dans le traité Schemoth

---

(1) Exode (IV, 25).

(2) Josué (V, 9).

rabba (1). Par contre, Grégoire de Tours dit au commencement de son *Histoire ecclésiastique des Francs* : « L'Antéchrist (qui doit naître chez les Juifs, comme on sait) introduira avant tout la circoncision ; puis il placera son image dans le temple de Jérusalem pour la faire adorer, ainsi qu'on peut le présumer de ces paroles du Seigneur : « Vous verrez alors dans les lieux saints l'abomination de la désolation. »

Jérémie (2) s'exprime nettement sur le peu d'importance de cette observance, quand il dit : « Il viendra bientôt un temps où je visiterai également les circoncis et les incirconcis, les Egyptiens, les enfants de Juda, ceux d'Edom, d'Ammon, de Moab et ceux qui habitent le désert (ou les Arabes). Tous les payens, il est vrai, sont incirconcis, mais toute la race d'Israël n'est circoncise que de corps et non de cœur. » Ce n'est pas sans raison que l'Egypte est mentionnée en premier lieu, et il est évident que ce peuple civilisé n'emprunta pas cette coutume de ces peuples de pasteurs qu'il méprisait. Les chrétiens coptes et abyssiniens ont conservé cet usage par des motifs purement hygiéniques. Les musulmans y tiennent aussi fortement que les Juifs. Ces derniers regardaient la circoncision comme une espèce de baptême de sang, et prétendaient que les Goï ou les Aryens leur étaient bien inférieurs, parce qu'ils n'étaient pas circoncis. Ils oubliaient la recom-

---

(1) Schemoth rabba (fol. 104, 4).

(2) Jérémie (IX, 25).

mandation du Deutéronome (1) : « Ce sont vos cœurs que » vous devez circoncire, au lieu de vous opiniâtrer dans le » mal », et celle de Jérémie (2) : « Leurs oreilles sont » incirconcises et ils ne veulent pas entendre ! »

La circoncision, qui distinguait dans l'Ancien Testament les fidèles des infidèles, ne devait plus être dorénavant la *conditio sine quâ non* pour entrer dans le royaume de Dieu. Les Évangiles, il faut le remarquer, racontent avec détail la circoncision du Fils de Zacharie, car Jean qui est le dernier des prophètes, appartient encore à l'Ancien Testament ; mais pour celle de Jésus, ils n'en parlent que très-brièvement. Le Sauveur (3) rappelle aux Juifs que cette prescription de Moïse leur vient des patriarches ; il leur fait remarquer qu'on la pratiquait aussi le jour du sabbat. Mais combien ne devait-il pas insister davantage sur la circoncision du cœur et des oreilles, qui est bien plus nécessaire que celle du prépuce !

Les Synoptiques sont encore pleins de l'esprit de l'Ancien Testament, comme si Jésus n'avait eu rien de plus à cœur que de se conformer à la loi, ainsi que saint Matthieu (4) notamment ne cesse de le rappeler. S'il était un motif qui pût avoir influé sur les historiens de Jésus, pour rendre leurs récits partiels et incomplets, ce serait leur déférence pour les idées du judaïsme. Les quatre évangélistes

(1) Deuter. (X, 16).

(2) Jérémie (VI, 10).

(3) Saint Jean (VII, 22).

(4) Saint Math. (I, 22 ; II, 5, 15, 17, 23, etc.).

ont oublié de mentionner que Jésus avait formellement aboli la circoncision. Il est vrai que Notre Seigneur annonce à ses disciples qu'ils accompliraient des choses plus grandes que lui, c'est-à-dire qu'il ne jugea pas à propos de faire immédiatement table rase, et qu'il voulut que la réalisation de bien des choses fût réservée à l'époque suivante. Lactance nous assure cependant que parmi les reproches que les Juifs faisaient à Jésus se trouvait aussi celui d'avoir déclaré la circoncision sans valeur aucune (1). Ce Père latin invoque le témoignage d'Isaïe et surtout ce passage de Jérémie (2) : « Circoncisez vos cœurs pour le » Seigneur, hommes de Juda et vous habitants de Jérusalem, afin que ma colère contre vous n'éclate pas comme » un feu et ne devienne pas inextinguible à cause du mauvais esprit qui anime vos âmes. »

Dans le premier synode de Jérusalem, les fidèles qui appartenaient à la secte des Pharisiens insistaient pour que les chrétiens sortis du paganisme fussent « circoncis et » qu'il leur fût prescrit d'observer la loi de Moïse (3). » Saint Pierre leur répondit qu'ils avaient le droit d'espérer le salut sans cela, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais si saint Paul fit circoncire néanmoins Timo-

---

(1) *Divin instit.* (IV, 17) : *Judæi præferebant.... quod circumcisionem vacuefaceret.... De circumcisione solvenda Esaïas prophetavit. Moses ipse Deuter. (XXX, 6).*

(2) *Jérém.* (IV, 4).

(3) *Act. des apôtr.* (XV, 5).

thée (1), peut-être parce qu'il était né d'une juive et d'un payen, cela n'était pas moins contraire à l'esprit du Christ que lorsque saint Pierre refusa à Antioche, en sa qualité de Juif, de manger à la même table que les payens convertis, ce que saint Paul blâma avec tant d'énergie. La circoncision ne devait pas être abolie seulement pour les Hellènes, mais aussi pour les chrétiens sortis du judaïsme. La Palestine ne devait pas être distinguée des pays des payens, et les chrétiens qui étaient nés dans ces derniers ne devaient pas être assujettis à l'observance de ces prescriptions fatigantes de l'Ancien Testament ce qui eût établi une ligne de démarcation entre eux et les autres fidèles. Saint Luc est le seul des écrivains sacrés qui n'ait pas été circoncis. On ne conserva pas davantage l'habitude de faire une distinction entre les apôtres des circoncis et ceux des incirconcis (2). La foi seule devait sauver. Saint Paul le dit (3) : « Il n'y a plus de *Juif*, ni d'*Hellène*, de *libre* ni » d'*esclave*, car vous êtes tous un en Jésus-Christ. Car en » Jésus-Christ ni la circoncision ni l'incirconcision ne » servent de rien, mais la renaissance par la foi. — Si un » homme qui a été circoncis est appelé à la foi, qu'il ne » s'efforce point d'ôter les marques de sa circoncision (4),

(1) Act. des apôt. (XVI, 5).

(2) Galat. (II, 7).

(3) Galat. (III, 28 ; V, 6 ; VI, 15). I Corinth. (VII, 18).

(4) Plusieurs judaïsants agirent ainsi après l'échec subi par les partisans de Barcochéba, afin de ne pas être reconnus par les ennemis, en cas que leurs vêtements vinssent à se soulever par

» et si quelqu'un qui n'est point circoncis y est appelé, » qu'il ne se fasse point circoncire. La circoncision est » inutile. » L'apôtre des gentils sait qu'il a été affranchi du joug de l'ancienne loi par la foi en Jésus-Christ. Le Talmud damne les pécheurs (c'est-à-dire les chrétiens) qui abolissaient l'alliance par la chair ou la circoncision, secouaient le joug de la loi et reniaient leur foi.

« Pour vous, il vous sera donné de comprendre les » mystères du royaume de Dieu, mais quant à ceux du » dehors, il ne leur sera parlé que par figures (1) », dit le Seigneur à ses apôtres, en les traitant ainsi comme des initiés ou des ésotériques, en opposition avec les exotériques ou les profanes. En parlant ainsi métaphoriquement de ceux qui sont circoncis spirituellement et qui vivent dans

---

hasard. De nos jours, les Juifs réformés ont abandonné l'usage de la circoncision avec la foi en la venue du Messie, mais ceux qui ont conservé l'ancienne foi persistent superstitieusement dans cet usage. On a pu lire récemment dans les journaux de Berlin comment les Juifs ont chloroformé un prosélyte, pour le circoncire. De même que jadis aux sacrifices faits à Moloch on étouffait les cris des enfants et les lamentations des mères à l'aide d'une musique étourdissante, on a l'habitude dans les pays musulmans d'amener la pauvre victime qu'on va circoncire en fête et à la faveur d'une musique bruyante, et si le garçon est déjà près d'atteindre l'âge de raison, c'est-à-dire 10 ou 12 ans, on le voit trembler de frayeur pendant qu'il attend qu'on lui fasse cette opération douloureuse, et on ne l'accomplit sur lui qu'au milieu de ses cris et de ses plaintes.

(1) Saint Math. (VIII, 11).

la chasteté pour mieux arriver au ciel, Jésus propose aux hommes l'idéal que doivent poursuivre ceux qui ne veulent point s'engager dans les liens du mariage; mais il a soin d'ajouter que : « Bien peu sont aptes à comprendre ce langage. » L'esprit des Juifs les disposait moins que tous les autres à l'intelligence d'un renoncement semblable. En effet, la femme d'un grand prêtre venait-elle à mourir immédiatement avant la fête de la Réconciliation, il était forcé de s'en choisir une autre pour ce jour. L'Hébreu a l'esprit si peu disposé à comprendre ce qu'il y a de digne dans la virginité, qu'on vit alors, comme plus tard, lorsque la réforme voulut ramener l'Église aux errements du judaïsme, émettre l'opinion que « celui qui se refuse à mettre » en pratique la recommandation de la Bible : Croissez et » multipliez-vous ! devait être assimilé à un meurtrier. » Par contre, le monde payen nous fournit des témoignages nombreux que le célibat était en usage chez les prêtres des deux sexes (1). Mais nous avons traité ce sujet autre

---

(1) Haneberg, *Geschichte der Offenbarung* (Hist. de la Révélation, p. 512). Virgile le dit clairement dans ces vers :

Quique sacerdotes casti, dum vita manebat,  
Quique pii vates, et Phœbo digna locuti.

Les prêtres du dieu tyrien Melkart étaient tenus de vivre dans la chasteté la plus sévère, et quand ils officiaient ils marchaient pieds nus et revêtus d'une stole brodée; leur tête était rasée. Ils étaient chargés du soin d'entretenir le feu sacré. Les femmes étaient exclues de leurs temples. (V. mon *Heidenthum*, t. II, p. 207). Il a



part avec détail, et une dissertation sur ce point n'aurait le mérite de servir que très-peu à l'instruction de M. Renan et de ses lecteurs. C'est pourquoi nous nous contenterons de conclure par la citation d'un passage du Sohar (1), qui s'appuie sur Isaïe (2) pour parler de ceux qui se vouent entièrement à la recherche et à la contemplation des choses divines : « L'Éternel s'exprime ainsi au sujet des hommes » circoncis qui s'efforcent de lui complaire, en observant » la loi, avec exactitude : Je leur choisirai une demeure » dans ma maison et dans mes murs, et je leur donnerai » un nom qui l'emportera sur celui de mes fils et de mes » filles ; je leur donnerai un nom immortel qui ne périra » point. » Malgré l'exemple donné par saint Jacques de Jérusalem, les Ebionites proscrivirent, après la ruine de Jérusalem, l'état de continence qui avait été en usage du temps de leurs ancêtres et conservèrent à sa place la circoncision, la célébration du Sabbat et les ablutions judaïques, ainsi que le raconte saint Épiphane (3).

Le dernier jour de sa mission on vit encore les Sadducéens s'approcher de Jésus dans le Temple, pour lui tendre un piège par une question sur la résurrection des morts à

---

fallu de la part de M. Renan un grand aveuglement pour qu'il ait prétendu que le christianisme n'avait que deux règles de conduite, le célibat et le vœu de pauvreté, et que le moine était ainsi le seul chrétien véritable.

(1) Sohar (III, 35).

(2) Is. (LVI, 3).

(3) Haeres. (XXX, 2).

laquelle ils ne croyaient pas eux-mêmes. Ils lui dirent : Maître, Moïse nous a prescrit que quand quelqu'un perd son frère et laisse après lui une femme sans enfants, le frère doit prendre la femme avec lui et lui engendrer des descendants. Voici maintenant sept frères qui eurent successivement la même femme : le premier mourut sans enfants, le second prit sa femme et quand il fut mort également, le troisième lui succéda ; ainsi de suite. Auquel des sept appartiendra-t-elle à la résurrection, puisque tous les sept l'ont eue pour femme ? Jésus leur répondit : « Ceux » qui seront dignes de ressusciter des morts ne se marieront point, puisqu'ils seront semblables aux anges (1). »

Le Sohar (2) décide ainsi cette difficulté : « Une femme » qui a eu dans ce monde deux maris, sera rendue dans l'autre monde à son premier mari. » Le Talmud (3) raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Le rabbi Gamaliel étant un jour assis dans sa chaire, enseignait que dans l'autre monde les femmes engendreraient tous les jours, ainsi qu'il est dit dans Jérémie (4). Comme l'un de ses disciples se moquait de lui là-dessus, il répondit : Je vais te montrer quelque chose de semblable dans ce monde, et il alla dehors et lui montra une poule. » Dans le Midrasch Tillim, on lit le commentaire suivant sur ce verset du Ps. xlv : « A la place des pères, il te sera

(1) Saint Luc (XX, 27).

(2) Gen. (XXIV).

(3) Schabbat (f. 30, 2).

(4) Jérém. (XXXI, 8).

» engendré des fils ! » Le rabbi Eliéser, fils de R. José, a dit : Dans l'autre monde chaque Israélite aura autant » d'enfants qu'il est sorti d'hommes de l'Egypte. » Des décisions de cette force peuvent servir à montrer jusqu'où les exégètes juifs poussèrent l'esprit d'interprétation pour découvrir le sens caché de chaque mot de l'Écriture Sainte.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, au contraire, quand il parle de l'état des bienheureux dans la vie éternelle, est tout opposé aux idées des Juifs et des musulmans, qui remplissent le ciel de femmes qui doivent engendrer tous les jours. Le Bundehesch (1) dit des ressuscités : « Chaque » homme aura sa femme et ils auront des enfants ; ils se » conduiront de même que dans ce monde ; seulement il » n'y aura pas de génération (2). »

---

(1) Bundehesch (c. 54).

(2) Comp. Fr. Windischmann, *Zoroastrische Studien*.



## XLIII

### Jésus l'ami des enfants, ou de la bienfaisance du Christ.

Le Christ a transformé le monde moral, et a donné surtout à l'éducation des hommes une base nouvelle. Il ne laissa échapper aucune occasion de répéter que les petits enfants sont saints, que le royaume de Dieu appartient aux enfants et qu'il faut être enfant pour y entrer, qu'il faut l'accueillir comme un enfant, que le Père céleste cache ses secrets aux sages, et ne les révèle qu'aux enfants. « Laissez venir à moi les petits », dit le fondateur de l'Église chrétienne, à laquelle il confie le soin de veiller à l'instruction et à l'éducation des générations futures.

Il ne veut point qu'on enlève l'école à l'Église, ce à quoi

vis la science politique moderne ; car il ne veut pas que les hommes soient élevés dans des principes autres que ceux du christianisme. « Celui qui n'accueille pas le » royaume de Dieu comme un enfant, ne peut pas être » mon disciple, mais celui qui s'humilie comme un enfant » est le plus grand de tous dans le royaume des Cieux. » Il exauce leurs vœux, car la louange qui sort de leurs lèvres est la plus agréable à Dieu. — M. Renan interprète ce passage de l'Évangile d'une façon bien étrange : « Jésus, dit-il, se servait des enfants pour en faire les » instruments de messages pieux, comme Savonarola. Les » enfants l'entouraient comme une espèce de *jeune garde*, » destinée à établir le nouvel empire. » — Ah ! monsieur, quelle comparaison ! Où est la vieille garde qui le défendit jusqu'à la mort, et quelles sont les batailles qu'il a fait livrer à cette jeune garde ?

C'est au séjour de Jésus à Béthanie dans la Pérée que se rapportent ces passages de saint Marc (1) : « Ici le » peuple l'entoura de nouveau, et on lui présentait des » petits enfants, afin qu'il les touchât et les bénît. Comme » ses disciples repoussaient ceux qui les lui présentaient, » il le trouva mauvais et leur dit : Laissez venir à moi les » petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume de » Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. En vérité, je » vous le dis : Quiconque reçoit en mon nom de petits » enfants comme celui-ci, me reçoit. Puis les embrassant » et leur imposant les mains, il les bénit. »

---

(1) Saint Marc (IX, 36 ; X, 13).

Cette action de Jésus est comme le *point culminant dans l'histoire des enfants* et continuera d'exercer une influence féconde sur les siècles futurs. Car on peut appliquer à l'antiquité entière ce que dit Jérémie dans ses Lamentations (1) : « La soif fait coller au palais la langue des » petits enfants ; ils demandent du pain et il n'y a per- » sonne pour le leur donner. » Nous ne pouvons nous faire aucune idée de l'état d'abandon des enfants avant l'ère chrétienne. Sans parler du nombre incalculable de ceux qui, à l'âge de feu de Saturne, étaient jetés dans les bras incandescents de Baal Moloch, afin d'être réduits en cendres sous les yeux de leurs mères, au son d'une musique étourdissante, de quelle manière révoltante ne se débarrassait-on pas du fruit de ses entrailles dans les temps postérieurs, lorsque le culte des dieux se fut adouci ? Chez les Égyptiens, par exemple, l'exposition de Moïse ne fut pas un acte isolé (2). Il n'est rien de plus fréquent que de rencontrer dans les poésies et les contes des Indous, des histoires de garçons ou de filles, exposés dans des boîtes, au sein des fleuves, et repêchés ensuite ; et de voir rattachées à ces expositions des aventures merveilleuses, telles que, par exemple, la mise au monde sur un bûcher par une mère qui va être brûlée. Il n'était pas rare de voir les anciens Arabes tuer leurs filles au moment de leur naissance (3).

---

(1) Jérém. (IV, 4).

(2) Prichardt, *Mythol. Egypt.* (351).

(3) *Zeitschrift der d. morgenl. Gesellschaft* (XXII, 250). Gerardt



« Les Juifs regardent comme un péché de tuer les enfants posthumes (1) », dit Tacite, comme si c'était là une chose très-naturelle aux yeux des payens, et ce n'est, pour ainsi dire, que chez les Israélites qu'on trouve exceptionnellement des traces d'amour paternel et filial. Le sage Solon lui-même permit aux Athéniens de tuer leurs enfants; ce n'est que quand le père avait relevé de terre le pauvre petit être, en témoignage de son adoption, et quand l'enfant avait sucé une goutte de lait maternel qu'il obtenait le droit de vivre. Sans cela le nouveau-né était exposé dans le bosquet sacré d'Hercule à Cynosarges et abandonné à son sort. Les Spartiates agissaient de même avec leurs enfants dans la gorge d'Apothète sur le Taygète, où les enfants étaient condamnés à mourir de faim et de misère, loin de tout secours humain. On appelait cela euphémiquement: recommander son enfant à Hercule, car ce dieu était lui-même *un enfant trouvé* παῖς θετός (un enfant exposé) et il passait pour le patron des exposés. Hermès avait aussi parmi ses surnoms celui de gardien des enfants, παιδοκόρος (2).

---

Noodt : Jul. Paulus sive de exposit. liberorum apud veteres, 1724 (p. 569). Hügel : *Die Findelhäuser Europas*.

(1) Tacite, *Hist.* (V, 5).

(2) C'est une tradition des âges héroïques et un point constant des mythologies de toutes les nations que le héros de chaque peuple a été exposé dans son enfance, qu'il a été nourri par une lionne ou une chienne, puis découvert d'une façon merveilleuse

On appelait l'exposition Chytrismos, parce qu'on se servait ordinairement pour cela d'un pot en terre; le don de l'enfant au premier venu était appelé *ἐκθεσις*, et *ἀποτιθεῖσθαι* était le terme employé quand on abandonnait l'enfant dans un lieu écarté pour le laisser mourir d'inanition. La législation de Lycurgue favorisait une barbarie semblable, mais elle ne l'inventa pas; elle ne faisait qu'accepter une coutume traditionnelle.

Mais que disons-nous là! Platon lui-même, le philanthrope tant vanté, adopta cette hideuse coutume pour sa république idéale. Avant Jésus-Christ, aucun État ne cherchait à former l'homme, mais partout seulement le citoyen. C'est pour cela que Platon (1) veut que ce soient les magistrats qui reçoivent les nouveaux-nés et qui les confient à des nourrices choisies dans des instituts modèles créés par l'État, de façon qu'aucune mère ne puisse plus reconnaître son enfant. — Ce fut ainsi qu'agit Rousseau, qui abandonna ses enfants aux soins de l'État,

---

et reconnu ensuite comme fils des dieux ou descendant d'une race royale. Sémiramis la Babylonienne a été exposée de cette manière. D'après un mythe arcadien, Phialo, fille d'Alcimédon, eut d'Hercule un fils que son grand-père maternel exposa sur l'Aechmagora (*gora* signifie montagne dans la langue slave). Un geai (*χίσα*) entendit les pleurs de l'enfant et imita ses plaintes. Hercule suivit la voix et découvrit ainsi le jeune garçon. La source voisine reçut de cet événement le nom de Cissa. (Pausan. VIII, 12). (Comp. mon *Leben Christi*, 2<sup>e</sup> édit., t. V, p. 298 et 628.)

(1) De republ. (V, p. 274).

(le futur *État-nature*). Le regret douloureux qui pénétra ensuite dans l'âme de l'auteur d'Émile, de ce pédagogue de la première révolution française, et le désespoir qui s'empara de lui lorsqu'il ne put plus retrouver son fils dans cet établissement d'éducation générale, sont le correctif le plus approprié à cette théorie insensée. *Et voilà celui qui avait la prétention de faire des chrétiens des hommes !...* Ce qui nous paraît inexplicable de la part de Platon doit être considéré chez les nouveaux sophistes comme une barbarie impardonnable, parce qu'ils avaient sous leurs yeux le christianisme vivant et agissant.

Le disciple de Socrate continue en ces termes : « Les » enfants provenant d'hommes immoraux, ceux qui sont » mal faits, les illégitimes, et ceux qui sont nés de parents » trop âgés, doivent disparaître par l'exposition, car l'État » ne veut pas en prendre la charge (1). »

Aristote demande également (2) qu'on fasse une loi qui défende de conserver la vie aux enfants de constitution faible. Thèbes seule faisait exception en ordonnant que les enfants que les parents ne voudraient pas élever eux-mêmes fussent vendus par les autorités, comme esclaves, aux plus offrants ! A Athènes, il était permis au père de vendre ses petits enfants, et même ceux qui avaient déjà atteint un certain âge. C'est parce que les enfants n'étaient pas censés appartenir à la famille, mais à l'État qui ne voulait pas se servir d'hommes faibles et incapables, que

---

(1) De republ. (p. 460).

(2) Polit. VII, 14, 10.

ce fut justement dans les États civilisés de l'antiquité que le droit de l'exposition fut reconnu au père et aux autorités (1).

Romulus trouva établi chez les Italiotes l'usage de tuer tous les enfants superflus, mais il restreignit cet abus au meurtre et à l'exposition d'enfants contrefaits, avec l'intervention des voisins qui devaient rendre témoignage de la mauvaise constitution des enfants à leur naissance. Cette intervention était indispensable pour tous les garçons, mais quant aux filles, pour l'aînée seulement (2). Cette disposition barbare, qui condamnait à la mort tous les enfants contrefaits, passa aussi dans la *Loi des douze tables* (3). Il est vrai que Numa défendit d'exposer les enfants nés dans le mariage; toutefois les décemvirs rendirent sa défense vaine, en ce qu'ils autorisaient, en raison de l'augmentation de la dégénérescence physique des Romains, de tuer même les enfants déjà grands. L'ancienne loi était encore en vigueur l'an 277 u. c.

Dans une comédie de Térence (4), Sostrate avoue à Chrémès, son époux, après quinze ans, qu'une fille, dont il avait ordonné la mort, avait été sauvée par elle au moyen de l'exposition. A Rome un père pouvait en tout temps faire mourir un enfant désobéissant; la loi

---

(1) Elien (II, 7). Newton, qui était un enfant de sept mois, était un homme faible de ce genre-là!

(2) Dionys. (II, 15. Liv. I, 4).

(3) Tab. IV.

(4) Terent. (Heant. IV, sc. 1).

l'armait à l'égard de sa famille de la hache du bourreau. Quel est l'homme qui, élevé au sein de la civilisation chrétienne, voudrait faire l'éloge de la vertu d'un Brutus ou d'un Manlius Torquatus qui condamnèrent à mort leurs fils ! Qui s'éprendrait encore de Caton l'Ancien, ce modèle de la vertu romaine, qui ne faisait aucune distinction entre un esclave et une bête ? La loi romaine ne portait-elle pas la peine de mort contre celui qui tuait un taureau employé à la charrue, tandis que le meurtrier d'un esclave était exempt de poursuite (1) ?

Salluste (2) nous atteste que le sénateur Fulvius fit tuer son fils C. Fulvius, au retour d'une visite que celui-ci venait de faire à Catilina. Du temps d'Auguste, on vit encore le chevalier Erixon faire flageller son fils jusqu'à la mort, et l'empereur lui-même fit exposer l'enfant que sa petite fille Julie avait eue pendant son exil. Suétone, qui raconte ce fait (3), nous apprend également (4) comment le peuple, pour témoigner sa douleur de la mort de Germanicus, fit périr tous les enfants qui venaient de naître.

Les nobles seuls pouvaient contracter proprement un mariage solennel, *matrimonium confarreationis* ; celui des classes inférieures se distinguait à peine du concubinage, et c'est avec la plus grande indifférence qu'on conseillait aux mères de se débarrasser du fruit de leurs entrailles,

---

(1) Columelle (6 præf. 7).

(2) Catil. (XXXIX).

(3) Octav. (65).

(4) Calig. (5).

comme on voit de nos jours en Angleterre circuler parmi la population ouvrière des districts manufacturiers des émissaires spéciaux et des écrits pour leur faire des recommandations semblables. Pétrone et Pline l'Ancien se plaignent de ce qu'à Rome on tenait de leurs temps à honneur les célibataires, et qu'ils arrivaient aux fonctions les plus estimées; le célibat passait pour de l'indépendance, et on préférait les gens sans enfants, par crainte des captations d'héritage. Ovide dit même des dames romaines de la noblesse : *raraque in hoc ævo est, quæ velit esse parens*. D'après Juvénal, des femmes éprouvées et connues pour leur habileté sous ce rapport passaient des marchés pour le meurtre des enfants, et la pratique des avortements était pour elles une profession. Sénèque loue sa mère comme d'une chose extraordinaire de ce qu'elle n'ait pas été du nombre de celles qui étouffaient dans son germe le fruit de leurs entrailles. En tout cas c'était chose assez fréquente de voir un père, qui ne voulait pas que sa fortune fût morcelée, et qui craignait d'être obligé de fournir des dots à des filles trop nombreuses, se débarrasser des enfants qui pouvaient mettre obstacle à la réalisation de ses plans. Tertullien (1) accuse courageusement le peuple romain tout entier et lui crie : « Combien y en a-t-il » parmi vous qui occupent la place de juges et qui tuent » leurs propres enfants ! Vous les étouffez dans l'eau, ou » vous les faites périr de froid et de faim, ou déchirer par

---

(1) Apol. (9).

» la dent des chiens ! » Saint Jérôme rappelle que de son temps le meurtre des nouveaux-nés était encore généralement en usage ; car malgré la défense des empereurs, il y avait encore toujours des parents pauvres qui étrangeaient leurs nouveaux-nés ou qui les exposaient (1).

Nous avons de la peine à nous faire une idée de la dureté des payens à l'égard des enfants ; on dirait que la voix de la nature était complètement étouffée dans leurs cœurs. Les peuples septentrionaux, de mœurs plus pures, paraissent avoir fait sous ce rapport une exception honorable. Le christianisme qui, par la douce influence de ses principes, préparait la voie à la libération des esclaves et réalisait l'émancipation des femmes, fondait avant tout une *nouvelle vie de famille* et une *éducation humaine*, qui ne permettait pas aux parents de maltraiter les enfants que la Providence leur avait donnés en gage.

Le Christ enseigné une doctrine tout autre : « Celui » qui recevra en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est » moi qu'il recevra (2), » c'est-à-dire si quelqu'un remplace

---

(1) Cod. Théod. (XI, tit. 27).

(2) Saint Math. (XVIII, 5). Le meurtre des enfants forme encore de nos jours une des taches les plus noires dans les mœurs des Indous. Ces esprits aveuglés ne comprennent pas le sens des efforts bienfaisants du gouvernement anglais pour abolir cette coutume ainsi que celle de brûler les veuves ; ils sont portés au contraire à se plaindre de la tyrannie des barbares aux cheveux roux. Le sort des enfants en Chine, qui a donné lieu dans ces derniers temps en France et dans d'autres pays à la fondation d'une



pour l'amour de moi auprès d'un orphelin son père et sa mère, ce sera comme s'il le faisait pour moi-même.

La vie des petits enfants est ainsi placée sous une protection plus haute. Jésus crée à l'orphelin une patrie et amène les pauvres petits abandonnés à des âmes compatissantes qui les aiment et en prennent soin. L'antiquité était loin d'avoir seulement une idée d'une *crèche* ou d'un *orphelinat* ou de *maisons d'accouchement* ; elle ne savait ce que

---

œuvre conçue dans le véritable esprit du christianisme, la *Société de la Sainte-Enfance*, peut donner une idée de ce qui se pratiquait dans l'antiquité. Dans ce pays, où la vie humaine a le moins de prix, on voit encore toujours jeter les enfants dans l'eau ou dans la rue par centaines. On y rencontre des tours en forme de pigeonniers, construites exprès pour cela, dans lesquelles on jette les nouveaux-nés, et des étangs, dans lesquels on noie les petites filles, dont on voit flotter les corps à la surface de l'eau. Lorsque, en 1859, dans un des faubourgs de la capitale du Céleste Empire, l'escalier d'un pont vint à s'écrouler dans l'eau avec une quantité de personnes, pas une seule des vingt jonques qui se trouvaient dans le voisinage ne fut mise en mouvement pour les sauver. Un seul pêcheur retira promptement de l'eau un enfant, mais il s'empressa de l'y rejeter, parce qu'il l'avait pris pour un petit chien. (Comp. le *Voyage* des missionnaires Huc et Gabert à travers la Chine.) Qui ne voit clairement que les Européens ont pour mission de mettre un terme à un pareil état de choses ? N'est-ce pas une mission providentielle semblable à celle de Cortez au Mexique ou à celle de Josué dans la terre de Chanaan, pour abolir le culte cruel de Moloch et frayer la voie à un culte plus relevé ?

c'était que de soigner les pauvres, les malades et les petits. L'humanité est redevable de ces bienfaits à Jésus-Christ qui a été couché lui-même dans une crèche. Il nous apprend que l'œil de son Père veille sur tous ses enfants, et en bénissant les petits enfants, il a répandu en même temps sa bénédiction sur tous les instituts et toutes les maisons dans lesquels la charité chrétienne prend soin des enfants et leur donne le pain du corps et de l'esprit. Cette parole affectueuse du Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » renferme en même temps l'invitation à une éducation chrétienne et à la surveillance de l'enseignement scolaire.

Jésus-Christ est en principe le créateur d'un nouveau système d'éducation scolaire dont le développement fut confié aux soins de son Église. Le Fils de l'Homme, dont la mère avait été repoussée de l'hôtellerie par des cœurs endurcis, qui dut naître dans une étable, et qui dès son enfance fut soumis à toutes sortes de persécutions, prend ici sous sa protection les petits enfants. L'enfant encore à la mamelle doit être regardé déjà comme un membre de Jésus-Christ et comme un disciple du royaume de Dieu. La dénomination de *βρεφωποροφείον* (hospice d'enfants trouvés) ne se rencontre pas avant le règne des empereurs chrétiens, époque à laquelle les enfants trouvés furent déclarés libres et la loi défendit de les considérer comme des esclaves et de les vendre comme tels (1). Il en est de même des *orphéli-*

---

(1) Code Justinien (I, 2, 19).

*nats* ὀρφανοτροφείων, dans lesquels on prenait soin, aux frais de l'État, de l'éducation des enfants qui avaient perdu leurs parents ; il n'en est fait mention pour la première fois que dans le code de Justinien (1). La parole et l'exemple de Jésus-Christ excitèrent le zèle des chrétiens et les portèrent à fonder les premières maisons d'enfants trouvés et d'orphelins : elles étaient placées sous la direction des prêtres. Procope mentionne les *κοινοτροφεία*, une sorte de couvents du Bon Pasteur (2), et l'on rencontre déjà au v<sup>e</sup> siècle en France des établissements pour les enfants exposés, ou des crèches. On plaçait ce genre de fondations sous le patronage du Saint-Esprit, et pour la première réception des enfants on disposait des berceaux en marbre à l'entrée des églises, comme on en voit encore à Rome dans l'église de *San Spirito*. Le patriarche arménien Narsès, le cinquième successeur de saint Grégoire, l'apôtre de ce pays (302), passe pour avoir fait près de 2,000 fondations, parmi lesquelles il y avait des maisons pour les veuves et les orphelins, les pauvres et les étrangers.

La charité chrétienne avait donné naissance à un institut spécial *de diaeres* ou *de diaconesses* pour soigner les veuves et les orphelins. Les payens, honteux de l'exemple des chrétiens, cherchèrent à les imiter et furent ainsi portés

(1) Code Justinien. (22).

(2) De ædif. Justin. I, 9. Corp. Jur. I, tit. III, lex 32 et 35. On voit déjà au moyen âge *les femmes repenties* suivre l'exemple de sainte Madeleine.

eux-mêmes à réaliser les préceptes de Jésus. Une monnaie datée du troisième consulat de Nerva (97 de l'ère vulgaire) représente ce prince étendant sa main protectrice sur un petit garçon et une petite fille. Il fut en effet le premier qui s'occupa du sort des enfants pauvres : il ordonna que dans toutes les villes de l'Italie ils fussent nourris aux frais des caisses publiques (1).

Trajan employa des sommes importantes à la fondation et au développement de ces sortes d'institutions, que la misère qui régnait à Rome et dans les provinces rendait si nécessaires (2). Dans la capitale seule il fit nourrir aux frais du trésor 5000 enfants pauvres, et fonder de semblables institutions de secours publics non-seulement dans la plupart des villes de l'Italie, mais encore en Afrique. C'est la raison pour laquelle on le voit figurer sur une médaille, tendant la main droite à une femme et à ses deux petits enfants. Une inscription trouvée à Ameria témoigne de la reconnaissance des *pueri puellaeque Ulpiani* pour Trajan. Pline le Jeune parle dans une de ses lettres (3) de son intention de doter sa ville natale, Côme, d'une fonda-

---

(1) Aurel. Victor. Épit. (C. 12.).

(2) Dio Cass. (I, VIII, 5). C. Schmidt, *Umgestaltung der bürgerl. Gesellschaft* (p. 561). Bonaparte, lorsqu'il était premier consul, commanda à ses ministres d'élaborer un plan d'après lequel la misère et la mendicité devaient disparaître d'un seul coup en France. C'était là un vain projet. En réalité, la véritable mère des pauvres, c'est l'Église fondée par le Christ.

(3) Plin. Jun. (I, ép. 8).

tion pareille, dont le revenu annuel, de 3000 sesterces, devait être distribué entre des enfants pauvres. Une dame riche, nommée Cœlia Macrina, fonda à Terracine une maison pour l'entretien de 100 enfants de la campagne. Antonin et Marc-Aurèle, ce dernier lors du mariage de sa fille, agirent dans le même esprit de charité. Faustine la jeune, femme de Marc-Aurèle, est représentée dans les bas-reliefs tenant dans les mains un vase dans lequel elle semble puiser des dons qu'elle jette dans le sein d'une jeune fille qui se dirige vers elle à la tête d'une troupe d'enfants.

Cesont là des témoignages, fournis par l'histoire, de l'influence exercée par Jésus dans le monde pour le bien-être de l'humanité. La France seule compte aujourd'hui 100,000 sœurs de charité dévouées au soulagement des misères humaines. Et telle est la bénédiction inhérente aux bonnes œuvres, qu'elles provoquent toujours d'autres œuvres charitables.

Mais quel est le bien que les détracteurs du Christ font à l'humanité et quel mérite croient-ils acquérir aux yeux de Dieu et du monde? Jésus l'a dit : Si quelqu'un suit mes enseignements, il connaîtra la vérité de ma doctrine. Mais quant à ses contradicteurs, il les a jugés de la sorte : « Vous les connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins » sur des épines, ou des figues sur des ronces (1)? »

---

(1) Saint Jean (VII, 7); saint Math. (VII, 16).



XLIV

Jésus prêche contre la sodomie et l'onanisme.  
Horrible dépravation des mœurs payennes.

Jésus se trouvait encore dans la même contrée, sur le bas Jourdain, en vue de la mer Morte, quand il dit : « Si  
» quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi,  
» il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au col une  
» meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer.  
» Prenez garde de ne mépriser aucun de ces petits, parce  
» que je vous dis que dans le ciel leurs anges voient tous  
» jours la face de mon Père (1). »

C'est aussi comme une meule de moulin que Babylone,

---

(1) Saint Math. (XVIII, 6, 7, 10).



la grande prostituée, doit être précipitée dans la mer (1). La mer que Jésus avait ici devant les yeux était le bassin profond où fut Sodome, la mer Morte, qui, à cause de la grande quantité de sel qu'elle tient en dissolution, possède une densité si grande qu'elle ne laisse pas enfoncer le corps de ceux qui s'y baignent, de manière que chacun est forcé d'y surnager ; raison de plus, pour que la comparaison de la meule soit ici très-bien à sa place. Le vice qui mérite d'être puni par la peine de l'abîme n'est autre que celui de Sodome, qui sévissait terriblement parmi les payens, et qui, aujourd'hui encore, est très-répandu en Orient, notamment dans les pays musulmans. C'est là ce que le Sauveur veut dire par le péché odieux qui scandalise les petits.

Les Rabbins font entendre aussi un cri de réprobation contre la pédérastie. Moïse en fait déjà mention (2). Mais chez les payens les vices des dieux passaient pour des vertus aux yeux des hommes. Les Grecs montraient Jupiter et Prosymnos comme des modèles à suivre sous ce rapport (3). Les philosophes en faisaient un sujet de dissertations sérieuses, mais qui ne tendaient nullement à blâmer cette mauvaise habitude (4). Aristote présume que dans l'île de Chypre, où il existait une caste particulière de pré-

---

(1) Apocal. (XVIII, 21).

(2) Les deux défenses du Lévitique (XX, 13, 15) relatives à ce sujet se retrouvent aussi dans le Coran, mais ne sont plus appliquées.

(3) Pausan. (II, 37, 5).

(4) Xénoph. (conv. 8).

tres appelée Kinyrades venue de la Phénicie, et d'autres débauchés du même genre, on avait voulu par cette immoralité légale arrêter une augmentation trop grande de la population. A l'exception d'Ovide, tous les poètes du siècle d'Auguste, notamment Catulle, célèbrent l'amour des jeunes garçons avec une effronterie incroyable (1), et les Césars donnaient eux-mêmes l'exemple de ce scandale. On ne saurait répéter ce que les légionnaires chantèrent à l'occasion du triomphe de César, et ce que Suétone raconte d'Auguste (2). On trouverait à peine un seul poète oriental qui ne célèbre les jeunes garçons dans ses chants, et cela ne choque personne, tellement ce vice est répandu parmi les musulmans. Les jeux orduriers du Kara Gös initient déjà la jeunesse de bonne heure à toutes ces immoralités. Non-seulement le poète persan Hafiz était adonné à ce vice des Grecs, mais la plupart de ses chansons d'amour ne sont point adressées à de jeunes filles ; il provoque formellement à cette habitude immorale. C'est là le scandale à l'égard des petits, ce borbier du monde moral, dont le Christ voulait que l'humanité fût délivrée, quand il dit que ceux dont la vie scandalise doivent être engloutis dans l'abîme de Sodome (3).

---

(1) Comp. Tobler, *Denkblätter aus Jerusalem* (p. 287). (Souvenirs de Jérusalem.) Cicéron et Suidas font mention d'un héros des chants populaires en ces termes : maxime omnium flagrasse amore puerorum Rheginum Ibycum apparet ex scriptis.

(2) Suéton. (c. 68).

(3) C'est une coutume pénale chez les Turcs de Constantinople

Le Seigneur flagelle aussi le péché de l'*onanisme* quand il dit : « *Si votre main vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous*; et si c'est votre pied qui vous scandalise, » coupez-le aussi, car il vaut mieux pour vous n'avoir » qu'une main ou qu'un pied que d'en avoir deux et d'être jeté » dans le feu éternel (1). » Que l'on compare ce qui est dit à ce sujet dans le livre de la sagesse (2). Le Talmud (3) interprète de la même manière ce passage d'Isaïe (4) : « Vos » mains sont pleines de sang », et la Mischna (5) déclare de même : « La main de ceux qui se livrent sur eux-mêmes » à des attouchements honteux, mérite d'être coupée. »

En Égypte, celui qui avait fait violence à une femme libre était condamné à avoir le membre tranché (6). D'après le Coran le vol d'un objet dont la valeur n'est pas au-dessous du quart d'un dirhem doit être puni, la première fois, par l'ablation de la main droite du coupable, la seconde fois, par l'ablation du pied gauche, la troisième fois, par

d'attacher des boulets aux pieds des condamnés et de les jeter dans le Bosphore. En Égypte, quand la femme d'un fellah se rend coupable d'adultère, on lui attache une pierre au cou, et son mari ou son frère la noie dans le Nil, ou la coupe en morceaux qu'il jette ensuite dans le fleuve. (Lane, *Mœurs des Égypt.*, t. I, 215).

(1) Saint Marc (IX, 42).

(2) Livre de la Sagesse (III, 13, 14).

(3) B. Nidd. (fol. 13, 2).

(4) Isaïe (I, 15).

(5) Mischna cit. (c. 2, 1).

(6) Diod. (I, 6).

celle de la main gauche, et la quatrième fois, par celle du pied droit. Si le vol a été commis sous la pression de la faim et que l'objet volé consiste en un aliment de première nécessité, on ne coupe pas la main. Le Coran commente ainsi le sens du passage précité (1) : « Coupe avec une épée » tranchante ce qui te scandalise sur toi-même ; sinon » Allah te punira, et permettra que tu deviennes un grand » sujet de scandale pour tous les croyants. »

Il y avait à cette époque des femmes qui élevaient de jeunes garçons et de jeunes filles abandonnés, pour en faire des instruments de prostitution contre nature et qui souvent les estropiaient pour les employer à la mendicité. La débauche corrompait les races humaines et le mal passait aux enfants. Le Christ considérait la génération d'alors comme à peu près perdue, mais il mettait son espoir dans la génération nouvelle. Il est impossible de parler avec plus de tendresse et de considération des petits enfants que ne le fit le Sauveur, quand il rappelle que leurs anges gardiens veillent sur eux et que l'œil de l'innocence jouit de la vue de Dieu. C'est ici que le Christ oppose une barrière à

---

(1) Les évangélistes ont écrit souvent de la même manière que les prophètes, et nous ont transmis tel ou tel discours ou fait de la vie du divin Sauveur sans se rendre entièrement compte de leur sens et de leur portée. Le récit sacré vise si peu à l'effet et à l'éloquence en rapportant toutes ces choses d'une signification si universelle, que par exemple aucun des rédacteurs du Nouveau Testament ne paraît s'être rendu un compte bien clair du passage que nous venons de citer.

cette peste des mauvaises mœurs, en cherchant à sauvegarder les enfants pour un avenir meilleur.

Ce n'est que par la pureté et la sainteté extraordinaires de Jésus que le monde fut retiré de l'abîme de vices dans lequel il était plongé, et c'est en présentant aux hommes un idéal divin nouveau et en exigeant d'eux la ressemblance avec Dieu, en leur montrant en lui-même un modèle sublime à imiter, que le Christ dirigea le monde dans des voies meilleures, et qu'il l'ennoblit moralement.

La corruption des mœurs du monde d'alors était épouvantable. Antisthènes, l'ami de Socrate, dit avec colère : « Puissé-je tenir Aphrodite en mon pouvoir, je la transpercerais avec un javelot, tant elle nous a séduit de respectables et excellentes femmes ! »

Dans l'*Eunuque* d'Ennius un esclave débauché termine son monologue par ces mots, après avoir regardé une image représentant une aventure de Jupiter : « Si Jupiter agit de la sorte, pourquoi n'en ferai-je pas autant moi qui ne suis qu'un homme ? »

Sénèque (1) blâme les poètes d'avoir représenté Jupiter comme un adultère et un coureur de nuit ou comme un parricide, etc. « Cela a eu pour conséquence de faire perdre aux hommes tout sentiment de honte quant au péché, parce qu'ils se persuadèrent ainsi que les Dieux n'agis-

---

(1) De vitâ beatâ (26). Comp. Ter. Eunuch. (III, 5, 5, 4). Ovid. *Métam.* (IX, 789). Trist. (II, 287). Besnard, *Remarques sur Arnobe* (556, 592). Mon *Leben Christi* (t. IV, 252 ; t. V, 505, etc.).

» saient pas autrement » Martial (1) trouve extraordinaire que sa femme le gronde quand elle le trouve causant avec un joli garçon. « Combien de fois, dit-il, Junon n'a-t-elle pas pu dire la même chose au maître du tonnerre » ? Athénée émet cette pensée (2) : « Pourquoi ne rechercherait-on pas la beauté dans les garçons et les filles, » puisque les Dieux l'ont fait aussi ? N'a-t-on pas vu, parmi les déesses, Aurore séduire à cause de leur beauté Céphale et Kleitos, Déméter Jason, Aphrodite Anchise et Enée ? » Arnobe (3) demande encore : « Quel est le mortel si affermi » dans sa moralité pour que les exemples des Dieux ne l'aient pas porté à des débordements semblables ? » Aristote (4) conseille aux autorités de veiller à ce que les statues des dieux et les sculptures publiques ne figurent pas des scènes immorales, si ce n'est dans les temples, où les dieux président aux sensualités, suivant l'opinion commune. Lucien, Pline et Philostrate (5) nous apprennent quel effet produisait sur les jeunes gens la Vénus de Cnide sculptée par Praxitèle d'après le modèle de Phryné.

---

(1) Epigr. (XI, 44).

(2) Athénée (XIII, 20).

(3) Adv. gent. (V. 29). Firmic. matern. de err. prof. relig. (p. 247). *Adulteriis delectatur aliquis, Iovem respicit et inde cupiditatis suae fomenta requirit, probat, imitatur et laudet. Theodoret de graec. affect. cur. disp.* (III, t. IV, p. 774).

(4) Polit. (VII, 18).

(5) Luciani Amores (c. 11-12). Pline (56, 4, 5). Philostr. Apollon (V, 17).

Les images les plus célèbres des déesses étaient faites d'après des courtisanes, comme à l'époque de la Renaissance on vit les peintres prendre leurs modèles, pour les saintes de l'Église, parmi des femmes de la même sorte.

A Pompéi, on tombe à chaque pas sur une variété quelconque de l'image du lingam sacré qui y est reproduit de mille façons différentes (1). Les interminables phallus depuis 1/2 pouce jusqu'à 3 pieds de hauteur, au-dessus des portes, contre les murs, sur tous les vases et les ustensiles, en bronze, en argile et en peinture, le nombre infini de priapes, toute cette boue payenne digne de Sodome et de Gomorrhe, vous fait frémir, et l'on se dit : Si c'était là l'aspect des petites villes gréco-romaines, que devait donc être celui de Rome, ou celui des hautes écoles de la débauche telles que Corinthe et Alexandrie ? A Herculaneum et à Pompéi, pas plus qu'à Sodome, il n'a dû se trouver cinq justes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'éruption soudaine du volcan répandit ses cendres et recouvrit de sa lave brûlante un vrai théâtre d'abomination, de sorte que l'on doit regarder cette scène comme un prélude du jugement dernier, ainsi que le fut déjà l'engloutissement de la pentapole près de la mer Morte. C'est

---

(1) Ne voit-on pas figurer ce signe sur les monnaies impériales d'alors ? Dans l'ouvrage de Barré les obscénités de Pompéi remplissent tout le huitième volume. Tout le *cabinetto osceno* et *porno grafico* est tenu sous clef, comme de raison.



avec raison que Pline le Jeune appelle cette nuit terrible : *novissima nox* (1).

Dans le Japon il se tient encore de nos jours des processions du Lingam, et dans l'intérieur des temples les *ziddoïa* sont découverts à tous les yeux.

Il s'y trouve des temples dédiés à la fécondité où l'on expose à la vénération des objets que l'on ne saurait décrire, et à la Fête de la Moisson on promène solennellement ces emblèmes dans la ville de Yeddo, et on les voit figurer même sur des masques que les enfants se mettent sur le visage, une vue qui dépasse tout ce qu'il y a de plus horriblement satanique. Non-seulement il existe dans ce pays des livres d'images mis sans gêne entre les mains des petits enfants, et qui sont remplis des dessins les plus indécents, mais on retrouve ces mêmes images sur les pâtisseries, les broderies et sur d'autres objets de ce genre. On peut dire qu'en réalité l'impudeur la plus effrontée est poussée publiquement jusqu'au cynisme.

De grandes maisons de prostitution (*gangeros*) sont entretenues aux frais de l'État, et on y élève des filles depuis leur bas âge, pour ce commerce honteux. Quand les parents ont plus de filles qu'ils n'en souhaitent, il les vendent de bonne heure, souvent déjà à l'âge de cinq ans, à ces maisons publiques appartenant à l'État (2).

---

(1) Plini jun. (VI, ep. 20, § 15).

(2) V. *Die preuss. Expedition nach Ostasien* (1859-62) Hambourg.

Une effroyable corruption de mœurs régnait dans tout l'univers, lorsque apparut le Christ, au milieu de cette dégénérescence profonde de l'humanité, pour lui enseigner de nouveau la pureté en pensée, en parole et en action. On trouve, il est vrai, une recommandation semblable dans les livres Zendes, mais sans un seul exemple à l'appui, et sans le secours de la grâce divine. Le Christ est le promoteur d'une morale nouvelle qui a sa source dans la transformation de l'homme intérieur d'après un modèle supérieur.

Ces efforts, ces combats et ces aspirations vers des mœurs plus pures étaient étrangers au monde antique. L'Hébreu sembla avoir reçu pour mission de conserver la vérité religieuse, le Grec le sentiment de la beauté et de l'art, et le Romain le perfectionnement de la science du droit. Le monde chrétien s'est chargé de la tâche de veiller sur les intérêts intellectuels, moraux et esthétiques de l'humanité, et de les faire progresser vers une unité harmonieuse, en éclairant les peuples, en améliorant et ennoblissant leurs sentiments. C'est là le but de l'Evangile. Le vrai sage sera désormais celui qui écoutera et réalisera les paroles de Jésus; il en sentira ainsi la vérité (1).

Il est de toute évidence que le Christ seul, lui que le péché ne souilla jamais, a pu entreprendre de combattre victorieusement les vices dominants dans le monde et

---

(1) Saint Math. (VII, 24); saint Jean (VII, 17).

fonder l'éducation de l'humanité sur des bases plus nobles. La civilisation classique sympathisait avec le vice socratique ; il est du moins certain que le sage d'Athènes laissa ses disciples satisfaire librement leurs appétits sensuels, sans égard au sexe. — Quelle différence avec l'enseignement du Christ ! Combien n'est-il pas supérieur sous ce rapport aux sages de l'antiquité ! Il est l'idéal de la perfection. Sa vie nous sert d'exemple et de leçon pour faire des progrès dans le chemin de la vertu. Dans le Fils de l'Homme on voit restauré le type originel d'Adam, comme dans la vierge Marie on voit renouvelé l'idéal de la femme douée des grâces divines qui s'étaient perdues par la chute d'Eve. Le christianisme est aussi élevé au-dessus du paganisme, que le Christ et la Madone le sont au-dessus des figures de Jupiter et de Vénus, dont les aventures servaient de justification à la débauche, et dont Auguste lui-même imita l'exemple avec ses amis et ses favorites (1). Le fils de la Vierge pouvait seul relever l'ancien monde de la dépravation dans lequel il était abîmé. Le Christ seul peut réaliser la rénovation morale de l'homme.

---

(1) Suétone, Octav. (70).



## XLV

Caïphe, le mauvais riche et ses cinq frères.

La douloureuse nouvelle venue de Béthanie rappelle Jésus sur l'autre rive du Jourdain, et en route *il a la vision de la mort de son ami et hôte*. La résurrection de Lazare met en émoi les Juifs de Jérusalem ; Caïphe réunit le Sanhédrin et la mort de Jésus est résolue à la demande du grand prêtre : « Il vaut mieux qu'un seul périsse que toute la nation. » Caïphe prophétisa ainsi, comme le dit saint Jean ; il doit être compté au nombre des prophètes, de même que Saül, ou Pilate, quand il fait inscrire sur la croix : *Rex Judæorum*, ou comme les Juifs, quand ils se mettent à crier : Nous n'avons d'autre roi que l'empereur !

et qu'ils se font de la sorte les esclaves de l'empereur pour l'avenir.

Jésus prend de nouveau la fuite, et cette fois-ci jusque dans un pays très-éloigné, dans la forêt d'Ephraïm en Giléad, où il put dire de lui-même en toutes lettres : « Les » oiseaux ont leur nid et les renards leurs tanières, mais » le Fils de l'Homme n'a nul toit où il puisse reposer sa » tête ! »

Cela arriva environ quarante jours avant sa Passion. A l'approche de la fête de Pâques, Jésus commença son dernier pèlerinage pour aller s'offrir lui-même en qualité d'agneau de Dieu. *L'entrée de Jésus à Jérusalem* accompagné de ses partisans qui portaient des rameaux de paix, pendant que ses disciples les plus intimes étendaient leurs habits sur la route devant lui, mit toute la ville en émoi (1). Ce fut l'entrée triomphale du Roi de la paix.

---

(1) Saint Math. (XXI, 10). Lorsque Ibrahim, le prince musulman d'Emèse, parut à Ptolémaïs, en 1244, pour faire la guerre aux Charesmiens, de concert avec les princes chrétiens, on étendit dans les rues où il dut passer des vêtements tissus d'or. (Wilken, VII, 637 ; VIII, 175). Le fait d'étendre des tapis dans les rues indique une entrée triomphale. Lorsque les Turcs reprirent possession de l'Égypte en 1801, Hammer Purgstall fut témoin d'une scène semblable : les femmes se rendirent solennellement au-devant de leurs coréligionnaires en chantant : Allah jansur is sultan, alman-sor alkérim ! « Que Dieu accorde la victoire au sultan, le victorieux et le bon ! » N'a-t-on pas vu aussi à l'entrée de Jésus à Jérusalem, le jour des Rameaux, les femmes de cette ville

Ainsi qu'on entendit jadis Mirjam entonner un chant de victoire et que le chœur des vierges alla au-devant du chef de l'armée du peuple de Dieu au son des cymbales et des tambourins et précéda ensuite de la sorte l'arche sainte, ainsi l'on vit les enfants de Dieu entourer le Sauveur jusqu'au Temple (1).

Une grande multitude de Juifs se rendait alors à Béthanie « pour voir Lazare que Jésus avait ressuscité; c'est pour- » quoi les princes des prêtres prirent la résolution de faire » mourir aussi Lazare (2). » Dans ces derniers temps où la résolution de faire mourir Jésus était déjà prise (*Vita Lazari mors Christi*!) Jésus s'adressa encore une fois à la conscience des hiérarques sadducéens, qui au fond ne croyaient ni à Dieu ni à la résurrection. Comme ils ne parvenaient à leurs emplois que par la simonie, ils étaient plus préoccupés de la laine que du bien de leur troupeau, et ils ne se servaient de leur position que pour s'enrichir eux et leurs familles. C'est cela que Jésus avait en vue dans sa parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche.

Depuis la ruine de la puissance des Asmonéens jusqu'à la destruction de Jérusalem, dans l'espace de 107 ans, Jo-

---

s'avancer au-devant de lui comme une troupe de blanches colombes qui faisaient entendre dans les airs des chants harmonieux?

(1) Ex. (XV, 20). Le psaume XXIV est l'hymne de fête pour l'entrée de l'arche dans le Temple. Le chœur y dit : Quel est ce roi de gloire qui s'avance dans sa majesté?

(2) Saint Jean (XII, 9).



sèphe ne compte pas moins de 28 grands prêtres (1), dont plusieurs n'occupèrent le pontificat qu'un an, et, ainsi qu'il l'observe, ne valent pas même la peine d'être nommés. Hérode les destituait et les instituait suivant ses caprices sultanesques, rien que pour amoindrir aux yeux du peuple la dignité du grand prêtre. La famille Boëthus d'Alexandrie conserva cette dignité le plus longtemps, et la fraction des Sadducéens qui appartenait à la cour en prit le nom de *Boëthusiens*. Le roi prit même pour femme la fille du grand prêtre Simon Boëthus, et c'est de cette manière que son beau-frère Joazar arriva au pontificat, mais il fut destitué par Quirinius parce qu'il avait le peuple contre lui. Anne, le fils de Seth, fut créé grand prêtre à sa place en 760 (u. c.) et conserva le pouvoir même après l'expiration du temps de son pontificat sous Valerius Gratus, parce que ses fils furent élevés à cette dignité en considération du père et se laissèrent inspirer par ses conseils; et ce fut Anne qui ourdit les trames contre Jésus et ses disciples.

Le pauvre Éléazar ou Lazare rappelle cet intendant du patriarche Abraham (2) dont il est dit dans le *Sepher Emuna* (3): il repose dans le sein du patriarche. Les allégories de Jésus ont toutes des perspectives variées et ont plusieurs sens à la fois. Le nom d'Éléazar lui-même, qui

(1) Arch. (XVIII, 2; XX, 10). V. mon *Leben Christi* (t. V, 567 et VI, 6).

(2) Gen. (XV, 2).

(3) *Sepher Emuna* (c. 1, 20).

veut dire « que Dieu m'aide, » est assez significatif, mais il fait penser en même temps à l'ami et hôte du Sauveur à Béthanie. — Beaucoup d'habitants de Jérusalem se rendirent à ce bourg pour s'assurer personnellement de la résurrection de Lazare et crurent pour cette raison en Jésus. « Plusieurs même des plus considérables d'entre les Juifs » crurent en lui; mais à cause des Pharisiens, ils ne le » confessaient pas, de peur d'être chassés de la Synagogue (1). »

Déjà à l'occasion de la guérison de l'aveugle-né à la piscine de Siloé, les Juifs avaient pris des mesures inquisitoriales et d'interdit en décidant que tous ceux qui reconnaîtraient Jésus pour le Messie seraient exclus de la Synagogue (2). Ils venaient maintenant de lancer l'excommunication contre le Nazaréen et ses partisans et avaient publié un manifeste pour s'emparer de lui ou le mettre à mort (3), ce qui avait engagé le Christ à s'enfuir jusque dans le désert d'Ephraïm au delà du Jourdain.

Depuis lors les Pharisiens prirent en aversion Lazare, et nous venons de voir qu'ils cherchaient à le faire périr ou du moins à le bannir (4). Les Talmudistes nous apprennent

(1) Saint Jean (XII, 41, 42).

(2) Saint Jean (IX, 22, 54, 55).

(3) Saint Jean (XI, 53, 57; XII, 42).

(4) II. Taanith (fol. 69, 1). Quare destructa est Cabul? propter discordiam. Quare Siehin? propter artes magicas. Et quare Magdala? propter scortationem. Bara Metzia (fol. 88, 1). Quare vastatae

même que la haine des Juifs fut la cause qui provoqua plus tard la destruction de Béthanie, de Magdala, le lieu de naissance de la grande pécheresse, de Cabul où le Christ apparut à ses disciples, et de Sichin ou Sogané, le lieu où Jacques, fils de Zébédée, opéra de grands miracles, et fit de grandes conversions.

Jésus était retourné à Jérusalem par Jérico, peu de temps avant la dernière fête de Pâques, pour y endurer les tourments de la passion, et c'est alors qu'il raconta cette parabole du pauvre Lazare que les anges portent après sa mort dans le sein d'Abraham, pendant que le riche vêtu de pourpre et de soie est précipité dans l'enfer. Au milieu du feu qui le brûle celui-ci soupire après une goutte d'eau (le ψυχρόν ὕδωρ des pauvres trépassés), et comme ce soulagement ne lui est pas accordé, il supplie Abraham, qui est dans le paradis, d'envoyer au moins Lazare dans la maison de son père vers ses cinq frères pour qu'il les avertisse, afin qu'ils ne soient pas condamnés comme lui aux mêmes peines; car ils feraient pénitence si un mort venait les avertir. Mais Abraham lui réplique : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les » prophètes, ils ne croiront pas non plus quand bien même » quelqu'un résusciterait des morts (1). »

---

sunt tabernæ Bethen triennio antè excidium Hierosolymorum? Quia facta sua stabili erunt super verba Legis. Comp. mon livre sur *Jerusalem u. d. h. Land*, s. v. Cabul, et mon *Leben Christi* (2<sup>e</sup> édit., t. III, 248 et t. V, 418).

(1) Saint Luc (XVI, 19). Il renterait dans le système du docteur Strauss de faire dériver la résurrection de Lazare de cette

Le mauvais riche c'est le grand prêtre régnant, Joseph de Caïphe, et ses cinq frères sont les cinq beaux-frères de celui-ci : Éléazar, Jonathan, Théophile, Mathias et Anne qui obtinrent le pontificat l'un après l'autre. Ce fut le dernier qui fit exécuter plus tard Jacques, *le frère* de Notre Seigneur. Le père auquel Lazare doit être envoyé, c'est Anne lui-même. Sa famille, d'après ce qu'on lit dans Josèphe, appartenait à la secte des Sadducéens qui niait la résurrection (1). Lazare résuscita réellement des morts pour les faire rentrer en eux-mêmes, mais ils ne crurent pas plus en lui qu'en la résurrection de Jésus-Christ, qu'ils s'efforcèrent de verrouiller et de sceller dans son tombeau ; c'est la raison pour laquelle Notre Seigneur leur prédit leur condamnation aux peines éternelles.

Cette énigme de ce monde, les souffrances du juste et le triomphe des méchants, revient ici de nouveau à l'occasion d'Anne. Josèphe nous dit (2) qu'il fut regardé par ses contemporains comme un des mortels les plus heureux, parce qu'il fut promu à la grande prêtrise, et qu'il vit

parabole comme un mythe, c'est pourquoi nous l'engageons à combler cette lacune de son livre. La contemplation du monde la tête en bas à travers les jambes donne aussi une vue de l'univers, et c'est celle que le docteur Strauss semble avoir choisie.

(1) Archi. (XVII, 4, 35, 5; XIX, 6, 2, 4; XX, 9, 1, 11). Actes des apôtres (XXIII, 6). Le mauvais riche c'est aussi l'évêque anglican qui s'engraisse de la moëlle de l'Irlande, et le pauvre Lazare, c'est l'indigène que l'on jette hors de sa maison.

(2) Arch. (XX, 1).

élever à cette dignité ses cinq fils et son gendre Caïphe; et ce fut pourtant lui qui fut le ressort principal de la condamnation de Notre Seigneur. C'est cette énigme dont Jésus donne ici la solution et la réponse peu de temps avant sa mort, quand il montre en perspective dans l'autre monde une récompense et une peine assurées. Cette parabole ne put être comprise de ses auditeurs que dans son sens général, de même qu'elle n'a pas été éclaircie jusqu'ici par les commentateurs, mais elle a dû être portée aux oreilles de ceux qu'elle concernait d'une manière toute particulière, pour les faire trembler au fond de leurs cœurs.

Le Talmud (1) caractérise d'une manière frappante les familles de grands prêtres du temps d'Hérode : « Malheur à moi, à cause de la maison de Boëthus et de ses » violences, malheur à moi, à cause de la maison d'Annan » et de ses mauvais conseils; malheur à moi, à cause de » la maison de Cathare (Canthara) et de ses écrits diffamatoires; malheur à moi, à cause de la maison Fabi » et de ses poings. Ils se constituent eux-mêmes grands » prêtres, font de leurs fils des trésoriers, de leurs gendres des inspecteurs, et leurs esclaves maltraitent le » peuple et le rouent de coups. »

L'aristocratie sacerdotale portait le titre de *αρχιερείς* archiprêtres, et on la voit distinguée sous plusieurs rapports des employés inférieurs de l'Église ou du personnel

---

1 (1) Pesach (f. 57, 1). Tosiphta Menatoth (c. 15).

proprement dit des serviteurs du Temple (1). Anne et sa maison sont désignés ici comme une race d'intrigants, arrogants envers leurs subordonnés. Leurs complaisances serviles envers les représentants du pouvoir d'alors ressortent avec éclat de ce que dit Josèphe, que depuis le commencement du règne d'Hérode jusqu'à la destitution de Caïphe par Vitellius, on conservait les ornements du grand prêtre sous le scellé dans un caveau du fort Antonia et qu'on ne les délivrait que pour les grandes fêtes.

Une autre parabole qui se rattache à l'histoire du temps et à des personnages de cette époque, c'est *celle de l'héritier du trône et des sujets rebelles de sa capitale*, dans laquelle Jésus prédit avec tant de force le sort futur de la ville sainte : « Un seigneur s'en alla dans un pays éloigné » pour prendre possession d'un royaume et revenir ensuite. Les habitants de sa capitale, qui le haïssaient, le firent suivre par une députation qui était chargée de déclarer qu'ils ne souffriraient pas qu'il régnât sur eux. Mais lorsqu'il eut pris possession de son royaume et qu'il fût revenu, il dit à l'un puis à l'autre de ses serviteurs : Tu gouverneras dix villes, et toi cinq (2). » On voit ici derechef l'histoire servir de fondement à cette pa-

---

(1) Arch. (XVIII, 4, 5). Bell. (II, 15, 2, 3, 4, 6, 16; 2, 17; 4, 2, 3, 5, 6; IV, 5, 7, 8). Wichelhaus, *Commentar zur Leidensgeschichte* (p. 56). (Commentaire de l'histoire de la Passion.)

(2) Saint Luc (XIX, 12, 14).

rabole, dans laquelle il semble singulier que le prince s'en aille en pays étranger pour prendre possession de son pouvoir, et que les sujets le fassent suivre par une députation. Mais il en était ainsi alors dans l'empire romain, où les princes soumis à son autorité étaient obligés de chercher la confirmation de leur pouvoir à Rome (1). L'exemple cité ici a en vue Archélaus, qui, après la mort d'Hérode, confia le gouvernement à des hommes dévoués pour se rendre à Rome; mais les habitants de Jérusalem y envoyèrent également une députation de cinquante juifs, auxquels se joignirent, dans la ville des Sept Collines, 8,000 de leurs compatriotes pour protester contre sa succession au trône. Malgré cela il revint comme ethnarque de la Judée et de la Samarie, avec le titre de roi (basileus); il récompensa ses partisans fidèles, tandis qu'il fit massacrer, le jour de la fête de Pâques (750), 5,000 rebelles dans l'intérieur du Temple (2).

Les disciples de Jésus lui ayant demandé pourquoi il parlait en paraboles, Jésus leur répondit : « Pour vous, il » vous a été donné de connaître les mystères du royaume

---

(1) C'est M. Renan qui nous engage à entrer dans ces détails parce qu'il veut faire accroire à ses lecteurs que ce n'est que par ouï-dire que Jésus avait eu connaissance de l'existence d'un empereur romain, et que ce n'est qu'en voyant le palais d'Hérode à Tibériade qu'il avait pu se faire quelque idée du monde et de ses splendeurs.

(2) Arch. (XVII, 9, 5, 11, 1).



» du ciel, mais aux autres, je ne leur parle qu'en paraboles (1). »

Le prince qui s'en va en pays étranger pour prendre possession d'un trône nouveau, c'est le Christ lui-même qui s'est donné pour mission de conquérir à sa doctrine les Payens. Mais ses sujets proprement dits, les enfants d'Israël, s'opposent à lui, de crainte que par cette extension du royaume de Dieu ils ne soient lésés. Ils l'ont rejeté, et c'est pourquoi il les a rejetés aussi, et ayant visité son peuple dans sa colère, il dit : « Maintenant amenez-moi » ici mes ennemis qui n'ont pas voulu m'avoir pour leur » roi, et faites-les mourir en ma présence (2). » La condamnation portée ici par le Seigneur fut exécutée par les Romains dans la guerre de Judée.

---

(1) Saint Math. (XIII, 14).

(2) Saint Luc (XIX, 12, 27).



## XLVI

### Parabole d'Ismaël et d'Isaac, ou des trois anneaux.

Où trouve-t-on dans l'histoire entière un mot qui ait été confirmé avec autant d'évidence que cette malédiction prophétique du Deutéronome (1) : « J'en atteste le ciel et » la terre, le Seigneur vous arrachera de ce pays et vous » serez dispersés au milieu des nations ! » *Dispergaris per omnia regna terrae !* telle est la confirmation de l'antique prophétie par la bouche du Messie. Déjà lorsque les juifs voulurent le lapider et le forcèrent à s'enfuir au delà du Jourdain, le Fils de David, jetant du haut du mont des

---

(1) Deuter. (IV, 26; cf. XXVIII, 25, 57, 64).

Oliviers un regard sur la ville coupable, laissa déborder de son âme cette plainte : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui » tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés » pour ton salut, oh ! que n'as tu ouvert les yeux aux » jours où tu as été mise à l'épreuve ! Combien de fois » ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule » rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas » voulu ! Sachez que votre maison va devenir déserte, car » je vous déclare que vous ne me verrez plus, jusqu'à ce » que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du » Seigneur (1). »

Plus le jour de son entrée à Jérusalem se rapproche, plus on voit s'augmenter la sévérité de ses jugements contre la ville et le peuple juifs, contre les docteurs de la loi et contre le grand prêtre. Dès sa première apparition à Jérusalem où il avait évité d'abord de venir, à la Fête des Tabernacles, le Seigneur cherche à rompre complètement avec la Synagogue. Il prédit aux Juifs leur troisième et dernière expulsion de la Palestine.

Le but de la loi ancienne se résume dans ce mot de Moïse : « Le Seigneur vous enverra un prophète comme moi, c'est » lui qu'il faut écouter (2) ! Or, il a été renié par la Synagogue dès qu'il a paru ; c'est pourquoi le Christ laisse tomber sur le peuple, qui était jusque-là l'élu de Dieu, cette sentence d'Osée (3) : « Ce n'est pas là mon peuple ! »

---

(1) Saint Math. (XXIII, 37).

(2) Deuteron. (XVIII, 15).

(3) Osée (I, 10).

C'est ainsi que parle le Seigneur qui commande aux pays et aux nations de la terre (1) : « L'esclave ne demeure pas » pour toujours dans la maison, mais le Fils y demeure » pour toujours. Je sais que vous êtes enfants d'Abraham, » mais votre père a désiré ardemment de voir mon jour et » il en a été rempli de joie. Pourtant je vous le dis en vérité, je suis avant qu'Abraham fût. » — C'est Moïse qui est l'esclave et le Christ qui est le Fils de la maison, ainsi que le déclare l'Épître aux Hébreux (2). Le législateur représente sa nation. Israël est manifestement ravalé ici à l'état d'esclave et les Payens sont appelés à les remplacer comme enfants de Dieu, pour prendre la place de ceux qui sont proscrits et chassés de la terre natale.

On voit derechef Jésus (3), lors de sa dernière visite au Temple, désigner les Juifs comme le fils qui s'est montré indocile, après avoir promis obéissance à Dieu, pendant que l'autre fils, qui n'avait rien promis, se montre, quand il faut agir, comme un bon ouvrier de la vigne.

Isaac a été le fils véritable et l'héritier du patriarche Abraham ; Ismaël était bien né avant lui, mais l'enfant de la main gauche dut abandonner la maison paternelle. Le Christ laisse entrevoir la même destinée aux Juifs comme à des enfants d'Abraham non libres et de condition inférieure. Saint Paul poursuit la comparaison encore plus

---

(1) Saint Jean (VIII, 35).

(2) Épître aux Hébr. (III, 5, 6).

(3) Saint Math. (XXI, 28<sup>et</sup>).

loin dans son Épître aux Galates (1) : « Abraham eut deux  
 » fils, l'un d'une esclave, et l'autre d'une femme libre. Mais  
 » le fils de l'esclave naquit selon la chair et le fils de la  
 » femme libre naquit selon la promesse. Ces deux mères,  
 » ce sont les deux alliances dont l'une fut faite sur la mon-  
 » tagne de Sinaï et n'a produit que des esclaves, c'est celle  
 » qui était figurée par Agar (אֶגְרָא); cette montagne a des  
 » rapports avec la Jérusalem que nous voyons maintenant  
 » et qui est esclave avec ses enfants; mais la Jérusalem  
 » qui est en haut est libre et c'est elle qui est notre mère.  
 » Or, que dit l'Écriture? Chassez la servante et son fils;  
 » car le fils de l'esclave ne sera pas l'héritier avec le fils  
 » de la femme libre (2) ».

L'alliance religieuse est un mariage spirituel que Dieu avait formé avec la fille de Sion, mais l'enfant issu de cette alliance est rejeté et le fils puîné prend sa place. Il existe un rapport semblable entre Esaü et Jacob, les enfants de Rébecca, comme saint Paul le fait remarquer dans son Épître aux Romains (3).

Abraham avait échangé deux anneaux conjugaux, et le premier mariage, qui eut toute sa valeur, il le conclut avec Sara. Comme l'enfant promis ne vient pas au monde, il substitue à Sara l'esclave égyptienne, et le fils de celle-ci, Ismaël, figure la loi de Moïse ou le peuple juif, qui ne doit

---

(1) Épit. aux Gall. (IV, 22, 30, 31).

(2) Gen. (XXI, 10).

(3) Ép. aux Rom. (IX, 9, 10).

pas demeurer toujours dans la maison paternelle. Enfin Sara met au monde Isaac, le fils véritable et l'héritier légitime; elle figure la véritable Église et le christianisme. Le judaïsme ne fut que la religion *préfigurative*, l'anneau échangé avec Agar fut purement symbolique; et ce mariage a été un lien de *la main gauche*. Le christianisme au contraire est l'union *originelle*, le mariage proposé par Dieu à nos ancêtres déjà dans le Paradis terrestre; les chrétiens prennent la place des Juifs comme héritiers de la divine promesse; cet anneau est le véritable anneau du mariage.

Mais Abraham a contracté encore un troisième lien avec l'Éthiopienne Céthura, et c'est d'elle que tirent leur origine les tribus des bords de l'Euphrate et de l'Arabie; elles embrassèrent plus tard la loi du prophète de la Mecque qui avait entrepris de rétablir la religion des patriarches dans sa simplicité primitive. L'islamisme lui-même est une religion calquée sur le judaïsme et le christianisme, *l'anneau est un anneau imité*, l'union contractée avec Céthura, une union naturelle sans plein droit; l'islamisme ne s'élève que peu au-dessus de la religion de la nature ou de l'antique paganisme. Voilà proprement le sens de *la parabole des trois anneaux*, pour l'intelligence de laquelle le Christ et saint Paul nous ont eux-mêmes fourni la clef. Le véritable anneau est le second, la véritable religion, la religion chrétienne, le judaïsme et le mahométisme ne sont que des religions préfigurative quant à la première et imitative quant à la seconde, qui prennent vis-à-vis de l'Église véritable la même attitude qu'Agar et Céthura avec leur fils



vis à vis de Sara. Les adhérents de ces trois confessions religieuses ont les yeux tournés vers Jérusalem, et reconnaissent pour leur père Abraham, en lequel beaucoup de nations devaient être bénies.

## XLVII

### Prophétie du sang de Zacharie et de la dispersion du peuple d'Israël.

Il ne serait pas nécessaire d'écrire un chapitre spécial sur les prophéties de Jésus, car la plupart de ses paraboles en renferment, et le Seigneur insiste tout particulièrement sur la ruine de l'autel du sacrifice et de l'ancien temple.

Nos modernes incrédules confirment indirectement cette déclaration de notre Seigneur (1) : « Celui qui fait ma volonté comprendra la divinité de ma doctrine, » mais ils pèchent directement contre la vérité de cette sentence, en ce que le Crucifié est pour les Payens de nos jours un sujet

---

(1) Saint Jean (VII, 17).

de scandale, et pour les Juifs un sujet de folie. Toutefois nous n'écrivons pas ce livre par amour ou par haine de nos adversaires, mais plutôt pour confirmer la vérité et la démontrer à tous.

Une prophétie peu comprise jusqu'ici et bien menaçante est celle que le Christ fit encore peu de temps avant la fin de sa mission terrestre (1) : « Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils feront mourir les uns et » persécuteront les autres ; en sorte qu'on redemandera à » cette nation le sang de tous les prophètes qui a été » pandu depuis la création du monde, depuis le sang » d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie ».

La mort d'Abel ouvre le canon hébraïque, et le récit du meurtre de Zacharie le ferme (2). La légende juive raconte que : « Lorsque Zacharie (3), le premier grand prêtre qui ait » été martyrisé, fut lapidé sous le roi Joas dans l'enceinte » extérieure du temple, il s'écria en mourant : « Le Seigneur » le voit et le vengera. » Son sang, comme celui d'Abel, cria vengeance vers le ciel et n'a jamais disparu du seuil du temple, mais y est resté bouillant et brûlant jusqu'à ce que l'ancienne Jérusalem ait été détruite par Nabusardan, général de Nabuchodonosor, et jusqu'à ce que 940,000 juifs, parmi lesquels 80,000 prêtres, eussent été immolés sur cette pierre. « Que son sang retombe sur nous et sur

---

(1) Saint Luc (XI, 49).

(2) II Chron. (XXIV, 21).

(3) H. Taanith (fol. 69, 1).

» nos enfants ! » crient le peuple et les grands prêtres lorsque Pilate se lave les mains de la mort de Jésus, et ils provoquent le meurtre du grand prêtre de la nouvelle alliance. Mais le Seigneur menace, par ses paroles prophétiques, la nation coupable du renouvellement de la même expiation ; son sang, le sang du pasteur tué injustement, criera vengeance, et Jérusalem sera détruite de nouveau et des centaines de mille de ses habitants seront immolés en expiation. C'était une prophétie terrible annonçant la ruine prochaine de la ville sainte et de ses habitants, mais le sang de 1,100,000 d'entre eux, qui trouvèrent la mort sous les décombres de Jérusalem, confirma la vérité de cette prophétie. Et la preuve qu'il ne s'agit pas ici d'une *prophetia post eventum* se trouve dans le malentendu qui fit appliquer dans l'Eglise primitive la parole du Seigneur à Zacharie, fils de Barachie, au lieu de l'appliquer au fils de Jojada.

« La cognée est déjà à la racine des arbres, et tout arbre » qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au » feu (1). » Voilà ce que proclame le prophète sur les bords du Jourdain. Cette menace se répète trois fois : d'abord par la bouche de saint Jean-Baptiste, ensuite par celle de notre Seigneur vis-à-vis des Pharisiens (2), enfin lors de la malédiction du figuier infertile. C'est la même menace qu'avaient déjà fait retentir contre Juda et Jérusalem.

---

(1) Saint Math. (III, 10).

(2) Saint Math. (VII, 19).

salem les prophètes Isaïe et Jérémie (1); toute la race devait être extirpée comme infertile et sans vie, la souche elle-même devait être arrachée du sol dans lequel elle s'était développée largement.

Après le déluge l'agriculture n'avait pas débuté par la production des céréales et la plantation de la vigne, mais par celle des arbres que comportait seul un sol appauvri. D'après la fable ce fut Pallas-Athéné elle-même qui planta de sa main le premier olivier sur l'Acropolis, en souvenir de la fin du déluge. Josèphe (2) fait mention de même *du chêne ogygien*, près d'Hébron, à l'ombre duquel habitait Abraham; il y avait également vers le nord du bois de Mambré, un térébinthe qui passait pour avoir survécu au déluge (3); c'était le patriarche des arbres du pays. La Genèse (4) dit expressément qu'Abraham planta des arbres à Beerséba. Ces arbres plantés par les patriarches passaient pour sacrés, voire même pour des arbres prophétiques, qui, ayant été plantés à l'origine d'une nation, étaient destinés à s'élever ou à périr en même temps qu'elle, ou à reverdir avec elle, si elle était appelée à renaître avec des forces nouvelles. C'est ainsi que l'olivier sacré de la maison d'Erechtée dans l'Acropole d'Athènes, qui avait été coupé par les Perses de l'armée de Xerxès, poussa, en témoignage

---

(1) Isaïe (VI, 12). Jérém. (XI, 16).

(2) Arch. (I, 10, 4).

(3) Bellum (IV, 9, 7).

(4) Gen. (XXI, 35).

de la victoire qui couronnerait les efforts des Grecs, de sa souche à demi brûlée un nouveau jet, lorsque Xerxès envoya des Athéniens sacrifier à l'Acropole (1). Pendant la guerre des Cimbres, un orme qui s'était abattu sur l'autel de Junon dans le bosquet sacré de Nucéria, et auquel on avait coupé la cime, se releva de lui-même et continua à verdir, annonçant par là que la majesté du peuple romain, alors en souffrance, se relèverait de nouveau (2). Isaïe le grand poète et le grand voyant se sert d'une façon toute semblable de la même image quand il parle *de la racine de Jessé*; c'est d'elle que doit sortir le rejeton autour duquel les nations de la terre viendront se réunir (3). Le traité talmudique H. Beracoth (4) s'appuie sur Isaïe (5) pour démontrer que

---

(1) Hérod. (VIII, 55). Dionys. (XIV, 4). Paus. (I, 27, 2). Les Indiens de Puebla, qui sont les descendants des anciens Mexicains, racontent que Montézuma avait planté dans la ville de Pecos un jeune arbre et déclaré que les Aztèques resteraient une nation indépendante aussi longtemps que subsisterait cet arbre, mais qu'après sa disparition, des hommes blancs viendraient de l'Orient et envahiraient le pays; que cependant le peuple devait attendre en paix le retour de Montézuma, qui rétablirait alors le royaume du Mexique. (W. Menzel, *Litteraturbl.*, 1860, n° 6). Dans l'Inde on a l'habitude de planter un cocotier à la naissance d'un enfant, et pour savoir l'âge de celui-ci on compte les couches annuelles successives de l'arbre.

(2) Pline (XVI, 32, 13, 2).

(3) Ép. aux Rom. (XV, 12).

(4) H. Beracoth (f. 5, 1).

(5) Is. (XI, 1).

la naissance du Messie a eu lieu peu de temps avant la destruction de Jérusalem, et le Midrasch Tillim (1) répond aux idées de ses contemporains lorsqu'il dit : « C'est du » Messie qu'il est question ici; c'est à lui que pensait » Isaïe, lorsqu'il dit : Il sortira un rejeton de la racine de » Jessé. »

On voit se réunir ici l'idéal et le réel, car c'est sous le térébinthe d'Hébron, d'origine immémoriale, qu'après la compression du soulèvement terrible qui eut lieu sous Bar Cocheba, on vendit comme esclaves, lors d'une foire, 33,000 juifs, chacun pour un muid d'orge (un boisseau environ). Jérôme (2) parle encore des rassemblements populaires qui avaient lieu de son temps sur le marché du Térébinthe (in mercato Terebinthi); malheureusement l'empereur Constantin fit abattre cet arbre sacré, parce que les habitants payens du voisinage lui rendaient des honneurs divins (3). Toutefois on voit encore à la fin du moyen âge se conserver le souvenir de l'arbre du vallon de Mambré, qui s'est desséché à la mort de Jésus-Christ, et qui doit reverdir, lorsque viendra de l'Occident un prince qui remettra de nouveau la Terre-Sainte au pouvoir des chrétiens (4).

(1) Midrasch Tillim (LXX).

(2) In Jerom. (XXXI) et Zach. (XI).

(3) Socrat. Hist. ecclés. (I, 48).

(4) Schiltberger (*Reisebuch*. 1393-1427, pag. 415). (Récit de voyage.) V. mon *Heidenthum* (t. I, 502 et t. III, 459), et mon *Jerusalem* (t. I, p. 507 et t. II, 69). Il existe des traditions sem-



Il devait arriver au peuple d'Israël ce qui était arrivé à l'empire de Babylone, que Daniel (1) compara à un grand arbre, dont le sommet montait jusqu'au firmament, et dont les branches s'étendaient jusqu'aux confins de la terre, de manière que les oiseaux du ciel reposaient sur ses branches, et se nourrissaient de ses fruits. Mais voyez ! un ange (un ameshaspenta !) s'élança du ciel, et cria tout haut : Abattez cet arbre jusqu'à la racine, coupez ses branches, et arrachez ses feuilles. » Dans Osée (2), on voit le figuier servir d'image, pour désigner le peuple d'Israël, et Jéhovah adresser ainsi la parole à celui-ci : « Je t'ai trouvé dans le désert comme on trouve une figue nouvelle dans les premiers jours de la maturité de ce fruit. » Cet arbre s'était flétri dans la suite des temps, et était devenu infertile ; et peu de temps avant sa passion, on voit Jésus-Christ s'approcher d'un figuier, qui se trouvait sur le sommet du mont des Oliviers, et le maudire, de sorte qu'il sécha sur pied du jour au lendemain, au grand étonnement des disciples. Le Seigneur se sert alors de cette image dans une parabole, pour parler de la durée de sa mission messianique dans la Judée : « Un homme qui avait » un figuier planté dans sa vigne alla chercher du fruit,

---

blables en Suisse : celle relative au poirier de la bruyère de Walsen, celle du buis son d'épines sur le Birnfeld dans l'Argovie, et celle du tilleul de l'Emmenfeld dans le canton de Lucerne. (Rochholz, *Schweizersagen*). (Légendes suisses, t. I, 60, 61, 80).

(1) Daniel (IV, 8).

(2) Osée (X, 10).

» et n'en trouvant point, il dit au vigneron : Voici la troi-  
» sième année que je viens chercher du fruit à ce figuier, et  
» que je n'en trouve point : coupez-le donc ; pourquoi faut-  
» il qu'il occupe la terre plus longtemps ? Mais le vigneron  
» lui répondit : Laissez-le encore cette année, je bêcherai  
» tout autour, et j'y mettrai du fumier, et vous verrez s'il  
» portera du fruit : s'il n'en porte point, dans quelque  
» temps vous le ferez couper (1). » — L'arbre desséché est  
l'image de l'expulsion imminente du peuple d'Israël de la  
patrie de ses pères, où il avait la prétention de vivre au  
milieu des nations, comme un peuple distingué d'elles par  
sa noblesse (2).

---

(1) L'ancienne noblesse ressemble plus ou moins à un arbre  
desséché dans sa sève qui ne porte plus de fruits et dont les ra-  
cines ont senti déjà plusieurs fois les coups de la hache.

(2) Saint Luc (XIII, 7).

## XLVIII

### Figures concernant la destruction de Jérusalem et de son sanctuaire.

Les Juifs sont une nation sans terre, un peuple sans état politique. La manière dont cette révolution s'accomplit et les causes qui la déterminèrent se trouvent non-seulement dans la plainte de Jésus, relative à *la fille de Sion qui a méconnu le prince de la paix qui est venu la visiter*, mais c'est encore au moyen de toutes les figures et comparaisons imaginables que Jésus renouvelle la menace terrible, que Jérusalem n'échappera pas au sort de Ninive et des autres anciennes capitales, et qu'elle sera détruite jusqu'au niveau du sol.

La pensée fondamentale et le résumé de ses discours

dans les derniers temps de son activité messianique se trouvent dans la parabole des vigneronn homicides et du meurtre de l'héritier (1) :

« Il y avait un Père de famille, qui planta une vigne :  
» Après l'avoir environnée d'une haie, il y creusa un pres-  
» soir et y bâtit une tour. Puis, il la loua à des vigneronn,  
» et s'en alla dans un pays étranger, où il fut longtemps.  
» Le temps de cueillir les fruits étant venu, il envoya un  
» de ses serviteurs aux vigneronn pour recevoir les fruits  
» de la vigne. Mais l'ayant pris, ils le battirent et le ren-  
» voyèrent les mains vides. Il envoya encore un autre ser-  
» viteur ; mais ils le battirent aussi, ils lui jetèrent des  
» pierres, ils le blessèrent à la tête, et, après l'avoir chargé  
» d'outrages, ils le renvoyèrent aussi les mains vides. Il  
» en envoya un troisième, qu'ils jetèrent dehors après  
» l'avoir blessé, et qu'ils massacrèrent. Il en envoya en-  
» suite plusieurs autres, dont ils battirent une partie et  
» tuèrent le reste. Sur quoi le maître de la vigne dit : Que  
» ferai-je ? Je leur enverrai mon fils bien-aimé : peut-être  
» que, le voyant, ils auront du respect pour lui. Mais quand  
» les vigneronn le virent, ils raisonnèrent en eux-mêmes,  
» et dirent : Celui-ci est l'héritier ; tuons-le, afin que l'hé-  
» ritage soit pour nous. Ils se saisirent donc de lui, et le  
» jetant hors de la vigne, ils le tuèrent. »

La vigne, c'est la Terre-Sainte que les Israélites de-  
vaient considérer comme la propriété de Jéhovah, et dont

---

(1) Saint Marc (XII, 9) ; saint Math. (XXI, 45 et suiv.).

ils devaient avoir soin. *La tour* qui s'y trouve, c'est la *ville de Sion*, le *pressoir*, c'est le Temple. *La haie*, c'est la haie d'épines de la loi (Geder hathora) ainsi qu'il est dit dans *Pirke avoth* (1) : « Les traditions forment la haie de la loi. » Cette haie qui l'entourait ne cessa de croître, et devint si haute qu'il ne fut plus possible de la franchir; au surplus, les Pharisiens avaient encore palissadé la vigne à l'aide de leurs interprétations et dispositions étroites. Le père de famille, c'est le *Père céleste*, ses envoyés, les *prophètes*, auxquels les fermiers payèrent leurs redevances par des coups, comme il est dit dans l'épître aux Hébreux (2). Le fils bien-aimé, c'est *Jésus-Christ*, que la Synagogue a rejeté de son sein, car les Juifs l'excommunièrent. Mais Jésus acheva sa parabole en ces mots :

« Quand donc le maître de la vigne sera venu, que » fera-t-il à ces vigneron? Ces impies, lui dirent-ils, ils » les fera périr misérablement, et il affermara sa vigne à » d'autres vigneron qui lui en rendront les fruits dans » leur saison. Oui, certes, répondit-il, le maître de la » vigne viendra, il chassera ces vigneron, et il affermara » sa vigne à d'autres! C'est pourquoi je vous déclare que » le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à » un peuple qui en produira les fruits. Quand ils enten- » dirent cela, ils dirent : *à Dieu ne plaise!* »

Isaïe (3) s'était déjà servi de cette comparaison de la

---

(1) *Pirke avoth* (c. 1, 1).

(2) Ép. aux Hébr. (XI, 55).

(3) Isaïe (V).

vigne, que le maître entoure d'un enclos de pierres, et qu'il complane de ceps choisis, qu'il garnit d'une tour et d'un pressoir, mais qui, ne produisant que de mauvais fruits, est laissée à l'abandon et livrée à la destruction. Le prédicateur de la pénitence sur les bords du Jourdain, le dernier prophète de l'Ancien Testament, l'annonce (1) : « Le maître a déjà la pelle à la main pour purifier l'aire et » serrer le froment dans ses granges, et brûler les balles » dans le feu inextinguible. » Le bon grain, ce sont les fidèles, et la balle est dispersée dans toutes les régions du globe lors de la destruction de Jérusalem, où le Seigneur balaye lui-même son aire (Aravna) et où il foule le pressoir de sa colère. Jésus a fait entrer dans la parabole des vignerons l'histoire entière du peuple israélite. Les nouveaux vignerons auxquels la vigne est affermée, ce sont les Romains de Titus. Et il continua en ces mots (2) : « N'avez- » vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont reje- » tée ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre » de l'angle. Celui qui tombera sur cette pierre en sera » brisé, et celui sur qui elle tombera en sera écrasé. » Cette image est prise de la coutume des Juifs de lapider, et laisse entrevoir en même temps la légende de la destinée attachée parfois à la pierre angulaire d'un édifice.

Dans la parabole du *filz du roi qui vient prendre possession de son royaume* on retrouve la même prédiction

---

(1) Saint Math.

(2) Id. (XXI, 42).

menaçante; on en voit des traces dans la parabole des *conviés au festin des noces* (1), et dans celle des *talents* (2).

Voici ce qu'elle dit : « Comme ils s'approchaient de Jérusalem et que beaucoup d'entre eux croyaient que le royaume de Dieu devait paraître bientôt, Jésus leur dit cette parabole : Un roi avait un fils qu'il envoya prendre possession de son royaume. Ses sujets toutefois se saisirent de lui, le maltraitèrent et le tuèrent. Lorsque le roi l'eut appris, il envoya ses armées se saisir de ces meurtriers et mettre le feu à leur ville. »

Le fils de David s'en vint à Jérusalem pour recevoir les hommages de la ville sainte, et il y fit son entrée pacifique au milieu des chants de louange et pendant qu'on étendait sous ses pieds des rameaux de palmier. Les troupes nombreuses du peuple qui l'accompagnaient lui proposèrent de l'aider à rétablir le royaume de David; mais il entra sans défense, et les Juifs l'abandonnèrent et le trahirent, ils demandèrent même son sang.

Les armées dont il est question dans la parabole, ce sont les Romains, instruments de la justice divine contre les coupables; les meurtriers mis à mort, ce sont ces 1500 mille Juifs (ou à peu près) qui succombèrent lors de la dernière révolte; la ville détruite enfin, c'est Jérusalem. Beaucoup d'entre les contemporains de Jésus devaient faire l'expérience personnelle de cette justice divine.

---

(1) Saint Math. (XXII, 7, 8).

(2) Saint Luc (XIX, 18).



« Je vous dis en vérité, dit le Seigneur, qu'entre ceux  
 » qui sont ici, il y en a quelques-uns qui ne mourront  
 » point qu'ils n'aient vu venir le Fils de l'homme dans son  
 » règne (1). »

Quelques-uns de ses disciples ayant parlé des splendeurs  
 du Temple et de la beauté des constructions : « Le temps  
 » viendra, dit Jésus, que tout ce que vous voyez ici sera  
 » tellement détruit qu'il ne restera pas pierre sur  
 » pierre (2). »

Le roi Hérode avait entrepris de rebâtir le Temple avec  
 une magnificence digne de celui de Salomon, afin de se  
 donner des airs de Messie politique. On lit dans le Tal-  
 mud (3) : « Celui qui n'a pas vu le temple d'Hérode n'a  
 » jamais rien vu de beau. » Bava ben Bota en fut l'ar-  
 chitecte, mais le roi lui fit crever les yeux. De même  
 que pour l'église de Sainte-Sophie, on veut que ce soit un  
 ange qui en ait apporté le plan du Ciel. Dans le temple  
 d'Hérode comme dans celui de Salomon, le sol était pavé  
 en marbre et ondulé comme des vagues, de sorte que l'on  
 raconte de la reine de Saba qu'elle souleva sa robe en  
 mettant les pieds dans celui-ci, parce qu'elle crut mar-

(1) Saint Math. (XVI, 28).

(2) Saint Math. (XXIII, 57; XXIV); saint Luc (XXI, 5, 6).  
 Hérode avait donné au temple le butin fait dans la guerre, no-  
 tamment celui fait sur les Arabes. Ce trésor fut mis au pillage  
 plus tard par Jean Gischala. Jos. Arch. (XV, 41, 3). Bell. (V,  
 15, 6); mon *Leben Christi* (t. V).

(3) B. Bava Bathraff (f. 4, 4).

cher dans l'eau. Les pierres en étaient parfois si colossales que, selon les expressions de l'historien Josèphe (1), « *le Temple sembla être bâti pour l'éternité* ; il passait aussi » pour la septième merveille du monde. » C'est cet aspect grandiose qui frappa les disciples du Seigneur. Mais Jésus-Christ en prédit la destruction totale, et de même qu'au commencement de sa mission il avait renversé moralement l'autel du sacrifice par un acte d'une portée historique universelle, ainsi confirma-t-il vers la fin de sa mission rédemptrice, à sa dernière visite au Temple, la ruine du Sanctuaire, et non-seulement cette ruine mais encore la dévastation de la ville sainte elle-même.

« Ensuite Jésus s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples lui demandèrent : Quand ces choses arriveront-elles, et à quel signe connaîtra-t-on que tout cela s'accomplira ? Jésus leur répondit : Le temps viendra que vous désirerez de voir le Fils de l'Homme un jour seulement et vous ne le verrez point... Lorsque vous verrez dans le lieu saint *l'abomination de la désolation*, lorsque vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa ruine est proche. La colère de Dieu s'allumera contre ce peuple : les uns seront passés au fil de l'épée, les autres seront emmenés captifs chez toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les infidèles, jusqu'à ce que le temps des Gentils

---

(1) Arch. (XV, 41, 5).

» soit accompli. En quelque lieu que soit la pâture, les  
» aigles s'y assembleront (1). »

Quelle merveilleuse poésie n'y a-t-il pas dans cette peinture? Déjà dans le livre de Job il est dit : « L'aigle du sein de son nid de rochers fait la revue des pays environnants, ses yeux s'élancent dans le lointain, ses petits boivent le sang, et on le rencontre partout où il y a un corps livré à la pâture (2). » Le Sauveur a ici en vue l'aigle des enseignes des légions romaines ; mais on prétend aussi que l'aigle suit les armées dans la prévision de quelque pâture, et qu'il semble flairer les victimes des batailles futures. Ces paroles du Seigneur forment en même temps contraste avec l'image de la poule et de ses poussins dont il s'était servi. Lorsque, dans une forêt, les arbres périssent faute de soins, on voit les insectes s'y diriger d'eux-mêmes et la pourriture est accompagnée de la moisissure et des vers. Toujours, quand il existe dans l'Église ou dans un État quelque partie pourrie, on voit les vers sortir de tous les recoins et recouvrir de leur bave la surface pour cacher la décomposition et se repaître ensuite aux dépens du public.

---

(1) Saint Math. (XXIV, 15, 28. S. Luc XVII, 22 ; XXI, 20-25). Partout dans le monde politique où il y a de la pâture, partout où il y a quelque État ou quelque dynastie en décomposition, on voit se diriger les aigles françaises, autrichiennes, prussiennes ou russes. La parole du Seigneur : « Cette génération ne passera pas sans que tout cela n'arrive, » peut s'appliquer également à bien des États modernes.

(2) Job (XXXIX, 50).

Des nations entières, quand elles sont mortes à une vie supérieure et à leur vocation, deviennent ainsi de la pâture morale, et appellent sur elles, au moins dans les temps des révolutions, les aigles et les vautours, dont les appétits se chargent de faire disparaître ce qui est pourri, afin que le mal ne devienne pas général.

Le Sauveur confirme sa prophétie en assurant que « *cette* » *génération ne passera point que toutes ces choses se* » *soient accomplies* (1). « C'est à cette prédiction que les chrétiens de la ville sainte furent redevables de leur salut quarante ans plus tard, car, lorsque les signes précurseurs se multiplièrent, ils commencèrent à émigrer à Pella, au delà du Jourdain. Ce témoignage d'Eusèbe (2) trouve sa confirmation dans Josèphe (3) : « Lorsque Cestius Gallus, » dit-il, vint camper avec son armée devant les murs de » Jérusalem l'an XII de Néron, puis abandonna subitement » le siège sans raison apparente, il fut offert à bien des » Juifs une occasion de s'échapper, comme on se sauve » d'un vaisseau prêt à sombrer. » L'historien juif le reconnaît plus loin (4) : « Si les Romains n'étaient pas venus » pour punir la ville coupable, la terre se serait ouverte » pour l'engloutir, ou elle aurait été anéantie par un nouveau déluge, ou par le feu du ciel comme Sodome. » Jésus-Christ prédit à la ville sainte que sa ruine sera une

---

(1) Saint Marc (XIII, 30).

(2) Eusèbe, *Hist.* (III, 5).

(3) Bell. (II, 20).

(4) Bell. (V, 15, 6).

conséquence directe de sa répudiation du Messie véritable et de sa prédilection aveugle pour les faux prophètes : « Il » s'élèvera plusieurs faux prophètes, dit-il, qui séduiront » beaucoup de monde. Mais celui qui persévéra jusqu'à » la fin, sera sauvé (1). » Josèphe l'atteste, dans ce passage de sa *Guerre judaïque* (2) : « La cause de leur mort misé- » rable fut la prédication d'un faux prophète qui avait » déclaré à ces pauvres gens que Dieu leur commandait » d'aller dans le Temple et qu'ils y verraient les signes de » leur salut. Les tyrans qui égaraient alors l'esprit des ha- » bitants de Jérusalem se servaient sous main de faux » prophètes qui leur prêchaient de mettre leur confiance » dans le secours du ciel..... Ces trompeurs, qui, à l'aide » de mensonges éhontés, cherchaient à se faire passer » pour des envoyés de Dieu, s'efforçaient d'induire ainsi » en erreur le pauvre peuple. Par contre les Juifs ne prê- » taient aucune attention aux signes véritables qui annon- » çaient si clairement et si évidemment la ruine imminente » de la ville. »

De même que Scipion, contemplant les ruines de Carthage, reportait son esprit vers Rome et appliquait à la ville aux sept collines des bords du Tibre ce passage d'Homère : « Il viendra un jour où tombera aussi la superbe Ilion, » ainsi voit-on ici le Christ prédire à la manière de Daniel, comme si elles se passaient devant ses yeux,

---

(1) Saint Math. (XXIV, 5, 11, 24).

(2) Bell. (VI, 5).

les scènes de la destruction de Jérusalem et en même temps la fin de la puissance romaine au milieu des tempêtes de l'invasion des barbares. Car c'est à la louve romaine que Dieu avait confié le soin d'exécuter son jugement contre le lion de Juda, jusqu'à ce que le tour des payens fût aussi venu et que s'accomplît ce mot des *Nombres*(1) concernant les vaisseaux ennemis de Chitim, qui devaient aborder les côtes de la Palestine pour ruiner la puissance des Hébreux, et périr ensuite eux-mêmes. Saint Jérôme interprète ainsi ce passage : « *Venient in trifieribus de Italiâ, vastabuntque Hebraeos, et ad extremum etiam ipsi peribunt.* »

---

(1) Num. (XXIV, 24).





## XLIX

### Prophétie de la fin du monde.

En parlant de la ruine des grandes capitales du monde, Jésus nous ouvre en même temps une perspective sur la fin de toutes choses, lorsqu'il dit : « Je suis venu apporter » du feu sur la terre, et combien ne souhaité-je pas qu'il » brûlât déjà ! Pensez-vous que je suis venu apporter la » paix sur la terre ? non, certes ! mais bien la séparation » et le glaive, car on verra se soulever peuple contre » peuple et royaume contre royaume, et il y aura des » pestes, des famines et des tremblements de terre. Toutes » ces choses ne seront cependant que le commencement » des douleurs. Ce qui arriva du temps de Noé arrivera

» aussi à l'avénement du Fils de l'Homme. Car, comme  
» avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient,  
» se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où  
» Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne connurent le déluge  
» que lorsqu'il vint et les fit tous périr, et comme  
» du temps de Loth les hommes achetaient et ven-  
» daient, plantaient et bâtissaient jusqu'au jour où Loth  
» sortit de Sodome et qu'il tomba du ciel une pluie  
» de feu et de soufre qui les anéantit tous, c'est ainsi qu'il  
» en sera aussi à l'avénement du Fils de l'Homme.

» Mais avant que cela n'arrive, il faut que l'évangile du  
» royaume de Dieu soit prêché par tout l'univers et à toutes  
» les nations pour leur servir de témoignage ; alors seu-  
» lement viendra la fin.

» Il y aura des phénomènes prodigieux dans le soleil,  
» dans la lune et dans les étoiles, le soleil deviendra ob-  
» scur, la lune ne rendra point sa lumière, les étoiles tom-  
» beront du ciel, et les puissances des cieux seront ébran-  
» lées. Il y aura des tribulations telles qu'on n'en aura  
» pas ressenties de pareilles depuis le commencement du  
» monde. Toutes les nations de la terre seront consternées  
» par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots ;  
» les hommes sécheront de crainte dans l'attente de ce  
» qui doit arriver à tout l'univers.

» Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le  
» ciel ; alors toutes les nations de la terre feront éclater  
» leur douleur, et elles verront venir le Fils de l'Homme  
» sur les nues, avec une grande puissance et dans une  
» grande majesté. Au même temps il enverra ses anges

» avec la trompette et avec une voix éclatante, et ils  
» rassembleront ses élus des quatre côtés de la terre,  
» d'une extrémité du ciel à l'autre. Tous ceux qui vi-  
» vront alors seront surpris ce jour-là comme dans un  
» piège. Alors de deux personnes qui seront dans un  
» champ, l'une sera prise et l'autre sera laissée. Quant à  
» ce jour-là ou à cette heure, qui que ce soit, excepté le  
» Père, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils même  
» n'en a connaissance. C'est pourquoi, veillez et priez, afin  
» que vous méritiez de paraître avec confiance en la pré-  
» sence du Fils de l'Homme (1) ».

Jésus prédit la fin de l'ancien monde et le commence-  
ment du nouveau. C'est en ayant devant les yeux la mer  
Morte et la vallée de Josaphat, où doivent avoir lieu, selon  
les Juifs, la résurrection des morts et le jugement dernier,  
qu'il voit la terre consumée par le feu, et qu'il fait un pa-  
rallèle entre le déluge de Noé, la destruction de Sodome  
et celle de l'univers à la fin des temps. Pendant que Mala-  
chie prédit (2) : « Il viendra un jour où la terre flambera  
» comme un four, » on voit ici le Christ, en sa qualité de  
juge futur, annoncer de sa pleine autorité la réalisation du  
fait (3). Celui qui parle ici, c'est celui qui viendra à la

---

(1) Saint Math. (XXIV).

(2) Malachie (III, 19).

(3) Tertullien (adv. Marcion, IV, 29) croit que le feu signifie  
vérité. Marcion soutient au contraire qu'il s'agit du feu de la des-  
truction qui anéantit la paix. D'autres veulent que ce soit  
le feu de l'amour (?); c'est pourquoi il est dit dans *la Missa in*

tête de l'armée des anges et des esprits pour exécuter les terribles arrêts de Dieu. L'épée dans sa bouche est le symbole de la colère divine armée de toute sa puissance. L'épée et la palme qu'on voit dans les sculptures du moyen âge signifient choix et jugement ! Si le ballotement d'un navire par la tempête au milieu de l'obscurité de la nuit nous fait croire déjà que les étoiles du ciel vont tomber sur notre tête, que sera-ce donc quand, à l'approche du jugement dernier (1), la grande pécheresse sera ballottée dans les espaces célestes ?

Sur la montagne des Oliviers le Seigneur semble nous montrer finalement le livre de l'Apocalypse dont il tournera les feuillets à la fin des temps. Chaque peuple a sa prophétie de la fin du monde et ses sibylles, mais il est digne de remarque que les deux femmes qui représentent le destin dans l'Évangile (2) se retrouvent également dans l'Edda. Frohdi, le dieu de la paix, sous lequel les hommes goûtèrent les délices de l'âge d'or, possède un moulin (Grotta) dans lequel deux servantes Fenga et Menga font moudre le grain en chantant les paroles magiques du *Grottalied*. Il leur ordonne de moudre la paix, le bonheur et la richesse, mais elles n'obtiennent que la guerre. Vient alors Mysing

---

*sabb. Pentec.* : « Enflammez-vous du feu de l'Esprit-Saint que » Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et » qu'il désirerait de toute son âme voir brûler tous les cœurs. »

(1) Isaïe (XXIV, 20).

(2) Saint Math. (XXIV, 41). « De deux femmes qui moudront » au même moulin, l'une sera prise, l'autre sera laissée. »

l'ennemi qui s'empare du moulin et des servantes qu'il transporte sur son vaisseau, parce que le monde doit être détruit par un déluge. Sur le vaisseau qui les porte, elles continuent de moudre, mais c'est du sel, et le vaisseau périt au milieu de la mer salée.

Quand le Sauveur dit (1) : « Je suis venu mettre la division entre la mère et la fille », cela signifie que le judaïsme et le christianisme seront toujours hostiles l'un à l'égard de l'autre. En attendant, malgré l'avertissement du Seigneur, le vertige des jouissances sensuelles continuera d'étourdir les hommes, on continuera de crier : *Io Evoé et Gaudeamus*, comme jadis pendant les courses tumultueuses des Ménades. C'est l'insouciance de Sardanapale qui se montre toujours la même et qui ne cessera qu'avec la destruction de la ville et de l'empire.

Il faisait nuit et un éclair illuminait de ses feux les sombres nuages qui couvraient les cieux, lorsqu'en ce jour, riche en souvenirs, le Seigneur se mit à parler du retour éclatant du Fils de l'Homme. *Les temps anciens venaient de finir, l'année de Dieu venait de s'écouler avec l'apparition du Christ*, et les hommes d'alors sentaient peser sur leur poitrine la crainte de la fin de l'ancien monde. Les apôtres eux-mêmes croyaient cette fin imminente : cela ressort de toute leur correspondance et ce fut même en partie la raison pour laquelle on écrivit les Évangiles si tard, lorsque l'histoire de la mission terrestre du Sauveur

---

(1) Saint Math. (X, 34).

était déjà oubliée en partie, et que ses discours avaient perdu leur enchaînement grandiose.

Quand, sous le règne de Titus, le destructeur de Jérusalem, l'épouvantable éruption du Vésuve vint menacer Rome du même sort, Pline le Jeune nous dit dans une de ses lettres (1) « que beaucoup élevaient leurs mains vers » les dieux, et d'autres prétendaient au contraire qu'il n'y » avait plus de dieux, et que c'était le commencement de » la *dernière nuit* du monde (*novissima nox*). Il y en eut » beaucoup qui, mus par une folie véritable, cherchèrent » dans leur malheur à se faire illusion à eux-mêmes ainsi » qu'aux autres *par des prophéties terribles*. Mais quant à » moi, je pourrais me vanter que je ne laissai échapper » dans ce grand danger ni un soupir ni un mot indigne » d'un homme, car j'avais trouvé dans la pensée que *j'allais » périr avec le monde et le monde avec moi*, une consolation malheureuse mais puissante. »

Aussi longtemps que le peuple d'Israël était resté fidèle à sa mission de peuple central, et qu'il avait gardé le feu sacré au milieu de l'obscurité des temps, il conserva aussi sa demeure au centre du monde. Mais maintenant que la lumière de la révélation s'était obscurcie dans la lampe du pharisaïsme, et qu'il n'avait pas reconnu l'Homme-Dieu quand il était venu vivre dans son sein, l'ancien centre fut brisé par la force et le peuple d'Israël dispersé par toute la terre. De même que la prédiction du Fils de l'Homme

---

(1) Plin. jun. (VI, ep. 20).

s'est réalisée pour la ville coupable avec les signes rapportés par l'historien Josèphe, ainsi luira aussi pour l'humanité entière le grand jour où les cieux perdront leur équilibre, et où le firmament sera ébranlé par l'anéantissement de l'action réciproque des forces attractive et répulsive. L'expression de Jésus-Christ : *les colonnes des cieux seront ébranlées*, se fonde sur une idée grandiose, qui répond aux conceptions des arts plastiques de l'antiquité. Ce sont les colonnes terminales d'Hercule, figurant les points solsticiaux autour desquels le soleil tourne dans son mouvement circulaire. Mais lorsque Hercule Samson, le héros solaire, ayant recouvré ses forces avec la croissance de sa chevelure étincelante, saisira les deux colonnes et les renversera, lorsque le soleil et la lune sortiront de leurs orbites, le monde s'écroulera et les Philistins surpris au milieu de leurs réjouissances, seront ensevelis sous les décombres, et la fin du monde sera venue.

Maïmonide a saisi parfaitement le rapport intime qui existe entre la mort du Christ et la ruine de la nationalité juive, car voici ce qu'il dit (1) : « *Jesus utique Nazarenus visus est Messias, et occisus per domum judicii causo fuit, ut Israel destrueretur judicio, et dispergerentur reliquie ipsorem et ut deprimerentur.* »

---

(1) Hilc. Sanhedr. (c. 11).





## L

### Le lavement des pieds.

Jésus passa les deux derniers jours qui précédèrent sa Passion dans la retraite à Béthanie, chez Simon, le lépreux, où personne n'était tenté de le chercher. Il rentra dans la ville le soir de Jeudi, pour célébrer la Pâque avec ses disciples avant de mourir. Le lavement des pieds se présente au moment de l'institution de la sainte Cène de la nouvelle alliance comme un acte plein de signification et presque avec les caractères d'un sacrement. Notre-Seigneur se fait précéder à Jérusalem par Pierre et Jean, et leur donne pour signe qu'ils rencontreront un homme portant une cruche d'eau, et il leur dit que s'ils le suivent, ils

trouveront une grande salle avec une table garnie de mets. Ils doivent la demander au maître de la maison, pour la célébration de la Pâque en lui disant (1) : « Le maître vous fait dire que son temps approche. » De même que Samuel donna à Saul pour signe qu'il rencontrerait trois hommes, ainsi Jésus, jetant son regard dans le lointain, annonce à Pierre et à Jean la rencontre d'un homme portant une cruche (2). Et c'est ainsi que les disciples s'enquirent du cénacle.

« Après le souper, Jésus se leva de table, quitta ses habits, et, ayant pris un linge, il le mit autour de lui ; puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il alla donc à Pierre, qui lui dit : Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds ? Jésus lui répondit : Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez après. — Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, qui suis votre Maître et votre Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous vous fassiez ce que je vous ai fait (3). »

---

(1) Saint Luc (XXII, 8) ; saint Math. (XXVI, 18).

(2) Le Sakka ou Hemali est encore aujourd'hui un serviteur indispensable dans une maison orientale ; le portier s'appelle Bowah.

(3) Saint Jean (XII, 2 et suiv.).

Jésus dit à Pierre et à ses successeurs (1): « Vous ne savez » pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez plus » tard. » Ce n'est également que plus tard que le sens du lavement des pieds put être bien compris. — Le cénacle était recouvert de nattes (2), comme toutes les salles de réception de l'Orient. Comme on est chaussé de sandales, on les ôte à la porte, et on lave les pieds à l'hôte pour qu'il puisse se coucher à table les pieds propres (3).

Le repas du soir est terminé, Jésus-Christ se lève et se met à laver les pieds de ses disciples, en commençant par Pierre; puis il invite les apôtres à se remettre de nouveau à table pour l'institution de la sainte Cène. Le Sauveur commence cette institution en renouvelant un usage royal immémorial que les temps patriarcaux nous montrent en grande vénération même chez les payens. Cet acte signifie que le roi du ciel et de la terre, le fils de David, et l'héri-

(1) Saint Jean (XIII, 7).

(2) Saint Luc (XXII, 12). Saint Marc dit de cette salle à manger : ἀνάγκαιον μέγα ἐστρωμένον ἑτοιμον, qu'elle était grande et pavée et meublée, c'est-à-dire qu'elle avait des tables et des chaises.

(3) Les Assyriens ne s'asseyaient point sur des divans les jambes croisées, mais comme nous, sur des chaises, ainsi que cela se voit sur leurs monuments (Layard, *Fouilles*, fig. 22, 17, 29, 81). On devait célébrer la Pâque étant couché, parce que cette attitude convient à un homme libre. Maimon. in Pesach (c. 10, 1). V. aussi mon *Leben Christi* (t. VI, p. 62).

tier du trône d'Israël s'humilie jusqu'à faire œuvre d'esclave, qu'il lave les pieds de ses élus et les sert à table.

Le Christ sanctionne ainsi une coutume payenne et confirme en sa qualité de père de famille cet antique usage des schahs de l'Iran, de descendre de leur trône chaque année le jour du *churemrusz* « le jour heureux » pour se mêler à leurs sujets, qu'ils admettent alors à leur table, en disant : Je suis comme l'un de vous (1) !

Le lavement des pieds n'était que le préliminaire et la préparation au repas. Abraham et Lot avaient déjà rempli ce devoir à l'égard des Élohim, leurs hôtes, et Chrischma passe également pour avoir lavé les pieds aux Brahmanes par esprit d'humilité.

L'empereur de la Chine célèbre chaque année, le 23 du troisième mois, la fête de la charrue, où il se montre l'égal du plus humble cultivateur, en traçant un sillon. — C'est d'ordinaire le jour de la fête de la moisson que le maître montre de la condescendance, en se mêlant à ses serviteurs. Les peintures murales du palais-temple de Ramsès-Miamoun, à Thèbes, montrent le Pharaon, coiffé du pschent, et entouré de tous les prêtres qui forment sa cour, et de chœurs de musique sacrée, pendant qu'il coupe une poignée de blé avec une faucille d'or. A Cidonia, dans l'île de Crète, le roi avait coutume de descendre de son trône tous les ans, le jour de la fête de Chronos, et d'abandonner son autorité aux esclaves, pour

---

(1) Hyde *relig. veter. Persar.* (p. 252). Hérod. (II, 172).

un jour, de sorte qu'il semblait que tout le monde était rétabli dans la liberté et l'égalité originelles.

Dans l'Attique, Cécrops avait bâti un temple et un autel en l'honneur de Saturne et ordonné que les esclaves y vinssent annuellement après la moisson manger en commun avec leurs maîtres le pain fait avec le froment nouveau. A Rome aux *Mégalésies* qui se célébraient du 3 au 12 avril, on avait coutume de s'inviter à des repas auxquels les sénateurs et les plébéiens échangeaient réciproquement leurs rangs. La *Fête de la Fraternité* se célébrait en Perse au mois de décembre, comme les Saturnales romaines, où le père de famille revêtait lui-même des habits d'esclave, se ceignait les reins et était obligé de servir ses esclaves à table. Il faut rattacher à la même origine les *Pélories* (1) pélasgiques, la fête *Jokmaalen* en Hollande, ou la coutume des pays septentrionaux dérivant de la *Fête de Jul*, coutume qui veut que le soir de la saint Sylvestre le berger et le domestique prennent dans la maison la place d'honneur, tandis que le noble et le maître sont obligés de les servir. En Hongrie, le juge du lieu a l'habitude de régaler les moissonneurs après la récolte.

Déjà la veille de ce jour, le Sauveur avait dit (2) : « Heu- » reux sont les serviteurs que le maître à son retour trouve

---

(1) Comparez mon livre sur le *Paganisme et sa signification pour le christianisme* (t. II, p. 254 et suiv.). Péloros est d'après Redslob *Bel-Or* ou le *Seigneur de la lumière*. Strabon (III, 5) parle d'une tour de Peloros, près de Rhegium.

(2) Saint Luc (XII, 37).

» veillant ! Je vous dis en vérité, qu'il se ceindra, qu'il » les fera mettre à table et qu'il ira et viendra pour les » servir. » Le nouveau Melchisédeck accomplit cet acte sur les douze apôtres, qui, en leur qualité de représentants du nouveau peuple d'Israël, forment ainsi la Table ronde, et il y joint cette recommandation : « Faites ceci en souvenir de » moi ! » Le renouvellement de cet acte symbolique le jour de la fête principale de l'année avait pour but de rappeler aux princes chrétiens que ce n'est que par la grâce de Dieu et par sa miséricorde qu'ils sont élevés au-dessus de leurs sujets, mais qu'au fond ils sont leurs égaux. De même que la Pâque juive, où l'on célébrait aussi la fête de la première moisson et où l'on offrait les prémices de l'orge, rappelait aux Israélites le souvenir de leur libération de la servitude de l'Égypte, et était considérée comme la fête de la liberté, car alors ils étaient tous étendus à table comme des seigneurs, ainsi tous les peuples de la terre sont délivrés par le Christ du joug de l'antique servitude, et appelés par lui à sa table sans distinction aucune, les rois comme les mendiants. La communion pascale doit être en même temps la figure prophétique du festin céleste.

Au lavement des pieds, Jésus qui avait refusé jusque-là tous les titres de distinction, fait ressortir au contraire sa dignité pour rendre d'autant plus sensible son abaissement, et il laisse à ses disciples cet enseignement : « Celui » qui veut être le premier d'entre vous doit être le servi- » teur des serviteurs (1). » C'est pour obéir à cette leçon du

---

(1) Saint Marc (IX, 35).



Sauveur que le pape et les évêques, les empereurs et les rois, les abbés et les ordres de chevaliers ont adopté dès l'origine la coutume d'accomplir cet acte d'humilité sur leurs sujets, sur les pauvres et les pèlerins. Se laver les pieds et se servir réciproquement constituait un signe de reconnaissance entre les premiers chrétiens « *les saints* » (1). Le souverain pontife n'est pas le seul qui à Rome, après s'être revêtu d'une tunique blanche, lave les pieds à douze pèlerins, et les sert à table, au repas qu'il leur donne dans la chapelle Paulinienne (2); on voit plusieurs cardinaux répéter cet acte d'humilité sur les pauvres pendant toute la semaine sainte. L'archevêque de Moscou, se modelant en cela sur le patriarche de Constantinople, lave également les pieds à douze prêtres, et l'empereur de Russie suit dans l'accomplissement de cet acte l'exemple des princes byzantins. Au milieu des cris de joie sur la résurrection triomphante du Sauveur, tout le peuple est comme saisi du sentiment de l'égalité devant Dieu, tout le monde, grands et petits, s'embrasse comme des frères, et l'on voit même le souverain du grand empire du Nord confirmer par son exemple cet acte d'humilité en embrassant de simples soldats. En Autriche l'empereur, entouré des princes et des maréchaux, s'approche d'une table où sont assis douze pauvres vieillards et remplit à leur égard l'office d'échanson, pendant que l'impératrice, accom-

---

(1) Timoth. (V, 10). Hébr. (VI, 10).

(2) Voyez dans saint August. (epist. 49) l'origine première de cette coutume.

pagnée de douze dames nobles de sa cour, rend le même service à douze pauvres vieilles femmes; après quoi l'empereur lave les pieds dans un bassin d'or à chacun des vieillards et l'impératrice à l'une des vieilles femmes. La même chose se faisait en Angleterre et en Suède (1) au temps où ces pays étaient catholiques, et le roi de Naples, Alphonse, lava les pieds le jeudi saint à autant de pauvres qu'il comptait d'années d'existence. Robert, roi de France, déposa les insignes royaux et se revêtit d'un cilice pour faire le lavement des pieds. Louis XIV lui-même ne crut pas abaisser la majesté royale en condescendant à cet acte d'humilité. L'empereur actuel des Français lavant « *en sa qualité de fils soumis de l'Église,* » les pieds à douze pauvres vieillards, montre par cet acte religieux qu'il agit sous une inspiration véritablement chrétienne, sociale et politique, tandis qu'au contraire en Italie le *Re galantuomo*, qui se pose en roi libre-penseur, a laissé tomber en désuétude cet usage symbolique et ne s'abaisse plus à descendre de son trône jusqu'à son peuple. C'est pourquoi cette coutume a été bannie également de la cour de Florence; mais les rois de Bavière, d'Espagne, de Portugal et l'empereur du Brésil se font toujours encore un honneur d'accomplir chaque année, sur douze pauvres vieillards, cet acte d'hospitalité patriarcale.

---

(1) Le Jeudi Saint de l'an 1594 fut le dernier où l'on vit le roi de Suède Sigismond et sa femme laver les pieds, suivant l'ancienne coutume, à douze vieillards; mais le curé protestant Schepperus prêcha contre l'aumône qu'on voulait leur donner, de manière que les pauvres représentants des apôtres faillirent mourir de faim.

## LI

### Abrogation de l'ancienne Pâque. Fixation de la Pâque nouvelle.

Personne n'ignore que la fête de Pâque correspondait au 15 Nisan et qu'elle commençait par conséquent au coucher du soleil du 14. Une commission spéciale, réunie officiellement au Beth Din, déterminait chaque année l'époque de la nouvelle lune dont le premier Nisan dépendait, et tout le monde avait à se tenir à ce comput. Dès une heure et demie de l'après-midi de la veille de la fête on offrait déjà le sacrifice du soir, et une heure après commençait l'immolation des agneaux pascaux. Chaque père de famille immolait lui-même l'agneau dont il avait dû faire choix depuis le 10 du mois. Pour cette immolation les pères de

famille étaient partagés en trois groupes qui étaient introduits l'un après l'autre dans la cour du Temple; afin d'éviter l'encombrement on avait grand soin de fermer les portes d'entrée derrière chaque groupe, et le son des cors et des trompettes se faisait entendre ensuite. Les prêtres portant de grandes coupes d'or et d'argent étaient placés en rangs depuis l'atrium jusque derrière l'autel; ils se faisaient passer l'un à l'autre le sang des agneaux qu'on avait recueilli et qui, versé aux pieds de l'autel, s'écoulait par deux ouvertures. Pendant ce temps les Lévites chantaient le Hallel (Ps. CXV et CXVIII), et les trompettes des prêtres sonnaient des fanfares à trois reprises. Après que le père de famille avait coupé la gorge à sa victime, il s'emparait d'un crochet (il y en avait en quantité suspendus aux piliers et aux murs d'enceinte de la cour) dont il s'aidait pour arracher la peau de la bête immolée; il remettait la queue et la graisse au prêtre qui jetait le tout dans le feu de l'autel, après l'avoir couvert d'abord de sel.

L'agneau pascal ne pouvait servir à moins d'avoir été soumis à toutes ces observances liturgiques (1). Après cela le groupe d'immolateurs était congédié, et chacun rapportait son agneau chez lui sur les épaules. Après lui avoir arraché les entrailles, les poumons, le cœur et le foie, on le lavait soigneusement, puis on assujettissait sur une broche neuve de bois de grenadier et on le suspendait au dessus du foyer pour le rôtir sur des braises.

(1) Pesach (c. 5, 2, 10).

Selon le témoignage de saint Justin, un Sichémite de naissance (1), l'agneau pascal était embroché au moyen de deux bâtons de bois de grenadier, dont l'un était fixé dans le sens de la longueur et s'arrêtait dans la tête; l'autre traversait la poitrine, et les pieds de devant étaient attachés à ses deux bouts. Les payens allaient plus loin encore; ils transperçaient de sept broches l'agneau solaire qui représentait Bacchus.

Quand le dernier groupe des immolateurs avait fini, le sang et les immondices étaient enlevés des cours, et immédiatement après on entreprenait le nettoyage de l'autel des holocaustes; car pendant toutes ces opérations la graisse des victimes avait eu le temps de brûler, il n'y avait donc pas nécessité d'attendre jusqu'au lendemain pour procéder au lavage de l'hôtel, on le commençait ordinairement à la première veille de la nuit. A minuit, après que dans toutes les familles la manducation de l'agneau pascal et des autres viandes servies à cette occasion était achevée, les portes des cours étaient ouvertes de nouveau.

Le peuple s'empressait aussitôt de faire entrer les animaux destinés au sacrifice, des bœufs et des brebis en

---

(1) Trypho (c. 40). Raschi (in Beza, c. 2, 7) parle aussi de deux broches fixées en forme de croix; de même Abravanel (in Exod. p. 152, 4), cf. Julius Firmicus (De errore profan. relig., p. 15). *Omnia per ordinem faciunt (Cretenses), quae puer moriens aut fecit aut passus est. Alii crudeli morte caesum aut in olla decoquunt, aut septem veribus corporis membra lacerata subfigunt.*

quantité innombrable ; car avant de les immoler il fallait qu'ils fussent inspectés et reconnus sans défaut. Au sacrifice du matin deux portes de la cour des Prêtres étaient ouvertes l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud, afin que la foule pût assister à cette action sainte qui était toujours accomplie avec une grande solennité, au milieu des chants et des hymnes des Lévites (1). On se rendait ensuite dans les différentes synagogues pour y entendre le sermon. Vers le soir, quelques membres du Grand Conseil, commis à cet effet, se rendaient solennellement dans la vallée de Cédron sur un champ d'orge, portant des faucilles et des corbeilles pour couper encore avant le coucher du soleil quelques gerbes qui étaient offertes au Seigneur comme prémices des moissons de l'année, et mangées ensuite. Les Juifs de Jérusalem cultivent encore aujourd'hui un champ de blé destiné spécialement à produire le pain de la Pâque. Cette coutume doit remonter certainement au temps où le temple était encore debout.

On voit que le temple ressemblait alors à une immense boucherie. Les Lévites faisaient le métier d'égorgeurs de bêtes, et leur éducation était au niveau de leur métier. Comment croire dès lors que le dernier jour de sa vie mortelle le Messie ait donné sa haute approbation à ce culte suranné, lui qui, en y assistant la première fois, l'avait déjà annulé, sinon de fait, du moins moralement !

---

(1) Lév. (XXIII, 8; XXVIII, 19).

C'est avec intention que, dans différents endroits de son évangile (1) saint Jean appelle la solennité de la Pâque *la fête des Juifs*, pour montrer ainsi la différence qui existe entre cette fête et la fête chrétienne. Dans les Synoptiques 2) Jésus déclare que le Fils de l'Homme est aussi « le maître du Sabbat ». Y avait-il une exception à faire pour le Sabbat de la grande fête? N'était-il pas supérieur à toute la loi, κύριος τοῦ νόμου? Il est vrai, nous ne devons pas faire passer le Sauveur pour *le destructeur de la loi*, dans le sens que Marcion attribuait à cette expression, quoique cet hérésiarque révoque lui-même en doute, et non sans raison la présence de Jésus à la dernière Pâque (3).

Mais en fait la loi de Moïse devait être abolie; elle avait survécu à elle-même, et le Sauveur, en achevant de l'abolir, ne commit pas de meurtre.

Déjà le Seigneur, en se dispensant de prendre part à la célébration de l'avant-dernière Pâque (4), quoique la loi menaçât (5) de la peine de mort ceux qui se rendaient coupables de cette abstention, avait manifesté clairement ses sentiments à l'égard de cette solennité. Bien loin de faire immoler dans le Temple l'agneau ordonné par la loi, il profite maintenant de ce moment pour instituer un sacrifice

(1) Saint Jean (II, 13; V, 1; VII, 2; XI, 55).

(2) Saint Marc (II, 28, etc.).

(3) Epiph. haer. (XLII, p. 355).

(4) Saint Jean (VI, 4).

(5) Num. (IX, 13).



nouveau, l'ineffable sacrifice eucharistique qui est devenu depuis comme l'essence du culte nouveau.

Saint Épiphane (1) affirme que quand on interrogea le Messie pour savoir où il désirait manger l'agneau pascal, il répondit (d'après l'évangile des Hébreux) : « Ai-je seulement » le désir de manger la Pâque d'une manière charnelle ! » Hippolyte, l'auteur du plus ancien canon chrétien concernant la Pâque, explique la réponse de Jésus-Christ (2) : *Quia non manduco Pascha amplius*, dans un sens prophétique, comme s'il avait voulu dire : Je ne vivrai plus quand le temps de la Pâque sera arrivé. Or, s'il en était ainsi, il est de toute impossibilité que le Sauveur ait assisté au repas de l'agneau pascal, puisque ce repas se faisait toujours dans la nuit du 14 au 15 Nisan. On comptait sept semaines du lendemain de la Pâque jusqu'à la Pentecôte, qui, l'année de la mort du Christ, tomba, ainsi qu'on le sait, un dimanche. D'après ce calcul le Sabbat de la Pâque c'est-à-dire le 15 Nisan coïncidait cette année avec le Sabbat de la semaine. Par conséquent le vendredi de la Passion n'était pas le jour de la Pâque, ni le jeudi, où Jésus fit la Cène, le *jour de la préparation* à la Pâque. Ce dernier était tout simplement le 13 Nisan et c'est le 14, jour de la préparation où il était procédé à l'immolation des agneaux, que le Sauveur accomplit le grand sacrifice et qu'il fut immolé lui-même. Il reposa dans le tombeau le *jour du grand*

(1) Haer. (I, 2, 22).

(2) Saint Luc (XXII, 16).

*repos* (1) de la fête, ou le jour du Sabbat pascal, qui coïncidait cette année avec le Sabbat de la semaine, et il célébra sa résurrection le dimanche suivant.

« Le Christ a été immolé comme notre agneau pascal, » dit saint Paul (2). Pour accomplir les visions et les prophéties et pour en perpétuer le souvenir, il a voulu répandre son sang sur la croix en véritable agneau de Dieu (3).

Déjà au second siècle, on souleva la question de savoir si Jésus-Christ était mort le 14 ou le 15 Nisan. C'était pour éclaircir un autre point controversé, celui de la fixation de la date de l'abrogation de l'ancienne loi. Les Ébionites qui tenaient à montrer dans Jésus l'homme de la loi, le fidèle observateur des prescriptions, se cramponnaient surtout à cette idée que le Sauveur avait, avant de mourir, mangé la Pâque et célébré la grande fête avec les Juifs (4).

(1) Lévit. (XXIII, 11, 15).

(2) Saint Paul. I. Corinth. (V, 7).

(3) Tertull. adv. Marcion. (IV, 40). Le plus ancien père latin dit de son côté adv. Ind. c. 8 : *Passio perfecta est die primo Azymorum, quo agnum ut occiderent ad vesperam a Moyse fuerat praeceptum.*

(4) Déjà Pierre d'Alexandrie abonda dans ce sens. Voici ce qu'il dit (Chron. Pasch., p. 12) : Οὐκ ἔφαγε τὸν νομικὸν ἄμνον... ἀλλ' αὐτὸς ἔπαθεν ὡς ἀληθινὸς ἄμνος. Ce qui est confirmé par Apollinaire d'Hiérapolis (p. 14) : ἡ τὸ τὸ ἀληθινὸν τοῦ κυρίου πάσχα, ἡ θυσία ἡ μεγάλη ὁ ἀντὶ τοῦ ἁμνοῦ παῖς θεοῦ, ὁ δεθεὶς ὁ θήσας τὸν ἰσχυρὸν καὶ ὁ νικηθεὶς κριτῆς ζώντων καὶ νεκρῶν. καὶ ὁ παραδοθεὶς εἰς χεῖρας ἁμαρτωλῶν,

Nous possédons contre ces prétentions un témoignage irrécusable, impartial en tous points : c'est la trad i

---

· *ἵνα σταυρώσῃ*. Il critique ceux qui croient que Jésus est mort le grand jour des Azyms, c'est-à-dire le jour de la fête de Pâques, et qui appuyaient leur opinion sur saint Mathieu. — Dans la célébration de la Pâque de l'ancienne Église, le *τριήμερον* : *παρασκευή, σάββατον, κυριακή*, conservait toute sa force. La question entre les *Quartodécimans* et les Romains était celle-ci : Le carême finit-il avec le *πάσχα σταυρώσιμον* ou seulement à l'entrée du *π. αναστάσιμον*? Les chrétiens de l'Asie Mineure réglèrent la fête d'après le calendrier juif et finissaient par conséquent le carême le jour de la Passion du Sauveur. L'évêque Hippolyte écrivait à ce sujet (*φιλοσοφούμενα* 7, 18, p. 274 de l'édit. de Miller) : « Quelques-uns, querelleurs » de leur nature, ignorants de la question et toujours disposés » à la lutte, voudraient que la Pâque fût toujours célébrée le » 14 Nisan, quel que soit le jour où il tombe. » Il avait en vue les Quartodécimans Polycrate et autres, parce qu'un certain Blastus avait essayé d'introduire le calendrier juif à Rome même. Le 14 Nisan est considéré ici évidemment comme le jour de la Passion. Les Pères égyptiens, tels que saint Clément d'Alexandrie et Origène (refut. haer. ed. Miller, VIII), sont d'accord avec les Pères syriens pour admettre que la Cène du Christ fut célébrée indépendamment de la Pâque des Juifs et pour considérer le 14 comme le jour de sa mort. Saint Jacques de Nisibe (Sermones, p. 548), dit expressément : *Secundum numerum dierum mensis deus crucifixus est XIV Nisan*. Saint Irénée, le petit-fils spirituel de l'évangéliste saint Jean, est du même avis ; il est convaincu en outre que Moïse avait prédit le lieu comme le jour où la véritable Pâque, c'est-à-dire le Fils de Dieu, devait être immolée (adv. haer. IV,

tion talmudique (1), qui rapporte que Jésus a été suspendu sur la croix le jour de l'Ereb Pesach. Or cette expression désigne toujours la *veille de la Pâque* comme Erebjom Kippur signifie la veille du grand jour du pardon (2). La sainte Cène fut donc célébrée un jour avant celui fixé par la loi pour la célébration de la Pâque, jour où il n'y avait encore ni agneau pascal, ni pain azyme. Il est probable que les pains azymes n'étaient cuits qu'au moment du repas seu-

---

10, 1) : *Et diem passionis figuratim praedicavit, Pascha nominans, et in eadem ipsa passus est Dominus adimplens Pascha. Sed et locum Deuter. (XVI, 5, 6). Saint Epiphane qui était né de parents juifs (haer. L et LXX, 10), saint Chrysostome (homil. VII in Pasch.), Théophylacte, Euthymius et d'autres auteurs moins anciens, s'appuient sur l'idée que l'agneau pascal était la figure de la rédemption par la mort de Jésus et concluent à l'anticipation de la Cène. Nos artistes des pays occidentaux empruntèrent aux Byzantins l'habitude de représenter l'image de l'*Agnus Dei* sous la forme d'un pain levé, et cette dérogation par rapport aux usages de l'ancienne Pâque est encore plus décisive. Les Arméniens sont les seuls parmi les chrétiens orientaux qui consacrent avec du pain azyme, et ils ne mêlent point d'eau avec le vin du sacrifice. Sur leurs hosties on lit le nom de Jésus. (Cf. Wichelhaus Com. zur Leidensgesch. 190, 248, 255).*

(1) Sanhedr. (f. 43, 1).

(2) Le juif Salvador et l'auteur anonyme de *Sepher Jeschua ha Notzeri* (III, 15), pour prouver que les Israélites étaient innocents de la mort de Jésus, disent : qu'il eût fallu que le peuple de Dieu eût pris part à une exécution capitale le *jour de Pâques*, ce qui est une hypothèse impossible à admettre.

lement, quand les hôtes étaient déjà réunis, ainsi que fit Sara, selon le témoignage de la Genèse (1).

Le jour de Pâques il était défendu de faire la cuisine pour le lendemain, même quand ce lendemain était un Sabbat; car allumer du feu était regardé en tout temps comme un travail servile par les Juifs. D'un autre côté le repas du Sabbat ne devait pas être pris froid; voilà pourquoi, tant que le principe : *Sabbatum non præparat Sabbato, nec dies festus pro die festo!* était en vigueur, la Pâque ne pouvait être célébrée un vendredi. Les mêmes inconvénients n'existaient plus quand la fête de Pâques coïncidait avec le Sabbat de la semaine.

Saint Jean affirme à différentes reprises (2), lui témoin oculaire, que Jésus mourut *le jour de la préparation*, non de la préparation au Sabbat de la semaine, lequel n'a rien à faire dans cette question, mais *le jour des préparatifs* à la grande fête de Pâques. Ainsi s'explique pourquoi, quand le traître Judas quitta la salle du festin, les onze supposaient que le Seigneur l'avait chargé de quelques achats encore à faire pour la fête (3). Cette idée ne leur serait pas venue le lendemain, où, à cette heure-là, toutes les boutiques et tous les étaux des marchands

(1) De là l'expression de saint Paul (I Corinth. V, 7): « Purifiez-vous du vieux levain afin de devenir une pâte nouvelle!... » Ce qui ne saurait s'appliquer qu'à la pâte non fermentée.

(2) Saint Jean (XIX, 14, 31, 42).

(3) Ibid. (XIII, 29).

étaient fermés. Ainsi s'explique encore qu'il soit dit (1) : que le lendemain les Juifs évitèrent de mettre les pieds dans le prétoire de Pilate de peur d'encourir l'impureté légale qui les eût empêchés de prendre part à la manducation de l'agneau pascal. Le Chagiga était prescrit comme un accessoire nécessaire de ce repas; car le jour de la Pâque tous les Juifs devaient se rassasier, et un agneau était évidemment un repas insuffisant pour dix ou douze personnes; et pourtant la loi ne fait mention que de ce seul repas. De plus, le jour du Sabbat, et encore moins le jour du grand Sabbat de la Pâque, les Juifs ne pouvaient, sans transgresser la loi, porter seulement un bâton à la main (2); et l'on eût fait porter à Simon le Cyrénéen le fardeau de la croix? Les grands prêtres accusèrent Jésus d'avoir violé le Sabbat, et ils l'eussent eux-mêmes forcé à transgresser non un Sabbat ordinaire mais même le Sabbat de la Pâque? Peut-on supposer raisonnablement que Pilate eût consenti à siéger sur son tribunal le jour de la plus grande fête de l'année? Lui, qui aurait voulu se débarrasser de cette cause, n'eût-il pas renvoyé les accusateurs de Jésus en leur déclarant que le jour de la Pâque n'était pas un jour d'audience!

Le Talmud dit expressément en parlant de l'*OEuf de Pâques* et du *Jour bon* (3): « Tout ce qui est défendu aux » Sages le jour du Sabbat, leur est défendu de même aux

---

(1) Saint Jean (XVIII, 28).

(2) Ibid. (V, 10).

(3) Besa. (f. 56, 2). Mischna Jom tob. (c. 5, 2).

» jours de fête ; ces jours là les tribunaux ne siègent pas » (*lo danim*) ». On appelait *Jour bon* le premier et le dernier jour d'une fête à octave, telle que celle de Pâques et des Tabernacles ; les jours intermédiaires étaient dits *les petites fêtes* (*moëd katon*). Saint Jean traduit *Jom tob* par *grand jour* (1), pour se faire mieux comprendre des Grecs. Il rapporte que (2) : « Les Juifs voyant que c'était » le jour de la Préparation et ne voulant pas que les corps » demeuraient à la croix le jour du grand Sabbat, ils » prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les » ôtât de la croix. » Donc pour nous résumer, nous dirons que le jour de la Passion du Sauveur ne saurait correspondre au jour de la fête de Pâques des Juifs.

L'Évangile prend dès lors soin d'écarter jusqu'au nom de cette fête(3) ; il ne saurait mieux faire comprendre qu'elle était abolie. Saint Mathieu dit : « Le lendemain du jour de la Préparation » les princes des prêtres et les Pharisiens prièrent Pilate de leur permettre de sceller la pierre du tombeau. Saint Marc (4) témoigne aussi que la descente de croix eut lieu encore le jour de la Préparation, qui était la veille d'un Sabbat ou un vendredi, et saint Luc ajoute (5) : « Le » jour du Sabbat ils se reposèrent ainsi qu'il est prescrit. » Ce jour-là le repos était obligatoire parce que c'était le

---

(1) Saint Jean (VII, 37).

(2) Ibid. (XIX, 31).

(3) Saint Math. (XXVII, 62).

(4) Saint Marc (XV, 42).

(5) Saint Luc (XXIII, 56).



Sabbat et parce que c'était la grande fête de la Pâque, voilà pourquoi saint Mathieu (1) continue ainsi : « A la fin du » jour de repos, quand l'aurore du premier jour de la semaine commençait à luire, » les femmes se rendirent au sépulcre. On se demande comment la fête de Pâques eût pu être appelée encore un jour de repos, quand on s'y serait livré à une opération tumultueuse comme celle d'une exécution capitale. Saint Marc est encore plus explicite ; voici ce qu'il dit (2) : « Quand le jour du Sabbat fut passé », c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, qui fait déjà partie du dimanche, alors que les boutiques se rouvraient pour quelques heures, « Marie-Magdelaine et Marie mère de Jacques » et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer » Jésus. Et le premier jour de la semaine de grand matin, » elles arrivèrent au sépulcre, lorsque le soleil venait de » se lever. » Si, comme le pensent un grand nombre de commentateurs de la Bible, l'exécution de Jésus et des autres condamnés avait eu lieu ce jour-là, avec la participation active des grands prêtres, nous le demandons, qu'est-ce qui aurait forcé ces femmes à considérer ce jour comme un jour de repos, et qu'est-ce qui les aurait empêchées de se rendre au sépulcre dès le matin du lendemain de l'exécution ? Le Sabbat de la semaine n'était pourtant pas un jour plus solennel que le Sabbat de la fête, et bien plus, le second jour de Pâques comptait seulement parmi les demi-

---

(1) Saint Math. (XXVIII, 1).

(2) Saint Marc (XVI, 1, 2).

fêtes (*ἡμέρα μυστήρια*) ! Donc, à moins que les évangélistes aient tenu à n'être pas compris, le sens de leurs expressions ne peut être autre que celui que nous leur donnons.

Il est donc évident que Jésus a célébré la sainte Cène le 13 Nisan, que c'est le 14, ou le jour de l'immolation des agneaux de la Pâque, que l'agneau divin a été immolé, sans que les os lui fussent rompus. Il reposa dans la tombe le jour de la grande fête et ressuscita le 16 Nisan. L'Eglise, qui se crut le droit d'abroger le sabbat, se fonda sur la conduite du Sauveur, selon le témoignage des pères apostoliques, pour écarter de même la fête de Pâques des Juifs et, en opposition avec les Quartodécimans, elle n'a point voulu rattacher son cycle de fêtes au calendrier juif.

Et voilà comment Jésus-Christ, qu'à au commencement de sa carrière messianique abolit le culte sanglant du sacrifice mosaïque par l'acte que nous avons vu, et donna au monde l'espoir et la perspective d'un temple et d'un autel nouveaux, a porté à la fin de sa vie contre le sanctuaire juif un arrêt définitif et suprême, arrêt qui entraîna en même temps l'abolition de la Pâque sanglante. A la question de savoir où Jésus prit pour la sainte Cène l'agneau pascal qui devait être immolé par le père de famille lui-même et qui ne pouvait l'être qu'à l'Ereb Pesach à l'heure prescrite de la vigile, nous n'avons qu'une réponse à faire : Il ne se trouvait pas d'agneau pascal sur la table de la sainte Cène. Jésus était lui-même, ainsi que le Précurseur l'avait proclamé, *l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde*, et, nouveau Melchisédek, il

institua le sacrifice non sanglant du pain et du vin qui ne sera plus aboli (1).

Les trois religions qui ont pour base la croyance à l'unité de Dieu viennent aboutir à Abraham, dont la vie résume, ainsi que le symbole des trois anneaux, le culte et les sacrifices des âges anciens. En effet, tout à côté de lui, au fond de la vallée d'Hinnom, les tribus indigènes (des Hyksos) avaient leur fournaise de Tophet; c'est là que le Typhonium vomissait ses noires et terrifiantes vapeurs, et que l'insatiable Moloch dévorait les enfants de ses adorateurs. Au milieu de la nuit Abraham est poussé par la tentation à suivre l'exemple qu'il a sous les yeux et à immoler son fils unique sur l'autel du Dieu d'Israël. Le Seigneur, « qui ne tente personne, (2) » avait permis à l'es-

---

(1) Voici comment la symbolique chrétienne du moyen âge a représenté l'institution de l'Eucharistie sur un autel portatif offert par l'évêque Nitger de Freising (1059-42) à l'empereur Henri III. Sur les deux côtés de l'autel se trouvaient debout Melchisédek et Aron; le premier, qui figurait l'Eglise chrétienne offrant un sacrifice à Dieu, était représenté les yeux ouverts; le second, au contraire, avait les yeux fermés, parce qu'il figurait la synagogue, amie des ténèbres, le judaïsme fanatique, aveuglément attaché au sacrifice mosaïque repousse par le Seigneur. Sighart, *Geschichte der bild. Künste*. Cf. Hebr. (VII).

(2) Jac. I, 15; Eph. II, 5; Comp. Job I, 12; Num. XXII, 20; II. Sam. XIV; I. Chron. XXI. Dans un Brahmana du Rîgvêda, il est parlé d'un roi qui fit vœu, si un fils lui était né, de le sacrifier à Varuna (Uranos). Wilson relève un passage du Ramayana où il

prit des ténèbres de suggérer cette mauvaise pensée à Abraham afin que la foi de l'homme de Dieu éclatât brillante et forte. Et Abraham sortit victorieux de l'épreuve, et le Dieu Jéhovah, qui ne voulait point d'un tel sacrifice, lui envoya un ange pour arrêter son bras avant qu'il frappât le coup homicide. Et dès ce moment les sacrifices humains de l'époque sanglante de Saturne étaient abolis moralement. L'obéissance d'Abraham fut agréable au Seigneur : il immola un bœuf à la place d'Isaac. Ce fut là l'institution des sacrifices d'animaux. Les Arabes qui vont à la Mecque immoler l'agneau pascal (id Korban), se fondent sur l'usage qu'ils tiennent d'Abraham. Quand le sultan Abdul Medschid monta sur le trône, il se conforma à cette antique tradition. Au reste l'immolation religieuse de l'agneau au retour du printemps est commune à toutes les nations, comme sacri-

est dit qu'un grand prince échangea son fils contre 100,000 vaches du roi Ajodhjas et que ce fils était destiné à être immolé. Dans le Bamidbar (2, 17, f. 255, 2 in Gen. XXII, 15), nous lisons ce passage : « Quel est le sens que l'Écriture attache à ces paroles : » Abraham immola le bœuf à la place de son fils? Nous répondons : Abraham dit en ce moment : Seigneur de l'univers! » voyez comme je répands ici le sang d'Isaac en votre honneur. » Et puis, enlevant la peau au bœuf, il dit de nouveau : Voyez, » Seigneur, comme j'arrache la peau de mon fils Isaac en votre » honneur. Enfin, livrant la victime aux flammes, il dit : Seigneur, voyez comme je répands les cendres de mon fils autour » de votre autel. » Cf. Rom. (VII, 17) et mon *Heidenthum* (t II, 96).

fice expiatoire (1). Le sang coula sur l'autel du Tabernacle comme sur le Moria, comme sur la pierre de l'alliance où le patriarche immola la victime qui tenait la place de son fils, ou qui plutôt, ainsi que l'exprime saint Paul dans sa lettre aux Hébreux (2), faisait penser à la grande victime, au Fils du père céleste dans lequel s'accomplirait la nouvelle alliance.

En Melchisédek enfin est personnifié le troisième mode du sacrifice, le sacrifice non sanglant dans le pain et dans le vin. Nul autre ne préfigura comme lui celui qui est le grand prêtre pour l'éternité, Jésus-Christ, qui, après avoir renversé l'autel de l'ancien culte, institua, la veille de sa passion, le sacrement eucharistique, le sacrifice nouveau destiné à être offert en tout lieu et jusqu'à la fin des temps. C'est en pensant à ces sacrifices des temps anciens qu'il vient abolir, que notre Sauveur dit ces paroles : « *Ceci est mon corps — ceci est mon sang.* »

(1) Maïmonide fait concorder l'entrée du soleil dans le signe du bélier avec la fête printanière du Nisan. Cf. mon *Heidenthum*, I, 862. *L'Agneau de Dieu*, t. II, p. 41, 578 et § 104. *Les Immolations superstitieuses des agneaux*.

(2) Hébr. (XI, 17).



## LII

### Institution du grand mystère de la nouvelle alliance,

Les traditions payennes attribuent à Bacchus d'avoir rapporté la vigne des Indes et d'en avoir généralisé la culture, pour le plus grand bien de l'humanité. Osiris, son image, le fondateur de l'État égyptien, qui abolit en ce pays les sacrifices humains, passe pour avoir entrepris une grande expédition guerrière en Asie et dans les Indes, pour y répandre la culture du blé et de la vigne. La divinité elle-même a fondé la fête annuelle des moissons, et toutes les nations s'empressent, à tous les âges du monde, de rendre leurs hommages et leurs actions de grâce à l'auteur du don magnifique du pain et du vin.



Nous rappelons ces usages religieux des peuples et nous nous y appuyons, parce que le sacrifice nouveau institué par le Christ les présuppose, et qu'en ce point, comme en tous les autres, le christianisme est la réalisation des traditions religieuses de l'antiquité. Sans ces grands souvenirs nous ne nous formerions qu'une idée incomplète de la religion universelle dont Jésus-Christ est l'auteur. Une chose d'ailleurs est constante : la vie du Fils de l'Homme concilie ce qui de prime abord paraît inconciliable, la mythologie et l'histoire, la nature et la révélation, l'idée et la réalité ; c'est là le caractère essentiel de la révélation centrale.

Les grandes fêtes des peuples ont leur raison d'être dans les faits de la nature comme dans ceux de l'histoire ; mais la plupart ont été détournées de leur sens primitif et accommodées à des événements postérieurs dont elles furent chargées de perpétuer le souvenir. Ce que le Sauveur dit de la circoncision, il pouvait l'affirmer du Sabbat et de toutes les grandes fêtes des Juifs : elles datent toutes des patriarches et non pas de Moïse. La Pâque elle-même n'est pas plus une fête essentiellement judaïque que la fête des Tabernacles ou les cérémonies et les illuminations par lesquelles il fut donné tant d'éclat à la consécration du Temple : toutes ces fêtes doivent être rangées parmi les solennités communes à toutes les nations.

Le menu du repas de la Pâque est caractéristique ; c'étaient des herbes amères (*merarim*) avec du sel et du vinaigre, du pain azyme et des œufs, outre le rôti et le pudding. Il n'est pas difficile de voir dans ce mélange le sym-

bole de la transition d'un mode d'alimentation à un autre, de la grossière nourriture des temps primitifs à l'usage des viandes, du pain et du vin (1). C'est là le *passage* exprimé par le mot *pascha*. Les premiers âges ressemblaient à l'hiver, et cette fête joyeuse devait célébrer le retour du printemps. Les pains azymes étaient la nourriture des premiers humains; on se plaît encore actuellement en Orient à en servir à chaque repas, sous forme de gâteaux empilés les uns sur les autres, comme on avait l'habitude de le faire chez les Juifs pour les pains de proposition. On n'en offrait jamais moins de trois à un hôte (2); ces gâteaux cuits sous

---

(1) Il suffit d'ouvrir le *Minokhard* pour se convaincre que l'idée de présenter l'univers sous la forme d'un œuf, si fréquente chez les Indous, se retrouve aussi chez les Perses. Voici ce qui est dit, page 519 : « Le ciel et la terre, les eaux et tout ce qui se trouve » sous le ciel est configuré comme l'œuf de l'oiseau. Le ciel qui » est au-dessus et au-dessous de la terre ressemble à un œuf » formé par la main créatrice du dieu Ahura; la terre que le » ciel entoure de tous côtés est comme le jaune de l'œuf. » Le Bundehesch (p. 9, 15) nous montre comment Ahriman perça l'œuf et pénétra dans la création terrestre. Quant aux œufs de Pâques, on les retrouve chez tous les peuples. Au grand jour de leur Nauruz les Égyptiens se poursuivent à coups d'œufs et de nattes comme au carnaval; il était permis autrefois au calife de s'enivrer ce jour-là de vin ou de bière (mezr). Voir pour plus de détails mon *Heidenthum* (t. I, 44), mon *Leben Christi* (t. VI, 5) et mon *Jerusalem* (t. II, 584).

(2) Saint Luc (XI, 5).

la cendre servaient d'abord d'assiettes et de fourchettes, pour être consommés finalement eux-mêmes.

L'œuf servi aux repas de la Pâque n'a pas une origine moins ancienne; les Égyptiens notamment ont encore actuellement l'habitude de le teindre en rouge. Chez les Indous, les Babyloniens et les Perses, comme chez les Romains, les Germains et les Slaves, il figure l'œuf du monde dont toutes les choses sont tirées (1). L'aurore des temps doit reparaître : voilà le sens de cet usage antique et universel de l'œuf rouge mangé au retour du printemps quand la nature revient à la vie. L'œuf contient la vie comme le tombeau renferme le corps destiné à la résurrection; mais il viendra un jour où il sera créé un ciel nouveau et une terre nouvelle, et où l'homme sortira vivant du tombeau pour être établi le maître de la nouvelle création. De même que tout revit et refleurit au printemps, ainsi l'homme espère le réveil après la mort, et la résurrection du Sauveur ne peut que confirmer la croyance générale à la résurrection et à la glorification du corps.

La fête de la Pâque rappelait à toutes les nations le

---

(1) Nos ménagères allemandes n'ont pas encore perdu l'habitude de faire bénir l'œuf de Pâques avec du sel et du raifort sauvage, de la viande rôtie et du jambon (le menu des oblations printanières de jadis) et de distribuer ensuite le tout aux membres de la famille. Les parrains et marraines offrent à leurs filleuls des douceurs, à savoir des pains d'épices et de l'hydromel, pour leur donner un avant-goût de la béatitude du nouvel âge d'or qui les attend.

souvenir de leur délivrance d'un état antérieur de grossièreté et de barbarie ; ce souvenir était intimement lié à celui de la transition d'une alimentation grossière à l'usage de la viande comme à celui du pain et du vin, qui, parce qu'ils étaient les produits les plus purs de la terre, devaient devenir les éléments du culte le plus pur et le plus digne de la divinité. — Les prescriptions légales concernant le service et les convives du repas de la fête étaient loin de contredire cette interprétation. — Le printemps, cette saison de la rénovation de la nature, avait paru aux peuples de toutes les zones l'époque la plus convenable pour célébrer la fête commémorative du commencement de leur civilisation physique et morale. Que les Juifs aient appelé les pains azymes de leur Pâque le *pain de la misère* que leurs pères avaient mangé en Égypte, il n'y a pas à s'y arrêter sérieusement. C'est tout simplement une interprétation postérieure fautive de tout point ; car les Juifs ne se rappelaient jamais sans regrets les viandes de l'Égypte. Le vrai sens de cette expression doit être cherché dans le souvenir commun à tous les descendants d'Adam, de l'amélioration des conditions de la vie physique si rudes dans l'origine avant la découverte du pain et du vin. Les quatre coupes pleines qui étaient vidées au repas pascal figuraient les quatre âges qui devaient s'écouler avant la venue du Messie. L'œuf teint de rouge, qui tient dans son sein le germe de la vie, symbolisait admirablement la rénovation du monde dans l'âge d'or futur. — L'agneau pascal ou le corps de la Pâque était découpé en autant de parts qu'il y avait de convives (ceux-ci devaient être toujours au

moins dix); les parts étaient mangées en signe de communauté d'idée et de sentiment, comme le vin était bu en signe de parenté consanguine. Le vin de la Pâque rappelait aux enfants d'Israël le sang répandu par Pharaon en Égypte; pour cette raison il devait être rouge, ainsi qu'il est dit dans le H. Pesach (1): « Le calice du salut (Kos » Jeschua) (2) signifie le Messie; qu'on ait donc soin » de se procurer pour le Korban Pesach de bon vin et, » s'il est possible, du vin rouge; il faut remplir la coupe quatre fois. » L'expression « le sang de la vigne » que les Samaritains employaient aussi (3), était donc ici d'autant plus à sa place. L'Arabe donne au pain le nom de « vie » pour « vivres. »

La sainte Cène que Jésus institua dans son sang était appelée à tort la dernière Cène; elle était plutôt la première de la nouvelle alliance. Le Sauveur ne dit-il pas lui-même : « J'ai désiré de tout mon cœur de manger cette Pâque avec vous avant ma passion (4). » Si donc la Pâque

(1) H. Pesach (f. 57, 3).

(2) Ps. CXVI, 12).

(3) Heidenheim, *Deutsche Vierteljahrsschrift* (I, 115). Cf. mon *Leben Christi* (t. VI, 59, 75); mon *Jerusalem* (t. II, f. 22). Le terme de calice de bénédiction ποτήριον εὐλογίας est la traduction de כוס הברכה, comme l'expression de pain de la tribulation ou de la douleur pour dire pains azymes, est la traduction de לחם דאגון, et que la Pâque ou le corps de l'agneau pascal était appelé גופו שלפסח.

(4) Saint Luc (XXII, 15).

antique rappelait le souvenir de la cessation de l'état de nature et la transition à la civilisation; si plus tard, dans la synagogue, elle était plus spécialement commémorative des souffrances du peuple juif en Égypte et de sa délivrance du joug de Pharaon; dans l'alliance nouvelle, elle avait bien plutôt pour but de perpétuer la mémoire de la passion de Jésus Christ et de faire vivre en lui et par lui tous ceux qui s'assiéraient à sa table sainte. Le christianisme a renoncé à jamais aux sacrifices sanglants; le sang de son auteur qui a rendu la paix au monde lui suffit. En mémoire de sa passion, le Sauveur s'offre lui-même comme agneau divin sous les espèces du pain et du vin, aux lieu et place du corps et du sang de l'agneau pascal. Les oblations du pain n'étaient pas inconnues à l'antiquité; seulement on avait soin, avant de les offrir, d'y imprimer quelque signe symbolique, ou encore de leur donner la forme de l'animal auquel on les substituait (1). C'est ainsi que les Égyptiens, avant d'immoler le taureau qu'ils destinaient au sacrifice, lui imprimaient sur le front un cachet sur lequel était représenté un homme à genoux, ayant les mains liées derrière le dos et une épée fixée à la gorge, pour indiquer que le taureau était substitué à l'homme.

Quand le Sauveur choisit le soir du 14 Nisan, l'heure même de l'immolation des agneaux de la Pâque, pour verser son

---

(1) Hérod. (II, 47); Plut. Is. (50, 50); v. mon *Heidcnthum* (t. II, p. 527); *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellschaft* (XVII, 105); Plin. (XVIII, 8). Et hodie sacra prisca atque natalium pulve fritilla conficiuntur.

sang sur la croix en qualité d'agneau divin, ce ne fut pas sans une intention profonde, providentielle; par cet acte il sanctionna et abolit à la fois tous les sacrifices figuratifs d'hommes et d'animaux que l'humanité déchue, dans le sentiment aveugle de sa culpabilité, n'avait cessé d'immoler de siècle en siècle à la divinité en courroux. Toute rédemption se fait dans le sang (1), et déjà la sagesse indienne avait dit que la réconciliation avec le père n'est possible que par le fils. Toute vie procède du sang. « *Que de mystère dans le sang!* » s'écrie Goëthe. Il renferme la vie de l'humanité; dans ce fleuve vivant qui coule dans les veines des mortels se renouvellent les générations. Les plantes se nourrissent de matières inorganiques dont la décomposition leur fournit toutes leurs parties constituantes, et c'est de la sève des plantes que se produit tout organisme animal. L'essence de la plante passe ainsi dans le sang de l'animal, la chair de ce dernier se transforme dans la chair et le sang de l'homme, et devient de la sorte la semence de nouvelles vies humaines. Quoique incompréhensible, ce prodige se renouvelle chaque jour. Tout dans la création est dans un mouvement continu et subit une transformation incessante. La vie est alimentée par la mort, et la mort par la vie. L'homme s'assimile les dons de la nature jusqu'à ce que dans la mort son corps soit assimilé lui-même et absorbé complètement par elle. Dès le premier instant

---

(1) Épît. aux Rom. (III, 25); I. Ép. de saint Pierre (19); Ép. aux Hébr. (IX, 22); I. Ép. de saint Jean (I, 7); Apocalypse (I, 8).



de sa vie, il ne cesse de s'agiter pour la nourriture corrompible de *ce corps de mort*, dont l'apôtre désirait tant d'être délivré (1). Or, si tels sont les besoins de la vie terrestre, nos destinées immortelles ont des besoins d'une nature supérieure; une nourriture sublime nous est préparée : le pain et le vin sont changés en une substance incorruptible, éternelle. La transsubstantiation eucharistique n'est passans avoir des rapports avec la transformation que doit subir notre corps; la nier, c'est nier la résurrection de la chair. Les règnes végétal et animal pourvoient de concert à la subsistance et au bien-être de l'homme sur la terre; par la transsubstantiation en une substance supérieure, ces mêmes aliments le rendent participant de l'immortalité, de la vie en Dieu.

La vigne que nous cultivons puise les éléments de sa nutrition dans l'atmosphère et dans la terre, pour les élaborer ensuite au soleil; nous pressons le jus du raisin qui, après avoir subi une fermentation nouvelle, se transforme enfin en notre chair et en notre sang avec les éléments du pain. Et nous-mêmes, nous faisons subir des transformations continuelles à la nature, jusqu'à ce qu'elle nous maîtrise enfin elle-même et nous impose la transformation définitive de la mort. La mort est le grand triomphateur, il est vrai, mais le maître de la vie est plus fort qu'elle et lui arrache sa proie.

Il se produit ainsi dans le monde créé une ascendance

---

(1) Ép. aux Rom. (VII. 24).

graduelle jusqu'à la spiritualisation la plus haute ; la nourriture, après avoir substanté la vie du corps, devient la source d'une vie nouvelle ; et une autre nourriture, surnaturelle, divine, élève au-dessus de leur condition terrestre tous ceux qui se l'approprient. Grâce à l'ineffable bonté du Sauveur, offrant aux hommes sa chair à manger et son sang à boire, l'humanité est élevée au-dessus d'elle-même, elle entre en communication intime avec Dieu, elle participe à la vie du Ciel. Cet aliment divin édifie le corps de la résurrection : « Nous ressusciterons tous, a dit saint » Paul (1), mais nous ne serons pas tous changés ». Par l'institution du sacrifice mystérieux du pain et du vin dans la nouvelle alliance, la réception de ces nouveaux éléments de vie opère en nous une transformation qui nous rend semblables aux immortels. A la place du mensonge que Satan avait fait à nos premiers parents pour les engager à goûter du fruit défendu, quand il leur dit : « Vous » serez semblables à des dieux ! » c'est la vérité qui se montre ici dans tout son éclat, et de même qu'il est dit ensuite de nos premiers ancêtres qu'ils ouvrirent les yeux et reconnurent leur nudité, ainsi est-il dit des disciples qui reçurent à Emmaüs le pain de l'Eucharistie des mains du Seigneur : « Leurs yeux s'ouvrirent alors, et » ils le reconnurent. » Ils reconnaissent la réalité de la résurrection et en même temps de la présence du corps divin dans la sainte Cène, instituée pour le bonheur de

---

(1) I. Cor. (XV, 51).

l'humanité, et cette connaissance ouvre leurs yeux à la lumière. Le Christ est le véritable cep de vigne, et nous en sommes les provignons; lui, qui est le second Adam, forme la base du nouvel arbre généalogique, dont les racines doivent fournir la sève à toutes les branches.

Mais l'immanence de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie et la transsubstantiation du pain et du vin dans le corps et le sang du véritable agneau de Dieu, qui s'accomplit pendant le saint sacrifice de la messe, se montre avec plus d'évidence à nos faibles intelligences humaines, si nous nous rendons un compte bien clair des croyances de l'antiquité relatives à la création du monde sortant de la substance de Dieu et au retour de tous les êtres créés dans le sein du Créateur. Dans cette circonstance, le Sauveur a eu évidemment ces rapports en vue, comme en général dans tout ce qui touche au domaine de l'histoire religieuse et de la théosophie.

Ce point de foi : que nous sommes nés de Dieu et que nous retournerons vers Dieu, était déjà admis par les plus anciens systèmes religieux, et on le retrouve en substance dans la religion de la nature ou dans les mythes du paganisme. *Les temps antéchrétiens avaient aussi leur sacrifice eucharistique en souvenir de la passion divine*, et Schiller est dans le faux quand il se plaint de ce que « *c'est le Christ qui ait apporté la croix dans le monde si plein de joie jusqu'alors!* D'après les mythes antiques *le sacrifice de Dieu a eu lieu lors de la création*, et cette passion divine continua pendant toute la durée de l'Ancien Testament. Dans l'île de Crète on visitait le tombeau de Jupiter, à Del-

phes celui de Bacchus ; en Thrace, Orphée avait été mis en pièces, et dans la Samothrace était enterré le corps du Cabire assassiné. Dans la Galilée elle-même le paganisme avait un temple d'origine immémoriale, le tombeau de Memnon près du fleuve Bélus (1). C'est là la raison pour laquelle le voyant de l'Apocalypse (2) parle « de l'Agneau qui a été immolé depuis la création du monde. » La théologie payenne justifie ce dogme : car d'après elle Dieu est sorti, par amour pour les hommes, de son existence isolée et s'est sacrifié par conséquent lui-même en créant les êtres et en leur communiquant une partie de sa vie. Il s'est immolé lui-même ou son autre moi, son divin Fils, et le monde a été créé de son sang.

D'après Bérose, Bel s'est décapité lui-même et a formé l'homme avec son sang mêlé à de la terre. Dionysos Zagreus est mis en morceaux par les Titans, ces fils des Dieux du ciel, parce qu'il s'était laissé absorber par les choses créées. Ses membres séparés sont rassemblés dans une chaudière, et ce sont eux qui forment les éléments des choses, mais son cœur encore palpitant est sauvé par Pallas-Athéné qui l'apporte au Père céleste pour le fléchir. Il s'appelle pour cette raison *le morcelé*, mais en prenant en considération le repas commun, pendant lequel ses adorateurs croyaient participer à sa divinité par la *communion de sa chair et de son sang*, il était appelé ἰσοδιαιτέης ou ἰσοδιαιτής « celui qui partage également », parce que dans

---

(1) Bell. (II, 10, 2).

(2) Apocal. (XIII, 8).

cette Cène préfigurative, chacun le recevait également. Et de même que sa mort « a pu seule donner la vie », ainsi est-il dit également d'Osiris, qu'il a été morcelé en deux fois sept morceaux (1) ; mais partout où une partie de son corps est exposée dans un temple, là est présent le corps divin tout entier pour y être adoré, car Isis l'a recomplété miraculeusement.

Les Indiens racontent de Bal Isvara, qu'il a eu un sort semblable, comme les Occidentaux disent de *Lohengrin* qu'il a été déchiré en morceaux, de telle manière que 500 ans avant le Christ, les Gaulois et les Teutons, les Bretons et les Espagnols, ces nations du S. Graal, se lamentaient au sujet de sa mort.

Le sang divin est recueilli dans la coupe du monde : c'est le gobelet magique que tient à la main le Dèmiurge, ou le Dscham, vase merveilleux du Persan Dschemschid, qui servait en même temps à prophétiser ; c'est le double gobelet de Bacchus dans lequel s'accomplit la magie de l'univers, le calice du salut que porte dans sa main le Dieu égyptien Seth ou Serapis, ce maître de la vie et de la

---

(1) Plut. Isis. (20, 50, 52, 65). Voir pour plus de détails mon *Heidenthum* (t. II). Les conceptions payennes du Banquet céleste de la Table du soleil (chez les Ethiopiens) sont bien plus relevées que celles des Juifs ; tandis que ceux-ci parlent du repas de Behemoth Léviathan, ceux-là prétendent participer au corps de la divinité. Il est encore dit proverbialement de nos jours : « Tu mangeras du corps de Léviathan avec les hommes pieux. » Frankl, *nach Jerusalem* (II, 141).

mort, enfin c'est le calice prototype de la communion, le S. Graal, dans lequel les hommes puisaient l'aliment et la boisson de l'immortalité.

La doctrine Zende enseigne que c'est de la moelle du taureau, le premier être créé, et qui a été tué par Ahriman, qu'est provenu le froment et de son sang la vigne (1), et que c'est pour cela que le vin augmente le sang. Mais Geusurvâ, l'âme du taureau primitif, ne trouva point de repos jusqu'à ce que Ahura Mazda lui fît entrevoir l'espoir de la rédemption. C'est du sang de Bacchus, le fils de Dieu, qu'est provenue la *grenade*, qui figure la plénitude de la vie; c'est en goûtant de ce fruit que Nana conçoit Attys. D'après d'autres, c'est *le lierre*, cette image toujours verdoyante de la vie, qui a eu une origine semblable. La séve bénie des plantes possède une vertu supérieure; aussi portent-elles souvent le nom d'une divinité; c'est le sang divin qui fructifie la terre et fait verdoyer le printemps. C'est ainsi que les Égyptiens appelaient le lierre la plante d'Osiris (σχοδόσιρος), le *safran* le sang d'Hercule Chon, le *marrube blanc* la semence d'Horus; le *sénévé* était ainsi appelé de Sanapis ou Sérapis (2). L'anémone était née du sang de Tammaz ou d'Adonis mourant, comme c'est du sang d'Odin que naquirent les fleurs du printemps; c'est en donnant naissance à la violette pourpre que la force vitale

---

(1) Windischmann, *Zoroastr. Studien* (49, 63, 77); Comp. mon *Heidenthum* (t. I, 268; t. II, 195, 197); mon *Leben Christi* (t. VI, 84); Prichart, *Myth. égypt.* (86).

(2) Apuleius, de virib. herb. (IV).

d'Attys commence à se montrer de nouveau. La jacinthe rappelle le jeune homme divin de ce nom tué au jeu du disque; d'après d'autres, c'est du sang d'Ajax, ce fils de Mars, qu'elle aurait pris naissance. L'ache naquit du sang de Cadmilus comme le persil du corps du Cabire tué par ses frères et dont la tête était enterrée sur le Parnasse. Lorsque Krokos fut frappé par Hermès avec le disque, son sang donna naissance au crocus ou safran, comme le sang d'Adonis fit naître la rose. C'est encore du sang de Pyrame et de Thisbé que la racine du sycomore de Baby-lone fut teinte en rouge et que le fruit de cet arbre, blanc d'ordinaire, devint rouge foncé (1). Minthe, la compagne de Hades, tuée par Perséphone, revit dans la plante du même nom, ainsi qu'Amaracus dans la marjolaine. Les noms des fleuves sont également d'origine divine, la plupart parce qu'ils étaient regardés comme les veines du Dieu de la nature, et qu'au printemps, époque de l'année où s'accomplit la grande Passion, leur eau prend la couleur du sang, témoin celle du Nil qui s'appelait aussi Isiris, ou celle de l'Adonis près du Liban.

Le grain de blé et le jus de la vigne, ces dons de Cérès et de Bacchus, représentent la chair et le sang de la terre. C'est dans la vigne qu'Osiris Bacchus avait déposé le germe d'une vie supérieure pour la consolation de la race humaine; son sang lui-même était identifié avec le jus ou le sang du raisin. D'après une autre conception (2), c'est

---

(1) Ovid. *Métam.* (IV, 88).

(2) Porphyre. de abstinent. (IV, 6). Ainsi que le mentionne



le sang des Titans qui donna naissance à la vigne et c'est pour cette raison qu'il était défendu aux Perses, aux Arabes, etc., de boire du vin. Quant à Bacchus lui-même, il était appelé le sauveur, Lyaeos ou Eleutherios, ou le Dieu sauveur *Θεὸς σωτήρ*.

C'est là le miracle de la transformation dans les éléments qui peuvent bien changer la forme extérieure mais qui conservent la substance intérieure. « Toute la race des » hommes qui s'est répandue sur la surface de la terre est » née du sang d'un seul et même homme, afin qu'ils cher- » chassent Dieu, car c'est en lui que nous vivons, que » nous nous mouvons, et que nous avons l'être (1), » a dit saint Paul dans l'aréopage d'Athènes ; il ajoute : ou comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes : « Ne sommes-nous pas de sa race ! » L'apôtre des Gentils se sert dans ce discours, comme dans ses épîtres (2), de citations tirées d'Épiménide de Crète, d'Aratus de Tarse (3) et de Ménandre. — *Le Christ est la tête et nous, nous sommes les membres de son corps.*

Les enseignements secrets des temps antéchrétiens avaient pour but de transformer les hommes intérieure-

Plutarque dans son *Isis* (6), les Égyptiens orthodoxes regardaient le vin comme le sang de Typhon, ils n'osaient en boire avant le règne de Psammétique, et ils ne s'en servaient pas non plus dans leurs sacrifices.

(1) Act. des apôtres (XVII, 26).

(2) Tit. (I, 12); I. Corinth. (XV, 55).

(3) Phaenom. (c. 5).

ment, et cette transformation se lie intimement à la foi en la résurrection des corps. Le peuple d'Israël fut le seul qui ne rattachât le sacrifice mystérieux qu'à un changement arrivé dans sa situation temporelle. Le Christ, en instituant le sacrement de l'alliance, a voulu le relier à notre rédemption éternelle. Dans la Pâque juive on disait : « Ceci est le pain de la souffrance, et ceci est le corps de l'agneau pascal, en souvenir de la servitude de l'Égypte et de la libération subséquente ; ce vin rouge rappelle à notre souvenir le sang des enfants d'Israël qui a été répandu en Égypte, et le calice du salut figure le Messie. — Le Christ dit au contraire : « Prenez ce pain et mangez : » Ceci est mon corps. Buvez de ce calice, car ceci est mon » sang, le sang de la nouvelle alliance qui est répandu » pour plusieurs (1). »

L'antiquité payenne se figurait donc que la passion divine s'était réalisée dans l'acte de la Création, et elle voyait dans la matière les fragments du corps de la Divinité qui devaient rester ainsi séparés jusqu'au jour où ils seraient réunis de nouveau. Notre-Sauveur Jésus-Christ

---

(1) Eutychius (de Pasch. et s. Euchar.) déclare qu'à l'imitation de Jésus-Christ on ajoutait un peu d'eau au vin — *κατα την του κυρίου παράδοσιν*. Dans le canon de la messe de saint Basile il est dit de même *κεράσας, εὐχαριστήσας, ἐὐλογήσας, ἀγιάσας*. Quand saint Marc parle du miracle de la multiplication des poissons, il dit (VI, 41) que le Christ partagea les poissons : *ἐμέρισσε* et saint Luc (XXII, 17) en parlant du calice qui contenait le vin eucharistique, se sert du mot *διεμερίσατε*.

nous enseigne, au contraire, que pour nous assurer notre part de la félicité éternelle, nous devons participer au mystère de la nouvelle alliance; il est venu pour réunir et sanctifier ce qui était perdu. Mais selon la doctrine chrétienne, ce n'est pas la Divinité elle-même qui s'est perdue et les hommes n'iront pas se fondre un jour dans l'Être divin, mais leur personnalité continuera de subsister dans le sein de Dieu. C'est là le résumé des enseignements du Christ, tant après la multiplication miraculeuse des pains, que lors de l'institution de la sainte Eucharistie, qui doit assurer aux siens la participation à la table divine dans le royaume des cieux. De même que Platon nous a conservé les dernières paroles de Socrate mourant, ainsi saint Jean reposa sur le cœur de Jésus, afin de recueillir et de nous conserver ses entretiens sur son retour vers son Père céleste, et ce que nous devons faire pour l'imiter.

### LIII

#### Trahison de Judas et sa mort.

Ce fut deux jours avant la fête de Pâques, ou le jeudi matin, que le Sanhédrin se réunit pour juger Jésus, et que Judas trahit son maître. C'est dans cette même matinée du jour des Azymes, le 13 Nisan, que les disciples de Jésus le précèdent dans la ville, pour préparer la salle du festin pascal (1). Le Sanhédrin se réunissait pour la troi-

---

(1) Saint Math. (XXVI, 2, 17). Πρῶτος est mis ici pour πρότερος, comme on peut le voir dans saint Jean (I, 15, 50) et dans saint Luc (II, 2). C'est un hébraïsme : l'hébreu se sert de מן ou du *status constructus* pour indiquer une comparaison. On trouve

sième fois pour prendre des mesures contre Jésus. La haine des Pharisiens contre lui s'était manifestée déjà dès sa première apparition au temple, et Jésus avait combattu leur méfiance (1); ils n'avaient pas voulu comprendre que l'ancien culte devait céder la place au culte nouveau. A la fête de Pâques suivante, ils cherchèrent à le faire mourir, sous le prétexte qu'il avait violé le jour du Sabbat (2).

Après l'emprisonnement de saint Jean-Baptiste, et lorsque les Pharisiens délibéraient sur les moyens à employer pour se débarrasser de Jésus (3), celui-ci se retira en Galilée. Avant même que la nouvelle de la décapitation de saint Jean fût arrivée, le Sauveur quitta la grande route et prit un chemin détourné pour ne pas tomber entre les mains de ses adversaires avant que son heure fût venue. Il voulait rester inconnu, comme lorsqu'il se retira vers les frontières de la Phénicie (4).

Avec le pressentiment qu'il avait de sa Passion prochaine, il parla maintenant de la certitude de sa résurrection, et cela à plusieurs reprises, ainsi que nous pouvons le voir dans saint Luc (5), et saint Jean nous apprend en même

dans saint Mathieu (XXII, 36, 38) *μεγίστη* employé comme comparatif. S'il en était ici autrement, saint Math. se contredirait lui-même, ch. XXVIII, 1.

(1) Saint Jean (II, 25).

(2) Saint Jean (V, 16, 18).

(3) Saint Math. (IV, 12; XII, 14).

(4) Saint Marc (VII, 24; IX, 29).

(5) Saint Luc (IX, 22).

temps que « Jésus parcourait alors la Galilée, ne voulant pas aller dans la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir(1). » Il refusa même de suivre les conseils de ses cousins qui l'engageaient à retourner à Jérusalem; mais sa voix intérieure le convainquit bientôt que c'était la volonté de son Père céleste qu'il se livrât aux Juifs.

Après la résurrection de Lazare et l'émotion qui en avait été la suite, le Sanhédrin se rassembla et prit à l'heure même la résolution de faire mourir Jésus; il délivra en même temps un ordre d'arrêt contre lui, prescrivant à chacun de faire connaître où il se trouvait, afin que cet ordre pût être mis à exécution. Pendant ce temps Jésus, pour échapper à ses persécuteurs, s'était retiré dans le désert d'Ephraïm, à trois journées de Jérusalem, du côté de Damas. Mais lorsque le jour de son entrée à Jérusalem approcha, « Jésus prit les douze avec lui, et ils se dirigèrent » ensemble vers Jérusalem. Il marchait en avant d'eux, et » ils le suivaient saisis de crainte (2). » Il leur prédit alors » sa mort pour la troisième fois, et leur annonça que tout ce » que les prophètes avaient dit de lui devait être réalisé.»

Jésus-Christ s'est soumis pour nous à la malédiction, comme le déclare saint Paul dans son Épître aux Galates (3) et nous voyons dans saint Mathieu (4) que le Seigneur reproche lui-même aux Juifs de l'avoir jeté hors de

---

(1) Saint Jean (VII, 1).

(2) S. Marc (X, 52).

(3) Ép. aux Galat. (III, 13).

(4) Saint Math. (XXI, 59).

la vigne d'Israël, lui, le fils du propriétaire de la vigne, c'est-à-dire de l'avoir exclu de l'ancienne Église. Une telle suite de persécutions, et cette fuite continuelle ne répondaient assurément pas à l'attente des apôtres qui croyaient que le trône de David allait être relevé dans toute sa splendeur, et encore moins à l'ambition de Judas Iscariote. Celui-ci s'était scandalisé de ce qu'avait dit Jésus lors de l'institution du sacrement de la nouvelle alliance, mais il était cependant resté avec les autres apôtres, quoique surveillé de près par Jésus, jusqu'au jour de la célébration réelle de la sainte Eucharistie où Satan s'empara de lui (1). *Ce fait de Judas se scandalisant des paroles de Jésus est d'une signification centrale pour la dispute subséquente relative au sacrement de l'Eucharistie.*

Déjà à Béthanie, lorsque Marie, sœur de Marthe, avait répandu sur les pieds du Seigneur un parfum précieux, il était tombé un trait de lumière sur l'avarice repoussante de ce disciple, qui tenait la bourse et qui était chargé,

---

(1) Saint Jean (VI, 71; XIII, 27). Les *Constitutions apostoliques* veulent que Judas n'ait pas participé à la sainte Cène; elles disent (V, 14, p. 255) παραδούς δὲ τὰ ἀντίτυπα μυστήρια τοῦ τιμίου σώματος αὐτοῦ καὶ αἵματος, Ἰούδα μὴ συμπάρουτος. Dans le tableau de Signorelli qui se trouve dans la cathédrale d'Orviéto, et qui figure la sainte Cène, Judas est représenté mettant la sainte hostie dans sa poche. D'après une autre tradition rapportée par Théophylacte (in Math. XXVI, 20), il aurait bu du vin du calice, mais il aurait emporté le pain eucharistique pour le remettre aux grands prêtres, par dérision.



en sa qualité de trésorier, de pourvoir aux dépenses communes. Il se scandalisa au sujet de la grande valeur de ce baume, ainsi employé, et calcula ce qu'avec les 500 deniers auxquels il l'estima on aurait pu faire pour les pauvres. Saint Jean observe à cette occasion (1) : « qu'il » ne dit pas cela parce qu'il se souciait des pauvres, mais » parce qu'il était un voleur. » Il est difficile d'admettre que Notre-Seigneur eût supporté dans son entourage un voleur connu comme tel ; peut-être Judas mérita-t-il ce grave reproche parce qu'il mettait de côté de petits bénéfices en faisant ses emplettes. Le Seigneur l'avait jugé dès le commencement, lorsqu'il était venu se mêler indignement aux autres apôtres, et il l'avait prévenu à plusieurs reprises.

A la fin il ne put demeurer plus longtemps avec le divin Maître. Ce Messie lui sembla trop pauvre, pour pouvoir réaliser jamais ses espérances. Peut-être se flatta-t-il même d'être un excellent patriote s'il dénonçait *ce réveur dangereux* à ses ennemis, les grands prêtres, qui cherchaient depuis longtemps les moyens de se débarrasser de lui. Et puis, quand il aurait disparu de ce monde, quel sort serait réservé à ses disciples ! La dénonciation du lieu qu'il avait choisi pour s'y retirer la nuit devait se payer d'ailleurs, et quand bien même on ne lui avait donné comme bonne-main que la petite somme de trente pièces d'argent (2) le trésorier du Temple ne devait-il pas

---

(1) Saint Jean (XII, 6).

(2) Si un sicle d'argent ne vaut pas 4 drachmes attiques, comme

lui avoir gardé en réserve une récompense magnifique si le projet réussissait. Le mercantilisme judaïque se montre ici dans toute sa nudité : Judas se comporte comme un véritable homme de sa race, pour laquelle tout est objet de commerce. Il se complait dans les menées ténébreuses.

Les grands prêtres et les anciens du peuple réunis dans le palais de Caïphe avaient déjà arrêté entre eux qu'il ne fallait pas mettre la main sur Jésus avant le commencement de la fête, ainsi qu'on avait cherché à le faire lors de la fête des Tabernacles (1). Ils redoutaient un soulèvement populaire, chose assez fréquente à l'époque des fêtes ; et déjà la réunion de ces hommes de sang allait se dissoudre,

le dit Josèphe (Arch. III, 8, 2), mais, d'après saint Jérôme, (in Mich. XIV) seulement 20 oboles ou 5 drachmes et demie, et si une obole vaut un gros d'argent (silbergroschen) et un denier, trente pièces d'argent ne valent que 51 écus  $2/3$  (118 fr. 75 c.). De sorte que l'on estimait Jésus à la valeur d'un esclave. (Ex. XXI, 52.) En Égypte Ptolémée Philadelphie permit aux Juifs de se racheter pour 120 drachmes, c'est-à-dire trente pièces d'argent (Arch. XII, 2, 5, *Leben Christi*, t. VI, 22). M. Peyrat (*Hist. de Jésus*, p. 260) évalue le sicle à 8 francs et croit que le prix de la trahison a dû être de 240 à 250 francs ; cette évaluation est trop forte de plus de la moitié. M. Sébastien Brunner (p. 188) regarde comme un trait caractéristique que M. Renan ait trouvé le prix de la trahison trop bas, car, dit-il, « M. Renan doit savoir très-bien ce qu'on peut demander aux Juifs et ce qu'on peut en obtenir pour la « vie de Jésus. »

(1) Saint Jean (VII, 25, 30, 44).

lorsque tout à coup les choses changèrent de face. Judas vint se présenter à eux et leur offrir les moyens d'arrêter Jésus en leur démontrant qu'on pourrait se saisir de lui par surprise, lorsqu'il viendrait passer la nuit à Gethsémani, sur la montagne des Oliviers, où Jésus irait passer la nuit, ainsi qu'il l'avait déjà fait antérieurement<sup>(1)</sup>.

Les exécutions capitales avaient lieu d'ordinaire à Jérusalem à l'époque de la fête de Pâques, parce que le gouverneur venait assister à cette fête ; mais tout naturellement ces exécutions n'avaient pas lieu le jour du Sabbat de la fête, ni pendant la semaine fêtée, mais au contraire avant et après. Il y avait dans les prisons trois coupables qui attendaient leur jugement, Barrabas et les deux larrons. — Socrate dut rester en prison jusqu'au retour du vaisseau chargé de rapporter solennellement de Délos le feu sacré, parce que, durant ce temps qui rappelait aux Athéniens le souvenir de leur délivrance, par Thésée, du tribut terrible de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles, personne ne pouvait être exécuté à Athènes. — Par suite de la trahison de Judas, on s'empara du Christ par ruse, avant le commencement de la fête de Pâques, et on agit de même plus tard pour saint Jacques ; mais l'exécution de saint Pierre fut réservée au contraire jusqu'après l'octave de Pâques. Telle fut la cause de cette grande hâte dont on fit preuve à l'égard de Jésus. Comment pouvait-il

---

(1) Saint Luc (XXI, 57).

être question de débats judiciaires avant ou après la fête, si l'on avait pu crucifier Jésus le jour même de la grande fête de Pâques!

C'est dans la grotte de Gethsémani, sur le mont des Oliviers, que commença la Passion de notre divin Sauveur, car c'est là que les affres de la mort lui firent suer des gouttes de sang (1). La nature humaine se roidit contre la mort même en la personne du Christ; il sent approcher la fin de sa vie et il est profondément saisi (2). Quel est l'homme que la pensée de cette scène n'émeut pas au fond de son âme! Mais non, nous nous trompons, M. Renan sait faire les commentaires les plus singuliers et les plus surprenants au sujet de la grotte du mont des Oliviers.

Voici ce qu'il dit, ch. 24 : «Après avoir passé la journée » aux disputes du Temple, Jésus descendait le soir dans la » vallée de Cédron, prenait un peu de repos dans le verger » d'un établissement agricole (probablement une exploita- » tion d'huile) nommé Gethsémani, qui servait de lieu de » plaisance aux habitants, et allait passer la nuit sur le » mont des Oliviers. Il y fit la connaissance d'une famille

---

(1) Saint Luc qui était médecin semble parler d'une sueur ressemblant à du sang : ἐγένετο ὥστει θρόμβοι αἵματος (XXII, 43, 4), dont il se présente plusieurs exemples. (V. mon *Leben Christi*, t. VI, 155).

(2) Ce n'est pas un ange visible qui a apparu à Jésus pour le fortifier, mais il ressentit dans son âme cette force intérieure que les martyrs éprouvèrent souvent d'une manière merveilleuse.

» composée de trois personnes, deux sœurs et un frère,  
» dont l'amitié eut pour lui beaucoup de charme. Des  
» deux sœurs, l'une nommée Marthe était une personne  
» obligeante, bonne, empressée; l'autre, au contraire,  
» nommée Marie, plaisait à Jésus par une sorte de lan-  
» gueur. » — Il y avait donc une espèce d'auberge au  
bas de la montagne des Oliviers et au sommet une maison  
qui attirait Jésus par une liaison de cœur. — Il serait dif-  
ficile de manifester plus clairement la bassesse de ses  
sentiments que ne le fait ici M. Renan!... La douleur mor-  
telle que le Christ ressentit dans le jardin de Gethsémani  
n'est pas épargnée non plus par lui, qu'on en juge : « Peut-  
» être (dit-il, chap. 25) se rappelait-il les claires fontaines  
« de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir; la vigne  
» et le figuier sous lesquels il avait pu s'asseoir; les  
» jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer?  
» Maudit-il son âpre destinée qui lui avait interdit les  
» joies concédées à tous les autres? Regretta-t-il sa trop  
» haute nature, et, victime de sa grandeur, pleura-t-il  
» de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth? On  
» l'ignore! »

L'Évangile nous montre comment Jésus, qui venait, en  
vertu de sa nature divine, de gratifier les hommes du ca-  
lice du salut, ressent maintenant toute la faiblesse de la  
nature humaine et vide le calice des douleurs jusqu'à la  
lie, et comment, en lutte pendant deux heures avec la  
mort, il s'écrie : « L'esprit est prompt, mais la chair est  
faible! » et se soumet entièrement à la volonté de son  
Père. Ses disciples aussi succombent à la douleur et à

l'affliction (1) et sont vaincus enfin par le sommeil, ce frère jumeau de la mort.

Alors s'avance le traître à la tête des sbires, et tout d'un coup le lieu de cette scène nocturne vient à être éclairé. En Orient, surtout en Égypte (2), on a encore de nos jours l'habitude de se servir le soir d'une sorte de lanterne appelée *scheale*, qui brûle sans flamme quand elle est allumée, mais qui répand une lumière éclatante quand on l'agite dans l'air. Le bout allumé est placé dans un pot ou couvert par une cruche, aussi longtemps qu'on veut dérober la lumière à la vue. Les gardiens de nuit sont pourvus ordinairement de lanternes semblables; les sbires qui vinrent surprendre le Seigneur sur le mont des Oliviers en portaient probablement à la main pour ne pas être aperçus avant le moment opportun.

Une dernière fois le Fils de l'Homme, s'enveloppant de sa majesté divine, prononce ces mots : « Qui cherchez vous? » Et, de même que nous lisons dans la vie de Marius et dans celles de Marc-Antoine, de Probus et de Pertinax, que les légions envoyées contre eux, dès qu'elles entendirent prononcer les premières paroles, reculèrent comme frappées de la foudre et abaissèrent leurs armes (3), ainsi l'on vit reculer d'épouvante les serviteurs du Temple et la troupe romaine qui servait de garde aux grands

(1) Ἀπὸ τῆς λύπης (saint Luc, XXII, 45).

(2) Lane, *Sitten der Aegypter* (I, 125).

(3) Veilleius Patereulus. *Hist. rom.* (II, 19, 3). V. mon *Leben Christi* (VI, 140).

prêtres pendant la fête de Pâques et qui leur avait été adjointe, lorsque Jésus prononça ces simples mots : « C'est moi ! »

Judas aussi fut ébranlé dans sa conscience, lorsque le Sauveur lui dit d'un ton de reproche : « Quoi ! Judas, c'est avec un baiser que tu trahis ton maître ? » Le Juif mercantile, le scélérat infâme avait vendu le Seigneur, et les grands prêtres l'avaient acheté, mais ce traître qui leur servit d'espion est obligé de se contenter du premier argent reçu ; il s'était leurré en vain d'une récompense magnifique pour le service rendu à la patrie dans la personne des scélérats non moins infâmes du Sanhédrin : ils le renient maintenant et se rient de lui. On peut appliquer à Judas Iscariote ce que Tacite dit de Néron, le meurtrier de sa mère : « Ce n'est qu'après la réalisation de son crime qu'il » en reconnut toute l'énormité. » Sa conscience se réveilla, mais le repentir vint trop tard. — Le mépris est le seul salaire que tout traître mérite ; maintenant que Jésus de Nazareth est au pouvoir de ses ennemis, on n'a plus besoin de celui qui a servi d'instrument pour son arrestation, et Judas au désespoir jete les trente pièces d'argent dans la cour du Temple. Par sa dénonciation il avait mérité la corde dont il se servit pour mettre fin à ses jours. Même dans les derniers instants de sa vie le Sauveur fut pour les payens un bienfaiteur, en ce que l'argent qui avait servi à l'acheter fut employé à l'acquisition d'un cimetière pour les étrangers, ou, comme on dirait de nos jours, pour les Francs. Ce lieu portait le nom de Hakeldama, *le champ du sang*, ou *le champ de pierre*, les Arabes appelant en-



core aujourd'hui *Hakle* (1), une terre pierreuse ou laisière des champs sur laquelle on réunit, dans les montagnes de la Judée, les pierres (*jaar*), qui y sont très-abondantes, pour en faire des murs en maçonnerie sèche. — Le champ du potier se trouvait près de la porte des Potiers (2), au-dessus de la vallée d'Hinnom, et de nos jours encore on y exploite de la terre de pipe blanche.

L'histoire rapporte que les accusateurs de Socrate, méprisés et maudits par tout le monde, finirent par se pendre de leurs propres mains. Judas fit de même, et alla *en son lieu*, comme disent les Actes des apôtres (3); ce qui veut dire euphémiquement : on n'aime pas à le dire, il s'en alla dans l'enfer, dont l'entrée, suivant la croyance populaire, se trouvait tout près de là dans la vallée d'Hinnom, ou dont l'abîme miroitait non loin de Karioth, dans la mer Morte.

Il se donna la mort sur sa propriété, regardée depuis par l'univers entier comme un lieu maudit, à tel point que la prédiction du Psaume LXIX, 26 : « Sa demeure restera déserte, » a été accomplie à la lettre.

On lit de même dans le *Midrasch Coheleth* (4) : « Il n'est » pas dit des amis de Job que chacun d'eux était venu de » sa maison ou de la ville, mais de *son lieu*, c'est-à-dire

(1) Comp. Wetzstein, *das Hauran*, p. 16, et mon *Leben Christi*, (t. VI, 470).

(2) Jérém. (XIX).

(3) Actes des apôtres (I, 25).

(4) *Midrasch Coheleth* (f. 100, 4).

» de l'enfer. » On dit aussi, proverbialement parlant : « Il  
» alla d'où il était venu. »

Le traître *avait levé le pied* contre le Sauveur (1), mais de même que le bœuf attelé à la charrue se blesse lui-même en repoussant du pied l'aiguillon du laboureur, ainsi Judas s'était-il frappé et blessé lui-même. M. Renan (ch. 23) montre une sympathie toute particulière pour Judas : « Ce malheureux, dit-il, par des motifs impossibles » à expliquer, trahit son maître, donna toutes les indications nécessaires, et se chargea même (quoiqu'un tel excès de noirceur soit à peine croyable) de conduire la brigade qui devait opérer l'arrestation..... Jean » voudrait en faire un voleur, un incrédule, depuis le commencement, ce qui n'a aucune vraisemblance. On » aime mieux croire à quelque dissension intestine. La » haine particulière que Jean témoigne contre Judas confirme cette hypothèse ; » et ch. 27 : « Quant au malheureux Judas de Kérioth, des légendes terribles coururent » sur sa mort. On prétend que du prix de sa perfidie il » avait acheté un champ aux environs de Jérusalem, etc. » Peut-être l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête » aboutit-elle à des actes violents, où l'on vit le doigt du » ciel. » « Nous croyons donc que les malédictions dont » on le charge ont quelque chose d'injuste, il y eut dans » son fait plus de maladresse que de perversité » (ch. 23). Tout le reste est regardé par M. Renan comme de la lé-

---

(1) Saint Jean (XIII, 18).

gende : il semble vouloir seulement insinuer que l'un des apôtres ou quelque disciple de Jean pourrait bien s'être livré à l'égard de Judas à un acte de vengeance — et l'avoir assassiné ! Que l'on dise encore qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! S'il arrivait jamais à M. Renan un malheur de ce genre, ce dont Dieu veuille le garder, nous déclarons d'avance vouloir nous mettre à l'abri du soupçon d'y avoir prêté la main, puisque, nouveau Judas, il a été, comme lui, traître envers notre Sauveur.

M. Sébastien Brunner s'arme avec raison du fouet de l'ironie, quand il dit (p. 60) : « Judas Iscariote n'a pas » écrit d'Évangile, mais il semble que M. Renan ait voulu » combler cette lacune. En tout cas, l'un et l'autre se sont » entendus avec les Juifs pour faire de la trahison envers » Jésus-Christ une affaire d'argent. Renan l'athée hait » saint Jean l'évangéliste parce que celui-ci cherche surtout » à faire ressortir la divinité du Christ, et par contre il » défend Judas avec une chaleur qui ne laisse pas mécon- » naître que sa conscience lui imprime sur le dos une » marque de trahison pareille à celle de Judas ! »

Le Dante est impardonnable d'avoir assigné à Judas Iscariote une place dans son enfer ! Ne vaudrait-il pas mieux le placer dans le paradis à côté de M. Renan ?

## LIV

### Emplacement du Prétoire de Pilate. Nouvelle topographie de l'ancien Jérusalem.

Comme savant, M. Renan s'est acquis le mérite de n'avoir pas rectifié une seule erreur relative à l'histoire de Jésus, mais d'en avoir au contraire inventé et propagé une foule. Pour ce qui concerne le Prétoire de Jérusalem, par exemple, comment pourrions-nous nous attendre de sa part à une opinion différente de celle qui est généralement admise relativement à la forteresse Antonia, et qui est erronée, sous ce rapport, ainsi que nous sommes en état de le démontrer. On appelait Baris ou Antonia la caserne du Temple qui n'avait pas de dimensions bien considérables. Les préteurs romains se regardaient comme les succes-

seurs des anciens rois et habitaient leurs palais ainsi que le témoignent Cicéron et les Actes des apôtres (1). Cette circonstance seule reporte déjà notre attention sur la colline de Sion. Il y avait là un château avec des jardins et des fontaines jaillissantes, ainsi qu'un camp romain fixe (2) (στρατόπεδον), c'est là que se trouvait le *Forum* avec le corps de garde (φυλακή, custodia). C'est là qu'était le Prétoire (βῆμα).

L'ancien château ou celui des rois Asmonéens qui se trouvait avec son parc en face du Temple, là où avait été autrefois le palais en bois de cèdre de Salomon, auquel il avait donné le nom de maison du Libanon (3), était resté la propriété de la famille des Hérode ; c'est là que Jésus fut présenté au prince de son pays natal ; c'est là que résidèrent encore, au commencement de la guerre de Judée, Agrippa et sa sœur Bérénice (4), jusqu'à ce que les Zélotes eussent mis le feu à cette ancienne résidence, et forcé la garde de ce roi titulaire à prendre la fuite vers le *palais supérieur*. Celle-ci y ayant été attaquée encore, demanda, après la démolition d'une tour, qu'on lui accordât libre sortie, pendant que les Romains du camp voisin, hors d'état de le défendre contre la masse du peuple, se retirèrent vers les tours fortifiées

(1) In Verr. (II, 5, c. 12, 51).

(2) Bell. (II, 1, 7, 8).

(3) V. pour plus de détails mon *Leben Christi* (t. VI, p. 190, 214) et mon *Jerusalem* (t. I, 144).

(4) Arch. (XX, 8, 11).

d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne (1). Ce palais supérieur est le nouveau château royal qu'Hérode avait fait construire avec une magnificence merveilleuse et orné de jardins superbes et de fontaines, dont l'historien Josèphe ne cesse de faire la description (2). Il était situé dans la partie occidentale de la ville (3), et c'est du haut de la tour de Phasaël que le commandant romain donna à ses soldats le signal de l'attaque contre les masses populaires qui les entouraient. C'est dans ce palais royal que le gouverneur Florus tenait sa cour, et c'est là qu'il siégeait sur une estrade élevée pour rendre la justice (4).

Ce gouverneur, mécontent du refus que lui firent les grands prêtres et les principaux de la ville de lui livrer ceux qui l'avaient offensé, abandonna au pillage de ses soldats le *marché supérieur* et leur donna l'ordre de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient sur leur chemin. Les soldats se dispersèrent dans les maisons et égorgèrent à cœur-joie; d'autres, et parmi eux bien des habitants paisibles, furent traînés par eux au tribunal de Florus qui les fit flageller et crucifier. La reine Bérénice elle-même, redoutant la fureur des soldats romains, dut s'enfuir de son palais en l'absence d'Agrippa, et passer la nuit dans la maison de garde. Elle alla ensuite se présenter pieds nus devant le tribunal de Florus. Le lendemain le peuple, fré-

---

(1) Bell. (II, 17, 6).

(2) Bell. (I, 21, 1; V, 44). Arch. (XV, 9, 3).

(3) Bell. (II, 3, 1).

(4) Bell. (II, 14, 8).

missant de douleur, se porta en foule sur le Forum supérieur, et Florus se hâta d'abandonner le château royal pour se retirer vers la forteresse ; mais il dut retourner sur ses pas, parce que les Juifs construisirent des barricades dans les rues étroites où il devait passer et l'attaquèrent du haut des toits (1).

Nous reconnaissons ici le *Forum supérieur* appelé Gabbatha, en grec Lithostrotos, où se trouvait le tribunal du haut duquel Pilate rendit sa sentence contre Jésus (2) ; et c'est là qu'était le lieu de la grande garde où se tenait la cohorte romaine (3), au milieu de laquelle le Sauveur fut flagellé et tourné en dérision. Les trois tours qui s'avancèrent sur le Forum ou le marché supérieur formaient la forteresse de David qui subsiste encore actuellement. Quant aux jardins hérodiens qui se trouvaient derrière le château

(1) Ce sont là les plus anciennes barricades dont il soit fait mention dans l'histoire (65 ap. J.-C.). Lors du siège de Damas en 1148, durant la seconde croisade, les bourgeois de la ville se barricadèrent de même dans les rues, absolument comme les Parisiens en 1588. (Guill. de Tyr, XVII, 4.) Appien (VIII, 128), en parlant de Carthage, fait mention de maisons hautes de six étages qui bordaient les rues conduisant à la Byrsa. Il en était de même à Tyr, et probablement aussi à Jérusalem, et les rues étaient en outre très-étroites. Aristote vante dans sa *Politique* (VII, 10) cette disposition des maisons parce qu'elle permet aux assiégés de se défendre pied à pied.

(Beulé, *Fouilles de Carthage*, p. 24.)

(2) Saint Jean (XIX, 13).

(3) *σπειρα* (saint Marc, XV, 16).



et qui tiraient leurs eaux de l'étang de Gihon (1) à l'aide d'un canal, ils forment aujourd'hui les jardins des couvents arméniens. Les Syriens traduisent Gabbatha par *anneau*. Lithostrotos veut dire généralement une estrade plane en pierres imbriquées, une mosaïque des rues. Comment le Forum et le tribunal auraient-ils pu être placés autre part que devant le prétoire, sur la colline de Sion?

Mais il y a encore un autre témoignage plus direct qui constate que Pilate avait fixé sa résidence dans le nouveau château royal, sur la colline de Sion: le juif Philon le dit en effet textuellement en parlant de son ambassade vers Caius (p. 58) : « Lorsque Pilate était gouverneur de la » Judée, il fit suspendre, contre le château d'Hérode, en » l'honneur de Tibère, moins pour plaire à ce prince que » pour manifester sa haine contre le peuple juif, des écus- » sons dorés sans image ou quoi que ce soit de choquant, » mais portant simplement en inscription le nom du dona- » teur et celui en l'honneur de qui ils étaient faits. Mais » dès que cela fut connu, le peuple appela à son aide les » quatre princes et les autres membres de la famille d'Hé- » rode ainsi que les principaux habitants de la ville pour » s'en plaindre à Tibère : Cesse, lui cria-t-on, de pousser » à la révolte et à la guerre! Tibère ne veut pas qu'on lèse » nos traditions légales! ou sinon nous lui enverrons » une ambassade pour nous en plaindre. Quoique le gou- » verneur craignît fort que ses jugements vénaux, ses bri-

---

(1) Bell. (II, 17, 9; V. 715), cf. II, Sam. (V, 8).

» gaudages et ses cruautés, ses exécutions sans jugement  
 » et contre tout droit fussent ainsi connus, cet homme  
 » haineux hésita cependant, et ne voulut pas qu'on ôtât de  
 » suite ces écussons qu'il avait dédiés à l'empereur; jus-  
 » qu'à ce qu'enfin les principaux de la nation en écrivirent  
 » à Tibère et l'informèrent de la conduite de Pilate et des  
 » menaces qu'il se permettait à l'égard des Juifs. Car il  
 » ne s'était agi jusque-là que d'écussons sans images qu'on  
 » avait suspendus contre la maison du gouverneur, mais  
 » il était question alors d'ériger une statue colossale dans  
 » le Saint des Saints. »

Suspendre des écussons ou des boucliers d'airain dorés contre les murs des villes et des tours et en orner les palais, était une coutume remontant à l'antiquité la plus reculée. « Mille boucliers ornent la tour de David », est-il dit dans le Cantique des cantiques (1). Sisak les enleva du palais royal et les emporta comme sa part de butin (2). Les Machabées ornèrent même le Temple de boucliers dorés (3),

(1) Cant. des cantiques (IV, 4).

(2) I Rois (X, 16; XIV, 26).

(3) Macchab. (IV, 57, VI, 2). Suspendre des boucliers est un signe de victoire (Ezech. XXIV, 10). Le roi Oleg suspend en signe de triomphe son bouclier contre la porte de la ville (Nestor, chron. III, 290). Le monument d'Absalon dans la vallée de Cédron était aussi orné jadis de boucliers d'airain, et de même que le mausolée d'Agamemnon à Mycène il contenait dans son intérieur une chambre d'airain. M. Renan (c. 15 de sa *Vie de Jésus*) veut voir dans les monuments d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat

et c'est de là qu'est venu le nom de porte dorée donné à l'une des portes où l'on voit encore les médaillons qui portaient ces écussons. Quel rapprochement intéressant ces deux récits n'offrent-ils pas avec la scène du jugement de Jésus-Christ! N'entendit-on pas alors sortir de la foule ce cri : Tu n'es pas un ami de l'empereur? Jean de Würzburg, surnommé Gallus parce qu'il était né en France, qui fit un pèlerinage en Palestine en 1150, fait mention du prétoire de Pilate, ainsi que de la chapelle de la flagellation comme située sur la colline de Sion, et la *via dolorosa* des rois latins qui, durant l'époque des croisades, résidèrent même un certain temps dans le château de Sion, prenait là son point de départ (1). On peut dire que pour des hommes instruits la question du prétoire de Pilate est un problème résolu; on ne peut plus le placer dans la forteresse Antonia (2).

---

le style grec. Pour nous, leur caractère chananéen est évident, ils offrent même en partie le caractère de l'architecture égyptienne; notre savant ou plutôt fort peu savant académicien peut se renseigner à ce sujet auprès de M. de Sauley. Vraiment, c'est là un signe du temps, un produit curieux de notre civilisation éclairée! Un homme se mêle d'écrire un livre sur un sujet qui lui est complètement étranger, en spéculant sur le goût dominant du public auquel il l'adresse, et dans l'espace d'un an il peut se vanter d'avoir écoulé 120,000 exemplaires, sans compter les traductions!

(1) V. mon *Jerusalem* (t. I, p. 157).

(2) Lors de la construction de la nouvelle caserne qui se trouve

C'est vraiment une disposition merveilleuse de la Providence, que Jésus, le descendant de la famille royale de David, vint au monde dans une étable, fût tourné en dérision par Hérode Antipas dans l'ancienne résidence des Asmonéens, élevée sur l'emplacement du palais de Libanon, et qu'on le condamna à mort dans le château des Hérode et de leurs successeurs, les préteurs romains, en vue de la citadelle de Sion, dans laquelle il eût dû porter le sceptre pour régner sur Israël!

M. Renan, qui sait donner de si belles explications sur toutes choses, nous apprend qu'on doit chercher le lieu du crucifiement en dehors de la ville actuelle, au delà de l'étang de Mamilla! Nous répondons que גִּלְגֻּתָּה *signifie la colline des gémissements*, le lieu des exécutions, et on trouve déjà ce lieu sous le nom de Goatha dans Jérémie (1); il est dérivé de גָּלַגַּל, mot qui est employé dans les Nombres (2) et par Zacharie (3), pour parler d'une mort violente. Si le Golgotha avait été situé près de l'étang de Mamilla, le prophète se serait laissé aller à une espérance fort extrava-

au sud d'El Kalaah sur la colline de Sion, on rencontra un fossé extérieur qui entourait jadis toute la citadelle et lui donnait l'aspect d'une forteresse antique. La tour de David servait donc en même temps de tour de garde, et son fossé profond formait la parallèle intérieure des fortifications.

(1) Jérémie (XXXI, 59).

(2) Num. (XVII, 27).

(3) Zach. (XIII, 8).

gante qui ne s'est pas encore réalisée jusqu'à ce jour. Qui aurait pu rêver qu'une hauteur aussi éloignée serait jamais incluse dans l'enceinte des murs de la ville? Mais le problème est déjà résolu (1), car l'expression de *κράνιον* ou *κρανίου τόπος*, par laquelle les évangélistes traduisent la dénomination populaire de *lieu des crânes* (d'après le mot גִּלְגָּלִית), s'est conservée dans le mot arabe *akraniun* dont se servent encore les habitants actuels, et se retrouve aussi au x<sup>e</sup> siècle dans l'*Histoire universelle* de Saïd ibn Patrik (2). Ce que dit Robinson de l'emplacement de l'Akra s'applique à el Akraniun.

Dans Josèphe, la dénomination d'Akra et celle de Milo sont identiques, ainsi que cela résulte de la version des Septante (3). Cette dernière se retrouve encore dans celle du point le plus élevé de la Jérusalem actuelle (4), qui est couronné par la mosquée Melawijeh, dont le nom est dérivé de Milew, ou Milo, et le côté occidental de cette *acropole* des Syriens est appelé Haret el Melawijeh. Le

(1) Comp. mon livre *Jerusalem u. d. h. Land*, t. I, p. 209 et t. II, XVII. La légende relative à la tête d'Adam qu'on dit enterrée dans ce lieu (le Golgotha) correspond à la tradition romaine sur la tête d'*Olus* qu'on trouva dans le sol en creusant les fondements du Capitole, à propos de laquelle le devin étrusque Olenus Calenus prophétisa que les arrêts du destin avaient fixé d'avance que le lieu où elle avait été trouvée régirait le monde.

(2) *Hist. univcrs.* (I, 354, 452).

(3) II Sam. (V, 8). I Rois (XI, 27).

(4) Comp. Bell. (V, 5, 8) *omnium altissimus collis*.

Milo était le rempart septentrional de la ville (à Sichem il y en avait un semblable et de même nom (1);) c'est là que le vainqueur des Jébusites éleva la *ville de David*. C'est pour cela que le Psalmiste a dit (2): « La colline de Sion » s'élève vers les cieux pour la joie du monde entier; à » côté d'elle repose, vers le septentrion, *la ville du Grand Roi*. » La désignation de ville de David (3) se retrouve encore en usage du temps des Machabées pour la hauteur nord-est de la ville, mais comme Sion et antérieurement déjà Bethléhem étaient aussi appelés villes de David, il se produisit bientôt de l'erreur et de la confusion. Salomon, lorsqu'il épousa la fille du Pharaon, construisit pour elle le harem de Beth Milo, qu'il rattacha à la ville par une enceinte de murs (4) et c'est peut-être de là que la porte de Damas a tiré sa dénomination de *tour des femmes* (5). C'est dans le palais de Milo « situé près du rempart de Sila » que Joas est massacré à la suite d'une révolution de palais (6). Les collines de Sion, de Moria et cette Akra sont rattachées ensemble par des souterrains, et la hauteur septentrionale notamment est traversée par la grotte appelée Kétan Meara (7) par les Arabes, que le Talmud désigne

---

(1) Juges (IX, 6, 20).

(2) Ps. (XLVII, 5).

(3) I Mach. (I, 33, 35, 37; II, 31; VII, 53).

(4) I Rois (IX, 15, 24).

(5) Jos. Arch. (XX, 4, 3).

(6) II Rois (XII, 20).

(7) Ketan meara est probablement une dérivation arabe du

sous le nom de caverne d'Hiskias, une excavation de 645 pieds de longueur, dans laquelle les habitants devaient se réfugier, en temps de siège, avec leurs biens et leurs familles.

Les inégalités extraordinaires de l'enceinte de l'ancien Jérusalem, avec exclusion du Golgotha et de Bezetha, s'expliquent facilement, parce que David, et peut-être même déjà les Jébusites, avaient voulu comprendre dans cette enceinte la position importante de Milo ou la hauteur d'Akra, située au nord-ouest du Temple. Le nom de la colline qu'au nord du Temple un fossé profond sépare seul de l'étang (†) appelé encore maintenant Bethesda ou mieux Bezetha, s'est conservé jusqu'aujourd'hui d'une manière inaperçue. C'est le quartier Haret el Hotta, avec la porte Bab el Hotta ou porte Saint-Étienne, et la porte du Temple appelée Bab el Hitta, dénomination dont les Arabes ne connaissent point l'origine, preuve certaine qu'ils l'ont reçue par tradition sans la comprendre. Beshetha paraît être un dérivé d'une autre dénomination plus ancienne et avoir subi des modifications en passant par des oreilles étrangères, comme il est arrivé pour *Kiriath hadatha* (la ville neuve) dont on a fait *Καρχιδων*, *Carthago*. Le chaldéen בית הרתא veut dire *maison neuve* ou *ville neuve*. Josèphe n'en parle que très-accessoirement, il

---

grec *καρχιδων* ou *καρχιδων*, les *cavati sub terrâ montes* de Tacite (V, 12).

(†) Bell. (V, 4, 2).



aurait mieux fait d'écrire ce nom Bethzitho (1) comme il l'a fait dans ses *Antiquités judaïques* (2). Les rabbins ont conservé le souvenir d'une hauteur appelée Bezo.

Ce faubourg occidental de Bezetha ou de ville neuve était séparé du Golgotha vers l'Ouest par l'Akra (3) dont nous venons de parler et par la vallée des *Immondices* de la *Cœnopolis* des temps postérieurs, qui était proprement la ville neuve. Cestius brûla Bezetha et la Cœnopolis, puis le marché au bois, établit ensuite son camp dans la ville haute devant le palais royal (4), et se dirigea ainsi vers le côté septentrional du Temple.

(1) V. mon livre *Jerusalem*, etc., t. I, 195 et t. II, XIII.

(2) Arch. (XII, 11, 1).

(3) Il n'y a jamais eu de Tyropœon proprement dit. Josèphe s'est permis cet euphémisme pour désigner le vallon où l'on déposait les immondices, qui conduisait à la porte appelée *porte du fumier*, parce que τυρός traduit la signification double du mot schefot (Nehem. III, 15; II Sam. XVII, 29). Dans une ville sans fleuve les décombres et les immondices s'amoncellent, et c'est là la raison pour laquelle on y a besoin d'un lieu de dépôt spécial, que l'on trouve à Jérusalem comme à Sichem. Cette vallée s'appelait probablement Geschefot. C'est la vallée des moulins Wad el Tawachin, près Medschireddin ou d'El Wad actuel, vers laquelle s'inclinent les maisons des deux côtés de la ville, pour nous servir des expressions de Josèphe (Bell. V, 41). Peut-être cette dénomination de Tyropœon rappelle-t-elle le souvenir des Tyriens qui étaient venus s'établir à Jérusalem pour y faire le commerce? (Nehemie, XIII, 16).

(4) Bell. (II, 19, 4).

Josèphe en parle encore dans plusieurs autres endroits (1) et l'appelle la *ville neuve inférieure* ; Bezetha n'est pour lui qu'une partie de la ville neuve, qui fut enfermée du temps d'Hérode Agrippa (42 de J.-C.) dans l'intérieur de la troisième enceinte de murs. Que celle-ci ne se soit pas étendue plus loin au Nord que l'enceinte actuelle de la ville, c'est c'est là un fait confirmé par les dispositions du terrain qui correspondent tout à fait à ce qu'en dit l'historien juif ; et la dénomination de porte d'Hérode donnée par la tradition à la porte nord-est de la ville est très-fondée. Le surnom de Bab es Sahera provient moins des fleurs qui ornaient la porte, suivant la coutume des Juifs, que de la campagne déserte située au nord de la ville ; et c'est là la raison pour laquelle le tombeau de Jérémie avec sa grotte est appelé aussi Turbet es Sahera. C'est la porte qui menait à la campagne, aux tombeaux des champs, et qui porte le même nom que le désert de Sahara.

Le lieu du crucifiement était situé hors de la ville, près de la porte (2), et la route qui conduisait à Emmaus passait tout auprès ; c'est la route par laquelle Simon le Cyrénéen entra dans la ville et sur laquelle les passants injurièrent le crucifié (3). C'est de ce côté de la ville qu'était assis le camp des Assyriens, dont le souvenir s'était conservé encore chez les Juifs (4), et qui avait été appelé, avec raison,

---

(1) Cp. Bell. (V, 4, 2, 5, 8, 6, 2, 12, 2).

(2) Saint Jean (XIX, 20, 41, 42).

(3) Saint Marc (XV, 29).

(4) Bell. (V, 6, 2).

le camp de la mort (שְׂרֵי מוֹת) (1), à cause de la peste affreuse qui anéantit l'armée assyrienne.

Le tombeau de Joseph d'Arimathie était situé dans un jardin du faubourg. On voit déjà *les Antiquités judaïques* (2) faire mention de ce faubourg, à l'occasion de la sortie que fit Hérode de son château contre le parti des Asmonéens. Au siège qui eut lieu ensuite, il fit couper les arbres de ce faubourg, comme le fit plus tard Titus (3). Des quatre portes de la ville situées du côté occidental, deux conduisaient dans le faubourg. Titus fit niveler le terrain qui était très-rocailleux, comme un simple coup d'œil le démontre, et en examinant la ville près du tombeau du grand prêtre Jean, il en reconnut le côté faible; car de ce côté-là la première enceinte était plus basse et non reliée avec la seconde; on l'avait fortifiée avec moins de soin à cause de la population peu nombreuse de la ville neuve (καινή πόλις) (4). C'est ici également que la troisième enceinte où le mur intérieur facilitait l'accès vers la ville haute. Le mur que les Romains élevèrent autour de la ville lors du siège, depuis le camp des Assyriens jusqu'à la partie inférieure de la ville neuve, devait, d'après sa direction,

---

(1) Jérémie (XXX, 40). Ne faut-il pas lire Schedemoth, *campagne cultivée*, au lieu de Scheremoth. Ch. Nabac. III, 17. De nos jours encore on voit des champs cultivés dans l'intérieur des murs du côté de cette double ville neuve.

(2) Arch. (XIV, 13, 4).

(3) Arch. (XV, 11, 5).

(4) Bell. (V, 6, 2).

passer contre le Golgotha. Simon, le gïaur, occupait la route près du tombeau de Jean, et y éleva des défenses jusqu'à la porte par laquelle pénétrait dans la ville l'aqueduc qui amenait l'eau à la tour d'Hippicus (1).

C'est avec cette précision qu'on peut retrouver encore aujourd'hui tous les traits caractéristiques et tous les linéaments de la topographie de l'ancien Jérusalem. Nous avons toute une suite de documents sur cette contrée, où Adrien fit élever sur le Calvaire son Venerarium, où l'impératrice Hélène, après avoir déblayé le terrain de ses décombres, rétablit les sanctuaires, qui, après avoir été ruinés et reconstruits bien des fois, nous font connaître encore aujourd'hui l'emplacement véritable du Golgotha et du Saint Sépulcre du Sauveur. Nous nous étendons à dessein sur ce sujet pour faire ressortir le mensonge de la critique négative qui s' imagine avoir mis hors de doute que le sanctuaire principal de la chrétienté était situé dans l'intérieur de l'ancien Jérusalem, et que les Croisés avaient fait par erreur leurs pèlerinages en des lieux non sanctifiés. Mais tout ce qui a une couleur antichrétienne peut être présenté à la race superficielle de notre temps comme de la science.

---

(1) Bell. (V, 7, 3).



## LV

### Le meurtre judiciaire.

Le Christ offre sa vie pour l'expiation de la plus grande faute de l'ancien monde; il se place lui-même dans la brèche pour combler l'abîme profond qui s'était creusé entre le judaïsme et le paganisme. Mais la manière dont il fut traité en récompense par les représentants de l'Église mosaïque et de l'État payen, et la mort horrible à laquelle ils le condamnèrent, montre une suite d'iniquités telles que l'histoire entière n'en saurait fournir un second exemple.

La première attaque vient des chefs de l'Église judaïque, des prêtres, des scribes et des anciens; les trois classes du peuple juif qui forment ensemble le collège des

soixante et onze, se réunissent pour juger Jésus. Le conseil des pontifes se composait en partie d'anciens grands prêtres déposés ou de leurs frères et de leurs fils, de gens qui avaient pénétré dans le bercail comme des mercenaires ou des brigands et des voleurs, et qui exploitaient par familles les grandes dignités ecclésiastiques. Caïphe, *le mauvais riche*, et Anne, son beau-père, le Sagan qui gouvernait les affaires, étaient à leur tête. Ils eussent souhaité que le Messie, s'il était venu, eût établi avant tout un culte religieux et des fêtes qui eussent augmenté encore leurs revenus, qu'il les eût nommés grands prêtres et se fût conduit comme Elie à l'égard des prêtres payens. Les docteurs de la loi attendaient de lui qu'il donnât des solutions à leurs subtilités scolastiques, qu'il mît fin aux disputes des écoles talmudiques, et que, comme Salomon, il fournit des éclaircissements sur tout, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'humble hyssope des murs; que par conséquent il s'entourât d'une savante académie, dont ils auraient été les membres, et qu'il plaçât les savants d'Israël à la tête des nations, pour les diriger. Venaient ensuite les anciens du peuple ou les chefs de tribus qui formaient la noblesse juive, et qui, en leur qualité de représentants de l'ancienne organisation sociale par corporations, n'eussent désiré rien de mieux que le rétablissement des dix tribus; ils auraient consenti alors volontiers à siéger sur des trônes, pour aider à gouverner les payens.

Et voici que parut Jésus de Nazareth, qui était loin d'admettre la prétention des Juifs d'être la nation la plus noble de toutes, Jésus qui n'était le disciple d'aucune de leurs



écoles, ne faisait pas le moindre cas de leur sagesse, et voulait même détruire le Temple et son sacrifice et anéantir par conséquent toute l'ancienne prêtrise. Ils auraient renoncé plutôt au Messie que de se soumettre à un ami des payens, et c'est ainsi qu'à l'exception d'un seul d'entre eux, dont ils firent taire l'opposition par leurs clameurs, ils souscrivirent librement sa condamnation.

Le meurtre judiciaire commis sur la personne de Jésus est aussi évident que le soleil (1), tant en ce qui concerne la conduite du grand prêtre que pour ce qui regarde la décision du gouverneur, et la part qu'y eut le peuple, qui, voyant Pilate s'en laver les mains, en prit expressément la responsabilité pour lui-même.

D'abord nous lisons dans Maïmonide (2) : « On ne » juge pas les crimes capitaux à l'Ereb Schabbat ou à » l'Ereb jom tob (la veille d'un Sabbat ou d'une grande » fête) (3), parce qu'en cas de condamnation le jugement » ne pourrait pas être exécuté le lendemain. »

---

(1) Comp. mon *Leben Christi*, t. VI, p. 282, et le livre de M. Dupin qui a pour titre : *Jésus devant Caïphe et Pilate*. M. Peyrat se permet dans son *Histoire de Jésus* (p. 264) d'adresser au travail de M. Dupin le reproche qu'il est indigne d'un savant jurisconsulte tel que lui ! M. Dupin a écrit son livre contre le juif Salvador qui avait prétendu soutenir la légalité de la condamnation de Jésus.

(2) Hileoth Sanhedr. (c. 11).

(3) Un jour de sabbat ordinaire il ne pouvait pas y avoir même une séance judiciaire ordinaire (Beza, c. 5, 2 ; Sanhedr., c. 4,

En attendant Caïphe ne se préoccupa nullement de la légalité du jugement de Jésus-Christ, et il apaisa la conscience des membres de la haute assemblée, chargée de le juger, par la considération que la crainte de la puissance romaine lui inspirait : Il vaut mieux qu'un seul soit sacrifié que tous. « Il est expédient pour nous, *expedit nobis*, est-il dit dans saint Jean (1), qu'il meure ! » Des motifs tirés d'une nécessité supposée doivent décider de la vie et de la mort de Jésus. « Et de ce moment ils résolurent de le faire mourir » ; ils n'étaient incertains que sur le temps le plus favorable pour mettre cette résolution à exécution. Le Deutéronome (2) prononce des malédictions contre ceux qui cherchent à surprendre quelqu'un par la ruse, mais cela ne les retint pas ; pourvu qu'il n'en résultât pas de révolte parmi le peuple, c'était tout ce qu'ils demandaient (3). Au besoin, on pouvait le faire à la suite d'une nouvelle émeute, comme ils avaient déjà cherché à le lapider au milieu du Temple (4), et comme ils agirent plus tard avec saint Étienne. De tout temps on a condamné des chrétiens dans les pays musulmans, sous le

---

1 fol. 55; c. 11, 4), à plus forte raison un procès criminel était impossible. Donc il ne pouvait y en avoir le jour de la plus grande fête de l'année. V. ce qui a été dit au chap. LI, relativement à la fête de Pâques.

(1) Saint Jean (XI, 50).

(2) Deuter. (XXVII, 24).

(3) Saint Math. (XXVI, 5).

(4) Saint Jean (X, 31).

prétexte qu'ils avaient blasphémé contre Mahomet et sa loi. — D'après le Talmud, la poursuite judiciaire dirigée contre Jésus s'appuyait aussi sur le reproche qu'on lui faisait d'avoir apostasié le mosaïsme (1). On voit encore plus tard des rabbins prétendre que Jésus avait mérité la mort d'après le Deutéronome (2), parce qu'il avait blasphémé contre la loi, et comme *faux prophète* : « Qu'avons-nous besoin » d'autres preuves, s'écria Caïphe pendant l'interrogatoire » nocturne, en s'adressant aux juges de ce tribunal de » sang, vous l'avez entendu blasphémer contre Dieu, » et ils déchirèrent leurs habits, parce que Jésus avait déclaré qu'il était le Fils de Dieu, qui viendrait un jour, assis sur les nuées du ciel à la droite de son Père, pour juger les hommes (3). Quant à la preuve qu'il était un faux prophète, on prétendait la donner à l'aide de ces faux témoins qui, d'après le rapport de saint Marc (4), affirmaient avoir entendu de la propre bouche de Jésus, — peut-être le savaient-ils seulement par ouï-dire — qu'il voulait détruire le temple de Jéhovah. Ses ennemis l'avaient entouré depuis longtemps d'espions et d'*agents provocateurs*, est-il dit dans

---

(1) B. Sanhedr. f. 43, 1, 67, 1).

(2) Deuter. XIII, XVII, 5, et XVIII, 20).

(3) Pour excuser la précipitation illégale avec laquelle on agit envers Jésus, le Talmud (H. Sanhedr., f. 43, 1) nous conte que 40 jours avant sa mort un héraut avait crié par les rues qu'il était invité à comparaître pour cause de magie et de provocation à l'erreur et à la révolte.

(4) Saint Marc (XIV, 58).

saint Luc (1), qui faisaient semblant d'être de ses amis, mais qui étaient chargés de recueillir ses paroles, pour les leur rapporter (2).

Ce fut dans le palais de Caïphe que le Seigneur endura les premières insultes (3) ; la deuxième fois qu'il fut insulté, ce fut chez Hérode, et la troisième fois dans la salle de garde des soldats romains. Les juifs et les payens se ren-

(1) Saint Luc (XX, 20).

(2) Walter, *Geschichte des roem. Rechts* (I, 557) : Les Juifs avaient le droit de tuer un payen qui pénétrait dans le temple, mais seulement lorsqu'il pénétrait dans le Saint des Saints. (Bell., VI, 2, 4.) — La lapidation de saint Etienne eut lieu d'après le droit mosaïque, au milieu d'une émeute. — La compétence du Sanhédrin ne s'étendait pas au delà du pouvoir d'accuser Jésus d'un crime capital. — La manière dont on procéda contre saint Jacques le mineur était contraire aux lois. (Arch. XX, 9, 1.) — Il en est tout autrement dans les pays musulmans. Davis raconte (*Carthago*, p. 259) qu'un Juif ivre de la régence de Tunis avait insulté le prophète, et fut conduit pour ce motif devant le juge et accusé de ce scandale. Celui-ci remit le jugement de l'affaire au bey, qui, à cause de la nature du crime, en transmit la connaissance à la justice spirituelle. Celle-ci condamna l'accusé à la peine de mort, et d'après la loi et la coutume, le bey est tenu d'exécuter ses décisions. Les consuls des grandes puissances se donnèrent en vain beaucoup de mouvement pour arriver à un adoucissement de la peine ; le Juif fut exécuté d'une manière barbare, les juges spirituels ayant menacé de donner leur démission, si le jugement n'était pas mis à exécution.

(3) Saint Marc (XIV, 65).

dirent coupables de ces insultes les uns et les autres; cette brutalité faisait-elle partie par hasard des traditions judiciaires (1)? Le valet le plus infime put se permettre, lors de l'interrogatoire de Jésus, de le frapper au visage, sans qu'aucun des membres du Sanhédrin élevât la voix pour l'en empêcher. Le jugement prononcé contre le Christ était rendu d'avance, il ne manquait plus au Sanhédrin que l'*exequatur*.

Il allait de soi que les Juifs avaient été forcés de transmettre aux Romains le droit du glaive comme un des droits inhérents au pouvoir souverain; il était inutile que Josèphe le constatât; tous les autres pays incorporés à l'empire romain avaient été traités de même. Tacite le déclare : « Apud Romanos jus valet gladii, cetera transmittuntur. » Dans l'allocution que Titus fit aux Juifs, et qui est rapportée par Josèphe (2), il vante l'humanité des Romains et leur rappelle qu'ils n'ont violé en rien les lois

---

(1) Si les anciens Juifs ont insulté et souffleté le Sauveur, les Juifs modernes veulent en faire une caricature. Après 1800 ans sa figure majestueuse est livrée de même par eux au mépris des peuples, et les disciples de Pilate dans la science gouvernementale affectent la même indifférence et manifestent le même scepticisme à son sujet. Ils font par moments les hypocrites et semblent parfois vouloir rendre hommage à la grandeur de Jésus, mais c'est comme les valets des bourreaux qui se mirent à genoux devant Jésus et le saluèrent du titre de roi et aussitôt après lui crachèrent au visage et le souffletèrent.

(2) Jos. Bell. (VI, 6, 2).

de leurs ancêtres et leur ont permis de vivre entièrement selon leurs coutumes. C'était là un programme dicté aux gouverneurs; dans les affaires religieuses ils devaient montrer autant de réserve que le font de nos jours les Anglais dans l'Inde; et de fait, ils ne quittaient guère leur résidence habituelle de Césarée, pour venir à Jérusalem que lors de la fête de Pâques (1). D'après un statut d'Auguste, les affaires judiciaires devaient chômer les jours de Sabbat, et même la veille d'un Sabbat, à partir de la neuvième heure elles n'étaient plus permises (2). C'est pourquoi les grands prêtres mettaient tant de hâte dans leurs poursuites contre Jésus et qu'ils tinrent même une séance du soir, ce qui était défendu par la loi, afin qu'après une deuxième séance formelle, tenue de grand matin, ils pussent conduire de suite leur prisonnier devant le préteur.

Pilate, de même que plus tard à Corinthe Gallion, le frère de Sénèque, lorsque les Juifs traînèrent à son tribunal l'apôtre saint Paul, aurait souhaité volontiers de ne pas s'immiscer dans les discussions religieuses des Juifs;

---

(1) On voit le gouverneur Cumanus se rendre à Jérusalem pour assister à la fête de Pâques (Bell. II, 12, 1, 6); plus tard le gouverneur d'Antioche y vient également, parce que Cumanus s'était absenté pour aller rendre compte à Rome de son administration (II, 14, 5). Les Juifs se plaignent aussi de leur procureur Gessius Florus auprès du proconsul venu à Jérusalem.

(2) Arch. (XVI, 6, 2).

il se vantait même, ainsi que ses successeurs, de ne rien comprendre de la religion juive(1).

Cependant la première plainte que les Juifs portèrent contre Jésus fut celle de vouloir anéantir leur religion. Les prétendus *Actes de Pilate* (2) nous rapportent à cet égard les détails suivants : « Nous savons, dirent-ils, que » celui-ci a été le fils de Joseph le charpentier, et que sa » mère s'appelait Marie, et pourtant il veut se faire passer » pour le Fils de Dieu et pour un roi. Il viole les jours de » Sabbat (τὸ σάββατα, nos jours fériés), il veut abolir la loi » de nos pères, et il détourne de nous nos femmes et nos enfants. » La réponse de Pilate : « Jugez-le donc d'après » votre loi ! » s'accorde avec ce récit. Lorsqu'ils répondirent : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à » mort ! » Pilate répliqua avec mépris, d'après les *Actes* : « S'il ne s'agit que de le faire mourir, je pourrai vous venir » en aide. »

Les Juifs, dès qu'ils remarquèrent que le grief de trahison contre leur religion ne faisait pas d'impression sur Pilate, élevèrent promptement une autre plainte et accusèrent Jésus de trahison contre l'empereur. Ils se mirent à crier : « Il soulève le peuple par la doctrine » qu'il sème dans toute la Judée et qu'il a commencé à

(1) Actes des apôtres (XVIII, 15, XXV, 19, 20).

(2) V. en outre une citation de Marcion dans *Epiph. Haeret.* XLII, 69, et une autre citation d'un ancien manuscrit dans *Griesbach*. V. aussi mon *Leben Christi* (t. VI, 19).



» prêcher depuis la Galilée jusqu'ici (1). » Jésus n'était cependant pas un rebelle pareil à Judas le Galiléen qui refusait à l'empereur l'obéissance et le tribut. Mais on vit alors les adversaires les plus forcenés de la puissance romaine se donner les apparences de la plus grande loyauté et de la plus grande soumission. Cet expédient devait les conduire à leur fin. D'après les lois juives, le Christ, s'il était coupable, aurait dû être lapidé, ainsi que le prétend également le Talmud ; mais ils n'avaient plus aucun pouvoir de ce genre ; voilà pourquoi ils firent en sorte qu'il fût jugé comme criminel d'État, et on le condamna alors à la mort déshonorante des meurtriers et des voleurs de grand chemin, que les Romains regardaient comme indignes d'être exécutés par le glaive. D'après le sentiment de tous les peuples, c'était là la peine la plus ignominieuse, mais pour les rebelles, c'était la peine ordinaire (2). Selon Suétone (3), il avait été ordonné par un sénatus-consulte qu'il devait s'écouler dix jours depuis la condamnation jusqu'à

---

(1) Saint Luc (XXIII, 5).

(2) Jos. Arch. (XVII, 10, 10 ; XX, 6, 2). D'après le Talmud Sanhedr., c. 7, f. 52, 2), les Juifs avaient quatre peines capitales : la lapidation, le bûcher, la décapitation et l'étranglement ; ils n'attachaient à la croix que les corps de ceux qui étaient déjà exécutés. (Deuter. XXI, 22.) Les blasphémateurs et les adorateurs des faux dieux étaient, ainsi que l'assure Maïmonide, d'abord lapidés, et attachés ensuite par les mains à un pieu, la face tournée vers le couchant.

(3) Suétone (Tibère, 75)

l'exécution. Toutefois, on pouvait juger sommairement et exécuter de même les brigands de grand chemin, les rebelles et d'autres coupables de même genre, pris en flagrant délit (1).

Les Juifs croyaient tenir maintenant le juge romain en leur pouvoir; mais lorsque Pilate entendit parler de la Galilée, il saisit le prétexte qu'on lui fournissait pour renvoyer le jugement de Jésus au prince de son pays natal qui se trouvait précisément alors à Jérusalem pour assister à la fête. Il ignorait sans doute que ce prince avait des griefs personnels contre Jésus, et que depuis longtemps il aurait voulu lui faire endurer le même sort qu'à saint Jean-Baptiste. Quand donc le Christ fut amené les mains liées devant Hérode entouré de ses courtisans, celui-ci le reçut avec une politesse dissimulée, et se servit même, en s'adressant à lui, de paroles courtoises pareilles à celles en usage de nos jours, lui disant qu'il se réjouissait de voir le Seigneur, qu'il avait souhaité depuis longtemps d'avoir le plaisir de jouir de sa vue, parce qu'il avait entendu parler beaucoup de lui. Ensuite il lui fit toutes sortes de questions (2). Cette cour incrédule eût même souhaité lui voir faire quelque miracle pour le soumettre à ses appréciations critiques. Mais comme le Seigneur ne répondit point, Hérode le fit revêtir, devant ses courtisans, d'une robe blanche, pour tourner en dérision ses prétentions à la di-

---

(1) Digeste (XXVIII, tit. III).

(2) Saint Luc (XXIII, 8).

gnité de Messie et de grand prêtre futur, et lui rappeler en même temps *les habits efféminés* (1) des hommes de cour et le *roseau fragile* auquel Jésus l'avait comparé jadis dans un de ses discours (2). L'amitié qu'Hérode et Pilate se témoignèrent à cette occasion, et la *poignée de mains que le juif échangea alors avec le payen pour la perte du Christ* sont des actes d'un sens prophétique pour l'histoire. De tout temps, le chrétien honnête a été la victime de l'accord qui s'établit entre le pouvoir de ce monde et l'incrédulité.

Jésus fut donc reconduit vers le préteur, et celui-ci, qui, suivant les recommandations des empereurs, n'avait pas voulu se mêler des discussions religieuses des Juifs, se sentit attaqué maintenant sur son propre terrain et pris par son côté faible. Car les grands prêtres ne se dessaisi-

(1) L'habit blanc était la marque d'un rang princier, comme de nos jours encore le manteau d'hermine. On voit déjà Salomon le porter (Arch. VIII, 7, 3). Après la mort de son père, Archélaus se rendit au Temple revêtu d'habits blancs (Bell. II, 1, 1). Peut-être Hérode voulait-il, par ce vêtement blanc symbolique, faire comprendre réellement à ce peuple en fureur, sans oser le lui dire en paroles propres, qu'il considérait Jésus comme innocent, car selon les usages juifs les juges-faisaient conduire les coupables hors de la salle de justice après les avoir revêtus d'habits foncés, le visage couvert, tandis que ceux qui étaient reconnus comme innocents étaient revêtus d'habits blancs. (V. mon *Leben Christi*, t. VI, p. 220.)

(2) Saint Math. (XI, 7, 8).

rent plus alors de cette accusation mensongère qu'ils avaient déjà émise, que Jésus avait voulu se faire passer pour roi : « Nous avons trouvé, disent-ils, que cet homme pervertit » notre nation, et la détourne de payer le tribut à César, » en se disant être lui-même Roi et le Christ (1). » Mais ce n'était que d'après leurs suppositions ambitieuses que le Messie attendu devait rétablir le trône de David et lever contre les Romains l'étendard de la révolte. Ils se condamnaient ainsi eux-mêmes.

Toutefois, si Jésus s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté contre l'empereur, il devait être jugé par le préteur comme criminel d'État et condamné à mort ; c'est pourquoi Pilate commence par lui demander : Es-tu un roi, ou quel roi es-tu ? » — Tibère avait en effet remis en vigueur la loi de lèse-majesté, ainsi que le raconte Tacite dans ses Annales (2) ; peut-être se présentait-il ici le cas de l'appliquer. Mais Jésus lui ayant déclaré qu'il était le roi de la vérité, le juge ne le regarda plus que comme un philosophe inoffensif, son attitude imposante l'empêchant de le considérer comme un rêveur, ainsi que fit plus tard Félix à l'égard de saint Paul (3).

Pilate ne cesse de traiter les Juifs avec ironie : « Comment ! dit-il, vous voulez que je fasse crucifier votre roi ? » Plus tard il fit inscrire lui-même sur la

---

(1) Saint Luc (XXIII, 2).

(2) Annal. (II, 50).

(3) Act. des apôtres (XXVI, 24).

croix *rex Judæorum*. Mais ils savent mettre en usage des moyens plus forts; l'accusation dont il est question dans l'Évangile de Nicodème le prouve : « C'est un » magicien, disent-ils, qui chasse les démons, et par le pouvoir qu'il a reçu de Beelzebul, les démons et les esprits lui sont tous soumis. » Ils n'ignoraient pas que Tibère voulait qu'on poursuivît les magiciens avec la dernière rigueur (1). Ils connaissaient le caractère ombrageux de l'empereur, qui, avec la méfiance qu'il montrait contre ses propres serviteurs, veillait avec soin à ce que ses gouverneurs vécussent en paix avec les peuples des provinces. Auguste avait déjà recommandé à Archélaus de traiter son pays avec douceur. Se fondant là-dessus, on vit les Juifs et les Samaritains se liguer contre lui, et ne cesser de se plaindre de lui à Rome, jusqu'à ce qu'il fût renversé du trône. C'est à cause de cela qu'ils menacent maintenant Pilate d'une plainte personnelle à l'empereur. N'étaient-ils pas infatigables dans leurs voyages à Rome et dans leurs doléances? Ils lui rappellent le souvenir de ses violences antérieures; le reproche : « Vous n'êtes pas un ami de l'empereur! » achève de l'ébranler. *Amicus Cæsaris* était un titre d'honneur des légats, des préfets et des gouverneurs : ils osent maintenant lui refuser ce titre, comme s'il s'était rendu coupable lui-même envers la Majesté Impériale, lui

---

(1) Tacite, Ann. II, 52. Cf. Massechet Sanhedrin. c. 6. f. 45, 1<sup>o</sup> Jesum pridie Paschatis suspenderunt, eo quod magiam exercuit et seduxit et depulit Israel.

qui devait peut-être son avancement au favori de l'empereur, à Séjan, condamné plus tard comme traître. Pilate avait déjà provoqué une sédition dès son arrivée en Judée comme préteur en 778 (de Rome), parce que les étendards de ses légions portaient l'image de l'empereur, et, lorsque les Juifs l'avaient entouré sur son siège de juge, à Césarée, pour se plaindre, il les avait fait envelopper par ses soldats, l'épée nue dans la main, et leur avait fait endurer ainsi une terreur mortelle (1). Il n'y avait qu'un an qu'il avait fait massacrer le peuple réuni dans le Temple pour la fête de Pâques et avait mêlé le sang des Juifs à celui des victimes (2). Lorsqu'il fit suspendre au prétoire des écussons ou des tableaux votifs avec des inscriptions (3), il provoqua un nouveau tumulte, et les Juifs, qui en avaient écrit effectivement à l'empereur pour se plaindre, maintinrent opiniâtrément leur droit. Les traitements cruels qu'il fit endurer enfin aux Samaritains engagèrent leurs chefs à porter leurs accusations à Rome, ce qui provoqua sa destitution (4). C'est entre les mains d'un homme aussi violent que fut remise la décision du sort de Jésus : de lui allait dépendre sa vie, ou sa mort. Il est probable que s'il n'avait pas cédé au Sanhédrin en condamnant Jésus, sa chute en aurait été la conséquence, parce

---

(1) Bell. (II, 9, 2).

(2) Saint Luc (XIII).

(3) B. Schabbat (f. 55, 1).

(4) Arch. (XVIII, 4, 2).

qu'ils auraient envoyé une ambassade à Rome pour se plaindre des nombreuses avanies qu'il leur avait faites.

Le Sauveur est obligé d'expier ainsi les torts de Pilate, car lorsqu'il s'agit de se montrer celui-ci ne fut nullement l'homme juste et résolu d'Horace (*justum ac tenacem propositi virum.*) Il fournit aux âges futurs la preuve de l'impartialité qu'on peut se promettre d'attendre d'un juge incrédule, et qu'en tout état de choses la croyance religieuse est la meilleure garantie d'une bonne justice. Quoiqu'il fût prescrit aux juges (1) de ne pas se laisser induire en erreur par la voix publique, il fait dépendre son jugement de la faveur du peuple et se laisse influencer par ses menaces.

Le tumulte monta à la fin au plus haut degré; les masses populaires se portèrent vers le palais en poussant des vociférations: Pilate céda alors à la force, et chargea sa conscience du crime qu'on lui demandait. Il brisa son bâton sur celui qu'il venait de déclarer innocent, et la foule acharnée contre Jésus l'approuva par ses rugissements. Quiconque cherche à défendre le Christ et son droit, pèche contre la majesté de la volonté populaire. Combien le dicton *vox populi vox Dei* paraît ici différent de son sens ordinaire! Cela ne prouve-t-il pas combien il est nécessaire que chaque acclamation populaire soit contrôlée par la réflexion, afin de vérifier si cette

---

(1) Lex 12 de pœnis : Vanæ voces populi non sunt audiendæ, quando aut noxium crimine absolvi, aut innocentem condemnari desiderant.



popularité passagère n'a pas été achetée au prix de honteuses concessions ?

Quel juge que celui qui, sur le même tribunal où il vient de briser son bâton en signe de culpabilité, va ensuite déclarer Jésus innocent, en se lavant les mains ! (1). Au milieu des hurlements de la foule, il ne peut plus se faire comprendre par des paroles, ce n'est que par signes qu'il parvient à faire entendre que l'autorité s'incline devant la force.

La *flagellation* précédait d'ordinaire le crucifiement chez les Romains ; mais elle était employée aussi comme une sorte de torture pour provoquer un aveu, et d'après Cicéron (2), c'était une des peines les plus terribles. Il la dépeint dans toute son horreur dans son 2<sup>e</sup> discours contre Verrès (3).

Le *couronnement d'épines* est une démonstration inspirée à la soldatesque romaine par sa haine contre les Juifs. Pour faire comprendre le sens qu'il faut attacher à cette moquerie des soldats romains, nous citerons un fait analogue, tel que le raconte Philon (4), à l'occasion du passage à Alexandrie d'Hérode Agrippa, que Caligula avait créé roi des Juifs : « Il y avait là, dit Philon, un fou du nom de » Carabas ; ce n'était pas un fou furieux, mais seulement

(1) Saint Marc (XV, 8), les uns lisent *ἀναβῆς* d'autres *αναβόησας*.

(2) Pro Cluentio.

(3) In Verr. (II, 1, 5, c. 54).

(4) In Flacc. (p. 535).

» une espèce d'idiot, qui errait nuit et jour le long des  
» chemins, et ne s'inquiétait ni du chaud ni du froid,  
» ni des moqueries des enfants des rues et des jeunes gens.  
» Ils s'emparèrent donc de ce malheureux, le placèrent  
» sur un lieu élevé, pour qu'il fût vu de tout le monde,  
» lui mirent sur la tête une couronne de papier, lui accro-  
» chèrent une natte de paille, en guise de toge, et l'un  
» d'eux lui mit à la main, en guise de sceptre, un morceau  
» de roseau ramassé par terre. Lorsqu'ils l'eurent gratifié  
» de la sorte des insignes royaux, et transformé en un  
» roi de comédie, les jeunes gens se munirent de bâtons  
» et se placèrent autour de lui, pour lui former une garde;  
» les uns s'approchaient de lui et s'inclinaient, d'autres  
» lui soumettaient des questions de droit, d'autres enfin  
» portaient devant lui leurs prétendues contestations  
» et lui demandaient conseil. Puis ils se réunirent pour  
» l'acclamer du titre de *Maris*, qui signifie *seigneur* en  
» langue syrienne, car ils savaient qu'Agrippa était Syrien  
» d'origine, et qu'il régnait sur une grande partie de la  
» Syrie. »

Le couronnement d'épines et la croix, ainsi que le dé-  
montre suffisamment le sort de Jésus, devaient être le par-  
tage de tous les rois des Juifs, s'ils cherchaient jamais à se  
séparer de Rome. C'est donc en toute vérité que le fils de  
David, couronné et exalté de la sorte, fut le dernier roi  
légitime des Juifs.

## LVI

### Le Christ et Barrabas.

Suivant l'habitude immémoriale de chercher à inspirer de la crainte aux masses, on avait remis l'exécution de Barrabas et de ses compagnons à l'époque de la fête de Pâques. Ainsi qu'il est dit dans le traité talmudique *Sanhedrin* (1) : « On garde les criminels jusqu'à la fête, et on les » met à mort à cette époque, afin que tout le peuple en ait » connaissance, en conçoive une crainte salutaire et ne » commette plus de crimes. »

---

(1) Sanhedrin (f. 80, 1).

Si Caïn a trouvé son défenseur contre Abel, et si de nos jours le diable en trouve pour défendre sa cause contre celle de Dieu, pourquoi Judas Iscariote et Barrabas ne seraient-ils pas justifiés par ceux qui sont de la même opinion qu'eux, et par conséquent les adversaires de Jésus. Qu'on écoute seulement M. Renan, que nous ne citons jamais qu'à regret (1) : « Le Christ est pour lui le premier révolutionnaire et le christianisme la révolution en permanence. Une légende pleine d'irrévérances l'a emporté sur la vérité. L'histoire de la passion, qui a été propagée par des milliers d'images parmi le peuple, est une histoire séditeuse au plus haut degré, car elle montre comment les aigles romaines ont sanctionné de leur appui la peine la plus injuste, comment un gouverneur l'ordonna et comment ses soldats l'ont exécutée. Quel coup pour tous les pouvoirs établis ! jamais ils n'ont pu s'en relever ! » — Conséquemment chaque rebelle agit dans l'esprit du Christ !!! N'est-ce pas là la logique du brigand qui veut ennoblir sa manière de vivre, et qui, réfléchissant sur sa profession, se dit : Le Christ a été pauvre et obligé d'endurer souvent la faim — c'est également vrai pour nous. Il a été haï et persécuté — nous ne sommes pas sûrs un seul jour de ne pas tomber entre les mains de la police. Il a été trahi par Judas — nos têtes sont aussi mises à prix, et nous avons à craindre sans cesse qu'il se trouve au milieu de nous un espion. Il a été fait prisonnier dans une caverne du mont

(1) *Vie de Jésus*, par M. Renan (ch. 28).

des Oliviers — nous sommes obligés d'endurer des craintes mortelles dans les recoins les plus reculés, et menacés d'être arrêtés de nuit et par les temps sombres. Il prophétisa sa mort — nous avons la même perspective devant nous, car nous avons pour destinée assurée la condamnation, les coups et enfin le gibet. C'est ainsi que raisonne le bandit.

Barrabas est un type historique. Il est le représentant des émeutiers, des héros de barricades des temps postérieurs, et de ces révolutionnaires de profession notamment, tels qu'en fournit le temps actuel. Il prend part à une insurrection, contre la puissance romaine, qui ne réussit point toutefois, et qui est étouffée par le gouverneur. Mais ses compagnons, qui s'étaient montrés plus prudents que lui, mettent bientôt tout en œuvre pour le délivrer : le peuple, qui a été mis tant de fois en avant par les factieux, est obligé de s'ameuter pour amener la mise en liberté du révolutionnaire et réclamer tumultueusement son pardon. Tous les ressorts sont mis en jeu pour demander la liberté de Barrabas, de cet homme qui vit en guerre ouverte avec les lois pénales : c'est le cri de l'opinion publique ! Le gouvernement est ébranlé et cède, parce qu'il croit acheter par ce sacrifice la prolongation de son existence. Le coquin qui a mérité journellement d'être livré aux juges est mis en liberté. Et cet homme va recommencer de nouveau son métier épouvantable, sûr qu'il est de parvenir bientôt aux honneurs, et qu'en cas de non réussite un gouvernement impuissant fera des concessions nouvelles. *Pessimus in turbis semper sortitur honores.* Mais

comme la justice tient cependant à se faire voir en public, Pilate, ce rusé renard, remplace le coupable par un innocent qui payera pour lui. A la croix le Galiléen! *Christianos ad leones!*

Les pouvoirs modernes ont pris Pilate pour modèle. On veut mettre des entraves à la révolution, et l'on professe absolument les mêmes principes qu'elle; on met en liberté les provocateurs, pour s'attirer la faveur des masses, et on préfère punir ceux qui se sont mis en avant pour la défense de l'ordre. Les hommes d'un caractère ferme qui combattent pour le droit et qui ne craignent pas de faire des sacrifices et d'exposer leur vie pour le roi et la patrie, ces hommes-là sont sûrs d'être les victimes, et personne ne viendra les défendre. Nul pardon pour eux! Qu'ils aillent en exil! A bas l'ennemi du progrès, des lumières, à bas tout ce parti qui se complaît dans les ténèbres! Et vive Barrabas le libéral! vive ce coquin et ce gibier de potence! à bas le Galiléen, l'ultramontain!

De même que M. Renan prend la défense de Judas Iscariote, M. Peyrat, qui désirerait voir se réaliser enfin le mot de Voltaire : *Écrasez l'infâme!* prend celle de Barrabas, car dans son *Histoire de Jésus* il se lamente de voir en Barrabas une victime malheureuse des historiens, qui non-seulement lui ont enlevé son honneur mais encore son nom (car d'après quelques manuscrits et quelques scolastes il devait s'appeler Jésus Bar-Abbas). C'était un insurgé, arrêté comme chef d'un de ces mouvements populaires qui se multipliaient depuis la conquête romaine. Il avait versé du sang, et c'est pourquoi les vainqueurs se

conduisirent à son égard comme cela se voit encore de nos jours : ils accablèrent le vaincu d'épithètes déshonorantes. Les premiers chrétiens, pour déshonorer les juifs, ont inventé la supposition que Pilate avait voulu délivrer Jésus mais que les Juifs lui ont préféré un chef de brigands. — N'est-ce pas là une supposition diabolique ? Nous le répétons : si une secte gnostique (1) avait mis déjà Caïn au-dessus d'Abel, Esaü au-dessus de Jacob, Judas au-dessus du Christ, et le diable au-dessus de Dieu, pour-quoi les Caïnites modernes ne glorifieraient-ils pas non plus Barrabas et pourquoi ne verraient-ils pas dans Judas Iscariote « un brave homme méconnu, qui conserve en- » core dans sa mort de désespéré un reste de grandeur » apostolique. »

Il était surprenant que les Juifs eussent oublié cette fois leur privilège de demander, en l'honneur de la fête de leur ancienne délivrance, la liberté et la vie d'un prisonnier. Il fallut que Pilate le leur rappelât : « C'est la coutume, dit-il, » qu'à la fête de Pâques je vous délivre un criminel. Vou- » lez-vous que je délivre le roi des Juifs ? Car il savait que » c'était par envie que les princes des prêtres le lui avaient

---

(1) Epiph. haeres. (XXXVIII, 5.) Comp. ma *Symbolique* dans mon *Leben Christi*, 2<sup>e</sup> édit., t. VI, ch. 67 : intitulé : *Réhabilitation de Judas Iscariote*. Sous le glorieux régime piémontais, un sieur Bianchi Giovinetti publia en 1856 une *Critica degli Evangelii* dans laquelle il prit la défense de Judas contre Jésus-Christ. Peut-être cet écrivain cherchera également à justifier la conduite du Ré galantuomo à l'égard du Pape ?



» livré (1). » Il pensait intervenir ainsi en faveur de Jésus, qu'il avait déjà fait flageller sommairement, afin de pouvoir le renvoyer ensuite (2). Le peuple d'Israël a le choix, qu'il s'agisse de la partie éclairée ou de la partie non éclairée de ce peuple ; en attendant les Pharisiens savent travailler les masses. *Il se fait ici un jugement public* ; mais en même temps il va être montré aux yeux du monde entier quelle valeur il faut accorder à l'esprit public, et combien le peuple est peu apte à être juge dans ses propres affaires. Il préfère en effet renoncer cette fois à son privilège, pour ne pas venir en aide à ce juste. Toutefois l'animation grandit, et après une courte hésitation, ils reprennent courage et ils demandent la liberté du meurtrier et du rebelle ; à leurs yeux il est bon patriote, et en faisant cette demande ils pensent vexer le gouverneur d'une manière sensible. Barrabas est mis en liberté, mais par contre l'innocent ne trouve personne qui lui vienne en aide à l'heure du danger. L'émeutier lui-même qu'on vient de mettre en liberté prend part au tumulte, et témoigne, en jurant et en donnant son attestation écrite, que Jésus, cet homme plein d'honneur et de fidélité, a excité le peuple à la révolte. Ce furent des patriotes de cette espèce qui provoquèrent à la fin la ruine de Jérusalem.

Durant toute l'antiquité les exécutions publiques furent considérées comme une sorte de sacrifice, car on pensait que la mort d'un seul devait servir au peuple entier ; c'est

---

(1) Saint Jean (XVIII, 59) ; saint Marc (XV, 10).

(2) Saint Jean (XIX, 12) ; saint Luc (XXIII, 16).

pourquoi on réservait ces exécutions pour le temps des fêtes religieuses. En même temps on avait la coutume d'accorder au jour de la fête principale de l'année comme aux jours de couronnement, une amnistie à ceux qui étaient les moins coupables pendant qu'on conduisait au supplice les grands coupables.

La mise en liberté d'un lépreux qui avait été guéri se faisait à l'aide d'une cérémonie religieuse ; on prenait deux oiseaux dont on sacrifiait l'un, et on laissait l'autre s'envoler librement après l'avoir trempé dans le sang de la victime (1). — De même, lors de la fête de la Réconciliation, on tirait au sort l'un des boucs qu'on avait chargés des péchés du peuple, et on l'immolait, tandis qu'on lâchait l'autre dans le désert en l'abandonnant à son sort. Suivant Porphyre (2) on avait originairement la coutume, dans l'île de Rhodes, d'immoler un homme le jour de la fête de Chronos ; plus tard on réservait pour cela des condamnés. D'après les lois de Minos, renouvelées par le Crétois Androgée, l'exécution publique avait lieu à Athènes et dans d'autres villes ioniennes aux Targélies ; on amenait alors quelques pauvres diables couronnés de fleurs, on les promenait par la ville, comme on avait coutume de le faire pour les animaux destinés aux sacrifices, on les chargeait d'imprécations en même temps que des péchés de tout le peuple (absolument comme faisaient les Juifs avec le bouc émissaire), et on les

---

(1) Lévit. (XIV, 49).

(2) Porphyr. de Abst. (II, 54).

conduisait ensuite hors de la ville pour les précipiter du haut d'un rocher, ou on les brûlait et on jetait leurs cendres dans la mer, comme cela se faisait à Marseille. Mais pour que le sacrifice eût plus de valeur aux yeux de la divinité, on élevait fréquemment la pauvre victime à la dignité de roi, comme à Babylone pour le Zogan ou « le remplaçant. »

Par contre, aux fêtes des *Panathénées*, des *Dionysiaques* et des *Thesmophories* on donnait la liberté aux prisonniers ; car le Dieu s'appelait lui-même *Λυτρεύς*, il était un Sauveur préfiguratif. Cela avait lieu en Perse comme en Babylonie, en Égypte à la fête d'Ammoun, à Tyr en l'honneur de Melkart et chez les Italiotes aux *Saturnales* en décembre, de telle manière que le Dieu de l'année, qui se trouvait alors emprisonné lui-même dans les liens de l'hiver et dont la chevelure lumineuse semblait raccourcie comme celle des prisonniers, était en même temps leur libérateur. A Rome aux *Lectisternies* on enlevait leurs chaînes aux prisonniers, et il était rare qu'on les leur remit ensuite (1). Chez les Juifs, dont la fête principale se célébrait au printemps, on réservait l'exécution des uns et la libération des autres pour la fête de Pâques, en souvenir et en reconnaissance de la libération du peuple d'Israël de la captivité d'Égypte qui s'était accomplie à cette époque de l'année. C'est pour ce motif que le gouverneur se rendait régulièrement alors à Jérusalem pour y remplir ses fonctions de juge sur la colline de

---

(1) Liv. (V, 15).

Sion, et là, après avoir jugé les grands coupables, il se faisait amener ceux qui étaient chargés d'accusations moindres, pour les faire mettre en liberté. Nous ne saurions rien de cette habitude judiciaire si l'Évangile n'en avait fait mention. Maïmonide est le seul qui en parle encore plus tard (1).

C'est à cause des circonstances cruelles de la mort du Sauveur que l'empereur Constantin abolit complètement la peine du crucifiement avec toutes ses ignominies, et c'est la raison pour laquelle Trébonien n'a rien conservé dans les Pandectes de ce qui concerne cette peine. Constantin abolit en même temps la flagellation jusqu'au sang, par un édit spécial, de sorte que le Christ est devenu encore de cette manière un bienfaiteur de l'humanité. En souvenir de la grâce dont on avait abusé si ironiquement lors de la condamnation de Jésus-Christ, les successeurs de cet empereur, Valentinien, Théodose et Arcadius accordaient toujours, le jour de Pâques, une amnistie générale pour les peines de moindre importance. Dans son *Homélie sur la Croix* (2), prêchée le Vendredi Saint, saint Jean Chrysos-

---

(1) Hilcoth Sauehedrin (c. 7). Mos est antiquus tempore Paschatidis, quo demittunt ex vinculis eos, qui leuius delictum commiserunt, ut gaudere possint gaudio magno, i. e. solemniter in festo Paschatidis cum universo populo. At sceleratos homines ac peccatores per eminentiam exhilarant quidem tempore Paschatidis, sed remittunt hos velut operarios iniquitatis in domum custodiæ, ut morte plectantur.

(2) Chrysost. Homil. de Cruce (t. V, p. 340).

tome nous le rappelle : « Les empereurs eux-mêmes, dit-il, » ces hommes qui possèdent en leurs mains le pouvoir » suprême sur la terre entière, honorent cette semaine » sainte : tous les services publics sont suspendus alors, » afin que tous les serviteurs de l'État soient déchargés de » tout souci et puissent consacrer ces jours au culte divin. » La piété des empereurs ne se borne point à cela, car ils » envoient des ordres dans les provinces, pour qu'on mette » en liberté les prisonniers. » Le Code Justinien prescrit que tous les procès soient suspendus durant la semaine sainte, à l'exception des actions nécessaires pour la libération des esclaves. Saint Grégoire de Nysse témoigne dans sa deuxième Homélie sur la résurrection de Jésus-Christ, que cette libération était une coutume adoptée généralement pour célébrer le souvenir de sa passion et de sa mort.

Dans l'Occident, saint Éloi, l'ami du roi Dagobert, déclare, dans un sermon prêché le Jeudi Saint, que par toute la terre « on pardonne en ce jour leurs crimes aux malfaiteurs et on ouvre les prisons aux captifs. »

Lorsque le pieux roi de France Robert célébra la fête de Pâques à Compiègne, et que douze gentilshommes qui voulaient l'assassiner tombèrent entre ses mains, il leur fit grâce de la vie et de la liberté par amour pour notre Sauveur miséricordieux, et cet exemple fut suivi le Vendredi Saint par saint Jean Gualbert à l'égard du meurtrier

---

(1) Cod. Justin. (tit. 12 de feriis).

de son frère, lorsqu'il exerçait des poursuites contre lui et que celui-ci le fit souvenir du jour où ils se trouvaient. Quand Roger de Breteuil fut condamné à l'emprisonnement sa vie durant, en punition d'une conjuration contre Guillaume le Conquérant, celui-ci envoya au prisonnier, à l'approche de la fête de Pâques, un riche habillement orné de pelisses précieuses.

Longtemps après, les rois de France avaient l'habitude de mettre en liberté, le Vendredi Saint, un prisonnier qui avait été condamné par la loi à l'emprisonnement pour le reste de ses jours, et le clergé de Notre-Dame de Paris avait le droit de faire grâce, le jour des Rameaux, à un prisonnier détenu dans la prison du Petit-Châtelet. L'église de Rouen avait également le droit de mettre en liberté, chaque année, un prisonnier. Les évêques d'Orléans conservèrent ce droit de grâce à leur entrée en fonctions jusqu'en des temps très-rapprochés de nous. Dans le royaume de Hanovre, le gouverneur et les magistrats se rendaient dans la prison, le jour de Noël et le dimanche avant Pâques, pour délivrer un prisonnier. Le roi d'Espagne fait même grâce de la vie à deux condamnés à mort le jour du Vendredi Saint.

Dans les pays appartenant à la monarchie portugaise on avait conservé également l'antique habitude de mettre en liberté, dans la semaine sainte, ceux qui étaient condamnés à de légères peines, s'ils s'en montraient dignes, et d'adoucir la peine des autres prisonniers. Même en Russie le souverain avait jadis la coutume de visiter les prisons dans la nuit précédant Pâques, et de gratifier

chaque prisonnier d'un œuf et d'une peau de mouton, afin qu'il prît aussi sa part de joie à ce jour de fête. A Naples le roi faisait grâce, chaque Vendredi Saint, à plusieurs criminels, et après avoir assisté au service divin avec sa famille et sa cour, il déposait le décret de libération au pied du crucifix qu'on avait placé par terre pour être baisé. Parfois on commuait en une peine moindre la peine de deux condamnés à mort. C'est ainsi qu'en 1852 le souverain des Royaumes-Unis fit usage de ce beau droit en faveur de sept prisonniers. Mais depuis 1860 le prince, qui est devenu roi d'Italie avec l'aide de la France, a aboli cette coutume éminemment chrétienne de même que le lavement des pieds, afin de complaire aux passions impies du parti révolutionnaire dont il recherche l'appui.

Jusqu'en des temps très-rapprochés de nous la noblesse chrétienne de l'Europe, pleine de reconnaissance pour le salut que le Sauveur est venu apporter au monde, lorsqu'il descendit même dans les enfers pour délivrer les âmes de leur prison temporelle et leur ouvrir les portes du Paradis après une si longue attente, avait l'habitude de visiter, pendant les trois derniers jours de la Semaine Sainte, les hôpitaux et les demeures des pauvres, afin d'apporter aux malheureux des consolations et des soulagements dans leurs peines. En même temps les plus illustres d'entre eux n'osaient pas monter en voiture le jour où le Sauveur avait porté sa croix sur le Golgotha.

Ne serait-ce pas un honneur pour notre temps, si l'empereur des Français et les princes allemands, sans distinction de confession, renouvelaient cette coutume pieuse



et délivraient de ses chaînes, chaque Vendredi Saint ou chaque jour de Pâques, au milieu d'une fête religieuse, un criminel repentant, lui ouvraient les portes de sa prison et lui accordaient ainsi grâce pour grâce, en souvenir de la grâce divine qui fit racheter par le Christ l'humanité entière de l'anathème du péché et des liens de l'enfer.



## LVII

Jésus-Christ est emmené pour être crucifié.

Il y eut du moins une bonne âme qui chercha à agir sur l'esprit du gouverneur et à l'engager à ne pas charger sa conscience de la mort du juste : ce fut la femme de Pilate. M. Renan a imaginé à son sujet (1) la supposition romanesque qu'elle avait aperçu peut-être d'une fenêtre de son palais, qui donnait sur la cour du Temple, *le doux Galiléen* et en avait rêvé ensuite, car, d'après M. Renan, Jésus était d'une beauté irrésistible, qui attirait à lui les femmes. — Mais comment cela avait-il pu avoir lieu, s'il est

---

(1) (Ch. 24).

prouvé que le palais de Pilate était très-éloigné du Temple, et situé à l'Occident de Jérusalem?

Ce détail n'importe guère au romancier, il est vrai. Peut-être M. l'académicien, avec la riche imagination dont il est doué, nous racontera-t-il, dans une autre édition de son livre, qu'il y avait eu un rendez-vous entre la dame romaine et le Nazaréen. Des inventions de ce genre sont peu de chose pour un grand et fécond esprit comme le sien.

Claudia Procula avait accompagné le gouverneur en Palestine, en opposition, il est vrai, avec l'ancienne et sévère *Loi Oppia*, qu'Auguste avait remise en vigueur, et par laquelle il était défendu aux employés supérieurs de l'État d'emmener leurs femmes avec eux dans les provinces qu'ils étaient chargés d'administrer. Mais lorsque le sénateur Severus Caecinna voulut renouveler cette loi sous Tibère, et représenta combien l'habitude d'emmener les femmes entraînait d'abus et de faveurs subreptices, il y eut dans le sénat une opposition assez forte pour amener l'abolition de cette mesure; on se contenta de rendre les gouverneurs responsables des intrigues de leurs femmes. Certainement le régime opposé, avec les maîtresses qu'il entraînait à sa suite, ne devait pas avoir moins d'inconvénients. — Il est plus que probable que le chevalier romain Pilate était redevable de sa préture à sa femme qui appartenait à la noble gens *Claudia* (1), comme Félix occupa

---

(1) Pilate est l'homme au javelot (dans ses armes) ou le chauve,

plus tard le même poste en sa qualité d'affranchi de Claude. Le Ménologe grec a même rangé Claudia Proclé parmi les saints, parce qu'elle a intercédé pour notre Sauveur (1).

Parmi les dames distinguées de Jérusalem dont il est fait mention dans l'histoire, il faut citer encore *Véronique*. La légende compose son nom de *verum icon*, parce que cette dame essuya avec son mouchoir la face du Sauveur baignée de sueur et de sang, lorsqu'il passait devant elle chargé de la croix ; son image serait restée alors empreinte sur le mouchoir. Βερονίκη ou φερωνίκη, *la victorieuse*, était une appellation des jeux olympiques. Il est

de même qu'on a appelé *Pilatus*, pelé, une montagne près de Lucerne. Quant à son autre nom, il le tenait, en sa qualité d'affranchi, de la gens Pontia, originaire du Samnium. (Comp. mon *Leben Christi*, t. VI, p. 255.)

(1) Calpurnia, femme de César, rêva toutes sortes de choses épouvantables la veille de l'assassinat de son époux et le supplia de ne pas quitter sa maison ce jour-là. — D'après l'*Évangile de Nicodème* qui nous a conservé le nom de Claudia Proclé, cette dame était Σεοσεβής, c'est-à-dire qu'elle pratiquait la religion juive, ainsi que plus tard Poppea, femme de Néron (Jos. Arch. XX, 8, 11), qui pour ce motif témoigna beaucoup d'intérêt aux Juifs. La plupart des dames de Damas de ce temps-là étaient judaïsantes. (Bell. II, 20, 2). « Vous savez, dit Pilate, que ma femme est pieuse et ne se livre que trop à vos pratiques juives. » Ils lui répondirent : « Nous le savons. » Dans la version latine Thilo Cod. apocr. I, 525, il est dit : Vos nostis, quia uxor mea pagana est, et multas synagogas vestras ædificavit.

digne de remarque que ce nom se retrouve souvent dans la famille des Hérode, dont les membres divers demeurèrent tour à tour à Césarée, à Philippes, à Tibériade et à Jérusalem; les monuments tumulaires des Hérode subsistent encore de nos jours près de l'étang de Mamilla. *Bérénike* (1) était notamment le nom de la nièce d'Hérode, la veuve du malheureux Aristobule que, 54 ans auparavant ou vers le temps du massacre des petits enfants de Béthléhem, son propre père Hérode avait fait étrangler par jalousie, parce qu'il le soupçonnait d'aspirer à la couronne (2). Ce qu'en raconte la tradition, qui veut qu'elle se rendit alors à Rome pour se plaindre à l'empereur Tibère, s'accorde parfaitement avec la situation dans laquelle elle se trouvait.

---

(1) Saint Marc (XII, 15). V. mon *Leben Christi* (t. V, p. 648) et mon livre *Jerusalem* (t. I, p. 244). Dans les *Actes de Pilate* (ch. 7), *Béronike*, qui a été guérie d'une hémorrhagie par Jésus, paraît comme témoin pour attester son innocence, et c'est elle qui lui essuie la face couverte d'une sueur de sang. C'est aussi au jour de la fête de sainte Véronique que l'on a coutume de lire l'Évangile de l'hémorroïsse. Les Bollandistes remarquent au 4 février que, d'après une ancienne tradition, Véronique était de la famille des Hérode, et Raynaldus, le savant historien qui acheva les Annales de Baronius, arriva dans ses recherches au même résultat que moi. Une femme de ce rang peut très-bien avoir fait ériger au Christ une statue d'airain à Panéas.

(2) Jos. Arch. (XVI, 1, 2); Bell. (I, 28, 1).

La Mischna (1) jette quelque lumière sur les femmes qui suivaient Notre-Seigneur en pleurant, et parmi lesquelles se trouvait Véronique. Il y avait en effet à Jérusalem, parmi les dames de la classe élevée, une pieuse confrérie, qui s'était imposé le devoir charitable d'accompagner les condamnés à mort jusqu'au lieu de l'exécution, et d'adoucir leurs derniers moments à l'aide d'une boisson fortifiante ou plutôt narcotique, qui devait émousser le sentiment de leurs douleurs. C'est là le vin de myrrhe qui fut offert au Seigneur sur la croix : il ne fit que l'effleurer des lèvres et refusa de le boire (2). Cette même coutume existait aussi, d'après Porphyre (3), chez les Rhodiens et ailleurs encore dans l'empire romain, et elle se retrouve dans différents passages des *Actes des martyrs*. En Espagne la *Congregacion de la misericordia y de la paz*, et en Toscane (au moins avant l'année 1859) la confrérie de la miséricorde ou les *Confortatori*, qui avaient l'habitude de se couvrir d'une cape pour se rendre méconnaissables et qui se recrutaient souvent parmi la noblesse, s'étaient donné

(1) Sanhedrin (c. 12, 2, 5). Traditio feminas generosas (mulieres illustres vel honoratiores) Hierosolymitanas motu proprio et sumtu suo ad supplicium capitis prodeunti obtulisse potum. (V. mon *Leben Christi*, t. VI, 225, 309, 313, 321.)

(2) Saint Marc (XV, 22),  $\chiολη$  dans saint Math. (XXVII, 34), rappelle avec son double sens les mots hébreux  $חַלְהָא$  vinaigre, et  $חַלְיָא$  vin.

(3) Porphyr. de Abstin. (II, 54).



la même mission de noble bienfaisance, et cet acte d'humanité est de sa nature foncièrement chrétien.

Les procurateurs n'avaient pas sous leurs ordres des troupes romaines, mais seulement des auxiliaires (1). Il a pu arriver qu'en d'autres occasions on ait maltraité des condamnés à mort pendant qu'on les conduisait au lieu de leur exécution (2), mais nous trouvons que les soldats ro-

---

(1) Renan cite à ce sujet les *Inscriptions romaines de l'Algérie*, n° 5, frag. B. Une garnison formée par un manipule comptait 200 hommes; celle formée par une cohorte 500 hommes et quelques cavaliers sous le commandement d'un centurion de 1<sup>re</sup> classe.

(2) Comp. Tacite, *Annal.* (XV, 44). Et pereuntibus addita ludibria. *Les stations de la Passion* qui n'ont été établies que depuis quelques siècles, et d'abord pour les religieux Franciscains seulement, ne sont pas exactes au point de vue historique, et n'ont pas entre elles une suite convenable. Si l'on voulait représenter le *Chemin de la Croix* d'une manière exacte, il faudrait le commencer avec l'agonie de Jésus-Christ à la grotte de Gethsémani; la deuxième station devrait figurer la trahison de Judas ou l'arrestation de Jésus. Viendraient ensuite : 3° Jésus en prison (chez Anne); 4° Son jugement par Caïphe devant le Sanhédrin; 5° Jésus devant Hérode; 6° La flagellation; 7° Le couronnement d'épines; 8° Ecce homo; 9° Pilate se lavant les mains et livrant Jésus pour le laisser crucifier; 10° Simon le Cyrénéen et la rencontre de Marie devant la porte de la ville; 11° Véronique et les autres femmes en pleurs; 12° Le crucifiement; 13° La descente de la croix; 14° La résurrection.

## JÉSUS EST AMENÉ POUR ÊTRE CRUCIFIÉ 349

mains agirent miséricordieusement à l'égard du Christ. Ils lui tendirent une boisson rafraîchissante, le traitèrent avec égard et ne lui brisèrent pas les jambes, comme c'était l'habitude; par conséquent les images qui représentent d'ordinaire dans les chemins de la croix des scènes de cruauté ne sont pas exactes. Les légionnaires payens ôtent même de dessus les épaules du Christ la croix dont le poids l'écrase et en chargent un passant qui la porte ensuite jusqu'au Golgotha.

On lit positivement dans les *Actes de Pilate* (1) : *que le Sauveur a porté la croix jusqu'à la porte de Jérusalem.* L'Africain qui rentrait en ce moment en ville et qu'on chargea de la croix est un homme requis pour faire une corvée (2), et représente ainsi le sort des noirs de l'Afrique. Avec Simon le Cyrénéen, le monde payen prend sur ses épaules la croix de Jésus-Christ pour mériter son salut, pendant que les Juifs le suivent en se moquant de lui et en se montrant avides de son sang.

Quant à la forme de la croix, il y a des opinions très-

(1) Act. de Pilate (c. 10) καὶ οὕτω πορευόμενος καὶ βαστάζων τὸν σταυρὸν ἦλθε μέχρι τῆς πύλης τῆς πόλεως Ἱεροσολύμων, ἀπὸ τῶν πολλῶν οὗν πληγῶν...

(2) S. Math. (XVII, 52) τοῦτον ἡγγάρευσαν. \*Αγγαροι était le nom grec des cavaliers perses des postes. Hérod. VIII, 98. Xénoph. Cyrop. VIII. Le roi Démétrius déchargea les bêtes de trait des Juifs du fatigant ἀγγαρευεσθαι. (Jos. Arch. XIII, 2, 5). Les provinciaux étaient obligés en effet de faire des corvées.

différentes. Les croix japonaises ont vers le bas une planchette sur laquelle le crucifié appuie les pieds et au milieu une sorte de siège sur lequel il est assis. On attache le patient par la poitrine, les bras et les jambes, à l'aide de cordes, et on lui serre le cou avec un crochet de fer. On élève ensuite la croix et le malheureux crucifié est transpercé alors par le bourreau avec une lance qui, entrant par le côté, sort près de l'épaule (1). Il est aussi d'usage en Orient que celui qui est condamné à être empalé soit chargé de porter au lieu de l'exécution l'épieu qui doit servir à son supplice. Au temps de Maundrel, ainsi qu'il le raconte dans son *Voyage*, on avait l'habitude de transpercer également le supplicié au bout de quelques heures, pour mettre un terme à ses tourments.

La circonstance que les deux larrons furent crucifiés au même endroit que le Christ, prouve que c'était le lieu ordinaire des exécutions; sans cela on les aurait crucifiés en des endroits différents, comme au moyen âge on avait l'habitude de placer les membres des écartelés à tous les coins des villes. Chaque condamné était obligé de porter sa croix et sur la poitrine une inscription relatant la cause de sa peine, inscription qui était clouée ensuite contre la croix, et chacun recevait du vin de myrrhe (2). Pilate inscrivit

---

(1) Les martyrs japonais chantaient encore les louanges de Dieu lorsqu'ils étaient déjà attachés à leurs croix. Leurs corps restèrent suspendus pendant 62 jours. (V. mon *Leben Christi*, t. VI, p. 526.)

(2) D'après le H. Schebiit, les frères Julianus et Papus furent

sur la croix tant en grec qu'en latin et en hébreu l'inscription satirique : « *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* » D'après l'Évangile de Nicodème (1), Tertullien (2) et Origène (3), le crucifié portait sur sa tête la couronne d'épines. Les inscriptions cunéiformes de Persépolis, comme les publications officielles de ce pays, sont toutes écrites en trois langues, le perse, le babylonien (assyrien) et le turcoman. Les *Acta Sanctorum* d'Assemani ont été publiés en même temps en syrien, en grec et en latin (4).

Sous la croix viennent se placer maintenant la mère des douleurs, accompagnée du disciple aimé de Jésus ; elle fait

exécutés sous Tyrjanus (Trajan) ; qui, cum dabant (gentiles) eis aquam in vase colorato, non receperunt ab iis (comme la loi proscrivait toute image, ils refusèrent de boire dans un vase couvert de peintures).

(1) Évangile de Nicodème (c. 10).

(2) Tertull. (adv. Jud., c. 15).

(3) Orig. in Math.

(4) On voit à l'entrée du palais de la régence à Palerme, sur le côté gauche, une plaque en marbre fixée dans le mur et qui nous apprend en trois langues, en latin, en grec et en arabe, qu'une horloge, savamment construite (disparue actuellement depuis longtemps) avait été achevée par le duc Roger, l'an de l'hégire 356 (1142 de J. C.). Dans l'école de médecine de Salerne on faisait les cours en latin, en grec, en arabe et en hébreu. — En 1865 on publia en Transylvanie le rescrit de l'empereur d'Autriche en trois langues, en allemand, en magyar et en rouman.

souvenir de ce passage des lamentations de Jérémie, où il est dit (1) : « Vous tous qui passez ici, voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne? » La sainte mère de Jésus-Christ souffre avec lui : elle reste au pied de la croix aussi longtemps que son Fils endure ses souffrances, et elle tombe évanouie lorsqu'il pousse son cri de mort. — Hegel compare (2) entre elles, dans une belle page, Niobé que la douleur pétrifia et Marie dont la douleur fut d'une nature toute différente : « Elle ressent, dit-il, le glaive » qui lui transperce l'âme, son cœur est brisé, mais » elle n'est point pétrifiée. Car non-seulement elle était » pleine d'amour, mais tout son être n'était qu'amour, et » son âme était tellement pénétrée de tendresse qu'elle y » conserva la plénitude de ce qu'elle perdait, et qu'elle » garda la paix de l'amour malgré la perte qu'elle faisait. » — A côté d'elle Marie-Madeleine embrasse les pieds du crucifié, qu'en de meilleurs jours elle avait arrosés des larmes du repentir, et sur lesquels elle avait répandu alors des parfums et déposé ses baisers. En même temps vient se ranger sous la croix Jeanne, la veuve de Chuza, l'intendant d'Hérode (3), comme représentant cette race arabe qui peuple aujourd'hui toute la Palestine.

Un autre groupe qui se trouve plus loin est celui *des quatre soldats* qui, après avoir été chargés de crucifier les

(1) Jérémie (I, 12).

(2) Hegel (t. II, 78, 423 ; t. III, 53, 46).

(3) Il est probable que Chuza était venu de l'Arabie avec Costobar et d'autres grands de la cour d'Hérode.

condamnés, étaient obligés de les veiller jusqu'à leur mort, et qui avaient aussi droit, en leur qualité de bourreaux, à se partager leurs habits. Nous les voyons laver avec une éponge le sang qui souille leurs bras, puis prendre leur repas, boire *la posca* ou le vin acide, la boisson ordinaire des soldats (1), et charmer leurs loisirs en jouant aux dés. Il s'agit de savoir à qui appartiendront les habits, qui, en Judée comme encore maintenant partout chez les hommes de cette race, conservent toujours assez de valeur, quelque vieux qu'ils soient, pour être revendus ailleurs. Le brocanteur juif, tel qu'on le rencontre dans tous les pays, se retrouve déjà sur le Golgotha, et avec la même spécialité et le même talent pour savoir revendre les vieilleries des autres. — La robe du Seigneur, parce qu'elle était sans couture, dut rester entière et être adjugée par le sort.

Jésus-Christ s'étant écrié dans l'excès de ses souffrances, « j'ai soif ! » l'un des soldats se leva aussitôt et lui tendit une éponge imbibée de vinaigre. — On a vu parfois la soif tourmenter les suppliciés pendant la flagellation. Entre autres faits du même genre on raconte du calife Hakem (2), le même qui détruisit le Saint-Sépulcre et fut un ennemi ardent des chrétiens, qu'il fit dépouiller de ses habits Abu Nedscha, surnommé Alkebir (le grand) qui était chrétien et l'un des principaux secrétaires de l'État, le fit attacher entre

---

(1) V. mon *Leben Christi* (t. VI, p. 380).

(2) Dr Wolf, *die Drusen*. (p. 239).

deux poteaux et frapper avec des nerfs de bœuf. Quoique les cinq cents premiers coups l'eussent décharné tellement que le sang ruisselait de tout son corps, Hakem ordonna d'aller jusqu'à mille coups; mais après que le pauvre martyr en eut reçu encore trois cents, il se mit à dire en soupirant : j'ai soif ! On cessa alors de frapper et on en informa Hakem. Celui-ci commanda qu'on lui donnât à boire s'il promettait de se faire musulman. On lui tendit donc de l'eau, mais Abu Nedscha répliqua : « Rendez-la- » lui, je n'en ai pas besoin, car Notre-Seigneur Jésus- » Christ m'a donné à boire lui-même. » Et il expira après avoir prononcé ces mots l'an de l'hégire 393.

Le Sauveur, lorsqu'il fut près de la mort, pria pour ses ennemis, en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (1) », et il s'écria dans l'abandon où il se trouvait : « Eli, Eli, Lama Sabachtani ! » Les Juifs crurent comprendre qu'il appelait Elie, celui qui doit venir les aider dans le dernier combat, et ils se moquèrent de Jésus en disant : « C'est maintenant qu'il sait sa vie en danger, c'est maintenant qu'il a besoin de secours. »

Jusqu'à ces derniers temps, lors de la célébration de la fête de Pâques et pendant qu'on récitait ces versets des Ps. LXI, 25, LXXIX, 6 : « Seigneur, répandez votre colère » sur les peuples qui ne vous adorent pas par votre vrai

---

(1) Evidemment nos modernes incrédules et blasphémateurs sont compris aussi dans le nombre de ces ennemis pour lesquels le Sauveur prie sur la croix.



» nom ! », on avait coutume d'ouvrir une porte de derrière de la synagogue pour qu'Élie, l'ange de l'alliance, pût entrer, lui qui était honoré par le peuple israélite comme celui qui devait le délivrer du joug des payens.

Lorsque Jésus rendit enfin son esprit en poussant un grand cri qui retentit par toute la terre, le centurion romain dit : « *Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu !* » *C'est un payen qui rend ce témoignage au Crucifié* (1). Il se produit dans le peuple un changement d'idées, mais l'officier romain n'entendait ce mot de Fils de Dieu que dans le sens payen, ou de la même manière qu'Alexandre le Grand voulait qu'on l'entendît de lui. Les *Actes de Pilate*, qui sont bien précis, le nomment *Longinus*. Tacite cite parmi les membres de cette famille de chevaliers un Aemilius, un Cassius et un Pompeius Longinus. On voit aussi figurer au siège de Jérusalem un *eques Longinus*, qui marcha sur les traces de son ancêtre (2).

Les Hébreux n'ont pas de drame dans leur littérature mais bien dans leur vie ; leur histoire est éminemment tra-

(1) Stroud, *The physical cause* (p. 75) et Hanna, *The last day of our Lord's Passion* (p. 296-355) ; Ewald, dans son ouvrage *Geschichte d. v. Israel* (V, 445), et Friedlieb, dans son *Leben Jesu* (p. 538), attribuent une mort si prompte à la rupture d'un anévrisme. Mais James Begbie observe avec raison qu'une rupture pareille ne peut se produire que dans un âge avancé ou par suite d'une organisation malade. (Voyez à ce sujet mon *Leben Christi*, t. VI, la note de la page 593.)

(2) Bell. (V, 7, 5).



gique jusqu'à son point culminant sur le Golgotha, où il fut montré d'une manière épouvantable combien « il peut » se faire de mal pour cause de religion (1)! »

Chaque idée a besoin de martyrs pour se faire jour. Mais il n'y eut qu'un seul parmi les hommes qui ait été en droit de demander : « Qui d'entre vous me convaincra de péché (2)? » Sophocle fait dire à OEdipe (3) : « Une âme pure est capable de satisfaire pour des milliers d'âmes. »

La victime de l'expiation répand maintenant son sang sur la croix. Le Fils de l'Homme souffre pour l'humanité entière, et l'humanité triomphe par sa mort. Et on entend même J. J. Rousseau donner un témoignage assez ressemblant à celui que le centurion donna sous la croix : « Si la mort de Socrate, dit-il, a été celle d'un sage, la vie et la mort de Jésus ont été celles d'un Dieu. »

---

(1) *Tantum religio potuit suadere malorum!*

(2) Saint Jean (VIII, 46).

(3) OEdipe (v. 495).

## LVIII

Signes qui se produisirent à la mort  
de Jésus-Christ.

« Le soleil s'obscurcit et Jésus s'écria d'une voix forte :  
» Tout est accompli ! En même temps, ayant jeté encore  
» un cri, il rendit l'esprit. Alors le voile du Temple se déchira en deux, du haut en bas ; la terre trembla ; les  
» pierres se fendirent ; et les tombeaux s'ouvrirent (1). »

La nature manifeste parfois des rapports sympathiques avec la vie des grands hommes ; combien, à plus forte raison, ne dut-elle pas en manifester avec l'Homme-Dieu

---

(1) Saint Math. (XXVII, 50) ; saint Luc (XXIII, 45).

pendant sa vie et à sa mort ! Il se produisit un tremblement de terre lorsque Jésus rendit le dernier soupir (1), lui qui, lorsqu'on le conduisait au supplice, avait prédit aux femmes de Jérusalem la grande commotion qui menaçait leur patrie, en s'écriant : « Ne pleurez pas sur moi mais pleurez sur vos enfants ! »

*Les tombeaux s'écroulèrent.* Le renversement du tombeau de Salomon sur la colline de Sion dans le temps du pseudo Messie Barcochéba (2), ne fut pas moins pour les contemporains un signe prophétique de la ruine prochaine de leur nationalité que le renversement des tombeaux des sultans à Brusse, vers le temps de la campagne de Crimée, en fut un pour la ruine de la puissance ottomane.

Le soleil s'obscurcit pendant trois heures. Ce fut seulement un obscurcissement de l'atmosphère, parce qu'une éclipse n'était pas possible par la pleine lune qu'il y avait alors (la fête de Pâques ayant été célébrée cette année-là quinze jours après la nouvelle lune).

A la mort de Jules César, il se produisit un phénomène

---

(1) Le tremblement de terre qui détruisit le temple de Sélinonte était, d'après les *Souvenirs* de Forbin (p. 75), le même que celui qui renversa les temples de Pompéi peu d'années avant que l'éruption du volcan enterra cette ville sous les cendres, et qui fendit les rochers de Jérusalem lors de la mort du Christ. — Cela ne reste naturellement qu'à l'état de pieuse supposition.

(2) Dio Cass. (LXIX, 14).

tout aussi énigmatique (1), car selon Servius, qui le rapporte comme un fait bien connu, le ciel s'était obscurci pendant six heures, la veille de son assassinat, et d'après Plutarque (2) et Pline (3), cette pâleur extraordinaire du soleil, — *pallor solis insolitus* — dura toute une année. D'après Dion Cassius (4), il y eut également à la mort d'Auguste une éclipse complète du soleil; et d'après les témoignages des chroniqueurs contemporains, des taches noires se montrèrent sur le soleil pendant les huit jours que dura la maladie qui causa la mort de Charlemagne, et au moment où il mourut, l'inscription qui portait son nom sur la cathédrale d'Aix-la-Chapelle perdit tout son brillant, etc. Bien plus, Antomarchi raconte dans ses souvenirs sur les derniers moments de Napoléon que, quand l'empereur, couché sur son lit de douleur, apprit, le soir du 2 avril 1821, la nouvelle de l'apparition d'une comète vers l'occident, il s'écria : « Je touche à ma fin, ce fut aussi une comète qui annonça la mort de César (5). » Le 4 mai, le jour de sa

---

(1) In Virg. Georg. (I, 465 et suiv.). Constat occiso Cæsare in Senatu pridie Idus Martias solis fuisse defectum ab hora sexta usque ad noctem.

(2) Jul. Cæs. (69).

(3) *Hist. natur.* (II, 50).

(4) Dio Cass. (LVI, 29).

(5) Suétone parle dans son *Jules César* (88) d'une comète qui apparut pendant les jeux qu'Octave fit célébrer durant sept jours, en l'honneur de César, après la mort de celui-ci. — *Defectio solis facta et Augustus mortuus est*, dit Eusèbe dans sa chronique

mort, un ouragan épouvantable anéantit toutes les plantations qu'il avait faites sur cette île perdue au sein des mers et déracina tous les arbres. N'avait-il pas lui-même traversé le monde comme une tempête, ébranlant toutes les nations et renversant sous ses pas tous les trônes !

Pour démontrer la vérité des Évangiles, nous n'invoquons que les témoignages des auteurs profanes et des documents extra-bibliques, car les écrits des auteurs payens ne doivent-ils pas contenir aussi, à l'occasion de la mort de Jésus-Christ, des témoignages sur les points de contact entre la nature et la révélation ?

Schelling, notre grand maître, ce philosophe si peu compris et si méconnu pour cette raison, a appelé l'attention du monde savant sur l'écrit de Plutarque relatif à la *Chute des oracles* (1), écrit dans lequel on trouve ce renseignement si remarquable :

« Épithersès, le père du rhéteur Emilianus (que plusieurs

(II, 265). — Lorsque la Sémiramis du Nord, l'impératrice de Russie Catherine II contemplait un soir le ciel, elle vit tout à coup un globe de feu tomber des espaces célestes et se précipiter dans la Néva du côté des tombeaux des czars : — elle mourut peu de temps après.

(1) Ch. 17. Tous les oracles, jusqu'à celui de Lébadéa, étaient devenus muets au temps de Plutarque, et l'on recherchait vainement la cause de cette cessation des forces *prophétiques* (ch. 9). — M. Peyrat (*Hist. de Jésus*, p. 5, 11), se trompe grandement quand il prétend que des Pères de l'Église avaient déjà cité ce passage de Plutarque pour le rapporter à la mort de Jésus !

» d'entre les personnes présentes ont entendu lorsqu'il  
» enseignait la grammaire), racontait qu'il avait fait  
» le voyage d'Italie sur un vaisseau marchand qui  
» avait beaucoup de passagers à bord. Un soir, lorsqu'ils  
» passaient près des îles Echinades, le vent tomba et le  
» vaisseau fut poussé près de l'île de Paxos. La plupart  
» des voyageurs étaient encore éveillés, beaucoup d'entre  
» eux buvaient encore après le souper, lorsqu'on entendit  
» tout à coup une voix venant de cette île qui semblait  
» appeler Thamus : c'était le nom du pilote, un Égyptien,  
» qu'un petit nombre de passagers seulement connaissaient  
» par son nom. Cela causa une stupéfaction générale, et  
» le pilote ne répondit pas, malgré un second appel. A la  
» troisième fois seulement il répondit ; alors la voix lui  
» cria fortement : « Quand tu arriveras à l'endroit nommé  
» Palodes, annonce que le *Grand Pan est mort*. » Tout le  
» monde en fut extrêmement frappé, comme le racontait  
» Épithersès ; on examina ensemble si l'on devait obéir à  
» cet ordre, ou ne pas s'en soucier et laisser la chose là.  
» Mais Thamus déclara que si le vent soufflait, il laisserait  
» passer le vaisseau silencieusement ; mais que si le calme  
» le forçait à s'arrêter en cet endroit, il dirait ce qu'il  
» avait entendu. Lorsqu'on arriva donc près de Palodes,  
» et que ni le vent ni le flot ne se faisaient sentir, Thamus  
» cria de l'arrière du vaisseau, le visage tourné vers le  
» rivage, ainsi qu'il l'avait entendu : « Le grand Pan est  
» mort ! »

» A peine avait-il prononcé ces mots qu'on entendit de  
» grands soupirs mêlés de paroles de stupéfaction venant

» non d'un seul homme mais d'une grande foule. — Comme il  
» y avait beaucoup de monde à bord, cet événement fut bien-  
» tôt le sujet de toutes les conversations à Rome, et l'em-  
» pereur Tibère fit appeler Thamus pour se le faire con-  
» firmer par lui. Tibère y ajouta tellement foi, qu'il fit  
» faire des recherches minutieuses sur tout ce qui concer-  
» nait Pan. Les nombreux philosophes de son entourage  
» émirent l'opinion que ce devait être Pan, le fils de Mer-  
» cure et de Pénélope. Quelques-uns des auditeurs de  
» Philippe (le narrateur) avaient entendu eux-mêmes le  
» récit de cet événement de la bouche du vieillard Émi-  
» lianus. »

Pan, le dieu de la prophétie et l'auteur de la terreur panique, sert ici d'organe au saisissement qu'éprouve la nature entière au moment du meurtre du Fils de Dieu. La réunion des savants du monde payen qui eut lieu à la cour de l'empereur, pour interpréter cet oracle de la nature, a quelque analogie avec l'appel fait par Hérode au grand prêtre et aux docteurs d'Israël pour en obtenir des renseignements sur le roi des Juifs promis à leur nation, et dont la naissance était précédée par la nouvelle étoile apparue inopinément en Orient, selon les explications qui lui avaient été données par les mages venus en Judée à la suite de cette apparition.

Un passage surprenant du Talmud nous rappelle également le souvenir des circonstances merveilleuses qui se manifestèrent au temps de la mort de Jésus ; nous observerons seulement à ce sujet que M. Renan, ce nouveau Celse, auquel les Juifs, avec lesquels il est en rapport, four-

nissent d'ordinaire les citations dont il a besoin, ne paraît pas en avoir eu connaissance. Nous lisons en effet dans le *Traité Joma* (1) cette indication merveilleuse : « La tradition rabbinique nous rapporte que, 40 ans avant la destruction du Temple », la lumière de la lampe sainte s'éteignit tout d'un coup, le ruban d'écarlate ne perdit plus sa couleur de sang, le sort du Seigneur tomba tous jours du côté gauche, et la porte du Temple, que l'on fermait toujours le soir avec beaucoup de soins, se trouvait ouverte d'elle-même tous les matins (2). Le rabbin

(1) Joma (fol. 59, 2; 45, 5).

(2) Le Glossateur remarque ici que « c'est là un signe fait à l'ennemi pour l'appeler et l'inviter à pénétrer dans la ville. » Je trouve ici l'origine de la légende de *la Porte d'or* par laquelle le libérateur doit pénétrer un jour dans la ville sainte, c'est à cause de cela que cette porte est murée. — Constantinople avait aussi sa porte d'or, par laquelle se faisaient les entrées triomphales. Comparez à ce sujet mon livre *Jerusalem u. d. h. Land* (t. I, p. 154). Lorsque Jésus fit son entrée à Jérusalem au milieu de la foule du peuple tenant à la main des rameaux de palmier, toute la ville fut en émoi. Il s'arrêta devant la porte du Temple, et pénétra dans l'intérieur de la maison du Seigneur (S. Math., XXI, 19). Cela m'empêche de croire que son entrée dans la ville ait eu lieu par la porte d'or; car il faudrait supposer que le Seigneur eût été obligé de longer une partie de la ville du côté septentrional. Mais pourquoi ce détour? N'est-il pas plus vraisemblable que, puisque Jésus venait de Béthanie, il traversa le faubourg d'Ophel, descendit près de la porte Hulda et monta de



» Jochanan ben Zachai s'écria alors : O temple, ô temple, » pourquoi es-tu si tourmenté? Nous savons par l'antique » prophétie de Zacharie (1) que tu es menacé d'être bien- » tôt détruit. » — Il n'y avait que peu de temps que la prédiction du Messie sur la ruine imminente du Temple avait contribué à son accusation et à sa condamnation par le Sanhédrin!

La lampe dont il s'agit ici est celle du côté occidental qui brûlait toute la nuit dans le Saint des Saints sur le chandelier aux sept branches: elle s'éteignit maintenant d'elle-même. Quant au sort qui ne tombait plus que du côté gauche, on veut parler de celui qu'on jetait le jour de la fête de la Réconciliation pour qu'il désignât celui des deux boucs qui devait être immolé et celui qui, après avoir été chargé des péchés du peuple juif, devait être conduit dans le désert pour y être abandonné. Le ruban rouge qu'on attachait d'une part à ses cornes et, d'autre part, à la porte du Temple, ne perdait plus sa couleur — pour montrer sans cesse au peuple juif, de quel péché inextinguible il s'était rendu coupable; car la couleur du péché c'est le rouge. Pendant que les Evangélistes parlent de la déchirure du voile du Sanctuaire qui eut lieu au moment où le grand prêtre voulut pénétrer dans le Saint des

---

là vers le Temple où les Hellènes et les Araméens le regurent dans la cour des Payens.

(1) Zachar. (XI, 1).

(2) Hebr. (VI, 19; IX, 6; X, 19).

Saints (1), et que saint Jérôme dit (2) avoir lu dans l'Évangile des Hébreux, que la pierre puissante qui formait le seuil du Temple se fendit en deux à la mort de Jésus-Christ, le Talmud raconte que, dans ce temps-là, la porte orientale s'ouvrit toute large d'elle-même. Josèphe parle aussi (3) de ce signe prophétique de la destruction future, mais il néglige, à dessein peut-être, de préciser le temps où il se montra ; il dit que cela eut lieu à la porte de Nicainor, qui était appelée la Belle porte ou la porte Corinthienne, car elle était faite tout en bronze, et elle se trouvait entre la cour des femmes et celle des Israélites : elle était retenue par des gonds en fer massif et si pesante, qu'il fallait vingt hommes pour l'ouvrir et la fermer, ce qui produisait un bruit tel, si l'on veut en croire les exagérations des rabbins, qu'on l'entendait jusqu'à Jéricho. — Le Targum parle de l'ouverture des portes du Temple lorsqu'on introduisit l'arche dans le Saint des Saints pendant le règne de Salomon. — N'y a-t-il pas eu plus tard aux grandes cathédrales *des portes saintes* qu'on n'ouvrait qu'à

---

(1) Math. (XXVII, 51). Les mots τὸ κατὰ πέτασμα, qui désignent l'entablement, la partie du mur où était suspendu le voile, s'accordent avec cette tradition. Dans le temple de Salomon c'étaient les deux colonnes du portail Boas et Jachin καὶ ἰσχυς (d'après les Septante II, chron. III, 17), qui, parce qu'elles figuraient les colonnes du monde, supportaient le linteau du seuil.

(2) Bell. (VI, 5, 5).

(3) Ps. LXXXVI.

l'époque des jubilés, mais qui en d'autres temps restaient murées?

Flavius Josèphe nous rapporte également dans sa *Guerre judaïque* (1), qu'on entendit sortir de l'intérieur du Saint des Saints un grand bruit au milieu duquel dominait ce cri : « Sortons d'ici ! » qui fut dans les derniers temps comme un avertissement que Dieu avait abandonné sa demeure. — Mais tous ces signes ne sont pour le Dr Strauss que des mythes !

De même qu'un homme accablé de douleur déchirait son habit, ainsi Jéhovah a-t-il déchiré lui-même le double voile derrière lequel il se dérobait aux regards dans le Saint des Saints, au moment où le Fils de Dieu rendit l'esprit sur la croix, et où un frémissement mystérieux fit tressaillir la nature entière. Ce sont là les sept signes merveilleux qui se produisirent à la mort du Christ et qui sont attestés tant par les écrivains sacrés que par les écrivains profanes.

---

(1) Bell. (VI, 5, 5).

## LIX

### La véritable année de la mort de Jésus-Christ. La Résurrection.

La concordance unanime des résultats auxquels on est arrivé pour le temps de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous oblige à fixer, contrairement à la chronologie de la Vulgate, l'année de la naissance de Notre-Sauveur à l'an de Rome 747, le 25 Cislev, le jour de Noël ou de la fête de l'édification du Temple. On avait continué de travailler pendant 46 ans à la construction du Temple depuis qu'Hérode l'avait entreprise la 18<sup>e</sup> année de son règne (lequel avait commencé l'an de Rome 714), par conséquent en 734, après le séjour qu'avait fait en Palestine l'empereur Auguste, construction qui n'avait été achevée

qu'à grande peine par Agrippa en 817 (de R.), peu de temps avant la guerre de Judée. La première apparition du Messie au Temple tombe par conséquent en l'an 779 (de R.) et son baptême en l'année précédente (1).

La mort du Sauveur eut lieu, d'après Tertullien (2), sous le consulat de Rubellius et de Fufius Geminus; et, comme le répète Lactance (3) l'an 15 du règne de Tibère (782 de R.). Jules l'Africain (4) compte 360 années depuis la domination macédonienne (qui avait commencé après la bataille d'Arbelles en 423 de Rome, ou 344 avant Jésus-Christ)

(1) La chronologie de M. Renan est fausse, car ce n'est pas la 28<sup>e</sup> année de l'ère vulgaire que saint Jean vint baptiser sur les bords du Jourdain, et la mort de Jésus n'a pas eu lieu pour cette raison à une date d'autant plus reculée. Cavedoni lui reproche avec raison qu'il ne sait pas indiquer seulement avec exactitude le temps de la naissance de Jésus, ni celui de la mort, ni celui du commencement de ses prédications messianiques. Bref, tout ce que nous pouvons contrôler mathématiquement est foncièrement fautif dans le livre de M. Renan; cela nous servira à juger de la vérité du reste. Mon ami le Dr Deutinger observe que M. Renan est un homme de fort courte mémoire, car dans le ch. 2 de son livre il met le recensement de Quirinius à l'an 10 de l'ère chrétienne, et dans le ch. 4, il le place à l'an 6. Mais quel tort cela peut-il lui faire; ne compte-t-il pas sur la sottise de la plupart de ses lecteurs, qu'il suppose trop peu intelligents pour remarquer ses tours de jonglerie historique?

(2) Adv. Jud. (8); de baptismo (c. 19).

(3) Instit. divin. (IV, 10).

(4) De temp. (V).

jusqu'à la 15<sup>e</sup> année de Tibère ou jusqu'à la mort de Jésus-Christ, Moïse de Chorène (1) dit que l'ambassade envoyée à Jésus-Christ par Abgar, roi d'Edesse, qui arriva à Jérusalem lors du dernier voyage de Jésus dans cette ville, eut lieu l'an 340 de l'ère des Séleucides (442 de Rome ou 312 avant Jésus-Christ). Le plus ancien calendrier ecclésiastique ou le catalogue libérien fixe l'année du consulat des deux Geminus, comme le font les *Fastes consulaires* et Idace (2), à la 15<sup>e</sup> année du règne de Tibère. Orose (3) et saint Augustin (4) ne tiennent pas moins fermement pour cette tradition du consulat des deux Geminus, dont Eusèbe commença seulement à s'écarter, en considération de saint Luc, pour essayer des combinaisons arbitraires (5). Lactance, par contre, est tellement sûr de l'année de la Passion que non-seulement dans son livre *De divinâ institutione* (6) il la fixe à l'an 15 de Tibère et à l'année du consulat des deux Geminus, mais dans encore son livre *De morte persecutorum* (7), il place la mort de Jésus-Christ

(1) Moïse de Chorène (II, 29).

(2) Idace (ch. 34).

(3) *Hist.* (VII, 10).

(4) *Civ. Dei* (XVIII, 54) et de trinit. (IV, 5).

(5) Prosper d'Aquitaine déclare formellement dans sa *Doctrina tempor.* (p. 212 de l'édit. de Bucher) : Usitatio traditio habet, Dominum nostrum XV anno Tiberii Cæsaris duobus Geminis Coss. crucifixum.

(6) *Divin. instit.* (IV, 10, 14).

(7) *De morte persecut.* (c. 2).

25 ans avant le commencement du règne de Néron (807 de Rome). Sulpice Sévère compte dans son *Historia sacra* (1), depuis le consulat des Geminus et l'an 15 de Tibère, 372 années jusqu'au consulat de Stilichon (1153 de Rome), et il se trouvait par conséquent en bonne voie pour fixer exactement l'ère chrétienne. Saint Clément d'Alexandrie (2), la chronique Alexandrine, Origène (3), saint Chrysostome (4), saint Jérôme (5) et Sulpice Sévère nous fournissent encore un autre point d'appui pour la rectitude de cette date, en affirmant que Jésus-Christ est mort 42 ans avant la destruction de Jérusalem (823 de Rome), ce qui est confirmé par Don Abravanel dans sa *Majene jeschua* (6), comme une opinion dominante parmi les chrétiens.

Cette opinion semble être en contradiction avec ce qui est dit dans saint Luc (7), qui place le commencement des prédications de saint Jean et le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain en l'an 15 de Tibère. Mais Tertullien suppose l'an 12 (8). La solution de cette difficulté sera trouvée, si nous pouvons compter l'hégémonie de Tibère dont parle saint Luc depuis l'association de Tibère au

(1) Hist. sacra (II, 27).

(2) Strom (I, 21).

(3) Cels. IV; Homil. 17, in Jerem. et *περι ἀρχαῶν* (IV, 5).

(4) Chrysost. (t. V, p. 858).

(5) Ad Hebidiam qu. V).

(6) *Majene jeschua* (fol. 67, 1).

(7) Saint Luc (III, 1).

(8) Adv. Marcion (I, 15).

gouvernement de l'empire pendant les dernières années (3 ans et demi) du règne d'Auguste, association constatée notamment par Velleius Paterculus dans son *Histoire romaine* (1). De là vient que saint Clément d'Alexandrie (2) attribue à son règne une durée de 26 ans 6 mois et 19 jours, qui commencent le 28 août 765 (de Rome), le jour anniversaire de la bataille d'Actium, tandis que son règne ne compte que 22 ans 6 mois et 28 jours depuis la mort d'Auguste. Cela décide aussi la question des quatre fêtes de Pâques, surtout si on lit avec le *cod. sinait.* dans l'Évangile de saint Jean : *ἡέορτή* au premier verset du chap. V. Ses prédications messianiques durèrent trois ans et demi, ou la moitié d'une semaine d'années, en comptant d'après Daniel. A la première fête il chassa du Temple les acheteurs et les vendeurs ; à la seconde il guérit le paralytique près de la piscine de Béthesda ; il ne vint pas à la troisième, comme nous le voyons dans saint Jean (3), et la quatrième fête de Pâques fut celle où il fut mis à mort (4).

Le Sauveur, qui était le véritable agneau pascal, ne devait pas avoir les jambes rompues ni être enterré avec les criminels. Deux membres du Sanhédrin, qui avaient déjà pris sa défense (5), s'occupent de faire descendre son

(1) *Hist. rom.* (II, 121).

(2) *Stromat.* (I, 21).

(3) Saint Jean (VI, 4).

(4) Voir pour plus de détails ma *Chronologie (Leben Christi)* (ch. XV, p. 504).

(5) Saint Luc (XXIII, 51); saint Jean (VII, 50).



corps de la croix. Joseph d'Arimathie, un homme considéré et riche, se rend personnellement chez Pilate, qui, ayant la conscience de son jugement inique, se radoucit un peu, et lui abandonne le corps sans frais (1), ce qui peut-être n'était pas de règle chez lui. On peut lire du moins dans les Actes des apôtres (2) combien les gouverneurs étaient vénaux; et Cicéron dans ses plaidoiries contre Verrès lui reproche entre autres d'avoir fait le commerce des corps des suppliciés avec leurs parents. — Nicodème se souvint de ce que Jésus lui avait dit dans l'entretien nocturne qu'il avait eu avec lui : « Comme » Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que » le Fils de l'Homme soit élevé! » et il confessa sa foi dans le Sauveur crucifié, en aidant à le descendre de la croix.

Il y avait un sépulcre neuf dans un jardin voisin du Golgotha, dans lequel le Seigneur fut enseveli solennellement. Tacite (3) appelle cette manière d'ensevelir les corps chez les Juifs une coutume égyptienne (4); elle s'accomplissait

---

(1) Saint Marc (XV, 45).

(2) Act. des apôt. (XXIV, 26).

(3) Tacit. *Hist.* (V, 5).

(4) Prichardt, *Mythologie égyptienne* (164). Des encensoirs placés sur des assiettes en argent (Mibkara) ou attachés par des chaînes (Azki), remplis de charbons allumés et de benjoin, d'encens et d'autres substances odorantes, répandent encore de nos jours une fumée épaisse lors des enterrements des personnes de la classe élevée. Chez les musulmans, on brûle aussi de l'encens

avec les mêmes soins qu'on y mettait sur les bords du Nil. Les Égyptiens appelaient les sépulcres des demeures éternelles, comme les Hébreux les appelaient Beth Olam; ils se faisaient de l'autre monde la même image que ceux-ci, mais non pour ce qui concerne la cité céleste. Les Juifs fermaient le sépulcre à l'aide d'une pierre assez grande pour être difficilement enlevée, comme cela eut lieu au sépulcre de Lazare (1), afin d'empêcher les chacals et les chiens sauvages, qu'on rencontre encore actuellement en Judée, ou d'autres animaux carnassiers, de déterrer les cadavres la nuit. Pour plus de sûreté, les grands prêtres suivirent l'exemple d'Alexandre le Grand, qui scella avec son cachet le tombeau de Cyrus qu'on avait violé pendant la guerre. Le caveau sépulcral du Christ fut gardé en outre par des soldats faisant partie de la garde du Temple.

Cependant le tombeau du Seigneur était devenu pour ses disciples un lieu de pèlerinage. Dans les pays des Sémites les femmes et les amies d'une famille en deuil sont tenues de visiter le sépulcre, chaque vendredi jusqu'au quarantième jour après l'ensevelissement; elles se munissent ordinairement d'une branche de palmier qu'elles étendent sur le tombeau. Ce furent des femmes

---

et on asperge le tombeau d'eau de rose. (Lane, *Sittender Aegypter*, t. III, 156-165.)

(1) La pierre qu'on roulait devant la porte du sépulcre était maintenue à l'aide d'une poutre transversale fixée sur les côtés du rocher.

qui se rendirent les premières au sépulcre de Jésus, le soir du jour de repos ou du double Sabbat, sans se douter de l'événement qui allait s'y accomplir ou qui s'y était déjà accompli. Trois fois le Seigneur avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour (1). Ses disciples n'avaient toutefois attaché d'autre sens à ses paroles que celui qu'y attachaient les Juifs auxquels Osée avait annoncé (2) « qu'au bout » de deux jours le Seigneur nous rendra à la vie, et nous » ressuscitera le troisième jour, pour que nous puissions » jouir de sa présence. » Les rabbins observent à ce sujet dans leur commentaire (3) que : « l'âme voltige pendant » trois jours autour du tombeau, dans l'attente qu'elle re- » tournera dans son corps ; mais dès qu'elle remarque le » changement qui s'opère dans le visage, elle s'éloigne. » Les anciens Égyptiens s'attendaient à être présentés, le troisième jour après leur mort, à Osiris, le juge des trépassés ; c'est pourquoi ils jugeaient leurs morts sur leurs tombeaux (4), afin d'exercer à leur égard une sorte de justice temporelle. La doctrine de Zoroastre s'accorde avec cette croyance (5) : « La troisième nuit, dit-il, pen-

(1) Saint Marc (VIII, 33 ; IX, 30). Saint Luc (IX, 22).

(2) Osée (VI, 3).

(3) Bereschith rabba (f. 114, 3).

(4) Sepp, *Leben Christi* (IV, 317). *Jerusalem u. d. h. Land* (II, 635). Voyez pour la doctrine de Jésus-Christ sur la résurrection et le jugement *Religion Jesu* de Rohmer (p. 154), et comparez ce que nous avons dit à ce sujet précédemment.

(5) Vendidad Fargard (XIX).

» dant que l'âme habite encore ce monde, il se forme au-  
 » tour de l'âme du juste un corps immortel au milieu des  
 » parfums les plus suaves. » Le prophète Isaïe l'annonce  
 aussi aux Israélites (1) « Vos morts revivront et ressusciteront avec leurs corps. » Et voici ce que dit l'Ecclésiaste : « L'homme émigre vers le séjour éternel ; car la  
 » poussière doit retourner à la terre dont elle a été tirée, et  
 » l'esprit doit retourner vers Dieu qui l'a donné. » C'est précisément la résurrection de la chair qui faisait le sujet des disputes des Sadducéens avec les Pharisiens, parce que les Sadducéens la niaient. Saint Paul le déclare cependant : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas  
 » tous transformés. » Jésus-Christ n'enseigne pas sa doctrine comme homme mais comme Homme-Dieu et Fils de Dieu ; et de même que dans la religion préfigurative les prêtres Égyptiens, lorsqu'ils célébraient la fête commémorative de la mort de leur Dieu, s'écriaient le troisième jour : Osiris est retrouvé ! ou de même que dans le culte d'Attys, on célébrait alors *les Hilaries*, c'est-à-dire l'Halleluia en l'honneur de la résurrection du véritable agneau de Dieu, ainsi le Sauveur voulut que par sa résurrection du sein du tombeau l'humanité fût assurée de l'immortalité et de la continuité de la personnalité après la mort. Comme il a été réveillé de la mort par son Père, il nous délivrera des liens de la mort et nous revêtira d'un

---

(1) Isaïe (XXVI, 19).

(2) Eccles. (XII, 5, 7).

corps nouveau. Jésus souffre comme l'homme et triomphe comme Dieu. C'est lui qui nous ressuscitera au dernier jour (1). « Votre frère ressuscitera, dit le Seigneur à la » sœur de Lazare, pour la consoler, et Marthe répond (2) : » Je sais qu'il ressuscitera au temps de la résurrection, au » dernier jour. Mais Jésus lui dit : Je suis la résurrection » et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quoiqu'il soit » mort. » Dans une autre circonstance (3) le Sauveur dit encore au sujet de ce mystère qui était aussi celui des Eleusines (4) : « En vérité, en vérité je vous dis que si le

(1) Saint Jean (VI, 40).

(2) Id. (XI, 23).

(3) Id. (XII, 24).

(4) Adrien et Marc-Aurèle se firent initier à ces mystères ; et même, d'après le témoignage de Lucien, il n'y avait à Athènes qu'un seul citoyen qui n'était pas membre de cette association religieuse ; et lorsque, en 370, Valentinien et Valens défendirent aux payens la célébration des fêtes nocturnes, le proconsul d'Achaïe, Pretextatus, demanda qu'on en exceptât les initiés d'Eleusis, car sans ces mystères, dit-il, le peuple mènerait une vie de désespoir et ne croirait plus en la vie future, étant privé des cérémonies qui sont le symbole de cette vie. Car la vie de l'homme en ce monde, quand elle est privée de la foi consolante en l'avenir, peut être comparée à une mort vivante. On conserva donc ces mystères, qui continuèrent d'être célébrés jusqu'à la destruction du temple d'Eleusis, en 595, quand toute la Grèce fut ravagée par Alaric (Butler, *Vies des Pères*, VII, 212; Fallmerayer, *Geschichte Moreas*, I, 119).

» grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il de-  
 » meure seul et ne fructifie point. »

De même que le grain de froment est mis en terre, le corps de l'homme est enseveli dans la terre consacrée à Dieu, pour renaître à la vie. Ce qui est semé est corrompible, mais ce qui ressuscitera sera incorruptible ; un corps sensuel est semé et il ressuscitera un corps spirituel : Jésus-Christ nous l'assure, lui qui a été les prémices de la Résurrection, comme dit saint Paul (1). Mais la résurrection corporelle exige la renaissance spirituelle, pour que la régénération de l'homme soit complète. L'homme aspire sans cesse à progresser, et ne veut jamais s'arrêter au même point, jusqu'à ce que la mort vienne elle-même lui ouvrir la porte qui conduit à une nouvelle vie plus élevée. Quiconque l'aide à s'approcher de ce but souverain est son plus grand bienfaiteur. C'est la religion qui doit couronner le progrès véritable de l'humanité.

L'âme humaine vit ici-bas d'une vie partagée entre la lumière et les ténèbres, entre le sommeil et les veilles, entre les rêves et la clairvoyance, jusqu'à ce que le grand jour arrive. Remarquons combien les hommes revenus à la vie, après avoir été soumis à une mort apparente, sont unanimes dans leurs témoignages sur ce qu'ils ont ressenti dans cet état intermédiaire (2). Le mythe religieux lui-même ne les dément pas. Ne nous montre-t-il

---

(1) I Corinth. (XV).

(2) H. Schubert, *Geschichte der Seele* (p. 332).

pas en effet Hercule descendant dans les enfers pour y chercher Alceste, qui avait pénétré dans cette région de la mort par amour pour son époux, afin de la ramener à Admète. Le maître de la vie et de la mort descendit, comme le dieu du soleil, dans les ténèbres du tombeau pour revenir au jour avec le premier rayon de l'aurore dans sa splendeur céleste, comme lui incorruptible et doué de la faculté de pénétrer à travers la matière, car ce fut en passant à travers les portes closes qu'il se montra à ses apôtres.

Saint Mathieu nous dépeint dans son Évangile une scène qui semble être le prélude de ce qui arrivera à la fin du monde (1) : « Les tombeaux s'ouvrirent, dit-il, les corps » de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent ; et, » étant sortis des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils vinrent dans la ville sainte, et se montrèrent à » plusieurs personnes. » Nul doute que pour les apercevoir il fallut une sorte de surexcitation pareille à celle qui a lieu dans les visions des saints. — Guillaume de Tyr dit en parlant de la conquête de Jérusalem par les Croisés (2) : « En ce jour Adhémar, évêque du Puy, qui était mort de- » vant Antioche, apparut à beaucoup de personnes dans la » ville sainte et un grand nombre d'hommes honorables » et dignes de foi affirmèrent de la manière la plus positive l'avoir vu de leurs propres yeux monter le premier » sur les murs de la ville et inviter les autres à le suivre.

---

(1) Saint Math. (XXVII, 52).

(2) Guill. de Tyr (VIII, 22).

» Il apparut encore plus tard, le même jour, à beaucoup  
 » d'autres personnes près des Lieux Saints. Outre cet  
 » évêque on vit encore plusieurs autres pèlerins, qui s'é-  
 » taient joints à la croisade par esprit de dévotion et qui  
 » s'étaient endormis dans le Seigneur, apparaître dans la  
 » ville à plusieurs personnes qu'ils accompagnaient dans  
 » leur visite des Lieux Saints. On reconnut par là de la  
 » manière la plus claire que, quoique ayant quitté ce monde  
 » pour un monde meilleur, ces hommes pieux ne furent  
 » pas privés cependant de la satisfaction de voir réalisé  
 » leur vœu le plus ardent, fournissant ainsi un grand té-  
 » moignage à la résurrection future.

» Et de même que, lors de la résurrection de Notre-Sei-  
 » gneur, les corps de beaucoup de morts se réveillèrent  
 » dans leurs tombeaux et apparurent à bien des personnes  
 » dans la ville sainte, ainsi ce grand événement (de la  
 » prise de Jérusalem) fut-il d'une importance assez consi-  
 » dérable pour mériter que cet ancien miracle se renou-  
 » velât, et pour que maintenant, où les peuples chrétiens  
 » purifièrent le lieu, où s'accomplit la résurrection, des  
 » traces qu'y avaient laissées les profanations payennes,  
 » ressuscitassent les âmes de ceux qui s'étaient voués si  
 » pieusement et si complètement au culte du Sauveur.

» Ces miracles et d'autres encore dont fut témoin le  
 » peuple de Dieu dans la ville sainte et qui eurent lieu  
 » par l'effet extraordinaire de la grâce divine, d'une ma-  
 » nière plus merveilleuse que miraculeuse, remplirent les  
 » Croisés d'une joie si grande et d'une allégresse si pieuse,  
 » qu'ils oublièrent les misères infinies qu'ils avaient souf-



» fertes, et s'estimèrent heureux d'avoir été jugés dignes de  
» cette faveur du Seigneur. Dans toute la ville on entendit  
» s'élever des prières vers le Seigneur ; on célébra des  
» fêtes comme si Dieu les avait ordonnées lui-même,  
» et il semblait que la prophétie d'Isaïe (1) fût enfin réa-  
» lisée. »

Le monde des esprits obéit, lui aussi, à la loi du mouvement objectif, et ce qui a été cru dans tous les temps et par tous les peuples doit renfermer une vérité, sans cela l'histoire n'aurait aucun sens, et la vie intellectuelle et historique de l'humanité à travers les siècles n'aurait pas plus de signification que les mouvements des infusoires dans une goutte d'eau.

---

(1) Isaïe (LVI, 10).

## LX

### La descente du Saint-Esprit.

Quinze siècles s'étaient écoulés depuis que l'ancienne loi avait été proclamée sur le Sinaï au milieu des éclairs et au bruit du tonnerre. Ce fut le jour de la Pentecôte que la loi fut donnée à nos pères, dit le Talmud. C'est aussi avec des signes semblables que l'église de l'alliance nouvelle est fondée maintenant sur la colline de Sion.

Le cénacle où le Seigneur avait célébré la Pâque fut le premier lieu de réunion des fidèles. Suivant le témoignage d'Epiphane (1), cet édifice avait échappé à la destruction

---

(1) *Epiphan. de pondere et mensura* (c. 14). V. mon *Jerusalem u. d. h. Land* (t. I, 410).

de Jérusalem sous Titus et subsistait encore au temps de Constantin.

Le moment du baptême de feu, du baptême par l'Esprit saint était venu.

La fête des prémices de la récolte du froment, qui se célébrait cinquante jours après Pâques, devait rassembler en même temps les prémices de toutes les nations dans l'Eglise nouvelle. Ce fut un dimanche, comme cela avait lieu toujours quand la fête de Pâques tombait un jour de Sabbat. Par conséquent, depuis la célébration de la Pâque nouvelle la fête de la Pentecôte a été avancée d'un jour.

« Les disciples étaient réunis tous dans un même lieu,  
» lorsqu'on entendit tout à coup venir du ciel un grand  
» bruit comme celui produit par un vent impétueux qui  
» remplit toute la maison. En même temps ils virent  
» paraître comme des langues de feu, séparées les unes  
» des autres, qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et  
» ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commen-  
» cèrent à parler diverses langues.

» Or, il y avait à Jérusalem des Juifs pleins de religion  
» qui étaient venus de tous les pays du monde. Lorsque  
» ce bruit fut répandu, ils s'assemblèrent en grand nombre  
» et furent extrêmement surpris de ce que chacun d'eux les  
» entendit parler en sa langue. Ils en étaient tous hors  
» d'eux-mêmes, et dans leur admiration ils disaient : Ces  
» hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Com-  
» ment donc les entendons-nous parler chacun la langue  
» de notre pays ? Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de

» la Mésopotamie, de l'Inde (1), de la Cappadoce, du Pont,  
» de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphilie, de l'Égypte et  
» de la Lybie cyrénéenne et ceux qui sont venus de Rome,  
» Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les enten-  
» dons tous parler, en nos langues, des grandeurs de  
» Dieu. »

De même qu'il est dit d'Isaïe (2) : « Un séraphin toucha ses  
» lèvres avec des charbons ardents et le Seigneur lui dit :  
» Va et parle à ce peuple ! » ainsi Pierre commence main-  
tenant ses prédications remplies du feu de l'Esprit saint et  
appelle à lui tous les enfants de Sem, de Cham et de Japhet,  
pour les réunir dans la communauté de Jésus-Christ. Ce  
grand événement, qui s'accomplit le jour de la fête de la  
Pentecôte chrétienne, forme dans l'histoire du monde le  
pendant de la confusion des langues qui eut lieu pendant  
la construction de la tour de Babel. Là tout fut perturba-  
tion, renversement ; ici, au contraire, tout est conversion ;  
là eut lieu la dispersion des peuples, ici leur réunion. Là  
l'origine du paganisme, du schisme par la religion qui  
s'égara dans les mythes, par la diversité des langues  
et la séparation des peuples, ici leur retour et leur

---

(1) Il faut lire dans les Actes des apôtres (II, 9, Ἰνδοίαν au lieu de Ἰουδαίαν : c'est la regio Indorum du premier livre des Machabées (VIII, 8) ou la Colchide. Xénophon place également ensemble dans sa Cyropédie (I, 5, 5, cf. III, 2, 25) la Cappadoce, la Phrygie, la Paphlagonie et les Indes. C'est là que se rendit saint Thomas, l'apôtre des Indes.

(2) Isaïe (VI, 6).

réunion dans une seule Église. Là Babylone avait enivré toutes les nations du vin de la colère de sa prostitution (1), et les avait poussées à s'égarer dans le culte des faux dieux, ici saint Pierre déclare que ce n'est pas le vin qui enivre les apôtres du Christ, mais l'esprit de Dieu qui parle par leur bouche.

Déjà l'histoire des apôtres d'Abdias (2) se place à un point de vue universel pour apprécier ce grand événement, et nous voyons d'anciennes peintures byzantines rapprocher la confusion des langues de Babylone du don miraculeux des langues de la Pentecôte, en figurant celle-là par des langues de feu et des rayons lumineux dirigés obliquement du haut des cieux, et celle-ci par des langues descendant verticalement sur les apôtres (3). Le mot de saint Augustin (Serm. 295, § 2) : *Columba ligat, columba solvit*, « c'est la colombe qui lie, et c'est la colombe qui délie, est confirmé d'une manière merveilleuse par la tradition mexicaine (4), d'après laquelle c'est la colombe qui apporta après le déluge, aux enfants muets des hommes de la race nouvelle, les racines du langage : elle portait dans son bec une branche garnie de différentes sortes de feuilles, ou partagea entre eux les trente-trois languettes de la cime d'un arbre.

(1) Apocalypse (XVIII, 5).

(2) Abdias (VII, 5).

(3) Didron man. (p. 206).

(4) Clavigero, *Geschichte von Mexiko* (II, 7), *Leben Christi* (t. VI, 594).

A l'origine des temps le Verbe divin avait conversé dans l'Eden avec l'homme nouvellement créé et avait mis ainsi en activité sa faculté de parler.

L'homme, cette image de Dieu, était arrivé de la sorte à la connaissance de lui-même en faisant le premier usage de sa raison, de même que ses yeux remarquèrent qu'ils jouissaient de la faculté de voir lorsque le soleil vint luire à l'horizon des cieux. Ce fut à l'occasion de cette confusion première, religieuse et politique, qui eut lieu à Babel, que le langage, qui était originellement un, se partagea en *λόγος*, ou dans des langues diverses, et de ces notions confuses se formèrent les diverses *mythologies*. Lorsque la révélation nouvelle vint éclairer le monde, la véritable théologie reçut son fondement et la science religieuse devint de nouveau universelle ou catholique. La désignation de *catholique* donnée à la foi et à l'Eglise a été employée dans sa lutte contre les sectes gnostiques, lutte dans laquelle l'antique paganisme chercha à vaincre le christianisme spirituellement, à l'aide de ses généalogies. Le pape Evariste, né à Béthléhem au commencement du deuxième siècle, ordonna que cette désignation devînt d'un usage général (1).

Les anciennes religions étaient des religions particulières à chaque peuple, des religions d'État; la religion chrétienne seule se fait reconnaître pour la religion universelle. *Le retour aveugle vers les principes d'un nationalisme*

---

(1) Hefele, *Patr. apost.* (p. 274). Kreuser, *Kirchenbau* (II, 7).

*grossier est une désertion de l'idée chrétienne* qui avait supprimé l'ancienne division et n'admettait plus d'inimitié native entre les peuples.

La science ancienne était *ethnographique*, et il en était de même pour la *linguistique*; on trouve même chez Cicéron une naïveté incroyable quant aux étymologies; les anciennes interprétations de la Bible elles-mêmes se plient à l'esprit des temps et des circonstances. C'est l'esprit né de l'Église de Jésus-Christ qui a donné naissance à la philologie, et Tertullien le déclare avec une grande profondeur : « Tous les peuples de la terre ne nous repré-  
» sentent qu'un seul et même homme sous des noms dif-  
» férents, ayant la même âme, quoique s'exprimant diver-  
» sement, animés d'un même esprit, quoique doués de gé-  
» nies variés; chaque peuple a sa langue particulière, mais  
» les racines des mots sont les mêmes (1).

La confusion subite des langues qui eut lieu à Babel ne s'explique elle-même que comme un miracle produit par l'esprit d'en haut, qui laissa les hommes livrés à eux-mêmes. Le Talmud de Jérusalem et celui de Babylone le déclarent également : « Tous les hommes ne parlaient qu'une seule  
» et même langue, et ne formaient qu'un seul peuple,  
» parce qu'ils parlaient la langue sacrée par laquelle le

---

(1) *De testim. anim.* (c. 6) Apol. (58). *Unam omnium rempublicam agnoscimus mundum.* Orig. *ep. ad Rom.* (VIII, 6). *Christianorum non est una gens, sed ex omnibus gentibus unus populus.* Augustin. *de opere monach.* (§ 35, t. III, 565)... *Omnium enim Christianorum una respublica est.*

» monde avait été créé dans l'origine. » Il se produisit une crise spirituelle dans l'intérieur des âmes avant la formation des différentes langues et la séparation des peuples. Les mots, tout en conservant une unité substantielle dans leurs racines, se différencièrent dans leurs formes (1). Lorsque l'Esprit saint descendit sur les apôtres, un double miracle eut lieu tant par rapport à ceux qui parlaient que par rapport à ceux qui entendaient parler; car « tous se » mirent à parler des langues différentes, et chaque peuple entendit célébrer les grandeurs de Dieu dans sa langue propre (2) ». « Ce n'était qu'un homme comme nous, » s'écrie Arnobe (3), qui parlait dans un seul idiome, mais les peuples différents qui l'entendirent parler crurent chacun l'entendre parler la langue de son pays. » Il reporte ainsi le miracle au Verbe divin. Le Christ est l'Homme-Dieu, et par lui le divin a été rendu accessible aux hommes. Il est l'Â et le B de l'histoire et de la pensée dans le monde, car le christianisme seul avec le riche trésor de ses idées nous donne l'intelligence des choses, et le divin fondateur de la religion universelle sup-

---

(1) M. Renan ramène la formation des langues à l'instinct, et il parle de même d'un instinct religieux. Pour lui la croyance en un seul Dieu, l'organisation entière de la société, les sciences et les arts, toutes les inventions des hommes ne sont que le résultat de ses instincts les plus profonds (*Hist. des lang. sémit.*, I, ch. 1).

(2) Act. des apôt. (II, 4, 11). *Omnium linguæ locuti sunt, ab omnibus intellecti sunt.* Augustin in Ps. LIV, 11.

(3) Arnobe (I, 46).



prime en même temps les barrières qui séparaient les nations. Une vérité unique prend la place de l'erreur aux formes multiples.

Les rabbins regardaient la traduction des Saintes Écritures en langue étrangère comme une profanation, et prétendirent même que la terre trembla lorsque celle des Septante fut livrée à la publicité. C'est pourquoi les Hébreux se tenaient éloignés de toute science étrangère. Ne lit-on pas en effet dans la Mischna (1) : « Mau- » dit soit celui qui élève des pores et celui qui instruit son » fils dans la science grecque ! » Les Samaritains regardent encore aujourd'hui comme un crime contre la religion de mettre entre les mains des étrangers un livre écrit dans leur langue sacrée et avec ses saints caractères (2).

L'idée que la langue des Grecs et celles des Barbares avaient la même origine et étaient parentes entre elles, était une idée étrangère même à un homme comme Aristote, qui recherchait cependant d'ordinaire les caractères naturels et les lois de toutes choses.

La traduction du *Pater* et du Nouveau Testament dans toutes les langues du monde fournit les premiers éléments de comparaison. La différence du génie des nations, comme celle de leur esprit religieux, différence qui trouvait son expression dans les divers idiomes des langues, ne disparut qu'en ce jour de la Pentecôte. Dans ce sens aussi

---

(1) Sanhedr. (14, 4).

(2) Robinson, *Neuere Forschungen* (169).

Japhet pénétra dans les tentes de Sem, comme l'observe Kaulen dans sa *Confusion des langues* (1), parce que les peuples de race indo-germanique acquirent dans le cours des temps la plus grande supériorité dans les langues, pendant que les Sémites laissèrent se perdre de plus en plus leurs avantages. Les langues se partagent en langues *radicales* ou à *simples racines*, en langues *combinantes* et en langues à *flexions*. Comme *langue* à simples racines ayant des mots inflexibles, il faut citer la langue chinoise. On peut classer parmi les langues combinantes le groupe des langues tura-niennes qui conservent la racine, mais qui y ajoutent des préfixes et des suffixes. Les langues à flexions sont les langues sémitiques et indo-germaniques dans lesquelles, du moins dans les dernières, le noyau du mot s'accroît et se développe complètement, et où la racine originelle s'épuise par la déclinaison, la conjugaison et toutes les modifications imaginables et s'absorbe même souvent jusqu'à être méconnaissable. Il est à remarquer que ce ne sont que les langues à flexions qui ont développé des systèmes mythologiques et qu'il n'y a que les peuples ayant eu des religions mythologiques qui sont devenus chrétiens.

Un homme d'une science profonde qui a disparu de la scène de ce monde il n'y a pas bien longtemps, a dit en traitant ce sujet avec son esprit pénétrant (2) : « Le chris-

---

(1) Kaulen, *Die Sprachverwirrung* (74).

(2) Baron d'Eckstein, *Askesis*, publié par M. Dollinger. (Préface, IX.)

» tianisme brise la dureté des Juifs et fortifie la faiblesse  
» des Payens; il développe, avec le secours de l'Esprit  
» saint, les rapports religieux de l'homme avec Dieu que  
» le judaïsme n'avait point développés, et repousse le  
» panthéisme énervant qui avait pris possession de l'es-  
» prit des peuples payens » (p. 11). « Le christianisme  
» veut se soumettre le monde par le Saint-Esprit et la  
» parole de Dieu, tandis que l'islamisme veut le conquérir  
» à l'aide d'une guerre d'extermination et par une conver-  
» sion forcée » (p. 150). Pour ce qui concerne les langues  
» sémitiques avec leur cachet primitif, elles sont de leur  
» nature trop dures, trop rudes, trop roides et trop inflexi-  
» bles, pour qu'elles aient pu servir convenablement,  
» comme les langues aryennes, d'agents cosmopolites pour  
» la diffusion et la domination du christianisme. C'est  
» l'esprit chrétien qui, en se mettant en possession des  
» langues aryennes, en rectifiant et christianisant leur  
» génie payen plus ou moins cosmique, plus ou moins  
» panthéiste, a acquis dans ces langues des organes capa-  
» bles de l'aider à conquérir le monde; c'est ce qui fait  
» qu'il se propage tous les jours davantage dans les di-  
» verses parties du globe, à mesure que s'y étend de plus  
» en plus la domination des Européens, domination qui  
» ne s'explique que par le christianisme, parce que  
» partout le christianisme a pénétré, en les purifiant, l'es-  
» prit, l'intelligence et l'âme des peuples à langues  
» aryennes » (p. 152). « En général le Sémite n'est pas ca-  
» pable de s'approprier l'esprit d'une langue étrangère, à  
» moins qu'il n'ait été arraché à son pays natal, comme le

» Juif. L'islamisme lui-même aurait succombé certaine-  
» ment par suite de cette incapacité de maîtriser des es-  
» prits aryens et de les transformer ; ce n'est que parce  
» que des Turcs à l'esprit borné et une partie des Mongols  
» sont passés à l'islamisme, que celui-ci a pu se mainte-  
» nir. »

Avec le Saint-Esprit pénétra dans l'Église, le jour de la Pentecôte, la force vivifiante et toute-puissante de l'éternelle vérité, non-seulement pour établir des dogmes absolument achevés, mais pour jeter au milieu des combats des opinions humaines la semence de la révélation divine qu'elle contient, et, dans ce flux et ce reflux continu des idées philosophiques, donner à la foi éternelle et immuable un développement insensiblement progressif, en l'appuyant sur une conviction religieuse scientifique, capable de tout sauver. Il faut que cette force continue d'exercer encore aujourd'hui son action vivifiante dans l'Église, pour que, par le développement de ce qui a été considéré jusqu'ici comme de la foi, on puisse assurer un point d'appui solide à la pensée philosophique en matière de vérités surnaturelles en face du progrès général de l'esprit humain dans sa sphère d'action naturelle. Le christianisme a renversé les barrières entre les Juifs et les Payens, les blancs et les hommes de couleur. C'est en vain qu'on chercherait dans Platon et dans Aristote l'idée grandiose de la fraternité humaine ; l'idée que les hommes ne forment qu'une grande famille composée des enfants d'un seul Dieu est sortie du christianisme, et sans lui la science qui s'occupe de l'étude comparée des langues usitées parmi les hommes n'aurait

jamais pu prendre naissance (1). C'est alors seulement que fut posé le problème de la diversité des langues humaines, et c'est de la première fête de la Pentecôte que datent les commencements de la science du langage. Depuis le jour où les apôtres reçurent le don des langues, une lumière nouvelle s'est répandue sur le monde, et il se présente à nos yeux des aperçus nouveaux qui étaient restés cachés aux yeux des peuples anciens. Les vieux mots reçoivent des significations nouvelles, d'anciennes données prennent un nouvel intérêt, et les anciennes sciences tendent vers de nouveaux buts.

L'origine commune des hommes, la diversité des races et des langues, la faculté de toutes les nations de recevoir la culture intellectuelle la plus élevée, toutes ces questions acquièrent dans le monde nouveau du christianisme le plus grand intérêt au point de vue de la science. Toutes les langues, tous les peuples, toutes les mythologies témoignent de leur parenté commune, et, de même que l'étude des langues ramène à des racines communes, ainsi en est-il des divers systèmes religieux qu'une étude comparée ramène à des idées religieuses communes à l'origine. Nous arrivons par cette voie à la notion de la grande famille des langues, comme à celle du développement des systèmes religieux.

La science qui s'occupe de nos jours de l'étude comparée

---

(1) Cf. *Lectures on the science of language* by Max Müller (1864).

des langues est un triomphe de l'esprit humain, une victoire véritable et brillante remportée par le christianisme, auquel nous sommes surtout redevables de notre civilisation universelle. Toute notre éducation, l'idée de la civilisation embrassant le monde entier, ne sauraient être séparées de ce fond. Qui oserait dire que ce n'est là que de l'imagination, qu'une pure invention ?

Jésus-Christ termina sa mission divine en ce monde lorsqu'il dit à ses apôtres en se séparant d'eux : « Tout » pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez » donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom » du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Cette recommandation ne cesse d'avoir sa force surtout pour les pays des infidèles et ceux où le ministère de la prédication est peu ou point en activité, comme chez les chrétiens orientaux, dans l'Amérique du Sud, et même en Espagne.



## LXI

### Développement du paganisme jusqu'à la venue du Christ.

De même que la formation de la terre fut achevée à l'apparition de la personnalité humaine dans le monde, et qu'ainsi un champ d'activité fut assigné à l'histoire de la nature et à celle de l'humanité, de même le développement intellectuel et l'histoire religieuse des peuples avaient pour but final la venue du Fils de l'Homme. La création terrestre, qui avait abouti à celle de l'homme, eut son pendant dans l'esprit humain par la formation des mythes qui viennent aboutir au Christ. Jusque-là la mythologie ne cesse de créer des figures prophétiques du Sauveur qui apparaissent dans les siècles antérieurs à sa



venue, comme l'aube avant le soleil levant. Quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble des faits de l'histoire, on reconnaît positivement que les Évangiles ne sont pas élucidés seulement par les livres de l'Ancien Testament, mais que leur démonstration repose aussi sur le développement progressif de l'histoire universelle, à la suite duquel Jésus a mis fin en fait et en paroles au mosaïsme comme au paganisme ou aux religions mythologiques.

Bien loin d'épuiser par exemple par la citation d'Isaïe (VII, 14), qui a été attaquée de tant de manières, la prophétie relative au divin Emmanuel qui doit être engendré par une Vierge, ne voit-on pas plutôt que c'est la pensée fondamentale et inattaquable d'un grand nombre de mythes parallèles, que le Messie promis, le Sauveur de tous les peuples, doit être d'origine divine et engendré par une Vierge immaculée! Les écrivains grecs et romains sont d'accord pour témoigner que c'est pour ce motif que les yeux du monde étaient fixés alors sur la Judée. L'annonce faite par le Précurseur est aussi peu élucidée quand on se place seulement au point de vue judaïque, que le mot du Seigneur : *Tu es Petrus* et l'institution de la sainte Eucharistie dans la chair et le sang de la divinité, ainsi que la Passion du Fils de Dieu et sa Résurrection. Ils ne reçoivent leur confirmation qu'en les rapprochant du culte divin *préfiguratif* des peuples payens et du contenu de leurs livres sacrés.

Naturellement M. Renan et le public au service duquel il se met n'ont aucun soupçon de cette liaison nécessaire et intime. Il parle comme un homme sans jugement,

quand il dit que le Maître connaissait mieux les choses du ciel que celles de la terre, et qu'and il ajoute (ch. 28) : « La philosophie ne suffit pas au grand nombre, il lui » faut la sainteté. Un Apollonius de Thyane avec sa légende miraculeuse devait avoir plus de succès qu'un Socrate avec sa froide raison. « Socrate, disait-on (1) n'est » qu'un sage, Apollonius est un Dieu (?) » — Il en est ainsi de Jésus — notre profond académicien ne trouve parmi les fondateurs de religions que le seul Cathya-Mouni qui puisse lui être comparé ! Pourquoi pas ! Le christianisme et le bouddhisme n'ont-ils pas été repoussés l'un et l'autre des pays dans lesquels ils ont pris naissance ? Bouddha, qui cherchait à renverser dans l'Inde le système des castes, répondait à ceux qui lui reprochaient d'admettre au nombre de ses disciples des hommes tirés des plus basses classes : « Ma doctrine est une doctrine de grâce » pour tous. » Il reforma le brahmanisme et son panthéisme, et posa l'individualité humaine en face de la divinité qui absorbait tout en elle. Il rejeta le monde et foula aux pieds la famille et le soin des choses de la terre, afin de se consacrer avec ses disciples à une vocation plus relevée. Il trouva la doctrine de Confucius trop terrestre, et éleva ses regards davantage vers le ciel. Et pourtant il ne sauva ni la personnalité de Dieu ni l'immortalité personnelle de l'homme, car, selon lui, l'âme quand elle est sanctifiée va se fondre dans le *Nirvâna*, le *Rien*. Quant au

---

(1) Philostr. (IV, 2 ; VII, 11 ; VIII, 7).

culte extérieur, le grand Lama du Thibet a la crosse, la mitre et la dalmatique ainsi qu'un *pluviale* dans ses voyages, ou, quand il fait une cérémonie en dehors du temple, il agite un encensoir retenu par cinq chaînes et qui s'ouvre de lui-même à volonté, et distribue avec la main droite des bénédictions à ses fidèles. L'office célébré avec de doubles chœurs, les psalmodies, les exorcismes, le rosaire, le célibat des religieux et des nonnes, les exercices spirituels, la vénération des saints, les jeûnes, les processions, les litanies et l'eau bénite, on trouve chez les bouddhistes toutes ces ressemblances avec le culte extérieur du christianisme. Mais que signifie tout cela? M. Renan l'avoue lui-même : La domination de l'esprit sur la chair, toutes nos tendances intellectuelles et morales se rattachent à la religion de Jésus. — Qu'a donc de commun le Christ avec Cakya-Mouni? La vie religieuse des Chinois se borne au culte officiel des ancêtres, et c'est tout!

« Le Christ est la fin de la mythologie comme de la révélation (1). » Le paganisme et le mosaïsme n'ont pas d'autre but. Le christianisme seul nous donne la clef

---

(1) Schelling, *Philosophie der Mythologie* (p. 515, 559, 548).  
 « Basé sur la Bible, le christianisme donne la meilleure solution des traditions de l'humanité, » a dit Napoléon I<sup>er</sup>, qui savait apprécier à leur valeur les grands événements historiques, et ne descendait jamais à ce verbiage mesquin emprunté à la fausse philanthropie des loges maçonniques.

de toutes les anciennes religions; il est l'accomplissement des promesses que Dieu a faites à l'humanité. Quel sens large et profond n'y a-t-il pas dans ce mot *religion* par lequel les Payens désignent le rapport de l'homme avec Dieu! Elle est le lien qui rattache la terre au ciel, qui relie de nouveau le fil brisé, comme l'indique son nom dérivé du mot *religare*. Elle nous fait penser à nos rapports originels avec Dieu (*religere* cf. *intelligere*) et réveille nos aspirations vers des destinées plus hautes. Ces aspirations sont apaisées par Jésus qui invite les hommes à venir vers lui en leur disant : « Prenez mon joug sur vous et ap- » prenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et » vous trouverez le repos de vos âmes (1). » Le christianisme répond si bien à tous les besoins de l'humanité que Tertullien dit dans son Apologie (2) que « l'âme humaine est naturellement catholique. »

L'antique théologie des prêtres payens fut surtout cosmogonique (5). Uranos qui, après la création du ciel et de la terre, engendre les Titans, savoir six principes mâles et

---

(1) Saint Math. (XI, 29).

(2) Apolog. (XVII, 184).

(5) Les cabalistes enseignaient que dans la Genèse de Moïse il était question d'une deuxième création, et que c'est à cause de cela qu'elle commençait par un  $\aleph$ . Comp. mon *Heidenthum*, etc. (1. I). « Théologie cosmique. » Bruch, *Doctrine de la préexistence de l'âme humaine*. (Strasbourg, 1859.)

six principes femelles, est soumis par Chronos à la castration, ce qui veut dire que les mondes n'engendrent pas et qu'il n'en est pas créé de nouveaux. De la partie mâle ou de l'écume de la mer (de Varuna) naît Aphrodite, la mère de l'amour sensuel, en d'autres mots : la durée des choses dans le temps est assurée par la génération. Combien n'est-il pas surprenant qu'après plusieurs milliers d'années de séparation le cercle des idées et des conceptions sensibles et religieuses des peuples soit resté le même, et que nous puissions suivre leurs traces jusqu'au commencement des temps historiques ou jusqu'aux temps où les croyances et la pensée humaine s'appuient sur des documents historique. Si La Gnose s'est approprié les pensées fondamentales du paganisme le plus reculé et s'est formé une croyance panthéiste pareille à celle des Indous.

La doctrine de la création et de la rédemption de l'homme, de la chute et du retour vers Dieu forme le dogme fondamental de l'antiquité, mais nullement dans le sens de la foi chrétienne. Car, d'après la tradition originelle de l'Orient, la *chute des âmes* a eu lieu parce que l'âme du monde, en aspirant après les plaisirs de la vie, a été soumise aux vicissitudes du temps, mais elle cherche à sortir de ce monde de songes, où les sens l'égarent, en s'efforçant sans cesse de remonter vers les régions infinies d'où elle est venue. La divinité s'est abîmée elle-même dans le jeu trompeur de la création, et dans ses *pérégrinations* et ses *métamorphoses* elle a pris la forme des poissons, des oiseaux et des animaux inférieurs, et elle a donné

ainsi l'existence aux corps (1). L'étincelle d'en haut s'est répandue dans la magie des phénomènes, la lumière et la vie divines se sont dissoutes dans la matière. C'est là le commencement des *aventures* ou des métamorphoses (*Avatars*) où la Divinité s'incorpore elle-même dans la matière et commence la mascarade de cette vie. Le livre Schasta nous enseigne que « le monde des corps est le lieu d'expiation des esprits déchus, » — par conséquent le monde d'ici-bas est un purgatoire et un enfer. Chaque corps est la prison d'une âme. Le dieu sauveur descend ici-bas pour délivrer de cet empire des ténèbres l'âme bannie du ciel et perdue dans la magie des formes. Aussi le brahmane nous parle-t-il de plusieurs incarnations de la Divinité; et l'Indou ne trouve rien de nouveau dans la doctrine chrétienne: il prétend même qu'il n'y a rien à y apprendre qu'il ne sache déjà depuis longtemps (!). C'est là le Dèmiourgos, l'Agathodémon des Gnostiques qui descend dans ce monde pour relever la race déchue. Selon la croyance de l'Indou, ce n'est pas seulement l'homme, mais aussi le reste du monde qui a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qui sera absorbé de nouveau par le Grand Tout. Voici ce qui est dit dans la Rîg-Véda (2): « Puruscha est ce » Grand Tout, sa tête est le ciel, de son œil émana le so-

---

(1) Les mythologies gaëlique et germanique trahissent leur parenté intime avec la mythologie indoue dans ces nombreuses métamorphoses des hommes en animaux dont ils ne peuvent être délivrés qu'au bout d'un certain temps.

(2) Rîg-Véda (VIII, c. 4, hymn. 17-19).

» leil, de son cœur la lune, de sa bouche le feu, de son  
 » haleine le vent, de son nombril l'atmosphère, de ses  
 » oreilles les diverses parties de l'univers, de ses pieds la  
 » terre ; c'est ainsi qu'il forma les mondes. »

Le Protogonos ou l'Adam Cadmon attire de nouveau à lui tous les êtres, qui ne sont qu'une émanation de son moi.

Les paroles de Jésus (1) : « Quand je serai élevé de  
 » terre, j'attirerai toutes choses à moi, » sont la base sur laquelle la Gnose établit sa doctrine. « Nous sommes de sa race (2) et nous retournerons vers lui. Le Christ est la tête, et nous sommes les membres de son corps ; nous vivons en Lui, nous nous mouvons et nous subsistons en Lui, et en nous unissant à Lui nous participons à la vie divine. — L'Indou espère arriver au moins dans l'autre monde dans une caste plus haute. C'est là, comme on voit, le panthéisme le plus aimable, mais dont Jésus se montra l'adversaire sous tous les rapports (3).

Le Sauveur a dit : « Comme Moïse éleva le serpent  
 » (d'airain) dans le désert, de même faut-il que le Fils de

(1) Saint Jean (XII, 32).

(2) Act. des apôt. (XVII, 28).

(3) J'ai déjà montré dans mon *Jerusalem* (t. II, 246), qu'on retrouve encore aujourd'hui dans les Nosaires et les Druses du Liban les restes des Gnostiques. Il est également bien surprenant que dans les *montagnes blanches* les systèmes religieux de l'Égypte et de l'Inde se soient isolément conservés.

» l'Homme soit élevé; afin que tous ceux qui croient en  
» lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éter-  
» nelle. »

Ces paroles ne font pas penser seulement à l'élévation du Sauveur sur la croix, mais aussi au serpent de Sérapis dont les Juifs oublièrent plus tard le sens symbolique et qu'ils détruisirent pour ce motif (1); il figure l'Esprit du monde dont le regard brille comme l'éclair. *La croix est dessinée sur le plan céleste par le croisement de l'Equateur et de l'Ecliptique*, et elle passe par les régions équinoxiales et le zodiaque. Par conséquent le serpent est la figure de *Kneph*, le Dieu de la lumière, son entortillement en forme de cercle est en même temps le symbole de l'éternité, et quand il change de peau il est l'image de l'éternelle jeunesse. Il figure sur la coupe d'Esculape le symbole du salut en opposition avec le serpent du péché, par lequel la mort et tous les maux sont venus dans le monde. Les Égyptiens révéraient sous cette figure le dieu du temps *Seb Chronos*, et *Ophion*, le bon Génie qui présida à l'origine des choses, se montre aussi sous la forme d'un serpent dans le combat des Dieux. Le temps doit guérir

---

(1) Mischna (Pesachim, c. 4, 9) : « On a loué Hiskias de ce qu'il ait brisé le serpent d'airain. » Dans le II<sup>e</sup> livre des Rois il est dit : « Et il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait, car jusqu'à ce jour les enfants d'Israël lui avaient fait des sacrifices et on l'appelait Nehusehtan. » Les Rabbins font remarquer que les mots Nahasch, Serpent et Messie donnent d'après la Gématrie le même nombre (558).



toutes les blessures : le serpent qui change de peau est le symbole du renouvellement de la vie ; car avec l'ancienne peau se dépose en même temps l'ancien corps pour laisser se produire le nouveau. Sur la coupe du salut sont figurés, comme attributs du Dieu de la santé ou du salut, un serpent vivant et un serpent mort, que le premier rappelle à la vie au moyen d'une herbe mystérieuse. Le serpent du désert représente Sérapis ou Osiris, le juge des âmes, revenu de la mort à la vie.

Le serpent sacré joue aussi un grand rôle à Eleusis, et en général dans les mystères, comme symbole de Zeus (Père de Zagreos par Perséphone) et du grand Cabire ou de Dionysos (1). De même que le serpent du salut est opposé au serpent vénimeux, l'Agathodémon au Cacodémon, ainsi Python élevé sur la croix, dont la vue donne la vie, est opposé au dragon de la mort et de l'abîme. Cette prophétie de la Genèse (III, 15) : « La race de la femme écrasera

---

(1) Corybas continue de vivre sous la figure du serpent (Orph. hymn. 59), et celui-ci était montré dans une boîte mystérieuse du culte des Cabires comme *un mystère effrayant* (*mysterium tremendum*). C'est ainsi que le serpent qu'on plaçait dans la boîte sacrée dans les mystères de Bacchus y figurait également comme symbole de la résurrection, et son souvenir est conservé éternellement avec celui du calice du salut dans une constellation du ciel. — Les Longobards payens de l'Italie vénéraient aussi le serpent sacré (Grimm, *Deutsche Myth.*, 649); c'est Odin qui, métamorphosé dans le serpent Ofnir ou Svafnir, habite trois nuits dans la demeure souterraine de Guhlöd. (V. mon *Jerusalem*, II, 656.)

sera la tête du serpent » forme la substance principale de la théologie anté-chrétienne. La solution en est fournie par le maître souverain de la vie et de la mort, qui a donné la vie au monde et a reçu de son Père le pouvoir de perdre la vie pour la reprendre ensuite; par celui qui est descendu dans les enfers, comme le véritable dompteur du dragon, pour combattre celui qui a été le meurtrier des hommes dès le commencement, et pour sauver l'âme captive.

L'immortalité sous la forme de *transmigration des âmes* est une doctrine toute particulière que nous ne trouvons définie bien clairement dans l'antiquité que chez les Indous et chez les Égyptiens (1). Cette croyance a pour conséquence la *métamorphose* des Dieux et des hommes. Tandis que l'Indou évite avec le plus grand soin de tuer même la vermine de peur d'y rencontrer l'âme d'un de ses ancêtres dans le cours de ses pénitences en ce monde, l'Égyptien place même les animaux sacrés sur les autels, et leur prépare de superbes tombeaux. Aussi les temples élevés sur les bords du Nil ressemblaient-ils plus ou moins à des ménageries. C'est à ce dernier peuple que les Grecs ont emprunté la doctrine de la *métempsychose*. La durée de la transmigration des âmes était fixée chez les Égyptiens à trois mille ans, c'est-à-dire au temps que le soleil reste dans un signe du zodiaque. Mais le chemin que parcourent les âmes, c'est l'écliptique ou le chemin du soleil,

---

(1) A. W. Schlegel, préface de la *Myth. égypt.* de Prichardt (XVIII).

suivant la doctrine enseignée dans les mystères. Si la psyché s'enivre à la coupe qui se trouve entre les constellations du Cancer et du Lion, elle tombe de la hauteur des cieux et pénètre par la porte des hommes, là où le soleil est à son point culminant, dans les cercles inférieurs ou humides. En descendant dans les dernières profondeurs de l'espace elle perd avec la conscience de sa haute origine le souvenir de sa félicité d'autrefois, jusqu'à ce qu'elle arrive, après des épreuves sans fin, dans le Hades où elle boit dans le calice du salut l'eau du Léthé, c'est-à-dire l'oubli de sa carrière sensuelle d'ici-bas, et où elle s'approche de la porte opposée, celle des Dieux que garde le Chien céleste : là s'échappe pour elle de l'urne du juge des morts le sort du pardon, et après avoir ainsi erré pendant trois mille ans, elle commence à remonter vers les sphères supérieures pour aller jouir du repos éternel dans le Paradis perdu et maintenant retrouvé du monde des cieux (1).

---

(1) Platon (Phaed., p. 42, 40, 47, 1) prétend : *πᾶσα ἀνθρώπων ψυχή φύσει τεθέεται τὰ ὄντα, τὴν οὐσίαν ὄντως ὄυσαν*, c'est-à-dire que dans sa préexistence, lorsqu'elle était encore avec Dieu, l'âme humaine a contemplé face à face les idées divines du vrai, du beau et du bien, qui sont les substances éternelles des choses temporelles. Le Christ s'explique en un sens infiniment plus relevé quand il dit (saint Jean, I. 18; VI, 46) qu'avant son Incarnation il a été avec son Père qui lui a tout montré et tout révélé, de telle manière que Lui, *le Verbe divin L*, est venu communiquer aux hommes les idées qu'il a vues chez son Père. — Epicure se

Il est question ici *du chemin de la croix des âmes* qu'elles parcourent dans leur retour pénible vers la céleste patrie. Ce n'est pas le Christ qui a fait entrer la croix dans le monde autrefois si plein de joie, ou qui est la cause « *que le gibet est adoré dans le monde* », pour nous servir des expressions poétiques du comte de Platen ; l'ancien monde était plein de peines et d'incertitudes, il cherchait de la consolation dans ses mystères, et s'efforçait de trouver un appui dans le principe de toutes les religions, dans la certitude de l'immortalité de l'âme après la mort. Le *Signe de la Croix* dominait aux yeux des Payens le monde des esprits et celui des hommes ; il planait figurativement sur le Globe et était dans la main des prêtres égyptiens le symbole qui montrait aux âmes le chemin qu'elles avaient à parcourir pour parvenir, après des stations diverses, à se sauver et à retourner vers le ciel. Comme Pluton, Sérapis possède la clef du Hades, et dans son temple d'Alexandrie il embrassait en petit le monde entier de ses bras étendus. Lors de la destruction du Sérapéion les chrétiens découvrirent, à leur grande joie, la figure de la croix ou le *Tau* mystique, qui, d'après l'explication que leur donnèrent les indigènes versés dans la science des hiéroglyphes, signifiait la vie future (1).

---

sert du mot *πρόληψις*, pour désigner l'idée préconçue ou la connaissance instinctive de l'âme ; il accorde par conséquent à celle-ci une sorte de nature prophétique.

(1) Socrate, *hist. eccles.* (V, 17). V. pour plus de détails dans

De même que l'âme du monde est descendue dans ce monde lunaire où alternent la lumière et la nuit, la réalité et les songes, la vie et la mort, ainsi chaque psyché, considérée isolément, s'aperçoit qu'elle est mêlée au jeu trompeur des phénomènes de la nature, et aspire après la fin de ses jours, après l'heure de la délivrance. La croyance dans l'immortalité, dans son origine et sa fin en Dieu, la soutient seule; elle fait pénitence pour ses fautes, jusqu'à ce que le Médiateur et le Réconciliateur éternel lui ouvre la porte qui donne accès au royaume de la gloire.

D'après la théosophie indoue l'univers a été produit par le sacrifice de la Divinité, et le Créateur en est le prêtre suprême, car il s'offre lui-même dans le monde des corps. L'univers serait anéanti sans ce sacrifice continu de la Divinité. Celle-ci est devenue elle-même *patiente* dans ce monde de déchirements. — Cette doctrine grandiose était rendue sensible chaque année aux peuples dans les cérémonies du culte divin. C'est Bal Isvara ou Osiris que l'antiquité indoue et égyptienne vénérail comme le Dieu *préfiguratif* de la Passion, et dont le corps était censé conservé en bien des lieux consacrés au culte dans l'Adyton ou le Saint des Saints.

Quoique le nom d'Osiris n'ait pas été *un nom divin ineffable*, comme celui de Jéhovah, on voit pourtant dans Héro-

---

mon grand *Leben Christi*, t. VI, le chap. 115, qui a pour titre :  
« *Mysterium des Kreuzes in alten Bunde.* »

dote (II, 47, 61, 170) combien il s'efforce de rester fidèle à la promesse qu'on l'avait obligé de faire, de ne pas nommer celui en l'honneur de qui les hommes et les femmes se flagellaient et se meurtrissaient le corps, le jour de sa fête à Saïs et à Bubastis, et il parle de sa mort et de son tombeau comme d'un mystère qu'il n'est pas permis de faire connaître. Plutarque s'exprime de la même manière dans son traité sur Isis (10, 52) : « Il n'est pas permis, dit-il, d'en raconter davantage de la mutilation d'Horus et de la décapitation d'Isis. » Dès la plus haute antiquité on croyait en ce dogme dont saint Jean a dit (III, 16) : « Dieu a » tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin » que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais » qu'ils aient la vie éternelle. » La Communion par la chair et le sang de la Divinité à la table de l'Alliance et celle qu'on donnait avec le calice dans les mystères nous ont beaucoup occupé précédemment, quand nous avons parlé de l'institution de la sainte Eucharistie.

A Alexandrie on portait en pompe, autour de son tombeau, l'image d'Osiris Adonis. A Argos sa crypte était placée à côté de la grotte de Zeus Soter; et lorsque la flotte d'Athènes se rendit en Sicile, ce fut précisément au moment de ce cortège, ce qui fut regardé comme un mauvais présage. Partout on entendait des femmes chanter des hymnes lugubres dans des chapelles mortuaires (1). Byblos était un des lieux principaux où ce culte était célé-

---

(1) Pausan. (II, 18).

bré. Là on montrait aux fidèles les marques des plaies de ses pieds et on expliquait sa disparition (ἀφανισμός) ainsi que son retour (ἐφύρτισ). « Lorsqu'ils ont cessé de faire leurs plaintes, raconte Lucien, dans sa *Déesse Syrienne* (6, 7), ils offrent à Adonis des sacrifices comme s'il était mort, mais le lendemain ils disent qu'il est ressuscité. » Ainsi pendant la semaine sainte des fêtes d'Adonis on célébrait rituellement l'anniversaire de sa mort par des lamentations, on visitait son sépulcre et on fêtait sa résurrection, en souvenir de la passion et de la mort de la Divinité incarnée dans l'humanité. — Le même Dieu portait dans l'île de Chypre le nom de *Ķyris* et les Payens imploraient la miséricorde divine par des *Ķyrie eleison* (1). Dans la Pamphylie les Pergéens donnaient à Adonis le nom d'*Abobas* : ceci rappelle le souvenir de ce roi de l'Orient des temps primitifs, nommé *Abus*, dont le nom se retrouve dans celui des ruines de Thèbes, la ville d'Abu (Medinat Abu), et en d'autres endroits encore de l'Afrique, tandis que les Hyksos, qui avaient été expulsés de l'Égypte, firent revivre ce nom en Ibérie sous la forme de *Habis* (2).

De même que dans l'Occident c'était Bal ou Baldr, tombé trop tôt dans le pouvoir de *Hel*, que pleuraient les dieux, les hommes et les animaux, la terre, les arbres, les pierres et tous les métaux, ainsi se lamentait-on en Orient

---

(1) Arrien, diss. Epict. (II, 7).

(2) Justin, hist. (XLIV, 4).

au sujet de Tammuz-Adonis. Voici ce que Kuthbami raconte dans son livre sur le pays de Nabata, dont le texte original appartient, d'après Chwolson, au 14<sup>e</sup> siècle avant J.-C. :

« Les contemporains de Janbuschad prétendent que tous  
» les Sakain et toutes les statues des Dieux se lamentaient  
» au sujet de la mort de Ianbuschad, de même que le font  
» les anges et tous les Sakain au sujet de Tammuzi.  
» Les statues des dieux se rassemblaient de toutes les  
» contrées de la terre dans le temple *El Askul* à Babel, et  
» se rendaient ensuite ensemble dans le temple du Soleil  
» auprès de la grande statue en or du dieu qui était sus-  
» pendue entre ciel et terre (1). La statue du Soleil était  
» placée au milieu du temple, entourée de toutes les statues  
» des Dieux, et se mettait à se lamenter au sujet de Tam-  
» muzi ; les statues des Dieux pleuraient aussi depuis le  
» coucher du soleil jusqu'à son lever, et retournaient ensuite  
» d'un seul élan dans leur pays. » Le traducteur arabe  
Abubekr Wahschijja remarque à ce propos : « Tous  
» les Sabéens de notre temps, ceux de Babylone et ceux  
» du Hauran, se lamentent et pleurent encore maintenant  
» au sujet de Tammuz en ce jour de fête qu'ils célèbrent

---

(1) Le peuple prétend de même que le Vendredi-Saint les cloches se rendent à Rome. Il se cache sous cette idée un souvenir des temps les plus reculés. — D'après la légende, le porc déterre la cloche : le porc est la bête d'Adonis, parce qu'il a trouvé ce dieu couché dans un sillon. (Comp. ce qui a été dit précédemment d'Adonis dans une note du ch. §1).



» pendant le mois qui porte son nom, et ces lamentations  
 » sont fêtées solennellement, surtout par les femmes. »  
 Chwolson dit au sujet de Tammuz (p. 50) : « Un écri-  
 » vain chrétien, Abu Saïd Wah ibn Ibrahim, qui vécut  
 » dans la première moitié du 10<sup>e</sup> siècle, dit dans son  
 » calendrier des fêtes et des sacrifices des Payens syriens  
 » du Hauran : Au milieu du mois de Tammuz est la fête  
 » *el Bagat*, c'est-à-dire des femmes pleureuses, et c'est la  
 » fête qu'on célèbre en l'honneur du dieu Ta-uz. Les  
 » femmes le pleurent parce que son maître l'a si cruelle-  
 » ment mis à mort, *a moulu ses os dans un moulin* et les  
 » a ensuite jetés au vent. Les femmes ne mangent rien de  
 » ce qui a été moulu dans un moulin, mais seulement du  
 » froment ramolli dans l'eau. » — Nous savons d'autre  
 part (1) comment en l'an 456 de l'hégire (1065 ap. J.-C.)  
 sous le règne de Caïem, le 2<sup>e</sup> calife Abasside, on fit la ren-  
 contre, pendant une chasse, d'un convoi funèbre qui pou-  
 sait le cri : « Le grand roi des Esprits est mort, malheur  
 à notre pays ! » Taasia (ou lamentation) est le nom de la  
 fête célébrée dans l'Inde par les Musulmans en l'honneur  
 de leur martyr Husein, fête qui dure six jours, comme  
 celle de la déesse de la mort *Durga-pouja*, dont le peuple  
 jette ensuite la statue dans un gouffre. Le cercueil de Hu-  
 sein est aussi jeté finalement dans l'eau. La célébration an-

---

(1) *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*  
 (XVII, 599), cf. ce qui a été dit précédemment au sujet de la  
 mort du grand Pan.

nuelle de la passion de Husein par les Schiites ressemble d'après cela à une greffe entée sur un arbre d'origine immémoriale.

D'autres lamentations encore sont restées gravées dans la mémoire des peuples de l'Orient, ce sont celles qui étaient célébrées sur l'*Hadadremmon*, à cause de la mort du dieu *Hadad*, dont le sépulcre se voyait encore après le temps de Jésus-Christ, près du fleuve Bélus, à deux stades de Ptolémaïs (1); c'était un de ces nombreux monuments de Memnon qu'on rencontrait en tant de lieux différents. Memnon est mi-Amun, l'*aimé de Dieu*, nom qu'on retrouve chez les Israélites dans le mot *chalil*, qui est un titre d'honneur qu'ils donnaient à leurs patriarches. Hadad est le même nom que celui d'Atta ou Attes. En Phrygie les fêtes funèbres en l'honneur de la mort d'Attys se célébraient à l'équinoxe du printemps ou le 22 mars; l'arbre de la passion, sous lequel il figurait en qualité d'Agneau de Dieu, y était porté processionnellement dans le sanctuaire, et l'on entonnait un hymne qui commençait par les mots *Arbor intrat* (in cavernam) qui était comme une sorte de *Pange lingua*, après quoi on faisait l'adoration. Le 24 on célébrait un jour de fête appelé le jour du sang, en souvenir des plaies sanglantes du dieu; le 25, c'étaient les *Hilaries* ou la fête de la joie, car on célébrait ce jour-là le réveil ou la résurrection du dieu de la nature. Chez les Arabes et les Grecs, c'est Bacchus qui par sa mort avait

---

(1) Jos. Bell. (II, 10, 2).

donné la vie au monde, et dont la mémoire était conservée avec reconnaissance dans ses mystères. Mais les lamentations n'y duraient que deux jours, car le troisième jour retentissait le cri joyeux : « Ju, Jahu, il vit ! » qui s'est conservé dans le nom divin de Jao ou Jachos (1).

Les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident célèbrent des fêtes lugubres en l'honneur de la mort d'un Dieu ; de toutes parts retentit, du fond de l'antiquité la plus reculée, un chant élégiaque, soit que le Dieu ait été déchiré en morceaux sous le nom de Bal Isvara ou de Memnon Osiris, ou qu'il ait souffert et soit mort sous celui d'Horus Ameris ou de Tammuz Maneros ou d'Eljon Olenos, sous celui de Hu Aeddon, de Lohengrin ou de Baldr. Le monde hébreu seul n'avait aucune idée de ce Dieu de la Passion ; si ce n'est que le Messie, fils de Joseph, devait souffrir la mort entre les mains des fils de Gog et de Magog.

(1) On a reconnu depuis longtemps que le nom de Jao est un seul et même nom avec celui de Jahve ou Jéhovah ; par contre, le nom du divin Isiris ou Osiris n'avait pas été reconnu jusqu'ici dans le nom d'Israël. En sanscrit Asuro Medhas (l'esprit sage, intelligent) correspond à Ahuro-Mazdao, et les deux noms ramènent à la racine *ah*, en sanscrit *as*, qui signifie être et désignent originairement le grand Être, comme Jahve ou Jéhova chez les Hébreux. Mais en allant au fond des choses, ces noms n'avaient pas plus une valeur semblable, que ceux d'Adonai et Adonis, Eloah et Allah. Lydus mens. (IV, 58, 74). Οἱ Χαλδαῖοι τὸν Θεὸν Ἰαὼ λέγουσιν, ἀντὶ τοῦ φῶς νοητὸν, τῇ φοινικικῇ γλώσσῃ. Diodore, I, 94. παρὰ δὲ τοῖς Ἰουδαίοις Μωσῆν τὸν Ἰαὼ ἐπικαλούμενον Θεόν.

Tout ce que le Dieu souffre dans sa chair est imité par le prêtre et le fidèle dans le service divin. On retrouve dans le culte de Schiva la Passion religieuse, le mépris de la douleur et de la mort, et à cela se rattachent la vie ascétique avec ses différents degrés, la vie solitaire, et les fêtes de martyre des Yogis et des Sanyasis qui crucifient la chair et châtient le corps afin d'éteindre en eux la voix du sang (1). La matière vient du mauvais esprit et doit être anéantie; bienheureux celui qui réussit à s'affranchir assez des besoins de cette vie pour qu'il puisse se réjouir d'être uni à Dieu ici-bas. Il arriva ainsi que l'ascète indou espérait dans son orgueil se soumettre même les Dieux. Ne voit-on pas aussi parmi les cyniques grecs un Diogène laisser percer sa vanité par tous les trous de son manteau?

Chez les Sémites babyloniens (2), par contre, *la doctrine des errements de l'âme du monde* ne manqua pas d'avoir pour conséquence un culte sensuel, car dans le leur *la prostitution* prit un caractère religieux. C'est ainsi que dans le gnosticisme la direction ascétique suivie par les

---

(1) Les stylites syriens firent passer la vie ascétique payenne des prêtres d'Hiérapolis dans le christianisme, et saint Jean Stylite a été un véritable fakir chrétien. (Comp. ce que nous avons dit à ce sujet dans le ch. XXII.)

(2) Babylone est appelée dans l'Apocalypse (XVIII) la grande prostituée, qui a enivré les nations avec le vin de la colère de sa prostitution, et les a fait boire dans la coupe trompeuse de la sensualité, qui a donné naissance au paganisme.

uns aboutit chez les autres à une dégénérescence sensuelle. La mère de la vie invite ses filles à imiter sa mollesse. De même que la déesse céleste soupirait après les amours terrestres, et, poussée par le désir de se tremper dans l'*élément humide*, se laissa entraîner dans les serments de cette vie temporelle, de même ses prêtresses les Kédèches, ou les Hiérodoules furent forcées de se prostituer dans les temples ou dans des maisons spéciales dédiées à cette déesse. D'après Hérodote (I, 409), chaque femme de Babylone ne devait-elle pas sacrifier son honneur au moins une fois en sa vie à un étranger, dans le sanctuaire de Vénus Mylitta? Pareille chose avait lieu à Balbek, à la Mecque, à Ascalon et à Tyr, dans le culte d'Isis. Les Mèdes et les Arméniens rendaient hommage de la même façon à Anaitis dans leurs temples (1).

Les *Lyderines* (2) étaient aussi diffamées que le sont dans l'Inde les danseuses ou bayadères. A Comane, dans la Cappadoce, on comptait 5,000, à Corinthe 6,000 prostituées attachées au temple de la Vénus Cypriote, et il en était de même sur le mont Eryx; et à Carthage, d'après le témoignage de saint Augustin, la déesse phénicienne Aschéra conservait encore beaucoup d'adoratrices dans les

(1) Strabon (XI).

(2) V. dans mon *Heidenthum*, t. II, p. 213, les Kédèches, p. 222, les Galles et les Amazones, et mon *Jerusalem*, t. II, 519, 507, 591. C'est de ces Lyderines dégénérées que nous est venu un vilain terme d'injure allemand.

premiers siècles du christianisme. C'est ainsi que le paganisme babylonien comprenait le sacrifice de la virginité à la Divinité.

L'institution des Amazones eut pour but de réagir contre cette dissolution des mœurs ; les femmes qui en faisaient partie se soustrayaient complètement à la société des hommes, et formaient même de véritables républiques de femmes sous l'égide de la déesse de la Lune. Strabon (1) a conservé le souvenir d'une de ces républiques qui existait dans une île des Gaules à l'embouchure de la Loire. Les prêtres de la grande déesse d'Éphèse s'appelaient Mégabyzes ou Popes. C'est Mababhaga, la grande déesse de Mabog de l'Hiérapolis des Phrygiens, où, d'après Lucien (2), on voyait dans le Saint des Saints du temple, derrière le Presbyterium, à côté de la statue de Jupiter, *la statue miraculeuse d'Uranie*, qui était représentée assise avec un nimbe rayonné et une couronne en forme de tour sur la tête, une ceinture autour du corps, tenant dans la main droite un sceptre et dans la gauche un fuseau, et toute couverte des colliers les plus riches en or et en pierreries telles que sardoines, hyacinthes et émeraudes, offerts par des Égyptiens, des Indous, des Éthiopiens, des Mèdes, des Arméniens et des Babyloniens. Il y avait au-dessus de sa tête une sorte de pierre qui répandait un éclat particulier durant la nuit, et c'est ce qui l'avait fait

---

(1) Strabon (IV).

(2) De Dea Syra (c. 52).

nommer la lampe. Cette déesse réunissait en elle les divers attributs qui devinrent plus tard le partage de chacune des autres déesses. Le culte androgyne d'Artémise (Diane ou Tanaïs), tel qu'il se célébrait dans la presqu'île Cimmérienne, appelée aussi Cymmeris (?) se répandit jusqu'aux limites de l'Occident (1), où l'on a gardé le souvenir de Cymini ou de la Peine crucifiée (Kümmernisz). C'est Cybèle, la béricynthienne, la déesse de la montagne, la mère des Dieux, qui nous apparaît comme la mère des douleurs du paganisme, et dont les processions étaient conduites par les Métragyrtes, espèces de moines mendiants qui exécutaient des danses à la manière des derviches. Ils étaient appelés *Galles* ou *coqs*, à cause de leur chant de castrats, car, à l'exemple d'Uranos, d'Attys, etc., ils s'étaient rendus eunuques eux-mêmes (2). Aux habitudes masculines des femmes correspondent les habitudes féminines des hommes, mais cette interversion immodeste des sexes dans le culte d'Attys et d'Adonis donna naissance à une sorte de prêtres particuliers, les *Kinyrades*, qui introduisirent dans l'île de Chypre le culte infâme du pays de Chanaan, l'horrible vice de la sodomie. On voit encore l'Apôtre des Gentils exercer son zèle contre ces mœurs dénaturées (3).

En opposition fondamentale avec le culte de Mylitta ou

(1) Tacit. Germ. (45).

(2) Lucien (Dea Syra, 50).

(3) Rom. (I, 24); I Corinth. (VI, 9).

d'Isis avec ses cabanes de filles ou ses tentès de Vénus (Succoth Benoth) vient se montrer à nous celui de la déesse perse *Anâhita* ou littéralement l'immaculée (1). Elle est appelée encore dans Agathangelus : « La grande Anahit, » la reine, qui est la gloire et le salut de notre nation, qui » est vénérée par tous les rois, mais surtout par celui des » Grecs, la mère de toute Sagesse, la bienfaitrice de la » race humaine, qui a été engendrée par le tout-puissant » Aramazd (p. 47). » Hérodote l'appelle (2) la Mitra ou l'Uranie perse. Son temple principal était à Suse, la ville des lis, et elle en avait encore d'autres à Ecbatane et à Elymaïs. Polybe en parle sous le nom d'Artémise persique, car son culte, en se propageant, s'était confondu avec celui de la déesse arménienne et taurique. Le culte de l'Anâhita proprement dite de la Médie ou du génie femelle des eaux, s'étendit jusque dans la Bactrie, la Cappadoce, le Pont et la Lydie ; elle avait des temples à Sardes et à Damas.

Le sanctuaire de la Diane persique à Hiérocésarée fut consacré par Cyrus lui-même, d'après Tacite (3). Elle ressemble à la déesse Neith de l'Égypte, qui était adorée à Saïs et dans le temple de laquelle on lisait cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera.

---

(1) Windischmann (*Die Persische Anâhita oder Anaitis*) dérive ce nom de *âhita*, impur (cf. *situs*), précédé de la négation *an*.

(2) Hérodote (I, 131).

(3) Annal. (III, 62).



» Personne n'a jamais soulevé mon voile, et le fruit que  
 » j'ai engendré est appelé le soleil (1). » Elle est partant la  
 mère de la lumière et de la vie physique et intellectuelle ;  
 mais le voile et la ceinture sont des symboles de la vir-  
 ginité. A peu près vers le temps de Moïse, Cécrops trans-  
 planta le culte de cette Anahit ou *Athénaïs* à Athènes, qui  
 en a conservé le nom. C'est là que s'éleva sur l'Acropole le  
 célèbre temple de Pallas, ou *de la Sainte Vierge*, qui, parce  
 qu'elle était l'image de la Sagesse divine, était, dit-on, sortie  
 directement et sans aucune procréation sensuelle, de la  
 tête du Père céleste. Comme elle était figurée complète-  
 ment armée, en sa qualité de protectrice des villes et de  
 patronne du pays, elle avait originellement pour prêtresses  
 des femmes armées, et dans la suite elle eut aussi dans  
 son temple un chœur de vierges qui lui étaient consacrées.

---

(1) Sur l'obélisque d'Héliopolis se trouve cette inscription :  
 « Sésurtésen, le roi Soleil, l'éternel qui donne la vie aux hommes  
 » et qui est leur vie, au dieu (Phra), qui lui a donné le don de  
 » communiquer la vie. » Champollion reconnut dans le temple  
 d'Edfu un Emisi ou Mammisi, c'est-à-dire un lieu consacré à la  
 parturition de la déesse Hathor, qui était représentée ici à côté  
 de Har-hat avec son fils Harsont-Tho. Il reconnut de même à  
 Erment (Hermouthis), dans le Mammisi de la déesse Ritho, épouse  
 de Mandu, la représentation de la naissance de Harphré. Ces  
 peintures se rapportaient en même temps, d'après l'inscription  
 qui les accompagne, à la dernière Cléopâtre, qui avait eu de Jules  
 César un fils nommé Césarion. (Parthey, *Reise in der Levante*,  
 t. II, 597.)

Elle est cette colombe céleste qui apaisa le déluge et qui planta la première l'olivier, symbole de la paix, sur la sainte montagne. Elle est la Sagesse personnifiée, la divine avocate « qui trône à la droite du Père, comme le chante » Pindare, pour lui offrir les prières qu'elle a recueillies ; car elle est plus puissante que les Anges et elle leur distribue des missions à remplir, selon qu'elle en a reconnu la pensée en son Père (1). » Chez les Carthaginois Astarté s'appelait Belisama Malkat, la *reine des Cieux* et en même temps la *Vierge céleste*, et depuis longtemps l'on voyait parmi les signes du ciel l'image resplendissante de la femme de l'Apocalypse ayant sur les

---

(1) Dans Aristid., *Hymn. in Minern.*, p. 49. V. mon *Heidenthum*, I, 416, 450; III, 18. Callimaque chante ainsi dans son hymne à Apollon :

Τον χρόνον Ὀπάλλων, ὅτι οἱ κατὰ θυμὸν ἀείδει,  
Τιμήσει, δύνатаι γὰρ, ἐπεὶ Διὶ δεξιὸς ἦσται.

Athéné forme avec Apollon, le fils divin et le Θεὸς πῶρεδρος, la Trinité payenne, de la même manière que les cabalistes et les chrétiens hébraïsants, et, d'après leurs indications, le prophète de la Mecque, ont conçu l'idée de la *Schechina* et ont fait entrer Marie comme troisième personne dans la divinité. Le culte assyrien place la mère du monde Dercéto Sémirama sous la figure de la Colombe à côté de Dagon le dieu poisson, dont les rabbins ont conservé le souvenir dans le Messie Dag (χριστός ὁ ἰχθύς). (V. mon *Leben Christi*, t. V, ch. 58 : « Le mystère de la Trinité, » et mon *Jerusalem*, t. II, 50.)

genoux son fils l'*Étoile*. C'était là véritablement la *Madone du paganisme*.

Le nom de *Mère de Dieu* se transmet également à toutes les déesses *Palladiennes*. C'est à cette *ἱερα παρθένος, μουνογένης, Ὀβριμοπάτρη*, la protectrice des villes, ou à la déesse stellaire Astrée, que les péchés de ce monde engagèrent à s'enfuir dans les cieux, ou encore à Vesta, la gardienne du feu sacré, qu'étaient consacrées des vierges-prêtresses, telles que celles d'Ecbatane et de Thèbes en Égypte, où elles étaient appelées *les Épouses de Dieu* et les *Fiancées* de Jupiter-Ammon; à Patara et à Dodone on les nommait *Pallades* et à Rome enfin *Vestales*. A Sparte ce furent Hilarie et Phœbé, les enfants de Leucippe, qui firent d'abord le service divin, comme *filles d'Apollon*, dans les sanctuaires auxquels elles ont laissé leurs noms; mais lorsqu'on leur rendit aussi les honneurs divins, de jeunes vierges continuèrent d'exercer la prêtrise dans ces sanctuaires sous le nom de *Leucippides* et tissèrent, comme le faisaient pour Apollon les femmes d'Amyclée dans la maison de Chiton, chaque année, pour les statues de leur divinité, une tunique façonnée suivant les anciens modèles (1). Il n'y a rien de plus intéressant que cet antique culte d'une Vierge, Reine des Cieux et *Mère de Dieu* (2).

(1) Pausan. (III, 16, 1). V. mon *Heidenthum*, II, § 81 : « Les vierges payennes consacrées aux dieux, » et mon *Leben Christi*, V, 288.

(2) C'est comme un écho de cette vierge céleste du paganisme

D'un autre côté, il y eut une forte réaction chez les Sémites eux-mêmes. Les Hébreux s'appliquèrent à faire considérer le mariage comme une institution honorable, et s'opposèrent à la débauche sous toutes les formes. Moïse prescrit *qu'on ne doit pas jeter dans le tronc de Dieu le prix de la débauche, et qu'aucun eunuque ne soit placé dans son sanctuaire.*

Parmi les Aryens ce sont les Perses qui se montrent surtout les défenseurs de l'honneur et des mœurs. Hérodote les appelle *les ennemis des colombes* et dit qu'ils les chassèrent de leur pays, ce qui veut dire qu'ils les détestaient comme les attributs de Vénus ; car il y avait des colombes dans tous les temples de cette déesse de la débauche, à Babylone (1) et à la Mecque, à Ascalon, à Paphos et sur le mont Eryx, et jusque dans la Lybie, sur l'autre rive de la Méditerranée.

La doctrine de *la Lumière* de l'Iran fut à l'origine une grande antithèse contre le culte débauché de la nature, pratiqué par les Babyloniens et les Assyriens. Les Perses,

---

qui avait pour sanctuaire le plus beau temple de l'antiquité, le Parthénon, élevé sur l'Acropole d'Athènes, que vient résonner à nos oreilles le nom de *Sainte-Sophie* lorsque Justinien éleva à la Sagesse et à la Puissance divines, dans la ville aux sept collines du Bosphore, son célèbre sanctuaire. La basilique bâtie par le même empereur sur la montagne du Temple à Jérusalem portait également le titre de Sainte-Sophie, ainsi que l'appelle plus tard Antonin de Plaisance (c. 25).

(1) Jérém. (L. 16).

pleins d'une ardeur chevaleresque, s'étaient donné pour mission de défendre la vérité et le droit contre les mœurs dépravées des Sémites. Ils les combattirent le glaive à la main comme par la force du raisonnement, quoiqu'ils sussent aussi transformer le fer de leurs glaives en charraes et cultiver les sciences. Selon la loi indoue les Aryens étaient les seuls qui avaient le droit de lire les Védas (1).

Si l'Indou se gardait de tourmenter une bête, et de tuer même l'insecte le plus infime, pour ne pas interrompre le pèlerinage d'une âme à travers les règnes inférieurs, on voyait le Sémite faire même des sacrifices humains, par esprit de religion, pour imiter l'exemple du divin modèle. D'après Sanchoniaton, Chronos, que les Phéniciens appelaient aussi Israël, sacrifia à Eljun son fils unique Jéhud, revêtu des ornements royaux, et il se circonceint lui-même à

(1) Dans un livre dogmatique du temps des Védas, il est dit :  
 « Les Brahmanes, les Kschatryas et les Vaisyas sont les seuls qui  
 » soient des *Aryas* (des hommes honorables), et c'est pour cela  
 » qu'ils ont le droit d'assister aux sacrifices. Ils ne doivent pas  
 » parler avec un chacun, mais seulement avec des Brahmanes,  
 » des Kschatryas et des Vaisyas. S'ils ont quelque chose à dire  
 » à un Sudra, ils doivent dire à un autre : « Dis cela au Sudra. »  
 » C'est là ce que veut la loi. » Dans l'Atharva-Véda (t. IV, 20, 4 ;  
 XIX, 6, 2, 1), Dieu est appelé « Celui qui voit tout, les Sudras  
 comme les Aryas » — pour dire tous les hommes. Max Müller,  
*Wissensch. d. Sprache* (p. 175, 201). Comparez ce qui a été dit au  
 chap. XVIII au sujet de l'abolition des castes.

cette occasion. Les Jébuséens livraient leurs enfants pour être brûlés dans la fournaise de Baal-Moloch; le roi des Moabites livra même son premier-né au Dieu du feu Camos et ceux de Sépharvain rendaient leurs hommages à Adramelech et à Anamelech, dans des temps plus rapprochés de nous (1), tandis qu'on dressait sous les arbres verts et sur les collines des tentes pour les filles. Abraham lui-même a de la peine à vaincre la tentation d'immoler et de sacrifier sur un bûcher son fils Isaac au Dieu d'Israël. Son obéissance, pour avoir écouté la voix de Dieu et ne pas avoir imité l'exemple des Chananéens, lui est comptée pour sa justification (2).

C'est le prince des Dragons, Zohak (Dahâka) qui demandait des sacrifices semblables dans tous les pays d'alentour, et dans les temps postérieurs on racontait aux habitants des bords de la Méditerranée la légende d'Andromède exposée par Kawus ou Céphée au monstre de l'abîme. Alors apparaît Persée, le Sauveur *préfiguratif*, le héros céleste et le défenseur de la lumière, qui tue le monstre. C'est là un événement dont on re-

---

(1) II Rois (III, 27, XVII, 31).

(2) A. Glosz (*Verein. Staaten*, 1864, t. I, 518) raconte que non loin de Wilmington, dans l'État de Delaware, un homme qui avait entendu le sermon d'un méthodiste sur le sacrifice d'Abraham, avait voulu imiter cet acte méritoire aux yeux de Dieu et avait coupé le cou à son fils encore au berceau. Cet acte de pitié antique repose sur une interprétation fort différente de l'obéissance du patriarche.

trouve le pendant dans tous les pays, car partout on voit une princesse, une vierge, délivrée de la sorte (comme, par exemple, Hésione le fut par Hercule). Sur les côtes de l'Asie Mineure, de la Phénicie et de la Palestine, jusque dans la Lybie on rencontre partout la légende du héros de l'âge prédit, du chevalier saint George du paganisme, qui livre ce combat, universel dans l'histoire de l'humanité, au dragon ou au monstre marin, afin de reconquérir la fiancée du Soleil; partout il met fin aux sacrifices sanglants et renverse les autels de l'ancien culte. C'est là un fait de principe dont l'idée fondamentale se trouve exprimée avec une évidence plus grande dans le mythe de Jupiter, qui, en sa qualité de dieu de l'âge nouveau, renverse la table sur laquelle on lui sert les affreux mets de ces sacrifices, et qui foudroie Lycaon et ses fils, pour montrer que Dieu abhorre le culte thyestique (1).

Les guerres de l'antiquité méritent plutôt le nom *de guerres religieuses* que celles des temps plus récents. C'est ainsi que la guerre de Troie est au fond la lutte de la monogamie des Européens contre la polygamie des Asiatiques. Dans les guerres d'Alexandre ce sont les armes des Européens et la liberté grecque qui combattent contre le despotisme asiatique et leurs harems. C'est parce qu'ils furent des zélateurs de la religion que Cambyse tua avec son épée le bœuf Apis et qu'il témoigna du mépris pour le

---

(1) Apollod. (III, 8, 4).

dieu Plta à Memphis, et que Xerxès renversa la tour de Babel, s'opposa au culte de Mylitta, et ruina dans la Grèce les temples de tous les Dieux de l'Olympe, à l'exception de celui qui renfermait à Délos un autel sur lequel brûlait le feu sacré, ce qui accusait sa parenté avec les sept temples que les Perses avaient consacrés au feu. La lumière est le symbole de l'âge nouveau, dans lequel les Perses défendent avec leur épée, plus que tous les autres peuples, la vérité, le droit et la moralité. C'est alors que le dualisme se manifeste et entre en lutte, ici pour Ahuramazda, là pour Ahriman ! Si l'on voit le brahmane rendre hommage à la doctrine de l'émanation, et si, dans ses aspirations religieuses, l'Égyptien ne se montre préoccupé que de la lutte entre la vie et la mort, l'Aryen combat pour les principes moraux, comme le Germain fait valoir sa force et son courage héroïque en bravant la mort.

Le polythéisme fut vaincu en principe par Zaërétra. Il enseigna que : « au commencement il y eut deux Esprits ayant chacun son activité propre. Ce sont le bien » et le mal en pensée, en parole et en action. Soyez bon » et non mauvais, Ahuramazda est saint et vrai, et digne » de vénération à cause de sa véracité et de ses saintes actions. *Vous ne pouvez servir les deux à la fois.* »

Ce qui donne à la religion de Zaërétra une supériorité incontestable sur les religions mythologiques, c'est le culte sans images par lequel les Perses honoraient Ahuramazda, *le créateur du ciel et de la terre*. Strabon nous a conservé à ce sujet des renseignements détaillés : « Les



» Perses dit-il (1), ne dressent ni autels ni statues ; ils sa-  
 » crifient sur une hauteur, en considérant le ciel comme  
 » leur Dieu... Ils prient dans un lieu pur, et font leurs  
 » sacrifices la tête ornée de couronnes. Quand le mage  
 » qui dirige ce saint acte a coupé en morceaux les chairs  
 » de la victime, ils se les partagent et s'en vont sans donner  
 » aux Dieux leur part, car ils disent que les Dieux veulent  
 » avoir l'âme de la victime, et rien autre, quoique quel-  
 » ques-uns prétendent qu'ils mettent dans le feu un petit  
 » morceau d'épiploon. Il y a en Cappadoce une race nom-  
 » breuse de Mages qu'on appelle *Prêtres du feu* et on y  
 » rencontre beaucoup de sanctuaires des dieux de la Perse  
 » appelés *pyrés* (Câthrava) avec des enceintes au milieu  
 » desquelles il y a un autel sur lequel les mages entre-  
 » tiennent un feu qu'ils ne laissent jamais s'éteindre. Ils s'y  
 » rendent journellement et y chantent pendant une heure  
 » environ, ayant la tête couverte de tiaras, dont les bords  
 » descendent si bas sur les joues qu'ils touchent les lèvres.

---

(1) Comp. Diog. Laërt. *proœm.* 1 : « Les Chaldéens s'occupent  
 » d'astronomie et de prédictions ; mais quant aux Mages, ce sont  
 » eux qui sont chargés du service divin, des sacrifices et des  
 » prières, parce qu'ils prétendent être les seuls dont les prières  
 » soient exaucées. Ils méprisent *les images des dieux*, mais surtout  
 » celles qui font croire que les dieux peuvent être de sexe mâle  
 » ou femelle. » Les Mages de la Perse et de la Médie sacrifiaient  
 en plein air, dit Clément d'Alexandrie (*cohort. ad. gentes.*, c. 5),  
 et se vantaient d'avoir conservé toujours le feu sacré depuis qu'il  
 était tombé du ciel. (Spiegel, *Eran*, p. 61.)

» La même chose se voit dans les sanctuaires d'Anaïs et  
 » d'Omanus, qui sont également entourés d'enclos, et l'on  
 » y porte l'image d'Omanus en procession. »

Si nous remontons aux sources originales de la littérature religieuse des Perses, nous lisons dans le Farvardin Yascht (XXIII) au sujet des Génies « *immortels et saints* » :  
 « Nous faisons des sacrifices aux Génies purs, bons, forts  
 » et saints, aux Amesha-Çpentas qui sont au nombre de  
 » sept, ayant les mêmes pensées, les mêmes paroles et  
 » faisant les mêmes actions. » Dans ce même livre il est  
 dit d'Ahura-Mazda : « Son génie est le plus intelligent de  
 » tous et son âme Mathra-Çpenta est la Parole sainte ; les  
 » corps dont il se revêt sont ceux des génies immortels et  
 » saints » ; Mithras est son image ressemblante. Les six  
 Amesha-Çpentas qui ont été créés par Ahura s'appellent :  
 Vohumano, le δημιουργὸς ἐννοίας, celui qui donne les  
 bonnes inspirations et qui au point de vue physique règne  
 en maître sur le bétail et tous les animaux ; Ashavahista,  
 la vérité dans sa plus grande pureté ; Khsathrô vairya, le  
 magnifique Seigneur et maître du monde des métaux ;  
 Çpenta Armaiti, δημιουργὸς τοῦ γῆς, le Génie de la terre ; Haur-  
 vatat, le conservateur et le dispensateur des biens terres-  
 tres (Plutus) et le Seigneur des eaux ; Ameretât (Ἀθάνατος),  
 le Seigneur des arbres et le génie des récompenses dis-  
 tribuées aux hommes dans l'autre monde. Les mauvais Gé-  
 nies créés par Ahriman (paityâra, ἀντίπαλοι) sont Akuman,  
 Ander, Caurva, Taromat, Taric et Zaric : à leur tête se  
 trouve leur chef Anro Mainyus. — C'est ici que les  
 Juifs apprirent à connaître leur Asmodé, que le Bunde

hesch (p. 67) nomme Kasm Div, et qui a sous ses ordres sept mauvais esprits occupés à nuire aux créatures. A la croyance en la souillure communiquée par Ahriman au monde des plantes et des animaux se rattache la nécessité de la lustration. Les lois mosaïques relatives à la purification s'accordent la plupart avec celles des Perses; les moyens de purification employés par ceux-ci sont : 1<sup>o</sup> la prière; 2<sup>o</sup> la lecture du Zend-Avesta, ou « de l'explication du texte du livre saint »; 3<sup>o</sup> les sacrifices. Le Perse, quand il est sur son lit de mort, témoigne son repentir de toutes ses pensées, paroles et actions mauvaises, et il supplie Dieu de lui pardonner à jamais tout ce qu'il a pu faire de mal (1). — Pythagore fut en relation avec les Mages de la Perse, ainsi qu'avec les Chaldéens, à l'époque du règne brillant de Cyrus, et ce fut Zabratas, l'un d'eux, qui le purifia des péchés qu'il avait commis jusque-là, et qui lui apprit les conditions qu'il faut remplir pour être pur (2).

La doctrine de la Création, de la Chute et de la Rédemption par Saociaç, et celle enfin de la Résurrection sont les bases principales du système religieux de Zoroastre, qui enseigna, mille ans avant le Christ, au peuple des pers

---

(1) Windischmann (*Zoroastrische Studien*, 59, 87, 285, 29, 8).

(2) Porphyre (vit. Pythag., 12). Ce Zabratas, appelé aussi l'Assyrien, n'est pas un Mage mais un Chaldéen. Sa doctrine qui enseigne qu'il y a eu au commencement deux choses, le Père et la Mère, et que le monde forme une harmonie musicale, rappelle celle de la Gnose des temps postérieurs.

Mazdayacnas la croyance à Ahuramazda. Cette doctrine se rapproche surtout de celle du christianisme par ce qu'elle enseigne relativement aux âmes et par le dogme de la résurrection de la chair. Il est dit dans le Bundehesch : « Qu'est-ce qui est créé d'abord, est-ce l'âme ou le corps ? » Ahura déclare : L'âme a été créée d'abord, et le corps a été formé ensuite pour elle, afin qu'elle y soit enfermée » (p. 42; 7) : « Quand le corps des hommes est formé dans le sein de leurs mères, il y vient du monde des esprits une âme qui régit ce corps pendant sa vie, et quand il vient à mourir, il est mêlé à la terre et l'âme retourne dans le monde des esprits. » — Les Égyptiens croyaient également à la persistance de la personnalité, et afin que les âmes pussent retrouver leurs corps à la fin du monde, les Pharaons construisirent ces pyramides indestructibles avec leurs entrées cachées, ou creusèrent dans les montagnes des sépulcres que personne ne devait pouvoir découvrir. Nous trouvons ici une croyance qui est tout le contraire de celle du panthéisme indou, d'après lequel l'homme retourne dans le sein du Grand Être. Préxaspes, cité par Hérodote (1), dit : « Quand les morts ressusciteront, prépare-toi à voir Astyages le Mède se lever contre toi. » Théopompe, qui apprit à connaître la doctrine zende à la suite des campagnes d'Alexandre, assure, au iv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, que le dogme de la résurrection vient des Mages (2).

---

(1) Hérodote (III, 62). Comp. saint Math. (XII, 41, 42).

(2) Diog. Laërt. (procem., p. 2). Θεόπομπος ἐν τῇ ἐγδόῃ τῶν

*La venue du Sauveur du Monde* est prédite dans le Zend-Avesta, qui est la Bible des Perses: il est appelé *Saosiaç*, celui qui donne la vie, le victorieux, et c'est lui qui doit faire revenir la sainteté parmi les hommes. C'est dans le lac sacré de Kançu dans le Sedschestan qu'est cachée la semence de Zarathustra, de laquelle doit sortir dans l'avenir *Saosiaç*, le Sauveur du monde et l'auteur de la Résurrection, car une Vierge pure doit le recevoir dans son sein, en se baignant dans les eaux de ce lac. *Il purifiera la terre du péché et de la douleur, rendra heureux le monde entier et ouvrira de nouveau aux hommes la porte du Paradiaza, du Paradis perdu*, où verdit l'arbre de la Vie, ce lieu de joie que le Sauveur fit entrevoir au voleur qui fut crucifié avec lui. Et de même que le Christ déclare que « le Seigneur viendra un jour surprendre les hommes comme un voleur, » ainsi est-il dit dans le Zend-Avesta (III, 441): « *Saosiaç*, le Sauveur, le Fils de la » Vierge, viendra tout d'un coup, quand on l'attendra le » moins, pour juger le monde. » Zam. Yasht (89): « De » quelle grâce ne seront pas accompagnés *Saosiaç*, le vic- » torieux, et les autres amis, quand il renouvellera le monde » et le rendra inaltérable, immortel, indestructible, incor- » ruptible, infini et heureux à jamais, et lorsque les hommes » ressusciteront? *Les hommes reviendront à la vie pour*

φιλιππικῶν καὶ ἀναβιώσεσθαι κατὰ τοὺς Μάγους ἤσθαι τοὺς ἄθροῦλους, καὶ ἔσσεσθαι ἁδανᾶτους, καὶ τὰ ὄντα ταῖς αὐτῶν ἐπικλήσει διαμενεῖν.  
Cf. Plutarque Isis. (47) et mon *Leben Christi* (V, 521).

» *jouir de l'immortalité, et les choses continueront d'être*  
» *avec les noms qu'elles portent.* » Gaijomart, le premier-  
né de la création, ressuscitera aussi le premier. Nos pre-  
miers ancêtres Meschia et Meschiané, qui depuis leur mort  
ont habité les enfers, prendront aussi part à la ressurrec-  
tion (1).

Voici ce qu'enseigne à ce sujet la Genèse Iranienne  
(XIX) : Il réveillera les morts par la puissance d'Ahura-  
» mazda (XXXI) : Sosiosch ressuscitera les morts. Zar-  
» duscht demande à Ahura : Comment la résurrection  
» aura-t-elle lieu ? Ahura répond : Puisque c'est moi qui fais  
» que le ciel se soutient dans l'espace sans colonnes au-  
» cunes (2), que le soleil, la lune et les étoiles se balan-  
» cent dans les cieux, que le grain qui est déposé dans la  
» terre croît, végète et se multiplie ; puisque c'est par moi  
» que la sève circule dans les veines des arbres, qu'une  
» chaleur cachée les vivifie ; puisque c'est par moi que l'en-  
» fant est créé dans le sein de sa mère, que c'est de moi  
» que la source reçoit l'eau qui la rend abondante et que  
» viennent les nuages qui amènent l'eau et l'air qu'une  
» douze brise agite et que la main ne saurait saisir (3) ;  
» puisque c'est moi qui ai créé toutes choses, cela n'était-il  
» pas plus difficile que la résurrection des morts qui  
» n'est qu'une reconstruction ? Remarquez-le bien : *Quand*

---

(1) Bundehesch (p. 72, 41).

(2) Comp. mon *Heidenthum*, § 51 : « Les colonnes du ciel.  
Monument religieux des Assyriens. »

(3) Cf. Saint Jean (III, 8).

» *tout cela n'existait pas, cela a été fait, et je ne pourrai*  
 » *pas refaire ce qui a déjà été?* Dans ce temps-là la terre  
 » devra rendre la substance des ossements, l'eau celle du  
 » sang, les arbres celle des cheveux et le feu le souffle  
 » vital. D'abord ressusciteront les ossements de Gaijo-  
 » mart, ensuite ceux de Meschia et de Meschiané, puis  
 » ceux des autres hommes. Quand les hommes ressuscite-  
 » ront, les pieux comme les impies, chacun ressuscitera là  
 » où il a rendu son dernier soupir. Quand tous les êtres  
 » corporels reprendront de nouveau un corps, ils se grou-  
 » peront suivant les espèces. Les âmes reconnaîtront les  
 » corps et diront : Voici mon père, voici ma mère, mon  
 » frère, ma femme, et voici un de mes plus proches pa-  
 » rents. Les hommes seront rangés tous ensemble sur la  
 » terre et dans cette assemblée générale (Çatvâçtrân), cha-  
 » cun verra ses œuvres bonnes et mauvaises. L'impie sera  
 » reconnu alors avec autant d'évidence qu'une bête  
 » blanche au milieu d'un troupeau de bêtes noires. Dans  
 » cette assemblée l'impie dira en se lamentant à l'homme  
 » pieux qu'il avait eu pour ami dans ce monde : Pourquoi  
 » ne m'as-tu pas fait connaître les bonnes œuvres que tu as  
 » faites pendant que tu étais sur la terre? Mais le pieux ne  
 » répondra point, et l'impie séchera de honte au milieu

---

(1) Dans le Bundehesch il est dit (c. 51) que dans le millénaire (hazar) de Hursitrnah les hommes se rassasieront pendant trois jours et trois nuits dans un repas sacré. Cette doctrine des Mages est si ancienne que Plutarque la cite (dans son Isis, 47), comme la tenant de Théophraste, et que deux des meilleurs Parsologues



» de cette assemblée. Les pieux seront séparés alors des  
» impies et conduits ceux-là au ciel (Grotmân) et ceux-ci  
» en enfer. Pendant trois jours et trois nuits ils endure-  
» ront dans l'enfer des peines corporelles, et les pieux  
» jouiront corporellement dans le ciel, pendant trois jours,  
» de la joie la plus grande.

» Quand alors le père se séparera de la mère, le frère du  
» frère, l'ami de l'ami, chacun jouira du fruit de ses  
» œuvres; les pieux pleureront sur les impies et les impies  
» à cause des justes; car là il y aura des pères pieux et  
» des fils impies, et parmi les frères l'un sera pieux et  
» l'autre impie. Les uns endureront la peine due au  
» péché mortel et les autres seulement celle qu'on  
» nomme *la peine des trois nuits*. Quand la comète Gurz-  
» scher (la tête de massue) tombera du firmament, la  
» terre tremblera comme la brebis qui tombe entre les  
» griffes du loup. Alors les métaux des montagnes et des  
» collines fondront dans le feu Amuċtin et formeront un  
» torrent sur la terre. Tous les hommes devront passer  
» par cette masse métallique en fusion pour y être  
» purifiés; il semblera aux justes qu'ils se baignent dans  
» du lait tiède, mais les impies sentiront la chaleur des  
» métaux fondus. Ensuite tous les hommes se rassem-  
» bleront, et seront remplis de la joie la plus grande, le  
» père et le fils, les frères et les amis se demanderont les

---

Fr. Windischmann et Spiegel la garantissent comme véritable.



» uns aux autres : Que vous est-il arrivé au jugement des  
 » âmes ? Tous les hommes élèveront à la fois leurs voix et  
 » célébreront ensemble les louanges d'Ahura assis sur  
 » son trône et celles d'Amesha-Çpenta.

» Le sacrifice de la Résurrection des morts est accompli  
 » par *Sosiosch* avec ses aides. Ils y sacrifient la vache Ha-  
 » dayaus, et ils préparent avec son lait et avec le *Hom*  
 » *blanc* (1) le mets qui donne la vie ; tous les hommes qui  
 » en mangeront deviendront immortels. Celui qui est  
 » mort à l'âge mûr ressuscitera avec les apparences d'un  
 » homme de 40 ans, et celui qui est mort dans son enfance

---

(1) Bundehesch (XXIV) : « Le dattier (hurma) est le prince des arbres, il vaut à lui seul tous les arbres de Ganira, à l'exception du gokart ou arbre de la vie, qui un jour fera revenir à la vie les morts (p. 511) : « Non loin du dattier croît l'hom bienfaisant, » près de la source Ardisur ; celui qui en mange devient immortel. L'arbre qui le produit s'appelle gokart, ainsi qu'il a été dit : Le hom Duros (qui éloigne la maladie) qui sert à préparer le mets avec lequel on régénère la vie, est le prince des arbres. » Cp. mon *Jerusalem* (t. II, p. 655), *hom* est la boisson qui guérit de tous les maux, la sève de l'arbre de vie donne l'immortalité et aide les corps à ressusciter ! C'est l'eau de vie que distribue Orisis, le sang qui engendre la vie immortelle. (Cp. aussi mon *Heidenthum*, t. II, § 108 : Le Soma des Aryens ; § 109 : Le sacrifice du froment et les gâteaux soli-lunaires, t. III, § 26 : Mithras et Sosiosch. (Spiegel Eran, p. 285). Vis-à-vis le Gaokéréna, l'arbre de vie qui porte le blanc haoma, se trouve placé dans le paradis des Iraniens l'arbre qui éloigne les souffrances.

» ressuscitera sous la forme d'un jeune homme de 15 ans.  
 » Chaque père de famille retrouvera sa femme et ses enfants, mais on n'engendrera plus d'enfants. C'est alors  
 » que, d'après les ordres d'Ahura, Sosiosch distribuera les  
 » récompenses à chacun suivant ses mérites et ses œuvres.  
 » Le serpent malfaisant sera consumé dans le torrent des  
 » métaux fondus, l'esprit maudit s'y précipitera et y sera  
 » anéanti. Cette terre qui était devenue un enfer reprendra sa fécondité et il y aura une nouvelle création, la  
 » terre sera purifiée et aplanie, à l'exception du mont  
 » Cakat-Cinvar (1).

On ne saurait croire combien les Pharisiens sont redevables aux Perses pour leurs conceptions religieuses, surtout quand ils formèrent un parti religieux qui opposa à l'incrédulité des Sadducéens la doctrine de la résurrection de la chair et des récompenses futures. Ces deux partis ne se révèlent l'un et l'autre qu'après l'exil, et il n'est nullement démontré que leurs noms viennent de l'hébreu. Antigonos de Socho enseignait : « qu'on devait faire le bien » pour lui-même et sans aucun espoir de récompense » (dans l'autre vie). » Ses disciples Zaduk et Boëthus

---

(1) Lors de la résurrection (ou renouvellement de toutes choses) les hommes purs ou ceux qu'on appelle *les vivants* qui ont été engendrés par le premier-né, savoir 15 hommes et 15 femmes, viendront au secours de Saosiaç. On les appelle dans le Farvardin Yasht (58) : « Les grands médecins, les grands vainqueurs. » Ils sont les amis et les compagnons d'Ahura mazda. (V. Windischmann, *Mithra* (p. 85) et *Zoroastr. Studien* (p. 244).

développèrent, dit-on, cet axiome et fondèrent ainsi la secte des Sadducéens. Mais peut-être Zadukim vient-il du mot persan *Zandik* (esprit libre), comme, d'après la racine zende *parsa*, le nom des Pharisiens signifie des hommes pieux, religieux. Les Boéthusiens n'apparurent comme faction qu'au temps des Hérode.

Les Juifs admettaient deux Messies (1), dont l'un était le fils de Joseph de la tribu d'Éphraïm, ou le Messie des Payens, qui devait être mis à mort par les Gog et les Magog, l'autre, le puissant fils de David, qui devait régner durant toute l'éternité. — Cela s'accorde parfaitement avec la croyance des Payens en deux Bacchus dont l'un a souffert et dont l'autre a été un triomphateur, ce qui démontre la liaison intime qui existe entre les traditions religieuses des Juifs et des Payens. C'est Dionysos Zagreos, le fils de Perséphone, mis à mort et déchiré en morceaux par les Titans, en opposition avec Jacchos, le fils de Sémélé, qui demeura l'espoir de l'avenir. Le surnom de *Saos* qui fut donné à Dionysos lorsqu'il institua les Mystères de la Samothrace, ou celui de *Saothes*, le *Sauveur* et le *Rédempteur*, nous ramène précisément au Sauveur perse, à Saociaç. On faisait à l'ancien Dieu des sacrifices sanglants, mais le Dieu nouveau avait institué l'offrande du pain et du vin, afin de se rappeler ainsi au souvenir des hommes.

Malgré le combat décisif qui semblait avoir eu lieu entre

---

(1) Voyez ce qui a été dit à ce sujet aux chap. IV et XXI et mon *Leben Christi*, (t. II, p. 42).

les deux principes, on ne cessa de sacrifier des hommes et des animaux. On continua de faire des holocaustes et des sacrifices sanglants tant dans le temple de Moria que sur les autels des Goi. Ne voit-on pas en effet, sous le règne d'Auguste, un Marcus Crassus sacrifier un cheval avant de livrer bataille aux Mœsiens, et faire vœu, tout à fait dans le sens des sacrifices thyestiques, d'offrir aux dieux une partie des intestins du général ennemi s'il vient à périr, et de dévorer lui-même l'autre partie.

L'humanité accomplit plus ou moins le travail de Sisyphe et glisse souvent de la hauteur qu'elle avait atteinte sur l'échelle de la civilisation, pour recommencer ensuite son ascension.

Ce mouvement religieux eut son pendant dans le monde politique. Le *puritanisme* des Perses qui avaient aboli les sacrifices humains et ceux des animaux vint se heurter contre l'esprit fantaisiste et artistique des Grecs dans lequel il rencontra une forte opposition, et le fait qu'Alexandre se posa en restaurateur des temples des Dieux et en rénovateur du paganisme dans ses formes multiples ne lui facilita pas peu la conquête de l'Asie et de l'Égypte. Il se répandit, au sujet de sa naissance, une légende dans laquelle on racontait que sa mère Olympiade avait eu des rapports avec un dragon (l'idole de Jupiter) et qu'elle en avait conservé des traces dans son sein; une ambassade qu'Alexandre envoya vers l'oracle de Jupiter Ammon, dans l'oasis de ce nom, devait donner encore plus de poids à la croyance en son origine divine. A Babylone il voulut rétablir la tour que Xerxès avait fait détruire, et dans l'inté-

rieur de laquelle on avait rencontré le corps de Bel renfermé dans un cercueil en verre; il ordonna qu'on réunît dix mille ouvriers pour déblayer les décombres, mais sa mort arrêta cette entreprise. Ce fondateur d'empire, qui était doué de qualités presque surnaturelles, disait que : « Celui qui réunissait en lui la vertu, la beauté et la puissance, devait être regardé comme un Dieu parmi les hommes, et qu'il se servait à lui-même de loi, parceque les lois sont faites uniquement pour les créatures inférieures. »

Il se fit passer ainsi lui-même pour un dieu réunissant en lui les deux natures; à l'exemple de Bacchus il fonda partout des villes, se montra Grec avec les Grecs et Perse avec les Perses, et étendit l'échange des idées jusqu'aux extrêmes limites du monde alors connu.

Alexandre, Scipion et Auguste encouragèrent, ainsi que le Dr Strauss en fait la remarque, l'idée, empruntée aux mythes, qu'ils avaient été engendrés d'une manière surnaturelle (1). Atia, la mère d'Auguste, s'endormit dans un temple pendant une fête nocturne d'Apollon et un serpent vint s'unir à elle, à l'instar de ce qui avait eu lieu pour Olympiade.

Mais le salut du monde ne devait pas venir d'un trône, ni des grands et des puissants de la terre. Cependant Alexandre le Grand fut chargé de *préparer les roies* au Sei-

---

(1) Sueton. Octav. (94). Dio., *hist.* (XLV). Napoléon I<sup>er</sup> prétendit un jour : « qu'il était venu trop tard ! »

gneur, en travaillant à renverser avec son épée les barrières étroites des empires, en rapprochant et fusionnant ainsi les différents peuples, en surmontant leurs préjugés religieux et nationaux, hauts comme des montagnes, et en reliant les hommes entre eux par une langue et une civilisation communes. Il s'éleva au-dessus des idées d'isolement des peuples d'alors jusqu'à l'idée universelle de l'humanité, et agrandit l'horizon de l'esprit humain à un point tel qu'on ne vit plus rien de semblable dans le monde jusqu'au temps de Christophe Colomb. Dans ses conquêtes il ne se donna pas pour mission de soumettre les barbares mais de les élever tous à la même hauteur en fait de liberté et d'humanité.

Quoique la philosophie, dans la personne d'un Platon et d'un Aristote, ait approché si près de la connaissance de l'auteur de toutes choses, elle n'atteignit pourtant pas ce but, et dans son désespoir elle tourna enfin ses armes contre elle-même. La pensée réfléchie se posa en face des rêveries et des égarements d'un mythisme poétique, et se mit à rechercher les principes et à purifier nos connaissances; à l'action du sentiment succéda la réaction de l'esprit. Mais sous l'influence de ce rationalisme se perdit le sens que les prêtres des anciens temps avaient attaché à leur symbolique religieuse, et avec la foi disparut aussi l'espérance.

On chercha conseil auprès de la philosophie et l'on arriva au *scepticisme* et à l'*peuhémérisme*. Les sacrifices des prêtres perdirent tout leur prestige. On se moqua des augures ou l'on s'abandonna à un *eclectisme* capricieux,

qui est toujours le commencement de la fin (1). Les mœurs patriarcales, l'influence sociale de la religion avaient disparu depuis longtemps, la masse du peuple devint mûre pour la dictature, et se mit à faire des *apothéoses* avec son *Imperator* qui serra de plus en plus dans ses mains les rênes du pouvoir de l'État, et mit à la volonté populaire une bride de fer. Le *Dieu-Etat* fut, depuis Auguste, le tombeau de toutes les libertés : tous les droits vinrent se concentrer dans la main d'un seul maître.

Ce fut donc en toute vérité et en toute réalité qu'à l'époque de Jésus on attendait la fin du monde, car jamais, en aucun temps, on n'entendait dire plus souvent : « Après moi le déluge ! » ou « périsse le monde après moi ! » On cherchait des consolations dans les mystères, et des secours dans les religions étrangères. Le choix n'était pas difficile. Nulle religion de l'antiquité payenne n'est aussi relevée que le parsisme. *La foi de Zoroastre n'est plus de la mythologie, mais de la théologie*, et une réaction s'opéra au sein des peuples Aryens contre l'ancien paganisme, de même que chez les Sémites le mosaïsme fut, sous une forme manifestée par la volonté divine, une réaction contre les mythes symboliques des prêtres. La prédominance du point de vue éthique dans le parsisme ne fait des Dieux

---

(1) L'incrédulité et le matérialisme moderne (dit le Dr Heinrich dans son *Christus*, p. 295) n'ont pas produit une seule pensée qui n'ait été un lieu commun pour les beaux esprits de la plus mauvaise époque de l'empire romain. Voilà le progrès !



que de simples symboles d'idées abstraites. Les Juifs ne furent en butte à des persécutions sous les rois des Perses qu'à cause de leurs usages religieux, qui étaient opposés à ceux de la religion de la Lumière, comme par exemple leur habitude de laver les corps des morts (1). La doctrine zende réprouve les sacrifices sanglants, ce qui n'était pas le cas dans le culte de Jéhovah. Si donc le christianisme n'avait pas fait la conquête du monde, les Mages et les Juifs l'auraient partagé entre eux. Depuis la campagne de Pompée en Orient, la moitié de l'empire romain était remplie de chapelles dédiées à Mithra et de Synagogues, à côté desquelles on distinguait aussi des sanctuaires élevés en l'honneur d'Isis et de Sérapis. On voyait dans les rues de la ville éternelle des Égyptiens, ayant la tête rasée et revêtus de talares de lin, porter solennellement en procession la statue de la grande déesse ; de grand matin on entendait retentir les lamentations des prêtres ou les cris des adorateurs d'Isis sortant de leurs temples.

Jamais le monde n'avait été rempli d'un désir plus ardent de voir apparaître un Rédempteur. Dix ans avant la naissance de Jésus-Christ (758 de Rome), Horace se fait l'organe vivant de ce désir quand il chante dans sa VII<sup>e</sup> épode : « Oui, c'est le meurtre d'un frère qui attire » sur les Romains la colère des Dieux ! » et dans sa II<sup>e</sup> ode : « Qui des dieux implorerons-nous pour

---

(1) Spiegel Eran (368).



» le soutien d'un empire prêt à s'écrouler? Par quelle  
» prière les Vierges saintes fléchiront-elles la déesse  
» Vesta, qui n'écoute plus leurs hymnes? A qui Jupiter  
» confiera-t-il le soin d'expier nos forfaits? Venez enfin,  
» nous vous en prions, Apollon, dieu des Augures, appa-  
» raissez dans un nuage éclatant de lumière! » Virgile  
s'exprime de la même manière dans ses *Bucoliques* (I, 498),  
et sa quatrième églogue ressemble à un véritable psaume  
messianique, car elle a été composée précisément vers le  
temps (714 u. c.) où Hérode fut élevé à Rome sur le  
trône de la Judée. Le mal allant en augmentant dans le  
monde d'alors, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient,  
d'où devait venir le Sauveur, le Seigneur des temps nou-  
veaux. Tous les cœurs y étaient prédisposés, l'apparition  
de celui qui devait venir comme Dieu et comme Roi à la  
fois devait être glorieuse. Plutarque nous dit dans son  
*Isis* (47) que la terre qui a été bouleversée autrefois par  
Ahriman doit être aplanie de nouveau. Ne trouve-t-on  
pas la même image dans les paroles qu'Isaïe prête au  
hérald du Nouveau Testament qui vient annoncer le  
commencement du Royaume de Dieu : « Préparez la  
» voie du Seigneur et rendez droits ses sentiers. Toutes  
» les vallées seront comblées, toutes les montagnes, toutes  
» les collines seront abaissées; ce qui n'est pas droit sera  
» redressé et ce qui est raboteux deviendra un chemin  
» uni (1). »

---

(1) Saint Luc (III. 4-5).

Lorsque Ahriman eut mis le désordre dans la création originelle en produisant une contre-crétation, il tomba du ciel sous la forme d'un serpent et il établit sa demeure dans l'enfer, au milieu de la terre. Mais à la fin des temps son pouvoir sera anéanti. La faim et la peste seront les épreuves qui précéderont la catastrophe finale, et c'est l'auteur du mal qui les répandra dans le monde; ce sera sa dernière œuvre. Car avant la résurrection le serpent Dahak, qui est enchaîné au Dawawend, sera mis en liberté, mais il sera mis à mort par Sam. C'est ainsi que Loki, le loup Fenrir et le serpent Midgard sont mis en liberté, après quoi survient l'hiver de Fimbul qui dure trois ans. Ce sont les mêmes figures que celles dont se sert l'Apocalypse. La doctrine religieuse des Égyptiens enseignait aussi que ce monde finirait par l'eau et par le feu, et qu'il y aurait alors un ciel nouveau et une terre nouvelle. Cette croyance dérive de la tradition la plus reculée, et même des plus anciens livres de l'humanité, qui, d'après Bérosee, ont été enfouis avant le déluge, à Sisparai, près de l'Euphrate (1). Manéthon est le premier qui nous parle des deux colonnes chargées d'inscriptions qui se trouvaient dans le pays des Sériades : ces colonnes avaient été construites en pierres et en briques, et devaient être assez solides pour résister au déluge et à l'incendie du monde. Manéthon, qui les considère comme la source de la science conservée dans les sanctuaires de l'Égypte,

---

(1) Eusèbe, Chron. (I, 5).

nous apprend aussi que ces inscriptions avaient été traduites en grec. C'est ainsi que dans les pays septentrionaux de la Germanie les anciens Ases perdent à la fin du premier âge, celui de l'innocence, les tables d'or sur lesquelles étaient inscrites les lois de l'univers, mais lorsqu'il sera créé *un ciel nouveau et une terre nouvelle*, les jeunes Ases les retrouveront dans l'herbe.

L'humanité avait, il est vrai, perdu ou congédié Dieu, mais Dieu n'avait nullement congédié l'humanité ; celle-ci souffrait même d'une nostalgie mortelle. Pour comprendre l'œuvre de la Rédemption, il faudrait que nous ressentissions dans notre conscience le sentiment énormément écrasant de la faute qui pesait sur les peuples de l'antiquité, et qui les portait à faire les sacrifices expiatoires les plus épouvantables. Ce sentiment peut seul expliquer les mortifications étonnantes dont les Indous furent les premiers à donner l'exemple ; mortifications qui se propagèrent dans tous les pays de l'Asie et de l'Afrique, et dont les Pythagoriciens, les Esséniens et les Thérapeutes furent les imitateurs. De même que Virgile nous montre (1) le monde payen animé de l'espoir d'être délivré bientôt de cette crainte continuelle qui pesait sur sa conscience, ainsi entendons-nous Zacharie déclarer (2) : que nous pourrons

---

(1) Eclog. (IV, 14) *pérpetua solvent formidine terras*. Dans son *Enéide* (VI, 792), Virgile reporte sur Auguste ou sur la race prédestinée de Julius les espérances de la venue prochaine d'un Messie, manifestées dans cette églogue.

(2) Saint Luc (I, 74).

servir Dieu désormais sans crainte ; car, comme le dit saint Jean (IV, 18), *c'est l'amour qui chasse la crainte*. Depuis la venue de Jésus-Christ, nous considérons le monde d'un œil plus libre.

L'éducation des petits enfants et celle des hommes d'un âge plus avancé est fondée sur l'idée d'une juste méfiance de notre propre perfection. Le christianisme nous enseigne un *progrès continu*. Nulle part le Seigneur n'inspire à ses disciples la pensée de se regarder comme des hommes incorrigibles ou comme des hommes parfaits, ainsi que le font les Juifs et les Musulmans ; il rabaisse au contraire l'orgueil humain ; mais par la confiance que la certitude de la Rédemption leur inspire, les hommes recouvrent la paix qu'ils ont perdue, et c'est là précisément ce qui porta le monde romain à entrer dans l'église. « Le christianisme n'est pas né du sang ni de la » volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme ; il est né » de Dieu (1). » Ce n'est pas la chair et le sang qui ont engagé Simon-Pierre à reconnaître Jésus comme le Fils du Dieu vivant (2) ; l'islamisme au contraire porte l'empreinte d'un caractère de ce genre. Jésus ne s'est pas adressé aux hommes, comme Mahomet, pour flatter leur vanité et leur sensualité, mais il les a élevés à une hauteur morale plus grande et les a affranchis de l'esclavage de l'esprit, de l'âme et du corps.

---

(1) Saint Jean (I, 13).

(2) Saint Math. (XVI, 17).

Dans le drame antique l'expiation avait revêtu toujours la même forme. Comme le chante Novalis dans ses vers :  
« C'est avec toutes les ressources d'un esprit élevé et les  
» couleurs sensuelles les plus splendides que l'homme  
» s'efforça d'embellir le masque affreux, mais la nuit con-  
» tinua de cacher son énigme dans ses ténèbres pleines  
» d'épouvante ! » Le christianisme seul a pu dévoiler aux hommes les desseins impénétrables de Dieu, quand apparut le soleil levant qui vint nous visiter d'en haut pour éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort (1). C'est ce soleil de la justice, ce roi des esprits, dont la venue nous avait été prédite par Malachie (III, 20) : « En Lui était la vie et sa lumière luit dans les  
» ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point compris », est-il dit dans l'Évangile de saint Jean (I, 5). Il faut par conséquent chercher l'*obscurantisme* plutôt chez nos payens modernes que chez les chrétiens.

Le christianisme n'apparut pas dans le monde d'une manière inattendue ; lorsque Jésus vint, il était attendu par tous les peuples ; le Royaume des Cieux s'était rapproché insensiblement. Ce n'est pas seulement dans le judaïsme qu'on trouve des figures prophétiques et des idées se rattachant à la vie du Christ, quoique les Évangélistes ne se soient préoccupés que de la Symbolique biblique, mais aussi dans les écrits et les traditions religieuses des Payens. Goethe a fait cette belle comparaison : « Les chants de

---

(1) Saint Luc (I, 79).

» louange que l'humanité adresse à la Divinité et que  
» celle-ci doit accueillir si volontiers n'ont jamais cessé de  
» se faire entendre, et quant à nous, nous ressentons un  
» bonheur divin quand nous écoutons les accords harmo-  
» nieux qui s'échappent à travers tous les temps, tantôt de  
» la poitrine d'hommes et de cœurs isolés, tantôt de  
» chœurs de voix unissant leurs chants dans un magni-  
» fique ensemble. » On entendit s'élever un cri d'al-  
légresse, lorsque le monde vit réalisée cette prophétie  
d'Isaïe (IX, 6) : « Il nous est né un enfant, un Fils nous a  
» été donné, sur ses épaules repose la puissance. Son nom  
» signifie le Merveilleux, le Conseiller, le Dieu fort, le  
» Père du siècle à venir, le Prince de la paix ! »

Le monde romain avait montré un tel penchant pour les cultes de l'Orient, qu'on avait transféré sur les bords du Tibre, dans la ville aux sept collines, la pierre qui figurait à Pessinonte la mère des Dieux, le serpent d'Épidaure ainsi que les cultes de la Phrygie et de l'Égypte; le judaïsme surtout y avait été accueilli avec une grande faveur. Mais lorsque le christianisme eut été prêché, lui qui est la religion la plus élevée et la plus noble, personne ne se soucia plus des anciennes religions. Le mosaïsme avait été déclaré hors d'usage dans le premier concile de Jérusalem; car lorsqu'on agita la question de savoir si les chrétiens nés dans le paganisme devaient être soumis à la loi mosaïque, ou si la foi en Jésus-Christ était suffisante pour leur salut, on abolit la loi mosaïque et on retourna très-pratiquement aux soi-disant commandements de Noé ou à la religion des patriarches.

Dans la Palestine le chrétien est pour ainsi dire un étranger qui est venu s'y fixer passagèrement au lieu d'y être seigneur et maître comme le musulman l'est en Arabie. Mais l'Israélite lui-même y est devenu un étranger aussi; s'il s'y rend en pèlerinage, c'est afin d'y être enterré dans la vallée de Josaphat, et l'on peut alors lui appliquer cette parole : « Ce n'est pas à Jérusalem et dans la » vallée de Josaphat, ou près des sépulcres de nos pères » situés au pied du Garizim qu'est le lieu de la résurrection, mais par toute la terre. » Le règne du mosaïsme finit moralement à la venue du Christ, quoique de fait il ne cessât qu'à la destruction du temple et de son autel. Ce fut ce même Jésus, non celui qu'imaginent les rêveurs, mais le Messie réel, celui qu'attendaient toutes les nations, qui transforma aussi l'empire romain et fonda dans le monde le nouvel ordre de choses. Et le judaïsme ni le paganisme ne se relèveront de leur chute. Lorsque Julien l'Apostat entra le 6 novembre 355 à Vienne, dans les Gaules, il fit la rencontre d'une femme aveugle qui, entendant prononcer son nom au moment où la foule accourait autour de lui, se mit à crier : « Voilà celui qui rebâtira les temples des Dieux (1); » mais quand ce dernier des Césars de l'ancienne Rome voulut rétablir aussi l'oracle de Delphes, Oribase son médecin reçut pour réponse : Dis à l'empereur que la demeure magnifique de Phoebus est couchée dans la poussière, que ce dieu n'y possède plus de

---

(1) Ammien Marcellin (XV, 8, 22).



tente, ni de laurier prophétique, ni de source parlante, car la vertu prophétique de l'eau y est éteinte (1).

L'établissement du christianisme ne doit pas être comparé à l'administration du sacrement de l'extrême onction faite à un mourant, mais plutôt au baptême d'une humanité nouvelle pleine de santé et de force. « L'homme moral de nos jours est bien au-dessus de l'homme moral de l'antiquité », a dit Chateaubriand dans son *Génie du christianisme* (III, 53). On peut dire de même que le chrétien l'emporte de beaucoup, au point de vue intellectuel, sur le Juif et le Payen. De nouveaux peuples prennent possession de l'histoire et conquièrent en même temps la civilisation et le pouvoir. En présence de la corruption des pays méridionaux, on vit, à l'époque de la migration des peuples, la rude barbarie des pays septentrionaux, mais les uns et les autres furent éclairés et ennoblis par les sentiments chrétiens. « Toutefois les Germains et surtout les Franes, dit » Brandis dans sa *Vie de saint Benoît* (15, 41), ont certainement une importance bien plus grande pour le royaume » de Jésus-Christ que les Juifs. » Le Germain, dont le sang a rajeuni de nouveau celui des Celtes et des Romains, a précisément plus d'aptitude pour le christianisme parce qu'il a bien moins d'égoïsme et d'amour-propre national que les autres peuples, parce qu'il a plus de disposition pour le cosmopolitisme, et qu'il est capable d'être le précepteur désintéressé des autres; parce qu'il pressent et re-

---

(1) Cedrenus (I, 502).



connaît partout l'éternel, l'infini et le divin, et qu'il enrichit ainsi le trésor des idées. Dans l'Église, dans l'art et dans la science, c'est sur l'Europe que l'on compte, et c'est elle et non l'Orient qui paraît prédestinée à continuer l'histoire et à la guider dans des voies nouvelles. Maintenant que nous sommes en possession des fruits bénis du christianisme il n'est que peu d'hommes qui comprennent encore la manière de sentir de ces temps qui furent pour le monde payen comme une sorte d'*Avent* intellectuel, de cette aspiration irrésistible vers la Rédemption qui porta quelques peuples à anticiper l'apparition du Sauveur du monde et à entourer un de leurs héros nationaux de la gloire du Messie promis, pendant que d'autres peuples, qui n'ont pas encore eu connaissance de la Rédemption par le Christ, placent l'attente du Sauveur dans l'avenir (1).

---

(1) Comp. le tome III de mon *Heidenthum* qui a pour titre : « Le culte des héros et les Messies des payens. » Les Malakanes ou les soi-disant *mangeurs de lait*, une secte russe des bords de la Malotscha, ont conservé une tradition relative à un héros merveilleux qui doit surgir dans les pays occidentaux, et lorsque Napoléon vint à Moscou, ils le regardèrent comme le *lion de la vallée de Josaphat* désigné dans leurs anciens psaumes comme celui qui devait rétablir le trône du czar blanc. Leurs envoyés parvinrent à traverser la petite Russie et la Pologne et pénétrèrent jusqu'à la Vistule où ils furent arrêtés. Haxthausen, *la Russie* (I, 588). Léo, *Histoire du peuple allemand* (I, 445).

Lorsque en 646 (de J. C.), Cadwine, le roi de Northumbrie, réunit à sa cour les grands et les prêtres dans un festin, et qu'il demanda au grand prêtre Coifi ce qu'il pensait du christianisme, celui-ci se leva et dit : « Pour ce qui est de la valeur de la doctrine nouvelle, vous en jugerez vous-même, ô roi, mais ce que je puis vous certifier, c'est que notre ancienne croyance n'a aucune force et aucune utilité. »

Le monde n'est pas encore arrivé à sa fin ; il s'en faut que la tâche du christianisme soit épuisée. « Jésus reste » pour l'humanité un principe inépuisable de renaissances » morales, » c'est là une vérité qu'a entrevue M. Renan lui-même. (*Vie de Jésus*, ch. 28.) « Mais, disons-le avec » saint Paul (I Corinth. III, 10, 11), que chacun prenne » garde comment il bâtit. Personne ne peut mettre d'autre » fondement que celui qui a été mis, qui est Jésus-Christ. »

Une des preuves les plus convaincantes de la divinité de la religion de Jésus c'est de voir la petite mais chrétienne Europe dominer le monde entier. La mission qu'elle a reçue de civiliser les peuples, d'ennobler leurs sentiments n'est pas finie. N'y a-t-il pas même encore des sacrifices humains à abolir, n'y a-t-il pas des Payens à convertir dans quatre des cinq parties du monde, quand même l'esprit de tous ne serait pas de suite apte à gravir l'échelon religieux le plus haut, le christianisme. Mais tandis que nous avons devant nous la perspective de faire encore dans notre siècle de grandes choses dans cette direction, la plus grande difficulté pour nous sera de convertir *les Payens civilisés de l'Europe*, qui ne croient pas en Dieu.

Toutefois nous avons confiance dans la force victorieuse du christianisme, et nous concluons avec Rückert dans sa préface d'Hamâsa :

» Lorsque les membres de l'humanité actuellement dispersés seront réunis autour du cœur de l'Europe, nous aurons reconquis un Paradis nouveau, aussi beau qu'il peut en exister un sous la lumière des Cieux. »

## LXII

### Doctrine de Jésus sur le principe de la science.

Jésus-Christ en sa qualité de précepteur des peuples a dû naturellement dire sa pensée sur la méthode d'enseignement et indiquer aux siècles futurs la marche qu'ils devaient suivre en fait de science. Cette pensée, il l'a manifestée à plusieurs reprises, notamment lorsque, après avoir donné l'explication des sept paraboles sur le royaume des cieux, il dit à ses disciples (1) : « Tout docteur bien

---

(1) Saint Math. (XIII, 52).

» instruit en ce qui concerne le royaume des cieux res-  
» semble à un père de famille qui tire de son trésor des  
» choses nouvelles et anciennes. » C'est ainsi que s'ex-  
prime également la Sulamite dans le Cantique des Canti-  
ques (VI, 42) : « Dans ma maison il y a toutes sortes de  
» fruits, mon ami, je vous en ai conservé d'anciens et de  
» nouveaux. » Il est ici question de l'étude de l'antiquité,  
qui est nécessaire et indispensable au maître chrétien  
pour exercer sur les esprits son action civilisatrice. Et  
elle est surtout vraie pour les prêtres du Nouveau Testa-  
ment cette invitation menaçante qu'Osée (IV, 6) a déjà  
faite à ceux de l'Ancien Testament : « Mon peuple se tait  
» non parce qu'il ne possède pas de science, mais parce  
» que tu méprises la science ; je te repousserai, afin que  
» tu ne puisses plus exercer les fonctions de la prêtrise.  
» Parce que tu as oublié la loi de ton Dieu, j'oublierai  
» également tes enfants. » « Jésus, dit saint Chrysostome,  
n'exclut pas l'Ancien Testament, car il le loue et le glorifie  
en l'appelant un trésor. » Mais il exclut tout aussi peu la  
science payenne et la philosophie dans son ensemble et  
dans ses détails, car, comme elle est l'art du vrai et du  
bien (*ars boni et æqui*), elle nous apprend à les recon-  
naître. Leibnitz, ce grand génie, a dit : « J'ai beau-  
» coup médité sur la philosophie des anciens et sur celle  
» des modernes et j'ai trouvé que presque tous les sys-  
» tèmes peuvent recevoir une interprétation favorable. »

Toutefois, notre divin Maître demande à ses disciples  
une science complète, et il ne veut pas qu'on comble les  
vides de son esprit avec des citations tirées des auteurs

anciens et nouveaux. N'a-t-il pas dit, en effet (1) : « Per-  
» sonne ne met une pièce d'étoffe neuve à un vieux vête-  
» ment, parce que la pièce neuve emporterait encore une  
» partie du vieux vêtement et que la déchirure deviendrait  
» plus considérable. Et personne ne met non plus du vin  
» nouveau dans de vieux vaisseaux, parce que le vin rom-  
» prait les vaisseaux et se répandrait, et les vaisseaux se  
» perdraient : mais le vin nouveau doit se mettre dans  
» des vaisseaux neufs. » En parlant ainsi, Jésus avait en  
vue la doctrine altérée et insipide des Pharisiens. Aussi  
peu la religion universelle peut être une œuvre rapiécée et recousue, faite en partie avec des doctrines  
payennes, aussi peu la science chrétienne peut-elle être  
faite autrement que d'un seul jet et d'une seule pièce. La  
théologie ne doit pas ressembler à un vieux vaisseau pourri  
ou à un manteau de philosophe porté fièrement par-dessus  
de vieux habits, d'où l'on voit s'échapper l'orgueil par tous  
les trous.

Les Hébreux ne cultivaient aucune science, ils ne s'oc-  
cupaient que de l'exégèse de la loi, et au lieu de philo-  
sophie ils se contentaient de recueillir des maximes de  
sagesse. *Mais le nouveau Salomon qui fonda l'Église uni-  
verselle dut aussi recueillir dans le sein de celle-ci la  
science universelle.*

Gamaliel passa dans son temps pour avoir été le premier  
qui se fût livré à l'étude de la philosophie grecque, de sorte

---

(1) Saint Marc (II, 21, 22).

que l'on dut agiter la question de savoir s'il était permis à un Israélite d'étudier la science payenne. *Jésus ne veut nullement qu'on ignore la littérature classique.* La manière de penser et d'écrire de l'humanité répond à une certaine objectivité, et ne tenir aucun compte des conquêtes intellectuelles des siècles antérieurs, ce serait, à peu de chose près, méconnaître un but à l'existence humaine. Le christianisme a ouvert aux idées humaines un monde nouveau, mais il a pour fondement toute la vie intellectuelle des temps passés, et la science nouvelle ne saurait être comprise sans la connaissance de la littérature ancienne. Le vin nouveau de l'Évangile dut rompre nécessairement les vieux vaisseaux de la loi, et il n'aurait pu être renfermé dans des vaisseaux gâtés sans qu'il eût été gâté lui-même.

La doctrine divine du salut n'était pas le produit d'un eeclectisme arbitraire, elle ne consistait pas dans des formules sans vie, et les enseignements du royaume de Dieu ne devaient pas être défendus à l'aide de la pauvre scholastique juive, mais un cercle d'idées plus hautes devait agrandir les conceptions de l'humanité et élever sa capacité intellectuelle à un niveau supérieur.

C'était la Sagesse qui s'exprimait par la bouche du Seigneur lorsque en parlant de *l'édifice de la science chrétienne* il dit (1) : « Celui qui entend mes paroles et fait » ce qu'elles prescrivent ressemble à l'homme sage, qui,

---

(1) Saint Math. (VII, 24). Saint Luc (VI, 48).

» pour bâtir sa maison, a creusé la terre profondément  
» et en a jeté les fondements sur la pierre. La pluie  
» est tombée, les rivières ont débordé, les vents ont  
» soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a  
» point été renversée parce qu'elle était bâtie sur la  
» pierre. Mais quiconque entend ce que je dis et ne l'exé-  
» cute pas ressemble à un homme imprudent qui a bâti  
» sa maison sur le sable ou sur la terre, sans y faire  
» de fondement. La pluie est tombée, les rivières ont  
» débordé, les vents ont soufflé et sont venus fondre  
» sur cette maison, qui a été renversée, et la ruine en a  
» été grande. »

L'image dont se sert le Sauveur dans cette parabole est grandiose comme celle de toutes ses paraboles et ne se comprend bien que par la connaissance des usages de l'Orient, dans les anciens temps comme de nos jours. Le sable dont il y est question, c'est la couche épaisse de décombres qui existe dans les villes de l'Orient et que des ruines répétées ont amassées dans le cours des siècles par leur destruction totale ou partielle, à tel point qu'à Jérusalem, par exemple, on trouve souvent une couche de décombres aussi profonde qu'une maison (1). Dans la vallée elle atteint jusqu'à 40 pieds, et plus cette masse de décombres est considérable, moins on cherche à établir les fondements des maisons sur le roc. Du reste, les entrepreneurs de

---

(1) Comp. mon livre *Jerusalem u. d. h. Land*, chap. 15 :  
« Niveau de l'ancien Jérusalem. »



bâtiments se contentent d'ordinaire de bâtir les maisons nouvelles sur les décombres des anciennes en y plaçant des encadrements de pierres sur lesquelles ils continuent ensuite d'élever leurs constructions. Des maisons bâties de la sorte à la surface du sol sont exposées à toutes les causes de ruine intérieures et extérieures.

Jésus-Christ nous enseigne *que nous ne devons pas élever étourdiment l'édifice de la science religieuse sur les décombres des anciennes constructions religieuses et des anciens systèmes philosophiques*, mais nous efforcer de pénétrer jusqu'à l'origine de la vérité et nous assurer de la solidité des fondements sur lesquels elle repose. Les Rabbins s'appuyaient d'habitude, dans leurs leçons, sur l'autorité des maîtres et les enseignements de la tradition, sans chercher à baser leurs doctrines sur des principes fondamentaux.

Ils entassaient de la sorte maximes sur maximes, en se contentant de dire, par exemple : Schemaïa et Abtalion ont ainsi décidé, voici ce qu'a enseigné Hillel ha Nasi, ce qu'a élucidé Gamaliel, c'est une tradition de José ha Galili, de R. Akiba ou de Juda Hakkadosch. Et c'est ainsi que s'est formé tout le Talmud. Les maîtres musulmans n'agissent pas différemment avec leurs élèves ; dans leurs écoles rien n'est traité d'après les principes de la logique. On se contente d'opposer l'opinion d'un Schech à celle d'un autre Schech, en laissant à chacun la liberté de penser ce qu'il veut, et on se console finalement avec cette sentence : qu'il y a dans le monde beaucoup d'opinions qui se contredisent, car Dieu seul connaît la vérité. Aussi peut-on

dire également du Coran que c'est un ramassis de traditions comparable à un tas de sable amoncelé par le vent.

Ce n'est pas ainsi que le divin Fondateur du christianisme entend que l'on élève l'édifice de la science religieuse ; la tradition n'est qu'un des côtés de la démonstration ; elle n'est qu'un secours extérieur ; mais la vérité doit paraître intelligible en elle-même et c'est en elle-même qu'elle doit porter sa force démonstrative ; elle doit être appuyée sur des principes. Jésus-Christ n'assoit point sa doctrine *sur les maximes de la haute école juive* ou du grand Sanhédrin, depuis Esra. Il ne s'appuie pas exclusivement sur la loi de Moïse, il ne se contente pas de ce qu'a pensé *le Père Abraham*, mais il remonte sans cesse à l'origine des choses. C'est ainsi que, lorsqu'on l'interroge au sujet du divorce, il répond (1) : « Moïse vous » l'a permis, mais il n'en était pas ainsi au commencement. » Quant à la circoncision, elle ne vient pas de Moïse. « En vérité, je vous dis que je suis avant qu'Abraham fût. » Jésus-Christ veut que la méthode scientifique soit progressive, que le raisonnement soit catégorique, et qu'on emploie une argumentation qui conserve sa force en dehors des cercles d'idées tout tracés ou des théories des écoles. Il enseigne qu'on doit se méfier de la raison particulière, qu'on doit en appeler à la raison universelle et établir des comparaisons, comme le veut saint Augustin, *avec ce qui a été cru toujours, partout et par tous, quod*

---

(1) Saint Marc (X, 2).

*semper, quod ubique et ab omnibus creditum est.* Il a autant en vue les maîtres négligents que les maîtres trompeurs quand il dit (1) : « Qui d'entre vous donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain ? Ou qui lui donnera un serpent s'il lui demande un poisson ? ou s'il lui demande un œuf, qui lui tendra un scorpion ? » La pierre est l'image de la doctrine endurcie quand le maître expose la vérité avec trop de roideur et d'une manière inintelligente. Il est ici question également de ces maîtres insinuants qui savent se servir de mensonges adroits pour corrompre les esprits, et qui, semblables à des serpents venimeux ou à des basilics, savent empoisonner l'esprit des hommes non prévenus ou de la jeunesse inexpérimentée. Jésus envoie ses apôtres comme des messagers de la foi, pour servir aux peuples de maîtres d'hôtel spirituels, leur apprendre à se contenter d'une nourriture saine et les détourner des mauvaises productions intellectuelles.

Dans leur manière de penser et de raisonner les Hébreux ne s'attachent pas à la logique aristotélicienne, ils n'aiment pas à faire des recherches exactes par induction et par déduction, mais ils se guident à l'aide de maximes. Leur manière de raisonner est un dogmatisme fataliste où l'on ne laisse à l'esprit aucune place pour le doute. Jésus-Christ fut le premier qui se servit de la méthode de raisonner par conclusion, comme, par exemple, lorsqu'il re-

---

(1) Saint Math. (VII, 9 et suiv.).

poussa le reproche qu'on lui faisait de parler au nom de Beelzébut, de sorte qu'on a pu dire naïvement qu'il avait introduit la philosophie grecque parmi le peuple de l'ancien Testament (1). M. Renan lui-même ne saurait le nier, la philosophie platonicienne est insuffisante pour transformer la vie morale de l'humanité. Jésus-Christ est le premier qui ait fait connaître au monde l'idée d'un but éternel à atteindre et qui lui ait appris à subordonner son existence d'ici-bas à un idéal plus parfait. Il ne renie pas sa parenté avec Pythagore à ce sujet, et le temps vint où l'on tourna vers ce monde plus relevé des yeux pleins d'un désir ardent. Ce fut quand le joug de l'empire romain vint à s'appesantir de plus en plus sur le peuple juif. On n'a pas de peine à trouver dans ses préceptes bien des analogies fortuites avec ceux des principaux sages de la Grèce, car ils sont puisés à la source générale des idées de l'humanité (2).

Le Dr Néarque l'avoue : « Ce que Pythagore a appris à ses disciples intimes, aucun d'eux ne l'a révélé avec certitude, car leur discrétion n'est pas ordinaire. » C'est ainsi que Jésus recommanda également le silence à ses disciples, à plusieurs reprises (3), jusqu'au jour où tout serait clair et évident à leurs yeux, et il se retira fréquemment avec eux dans la solitude.

---

(1) Comp. saint Jean (XVI, 8), etc.

(2) V. ce qui a été dit à ce sujet dans le chap. XI.

(3) Saint Marc (IX, 8, 9).

Saint Jérôme, ce solitaire venu de l'Occident, qui s'appliqua à faire revivre en Orient la vie monastique, écrit du fond de la Syrie à Héliodore par delà la mer (1) :

« O désert, toi qui es couvert des fleurs de Jésus-Christ!  
 » ô solitude où croissent les pierres avec lesquelles est  
 » bâtie la ville du grand Roi de l'Apocalypse ! ô vie re-  
 » tirée dans laquelle on jouit de la société intime de son  
 » Dieu ! que fais-tu encore dans le monde, mon frère,  
 » avec ton âme qui est plus grande que le monde ? Com-  
 » bien de temps veux-tu rester encore sous les sombres  
 » toits, dans ces prisons enfumées des villes ? Crois-moi,  
 » j'ai ici bien plus de lumière (2) ! »

Xénophon rappelle dans ses *Mémoires* (I, 8) qu'il a entendu dire à Socrate que les Dieux avaient gardé pour eux seuls la connaissance des vérités les plus importantes, et que ce n'est que par une *Révélation* spéciale que les hommes pourraient les connaître. Mais les Dieux ne révèlent ces vérités qu'à leurs favoris. Jésus-Christ s'exprime de même (saint Marc XIII, 32), et, au moment de se séparer de ses disciples, il leur dit (3) : « J'aurais encore beau-  
 » coup de choses à vous dire ; mais vous n'êtes pas main-  
 » tenant capables de les recevoir. Toutefois, lorsque l'Es-

(1) Epist. I ad Heliodor.

(2) De même que nos philologues actuels, ce père de l'Eglise appelait Cicéron son auteur favori et il l'aimait même au point de s'en faire des reproches.

(3) Saint Jean (XVI, 12).

» prit de vérité sera venu, il vous apprendra toutes les » vérités et vous annoncera les choses à venir. » Notre Seigneur a voulu nous apprendre en même temps par ces paroles que l'humanité ne devait pas rester toujours au même point et que l'Église devait la guider dans la voie du progrès par la science et la civilisation.

On reconnaît dans les paroles de Jésus l'expression de la pensée divine du *Verbe* de Dieu, mais personnellement il n'a point laissé de monument écrit. Il n'était pas entouré non plus, comme Socrate, de disciples doués de hautes capacités, tels que Platon, Antisthènes, Aristippe, Euclide ou Xénophon qui eussent été capables de le comprendre et de le faire connaître tel qu'il était. Saint Jean est le seul qui se soit élevé à la hauteur d'un Platon chrétien ; les autres n'exercèrent leur activité que dans le champ de la pratique. Comment auraient-ils pu reconnaître et honorer en Jésus *le principe et le fondateur d'une science universelle et d'une philosophie appuyée sur des bases plus profondes*? N'est-il pas méconnu aujourd'hui encore par bien des hommes qui refusent de voir en lui l'objet le plus élevé et le plus digne de notre savoir, et n'apparaît-il pas même à plusieurs comme entouré d'une grandeur mythique? Et pourtant il a été la personnalité la plus libre qui ait jamais exercé sur l'histoire entière l'action la plus grandiose ! Il est le premier qui, avec son Précurseur, ait ouvert le combat contre les principes de droit de l'empire romain, les exactions et les violences de ses publicains et de ses soldats, contre ses corvées et le dur esclavage auquel il réduisit les peuples. Rien ne saurait mieux

nous faire voir combien le prophète de Nazareth était avancé pour son temps que la manière inexorable dont il se prononce contre les idées des Romains en matière de droit, au nom de son temps et des siècles à venir. Il a dû bien connaître le monde, car il a cherché à remédier à tous ses maux.

Il se révèle en même temps *comme le principe de toute science*, qui n'a pas puisé son savoir dans son entourage ou dans les temps immédiatement antérieurs. Pendant que le monde civilisé d'alors revendiquait pour chacun le droit de se suicider, et célébrait cette mauvaise action, dans la personne de Caton d'Utique, comme une vertu héroïque et l'indice d'un grand caractère, Jésus-Christ défend le suicide et prémunit contre lui la conscience humaine. Dans le discours d'adieu qu'il fit à ses disciples, Socrate professe encore cette doctrine qui était enseignée aussi dans les Mystères: que dans cette vie les hommes sont comme des sentinelles montant leur garde, *et qu'il n'est permis à nul d'entre eux de quitter son poste, car Dieu est notre Pasteur et nous faisons partie de son troupeau*. Les véritables Sages de l'antiquité estimaient qu'il n'y avait rien de plus important dans la vie *que de se préparer à la mort*, et ceux qui avaient institué les Mystères faisaient surtout cette recommandation à leurs disciples, car celui qui arrive dans les enfers, sans avoir été initié et sanctifié, restera couvert de fange ou sera condamné à errer dans le monde comme une ombre; mais celui qui a été purifié et initié demeurera avec les Dieux et vivra avec eux, libre de toutes les souillures et de toutes les scories de cette vie terrestre.



Mais le Fils de l'Homme n'avait pas besoin pour cela de recevoir des leçons de maîtres d'ici-bas. Il atteste que ce qu'il sait il ne le tient pas de lui-même, mais de son Père qui le lui a appris dans le ciel. Il révèle plus clairement que les écritures saintes de l'Ancien Testament la croyance en la durée de la personnalité et en la résurrection de la chair, et ce que les plus grands penseurs de toutes les nations ont dit au sujet de l'immortalité de l'âme vient se réunir dans la doctrine de Jésus-Christ comme à son foyer naturel (1).

Ce n'était pas seulement la science des Grecs qui n'avait rien de secret pour Jésus, mais rien de ce que savaient les nations les plus éloignées de l'Orient ne fut un mystère pour le divin Précepteur des peuples. Il est surtout très-instructif de comparer la parabole de l'*Enfant prodigue* avec ce qui est dit dans les livres sacrés des Bouddhistes où l'on trouve la même allégorie dans le *Lotus de la bonne loi* (2) dans lequel on lit ce qui suit : « Les quatre principaux disciples de Bouddha Sakya-Mouni, savoir : Suhhuti, Katyayana, Kasyapa et Wandgalyayana s'approchèrent un jour de Bouddha, lorsqu'il venait d'exposer d'une façon toute neuve la doctrine de la capacité de tous pour arriver à la connaissance de Bouddha, et lui dirent : O toi, qui es

---

(1) V. mon *Heidenthum* (t. III, 286).

(2) E. Burnouf, *le Lotus de la bonne Loi*. (Paris 1852.) Ph. E. Foucaux, *Parabole de l'enfant prodigue*, traduite du thibétain. (Paris, 1854.)



le plus parfait des Maîtres et le vainqueur des âmes ! on nous honore comme les plus anciens de tes disciples, le diamant le plus précieux est notre partage, ainsi que cela ressort de l'histoire suivante :

Un fils abandonne la maison de son père pour aller habiter un pays étranger. Il erre pendant de longues années en proie aux plus grandes privations, loin du lieu qui l'a vu naître. Durant ce temps le père amasse de grandes richesses et devient un homme très-considéré, tandis que le fils, au contraire, lutte en vain contre la pauvreté, et trouve à peine de quoi se nourrir. C'est pourquoi il se rend dans des pays plus éloignés encore ; il parcourt les dix régions qui se trouvent sous le ciel, pour tâcher de gagner seulement de quoi vivre, et il finit par se fixer dans une autre localité de son pays natal. Son père est devenu possesseur de grands domaines et se trouve placé à la tête de grandes affaires de commerce, il a de nombreux esclaves, ouvriers et domestiques. Des éléphants, des chevaux, des bœufs et des voitures sont à ses ordres. Toutefois, au milieu de ses richesses et de ses honneurs, il n'a pas oublié son fils. Je deviens vieux et cassé, dit-il, et je n'ai personne pour hériter après moi de mes richesses, de mes maisons et de mes greniers remplis. Oh ! que ne puis-je voir le jour où je pourrai remettre ma fortune à mon fils ; combien ne serais-je pas heureux ! — Le pauvre fils arrive alors en mendiant dans la ville qu'habite son père, qui recevait précisément en ce moment les hommages des Brahmanes, des Kschatryas, des Vaisyas et des Sudras, assis à l'entrée

de son palais sur un siège élevé, richement orné d'or et d'argent. L'air environnant était tout embaumé du parfum de l'ambre. Le pauvre fils se tint longtemps en contemplation devant ce spectacle, plein de saisissement et d'admiration. Tout à coup il se mit à trembler et voulut fuir, car il pensa en lui-même : c'est certainement là le pacha ou son vizir; que fais-je ici, misérable que je suis? je ne puis mendier en de pareils lieux, et si l'on m'apercevait, on me jetterait certainement en prison. Et il s'esquiva doucement et accéléra ensuite le pas pour s'éloigner. Mais le père avait aperçu le pauvre homme couvert de guenilles et l'avait reconnu malgré les changements survenus dans son extérieur. La joie d'avoir retrouvé enfin son fils et son héritier est sans bornes. Il envoie des coureurs pour le rejoindre et son pauvre fils, quand ils l'atteignent, se tord les mains et s'écrie : « Mais je n'ai pas fait de mal ! » Les serviteurs du père ne soupçonnent pas qui il est, et le maltraitent, mais le père lui déclare, quand il arrive devant lui : « Tu n'es pas mon prisonnier, car tu es libre d'aller où il te plaît. » Il le prend ensuite à son service comme travailleur avec de doubles gages et le fils habite une chaumière derrière le palais de son père; il est chargé d'amasser les balayures et le fumier. Pendant vingt ans il travaille ainsi couvert de poussière et de boue, jusqu'à ce que le père, satisfait de l'épreuve du patient, le fait revêtir d'habits neufs et le reçoit dans son palais. Là on s'efforce de donner à son esprit une autre direction vers des choses plus relevées, et son bienfaiteur se fait enfin connaître à lui pour son père et le place à la tête de sa fortune. »

La comparaison entre les deux paraboles est sans contredit en faveur de celle de l'Évangile. D'après la conception de l'Orient, l'enfant prodigue est l'homme qui a abandonné la demeure céleste et s'est égaré par un dédale de chemins perdus, dans ce monde inférieur. Selon les livres d'Hermès, les Égyptiens croyaient que c'étaient les esprits créés à l'origine, que l'Esprit créateur de toutes choses appelle ses fils (1) et dont il fit ses aides, qui par leurs démérites perdirent leur existence céleste, furent enfermés dans des corps mortels comme dans une prison, et condamnés dans cet exil à faire ici-bas des travaux serviles et indignes d'esprits immortels, sans liberté aucune et sans l'exercice d'aucune faculté intellectuelle, uniquement pour pourvoir à leurs besoins. Mais le Père céleste n'a pas oublié son enfant perdu; celui-ci aussi a gardé le souvenir du bonheur dont il jouissait jadis dans le paradis et il soupire après la patrie céleste. Ceci rappelle au chrétien ces paroles de Jésus : « Il y a beaucoup » de demeures dans la maison de mon père, je vais y » retourner pour vous y préparer la vôtre. »

Parce que l'on trouve certaines sentences pour ainsi dire à l'état sporadique dans les védas, dans la littérature zende et dans les livres sacrés de toutes les religions de l'antiquité, n'a-t-on pas osé dire que le christianisme n'est peut-être, en fin de compte, qu'un eeclectisme de toutes

---

(1) Comp. Gen. (VI, 2). Görres, *Mythengeschichte der Asiatischen Welt* (589). Jul. Braun, *Naturgeschichte der Sage* (I, 156).

les religions antérieures. Ne faut-il pas voir là bien plutôt la démonstration la plus manifeste du Verbe divin qui a voulu que dans le monde entier une aube intellectuelle précédât le jour de sa venue, et qui, lorsqu'il se fut fait homme, a parlé la langue universelle de l'humanité, afin que ses enseignements resplendissent de l'éclat de l'évidence aux yeux de toutes les nations de la terre? Comment un jeune Galiléen, âgé de trente ans, a-t-il pu apprendre à connaître le noyau divin des religions du monde entier, et comment a-t-il pu faire luire à l'esprit de chacun la lumière qui correspondait à son âme, s'il n'était pas lui-même la lumière des lumières? Le caractère central de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ est absolument incompréhensible si on n'admet pas en lui une sagesse supérieure.

« Tout ce qui a été prédit doit être accompli, » a dit le Seigneur. Et cela ne s'applique pas seulement aux prédictions des prophètes juifs. C'est avec des traits sublimes que Platon a dépeint le Juste, comme s'il avait emprunté sa peinture à Isaïe (LIII) : « Vertueux jusqu'à la » mort, il sera regardé comme un homme injuste et in- » sensé, et, comme tel, il sera flagellé, martyrisé et » cloué finalement sur une croix. » Rousseau lui-même le reconnaît dans son *Emile* (V) : « Quand Platon peint » son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du » crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint » trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si » frappante qu'il n'est pas possible de s'y tromper. »

Comme le fer est attiré par l'aimant, ainsi trouvons-

nous que tout ce qu'il y a eu de plus significatif dans le monde et dans l'humanité est attiré par le Christ, quand on le rapproche de lui. Il existe un rapport merveilleux entre Lui et l'histoire intellectuelle des nations. La racine de Jessé est en même temps la baguette divinatoire qui ne nous fait pas découvrir seulement les sources cachées de la mythologie et leur signification religieuse, mais qui nous révèle aussi le mystère de tous les temps. La sagesse divine qui s'est manifestée dans le Christ éclaire de sa lumière tous les siècles. Le disciple de l'amour nous a conservé cette parole sortie de la bouche de Jésus (1) : « Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne » marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière » de la vie. » Il est en même temps le divin Prométhée qui a apporté ici-bas la lumière du céleste empyrée. Vritable Archimède, il a trouvé le point d'appui avec lequel on fait mouvoir le monde; et de même qu'il a renversé l'autel du temple de Jéhovah, il renversera un jour le foyer de ce monde.

Saint Jean a dit au commencement de son Évangile : « La vie est dans le Verbe et la vie est la lumière des » hommes. *Cette lumière luit dans les ténèbres et les » ténèbres ne l'ont point comprise. Il est cette vraie » lumière qui éclaire tous ceux qui viennent dans ce » monde.* » Les philosophes néoplatoniciens déclarèrent que ces paroles de saint Jean devraient être inscrites en

---

(1) Saint Jean (VIII, 12).

lettres d'or au-dessus de l'entrée de tous les temples. Goethe lui-même a dit dans ses *Entretiens* : « La religion » chrétienne est une construction puissante en soi, dans » laquelle l'humanité déchue et souffrante a pu se relever » sans cesse, et en reconnaissant en elle une efficacité » pareille, il faut aussi admettre qu'elle est bien supé- » rieure à la philosophie et qu'elle n'a pas besoin de son » appui ! »



## LXIII

Jésus-Christ, l'inspireur d'un art nouveau.

Le premier commandement du Décalogue dit : « Tu ne » fera pas de figure ciselée. » Cette défense a perdu sa valeur dans le christianisme. A l'exemple de Moïse, les prophètes ont exercé leur zèle contre les représentations figurées ; les sphinx colossaux des temples et des palais de l'Assyrie qui ont été déterrés il y a quelques années par Botta et Layard et qui ont excité tant d'admiration en Europe, n'avaient provoqué chez Ezéchiel que du dégoût, car il dit en parlant de sculptures semblables (ch. VIII, 8) : « Je » creusai dans le mur et je trouvai une porte par laquelle » je pénétrai, et j'aperçus toutes sortes de figures de rep-



» tiles, de dragons et d'autres animaux abominables. Toutes  
» les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur les  
» murs tout autour. » Habacuc ne témoigne pas un zèle  
moindre à ce sujet : « A quoi leur sert, s'écrie-t-il  
» (ch. III, 18), la figure qu'ils ont sculptée? C'est une  
» invention de leur esprit et une image fondue de leur  
» pensée erronée. Elle est couverte d'or et d'argent,  
» mais nulle vie ne l'anime; tandis que le Seigneur habite  
» son temple saint, et la terre entière se tait en sa  
» présence. »

L'ardeur de destruction qui anime les Sémites contre les productions des arts est si innée en eux que les hordes errantes de la Mésopotamie, lorsqu'elles aperçurent le premier taureau que Layard mit au jour dans ses fouilles sur l'emplacement des palais de Ninive, le regardèrent comme la figure de quelque Dschin et le brisèrent en mille morceaux. L'Hébreu comprend si peu tout ce qui concerne l'art, qu'il ne possède pas même de mots dans sa langue pour le désigner; il se contente de se servir du mot *chokmah* « science. »

Salomon qui le premier essaya d'introduire au sein de son peuple les arts et les sciences, qui faisait le commerce sur mer, avait fait alliance avec des rois payens et avait épousé même la fille d'un Pharaon de l'Égypte, froissa précisément à cause de cela son peuple et ses idées de séparatisme absolu. Il a fait un pacte avec Asmodée, se mit à crier la foule, parce qu'il avait acquis des connaissances variées en histoire naturelle, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hyssope, qu'il cultivait lui-même la poésie

et était par conséquent aussi habile dans celle-ci que dans les sciences. Tout cela était regardé par le peuple hébreu comme incompatible avec sa religion. Salomon, qui avait passé jusque-là pour un roi sage, fut considéré tout à coup comme un renégat. Flavius-Josèphe (1) semble même se formaliser au sujet des douze bœufs et des lions d'airain qui ornaient le trône de ce prince. Philon (2) regarde les beaux-arts comme dangereux, et selon lui on ne permettait pas à un peintre ou à un sculpteur d'habiter la Judée, et on n'y tolérât aucune espèce de peinture. Lorsque Gamaliel se fit faire un anneau orné d'un sceau, dans le goût grec, on lui en fit publiquement des reproches; il en fut de même lorsqu'il se rendit dans une maison de bain où l'on avait placé une figure sculptée; il s'excusa en disant qu'il y était entré non pas à cause de cette sculpture qui servait d'ornementation, mais à cause du bain.

Toutefois, de même qu'au temps de Salomon, l'architecture phénicienne et l'art de fondre l'airain pénétrèrent dans le pays d'Israël par l'intermédiaire d'Aba Hiram, l'architecte du premier temple, ainsi en arriva-t-il pour l'architecture grecque lorsque le roi Hérode restaura le sanctuaire de Jérusalem. Ce prince fit ériger des statues colossales dans la ville maritime de Césarée (l'ancienne Tour de Straton) en l'honneur de César-Auguste, sur le modèle de la statue de Jupiter Olympien et en l'honneur de la ville

---

(1) Antiq. jud. (VIII, 7, 5).

(2) Oper. edit. Mang. (I, 49, 6; II, 91, 205, 215).

de Rome, sur le modèle de la statue de la Junon d'Argos (1). On érigea également un temple à Auguste dans la ville de Samarie ; à Césarée-Philippes on voit encore dans la grotte de Pan, au-dessus des sources du Jourdain, des niches qui conservent en partie les piédestaux sur lesquels étaient placées, au temps de Jésus-Christ, des statues dont la plus grande pourrait bien avoir été celle d'Auguste. Dans les jardins de la nouvelle résidence bâtie sur la colline de Sion, qui devint ensuite le Prétoire, à côté de l'ancienne forteresse de David, l'Iduméen parvenu avait fait disposer des figures en airain qui laissaient couler l'eau par leur bouche. Ses sujets juifs ne devaient souffrir toutes ces choses qu'en grinçant des dents. Mais Hérode chercha à attirer dans les villes de la Judée de nouveaux habitants, et il s'entourait en outre d'une garde composée de soldats étrangers.

Lorsque Pilate fit transporter de Samarie à Jérusalem, en cachette et durant la nuit, les étendards des légions ornés de bustes de l'empereur Tibère, Joseph (2) lui attribua l'intention d'avoir cherché l'abolition de la loi des Juifs qui interdit formellement de faire et d'exposer dans les villes des images sculptées. Et lorsque plus tard le même gouverneur fit suspendre au Prétoire des écussons dorés avec l'image de l'empereur, les Juifs se révoltèrent contre lui (3). C'était un usage général dans

---

(1) Bell. (I, 21, 7).

(2) Bell. (II, 9, 2). Antiq. (XVIII, 3, 1).

(3) Philo. legat. (p. 48).

l'empire romain que le buste d'un nouvel empereur devait être envoyé dans toutes les provinces, y être reçu avec de grands honneurs et placé dans la curie ou dans une chapelle spéciale. Mais lorsque Petronius, le gouverneur de la Syrie, reçut de Caius l'ordre formel de placer son image dans le temple de Jérusalem, et au besoin par la force des armes, Philon se mit à la tête d'une ambassade spéciale cherchant à faire contremander cet ordre à Rome, parce qu'il était contraire à la loi divine. A Tibériade ce fut le chef de la corporation des pêcheurs, Jésus ben Sapphia, qui envahit et incendia, au commencement de la grande insurrection des Juifs, le palais d'Hérode Antipas, le souverain du pays natal de Jésus-Christ, parce qu'il avait orné ce palais de figures d'animaux (1). D'après le récit des historiens byzantins, ce fut le chef de la synagogue de Tibériade qui prédit à Léon l'Isaurien son élévation au trône et qui lui suggéra l'idée de sa guerre contre les images, guerre qui ébranla bientôt tout l'empire grec.

Nous voyons d'après cela combien les arts plastiques furent protégés par les princes de la famille des Hérode, qui bâtirent, même en Judée, des théâtres et des cirques, au grand scandale du peuple juif. Les Hérodiens n'étaient certainement pas considérés comme des orthodoxes.

Il est intéressant de rappeler à ce sujet cette ancienne

---

(1) Je vis encore en 1846 dans cette ville, sur la Place du marché, dans le voisinage de l'église Saint-Pierre, un fragment d'architrave avec deux lions dévorant deux moutons.

tradition de l'Église, que l'on trouve dans l'Évangile de Nicodème, que la dame qui avait été guérie d'un flux de sang par le Sauveur et qui portait le nom de Véronique, avait fait ériger, par reconnaissance, une statue d'airain, en son honneur, dans la capitale du tétrarque Philippe où elle demeurait. Eusèbe, qui mentionne ce fait dans son Histoire (VII, 18), ajoute qu'il a vu lui-même des peintures représentant Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul, *parce que les payens avaient l'habitude d'honorer de cette manière les hommes de mérite (comme des sauveurs σωτῆρες) et de chercher à conserver ainsi leur souvenir.* C'est à cette même Véronique que se rattache également la légende du saint Suaire, sur lequel le Sauveur portant la Croix a imprimé lui-même sa face ensanglantée, ainsi qu'on le prétend d'une manière si touchante et si pleine de sens. On est porté à voir en elle la princesse hérodiennne *Bérénice*.

Ces portraits et statues ne pouvaient être l'œuvre que d'artistes payens ou nés dans le paganisme, car, à l'exception des monnaies portant l'image de l'empereur, les Juifs ne pouvaient supporter la vue d'aucune image figurée.

C'est ainsi qu'a pu se former la croyance que Pilate a possédé lui-même un portrait du Nazaréen. Il faut regarder comme plus fondée cette autre tradition que le roi d'Edesse Abgar avait fait faire le portrait du Sauveur par le peintre Ammias. Il fut aussi peu nécessaire que le Christ prit une part directe à sa confection que n'en prit, par exemple, l'empereur mexicain Montézuma, au portrait que ses envoyés

firent de Cortez lorsqu'il vint aborder dans leur pays et dans lequel leur maître était disposé à voir une apparition supérieure. — L'introduction des beaux-arts dans le pays d'Israël se rattache ainsi directement à la personne de Jésus.

Il existe des camées qui font douter s'ils représentent Sérapis et Astarté, les divinités adorées à Aelia Capitolina, sous la figure de Jésus-Christ et de la Madone, ou ces derniers avec les caractères des premiers, de même qu'on voit à Rome, dans le cabinet des antiques du palais du Capitole (Corrid. n° 42), des bustes en marbre de Jupiter et de Junon, dont les traits rappellent d'une manière frappante les types de Jésus-Christ et de la Madone tels qu'ils ont été admis par tous les siècles. *Dans l'art comme dans la science, le christianisme se range du côté de l'hellénisme.*

A l'exception des Perses et de leur puritanisme (1), ce sont les peuples mythologiques qui ont le mieux cultivé les beaux-arts et y ont déposé le trésor de leurs idées religieuses. Selon Plutarque (2), Rome vénérât ses Dieux pendant plus de 150 ans sans figure aucune, car Numa regardait comme indigne des Dieux de les représenter sous des formes humaines ou animales. Chez les Grecs, par contre, le culte des arts était devenu comme une seconde nature et en même temps une vertu, ce qui étendit l'influence de leur civilisation sur le monde occidental.

---

(1) Hérod. (I, 151 ; III, 57 ; VIII, 109).

(2) Numa (8).

Dion Chrysostome (1) a dit à ce sujet : « Qu'on ne pré-  
» tende pas qu'il eût mieux valu de ne pas avoir fait des  
» images figurées de la Divinité et qu'on aurait dû se  
» contenter purement de vénérer ce qui est de nature  
» céleste, car c'est précisément là ce que vénère l'homme  
» intelligent, et en les contemplant il croit voir les  
» dieux immortels eux-mêmes. » Le philosophe Libanius  
dit qu'il est prouvé par l'expérience générale que la vue  
des images des dieux rend les hommes plus sages et plus  
moraux (2). Il est vrai que Clément d'Alexandrie (3) re-  
garde comme des brigands ceux qui cherchent à s'appro-  
prier les choses divines par les arts plastiques ou la  
peinture, et se considèrent eux-mêmes comme des créa-  
teurs d'êtres vivants et de plantes. Tertullien (4) veut, avec  
tout le rigorisme d'esprit de l'Ancien Testament, qu'on  
proscrive toute espèce d'image, qu'elle soit de cire ou  
d'airain, ainsi que toute espèce de peinture. Epiphane,  
qui était fils d'un Juif, déchira même à Anablathé, près  
Béthel, un rideau d'autel qui portait l'image du Christ  
ou d'un saint; et Arnobe (5), et Minutius Félix (6), ont  
de la peine à trouver des termes assez forts pour exprimer

---

(1) Orat. XII. (p. 405, édit. Reiske.)

(2) Cf. Cicero, de Lege (II, 11, 12).

(3) Stromat. (VI, p. 687).

(4) Idolol. (5).

(5) Adv. Gentes (III, 16).

(6) Min. Felix (XXIII, 7).

leur zèle iconoclaste. On vit encore les empereurs Théodose II et Valentinien II défendre de faire des images du Christ. Toutefois la voix de l'illustre pape Grégoire le Grand (1) s'éleva pour protéger les images et saint Jean Damascène (2) déclare que : « Repousser les images » comme le font ses adversaires, et à leur tête l'empereur, est une inspiration du mauvais esprit, qui voudrait enlever aux hommes le plaisir d'embellir par les beaux-arts l'image du Seigneur et de se sanctifier de la sorte. »

Jésus-Christ est l'auteur de la véritable *humanité*, l'idéal d'une civilisation nouvelle, et c'est Lui aussi qui a inspiré à l'art des motifs plus élevés. Car, de même qu'il a donné à la science une base nouvelle, il a aussi fait abandonner à l'art sa voie traditionnelle et lui a appris à représenter le vrai et le bien d'après des principes moraux.

Nulle part ailleurs la différence entre les temps anciens et les temps nouveaux ne peut se démontrer par des exemples aussi évidents. Platon blâme les poètes d'avoir imaginé les aventures fabuleuses et les généalogies des dieux. Xénophane et Héraclite auraient même voulu qu'on fit disparaître Homère et Hésiode, parce qu'ils ont attribué aux habitants de l'Olympe des vols, des fraudes et des adultères.

Les poètes des temps postérieurs allèrent jusqu'à mettre

---

(1) Epist. ad. Seren. (IX, 105 ; XI, 15).

(2) Epist. II.



en scène sur les théâtres ces histoires peu édifiantes des dieux, pour amuser un public frivole, pendant que les artistes les présentèrent sous des formes séduisantes dans les temples. Aristote aurait voulu qu'on dérobât aux yeux de la jeunesse les statues dont la vue blessait la morale. Il y a un proverbe qui dit : *Graeca res est nihil velare, il est dans l'habitude des Grecs de ne rien voiler*. Praxitèle sculpta la Vénus de Cnide d'après le modèle vivant de la courtisane Phryné; les autres maîtres firent de même et l'on exposa ces statues dans les sanctuaires, à la vénération du public. — Dans l'*Eunuque* de Térence, le jeune Chaerea, après avoir contemplé un tableau représentant Jupiter et Danaë, dit : « N'est-ce pas là le Dieu qui ébranle de son tonnerre les hauteurs des cieux, et pourquoi moi, pauvre enfant des hommes, n'en ferais-je pas autant? Certainement, je le ferai, et même avec beaucoup de plaisir. » Car on n'aurait pu figurer d'une manière plus séduisante qu'on ne l'avait fait cette allégorie de Jupiter, le dispensateur de la pluie, et de Danaë, l'image symbolique de la terre. Et quelle représentation encore que celle de l'enlèvement d'Europe!... Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, la nourrice de Phèdre emprunte, pour la corrompre, des exemples à la *chronique scandaleuse* de l'Olympe. Dans l'*Amphitryon* que Plaute écrivit d'après des modèles grecs, la confusion entre Jupiter et le roi de Thèbes forme le nœud de l'intrigue dramatique; le père des dieux s'y montre comme un adultère sans gêne, et son fils Mercure y joue un rôle comme aide. Dans les *Grenouilles* d'Aristophane on voit

figurer Bacchus en qualité de protecteur des jeux dramatiques d'une manière aussi immorale, aussi lâche et aussi misérable qu'aurait pu le faire Falstaff en personne, et il reçoit même à cause de sa conduite indécente des coups de bâton du domestique de Pluton. Ovide chanta les métamorphoses des dieux d'une manière aussi obscène que Boccace écrivit plus tard son *Décaméron*, de sorte que l'art, sous toutes les formes, ne servit qu'à profaner la religion. Saint Augustin rappelle dans ses *Confessions* (I, 10) le souvenir d'un jeune homme qui se sentit porté à commettre des crimes par l'exemple de Jupiter. Aussi le culte qu'on rendit aux dieux était-il de la plus grande immoralité. C'est ainsi qu'Athénée raconte de Xénophon (de Corinthe) qu'il promit de vouer à Vénus cinquante courtisanes s'il remportait un prix aux jeux olympiques.

Mais à l'apparition du Christ les choses commencent à changer d'aspect. Le Sauveur sort du cercle étroit dans lequel s'enfermait le judaïsme avec ses préjugés contre les beaux-arts. Il est le rédempteur de la nature ; il rompt l'anathème qui pesait, aux yeux des Juifs, sur l'art antique. Il lui prépare dans le sein du christianisme une place qu'il n'a jamais eue dans le mosaïsme, et la vie florissante de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chrétiennes, et les merveilleux développements qu'elles prirent dans les siècles postérieurs se rattachent à l'impulsion et à la direction nouvelle que le Fils de la Vierge a imprimée à l'humanité.

L'art antique excellait dans la reproduction des formes

harmonieuses du corps humain, soit qu'il s'agît de peindre les attraits de la femme ou la force de l'homme ; il aimait à représenter la matière dans toute sa perfection, et cherchait ainsi à l'ennobler. On voit par conséquent qu'il s'est préoccupé surtout de reproduire un idéal sensuel, et l'art resta froid comme le marbre avec lequel il sculpta ses œuvres. Ce n'est que dans la sculpture et la peinture chrétiennes que la miséricorde et l'amour trouvent leur expression pour la première fois ; la peinture prend même le dessus dans les temps chrétiens, parce qu'elle se prête mieux à exprimer la vie de l'âme. La beauté froide devient ici de la grâce ; ce n'est plus le corps dans ses belles proportions, mais le visage qui devient la partie principale, parce qu'en lui viennent se refléchir les vertus auxquelles le christianisme a donné la vie. Strictement parlant on peut dire que l'art antique est sans foi, sans espérance et sans amour, tandis que l'art chrétien fait ressortir au contraire ce qu'il y a de divin dans la nature humaine. Le bonheur et la tendresse, la douceur et le pardon, la piété et la sainteté, voilà les sentiments qui vous frappent dans ses œuvres. L'art chrétien l'emporte autant sur l'art grec que le Christ l'emporte sur Apollon, et la Sainte Vierge sur l'impudique Vénus. Niobé elle-même, que la douleur pétrifia, ne pourrait soutenir la comparaison avec l'image de la Mater Dolorosa. L'art antique aime les séductions du nu ; Minerve, la déesse vierge, est la seule qui soit représentée toujours avec décence. Le chrétien évite au contraire d'étaler aux yeux de la jeunesse les statues de Vénus, de Diane et de son Endymion, voire même celles de Jupi-

ter, le père des Dieux et d'Hercule, le Dieu de la force. *Les anciens se préoccupaient beaucoup moins de la pudeur*; mais le divin Sauveur est en même temps le créateur d'une conscience et d'une morale nouvelle. Il élève sa voix pour le dire : « *Malheur à celui qui scandalise un de ces* » *petits ! Car je vous dis que leurs anges dans le ciel voient* » *continuellement la face de mon Père céleste.* » Qu'on compare les innombrables œuvres d'art dont les sujets sont tirés de la vie du Christ et des Saints avec celles inspirées par la mythologie, et l'on comprendra le rôle de l'artiste chrétien dans l'œuvre de la civilisation et du perfectionnement moral de l'humanité nouvelle.

En un mot : le Christ est l'inspirateur du développement nouveau et plus relevé qu'ont pris les beaux-arts. Nous pouvons après cela laisser M. Renan, dont la *Vie de Jésus* est si bien à la portée de tous les prolétaires intellectuels, prétendre que le Nazaréen est un barbare sans aucune notion d'art!.... Nous voyons dans saint Mathieu (1) et dans saint Luc (2) que le Seigneur s'écrie : « *Malheur à vous, docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites,* » *qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et embellissez* » *les monuments des Justes !* » et comment ensuite, lorsque ses disciples voulurent lui faire considérer la beauté des constructions du temple, il leur dit : « *Sachez-le, le temps* » *viendra où de tous ces beaux bâtiments il ne demeurera*

---

(1) Saint Math. (XXIII, 29; XXIV, 1-2).

(2) Saint Luc (XXI, 5).

» pas pierre sur pierre. » L'écrivain que nous venons de citer ose conclure de ces paroles que le Fondateur du christianisme avait de l'aversion pour les beaux-arts, qu'il n'en avait aucune connaissance et qu'il n'avait vu jusque-là rien de plus beau que le palais du tétrarque Hérode à Tibériade... En voyant travestir la figure du Christ d'une manière aussi odieuse, on est presque tenté de rappeler ces paroles de Notre-Seigneur : « Malheur à celui par qui le scandale » arrive. Il lui serait plus avantageux qu'on lui mît au cou » une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la » mer ! »

## TABLE DES MATIÈRES

---

XXXII — Ruine de la superstition par Jésus-Christ. . .	5
XXXIII — La transfiguration du Christ . . . . .	35
XXXIV — Fondation de la nouvelle Église. <i>Tu es Petrus.</i>	45
XXXV — Institution de la primauté de Pierre et du pouvoir des clefs . . . . .	55
XXXVI — La décollation de saint Jean-Baptiste. Les Arabes prennent fait et cause pour lui . . .	65
XXXVII — Mouvements populaires en faveur de la théocratie de Jésus. . . . .	79
XXXVIII — La ville d'Édesse, en Arménie, offre un asile à Jésus . . . . .	97
XXXIX — Les villes illustrées par le séjour de Jésus . .	105

XL — Jésus à la Fête des Tabernacles. Sa doctrine concernant le suicide et l'immortalité de l'âme . . . . .	125
XLI — Les trois femmes adultères de l'Évangile. Abolition du divorce. Sanction de la monogamie.	155
XLII — Abolition de la castration et de la circoncision.	147
XLIII — Jésus l'ami des enfants, ou de la bienfaisance du Christ . . . . .	165
XLIV — Jésus prêche contre la sodomie et l'onanisme. Horrible dépravation des mœurs payennes.	179
XLV — Caïphe, le mauvais riche et ses cinq frères . .	191
XLVI — Parabole d'Ismaël et d'Isaac, ou des trois anneaux . . . . .	205
XLVII — Prophétie du sang de Zacharie et de la dispersion du peuple d'Israël. . . . .	209
XLVIII — Figures concernant la destruction de Jérusalem et de son sanctuaire. . . . .	217
XLIX — Prophétie de la fin du monde. . . . .	229
L — Le lavement des pieds . . . . .	257
LI — Abrogation de l'ancienne Pâque. Fixation de la Pâque nouvelle . . . . .	245
LII — Institution du grand mystère de la nouvelle alliance . . . . .	265
LIII — Trahison de Judas et sa mort. . . . .	281
LIV — Emplacement du Prétoire de Pilate. Nouvelle topographie de l'ancien Jérusalem . . . . .	295
LV — Le meurtre judiciaire. . . . .	511
LVI — Le Christ et Barrabas . . . . .	529
LVII — Jésus-Christ est emmené pour être crucifié . .	545
LVIII — Signes qui se produisirent à la mort de Jésus-Christ . . . . .	557

# TABLE DES MATIÈRES

491

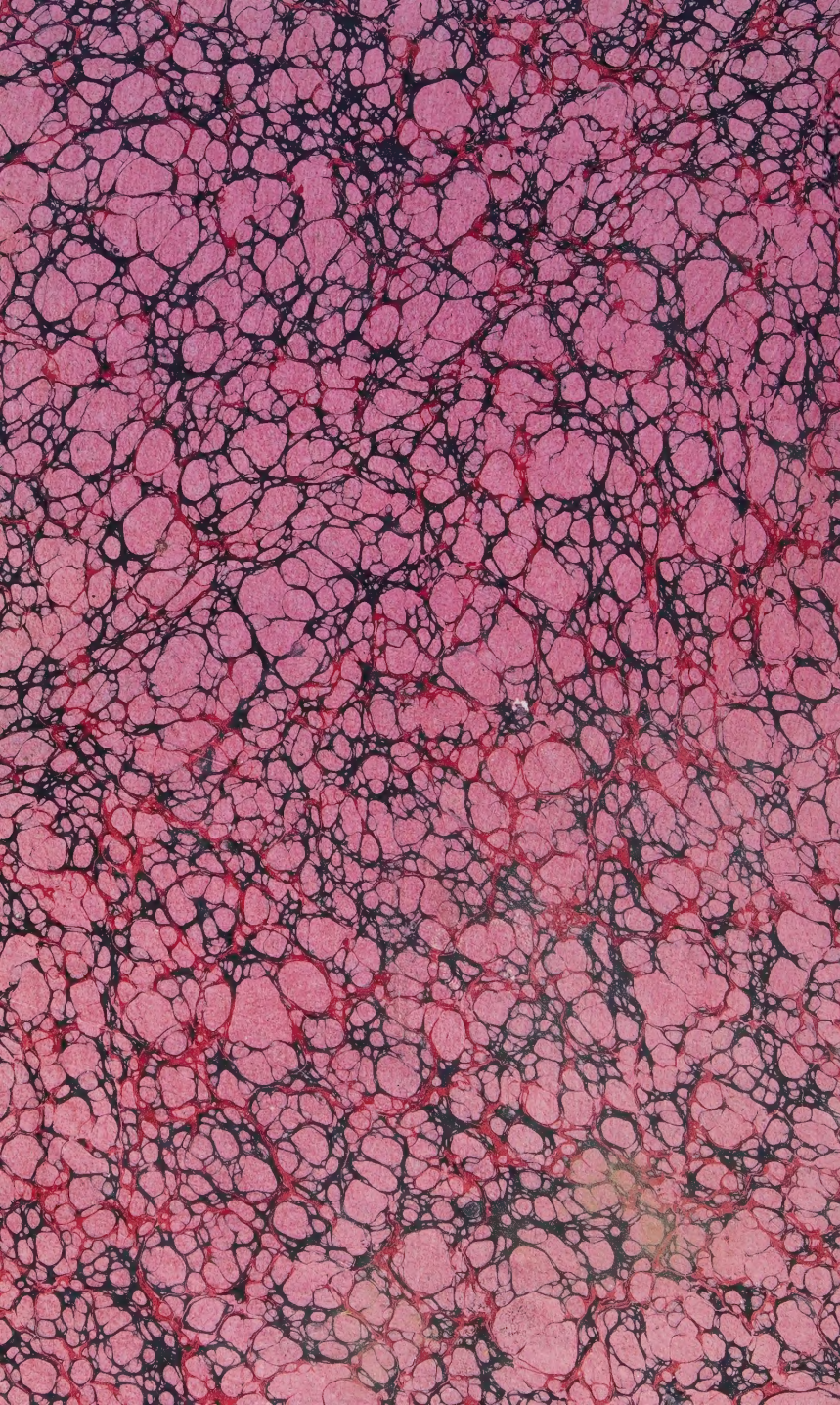
LIX — La véritable année de la mort de Jésus-Christ.	
La Résurrection . . . . .	567
LX — La descente du Saint-Esprit . . . . .	581
LXI — Développement du paganisme jusqu'à la venue	
du Christ . . . . .	595
LXII — Doctrine de Jésus sur le principe de la science.	455
LXIII — Jésus-Christ, l'inspirateur d'un art nouveau. .	475

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME











Vol (2)

2078

232.9

S 26

Sepp

AUTHOR

Jesus-Christ Etudes Sur  
Sa Vie et Sa Doctrine

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

Vol 2



